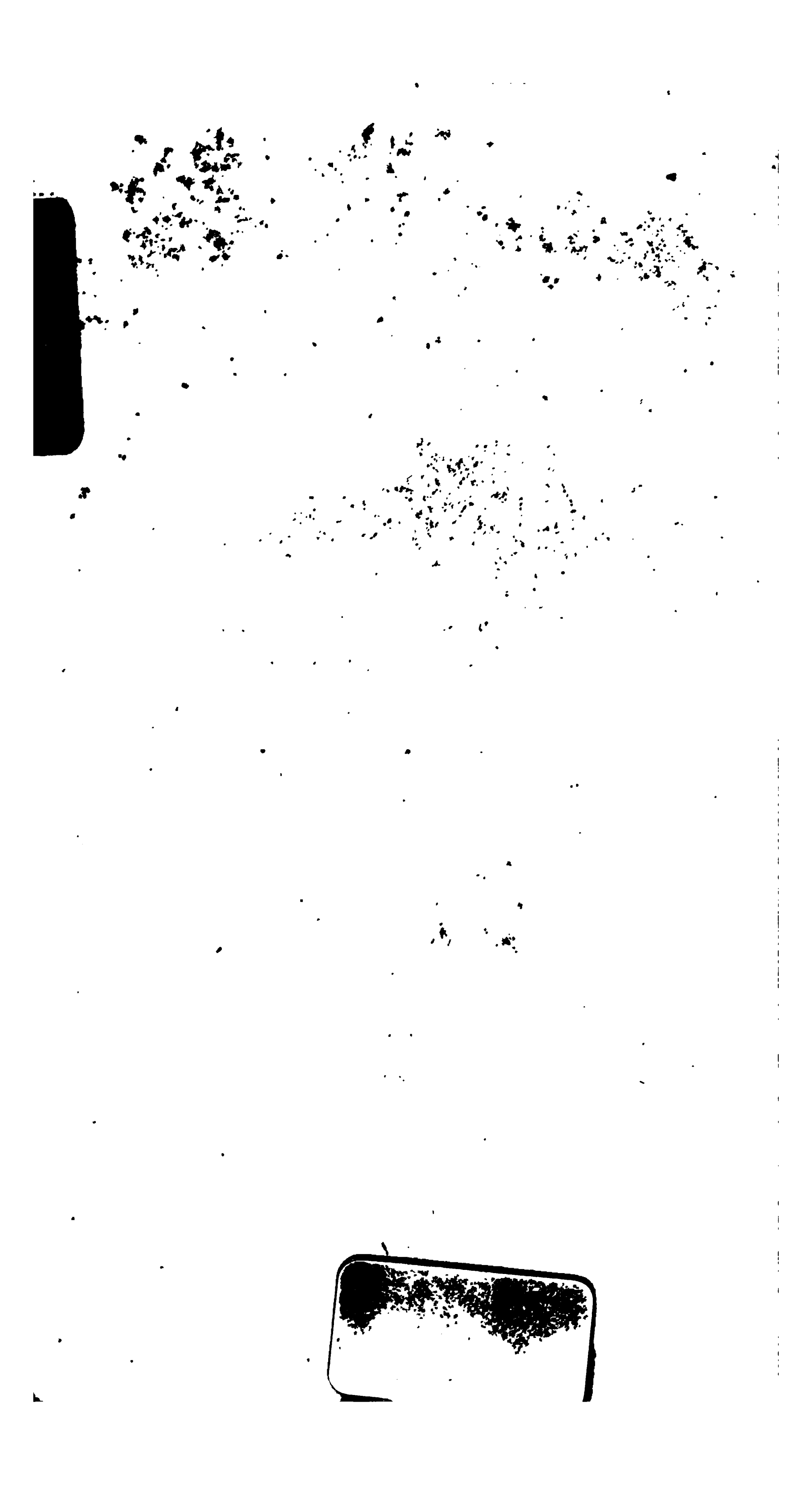




TRIOMPHE

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE.

TOME SECOND.

Cinq Exemplaires ont été déposés à la Direction générale de la librairie.

Ceux non signés de l'Auteur seront saisis comme contrefaits.

IMPRIMERIE ECCLÉSIASTIQUE DE BEAUCÉ-RUSAND,
HÔTEL PALATIN, PRÈS SAINT-SULPICE.

DIEU,

LA NATURE ET L'HOMME,

OU

LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PAR BAILLOT DE SAINT-MARTIN,

Auteur de l'Histoire chronologique et synoptique de tous les peuples, depuis Moïse jusqu'à 1820, dédiée à Sa Majesté Louis XVIII ; des Tusculanes chrétiennes, de la Bibliographi universelle, etc.

DEUX VOLUMES IN-8°., AVEC FIGURES.

PRIX : 15 FR.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ L'AUTEUR, RUE DE SAVOIE, N.° 4.

1823.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

DIEU,
LA NATURE ET L'HOMME,
OU
LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

LVe. ENTRETIEN.

MOUVEMENS INTERNES DES ANIMAUAX.

De la Névrologie.

Nous avons reconnu que les muscles, à cause de leur contraction, sont les ressorts dont nous nous servons pour mouvoir la charpente animale; il nous reste à observer la cause de cette contraction.

Les muscles sont des parties organiques, composées particulièrement de fibres charnues et nerveuses; ils contiennent des artères, des veines et des nerfs. Les fibres nerveuses, communément nommées *tendons*, sont un cordon blanchâtre qui commence et

termine le muscle ; leur consistance paraît tenir de la nature du lien de l'os, et l'on remarque, dans ces tendons, plusieurs faisceaux, qui forment des prismes hexagones, carrés ou triangulaires, dans lesquels des fibres parallèles entre elles remplissent les vides. Ces fibres sont jointes ensemble par un gluten très-tenace, si elles ne se prolongent pas jusqu'à l'extrémité du muscle, où elles sont agglutinées dans les interosseux, petits muscles qui remplissent les intervalles que laissent entre eux les os, et qui les attachent les uns aux autres.

Les colonnes prismatiques des muscles sont séparées par de petites capsules, et une infinité de fibres tendineuses ou nerveuses.

Les nerfs sont composés de fibrilles, qui prennent immédiatement naissance dans le cerveau : ce sont des cordons mous de leur nature, formés par des filets médullaires creux, distincts, droits, parallèles, et dont les pores sont très-étroits, et très-serrés. Les nerfs sont recouverts, dans leur trajet, par une lame très-mince de la pie-mère, qui, en les réunissant, en fait un trousseau plus solide ; ils se terminent tantôt en espèce de mamelons, tantôt en membrane pulpeuse, quelquefois en ganglions comme ceux vertébraux et les intercostaux, quelquefois en plexus.

Les filets médullaires, ou les fibres nerveuses, sont toujours humides, et remplis d'une espèce de gluten. Les plus exactes observations prouvent qu'elles ne sont jamais contractées par la condensation de leur longueur, ni par le rapprochement mutuel de leurs extrémités, mais par un gonflement. Il s'agit maintenant de savoir ce qui l'occasionne; ce n'est pas l'air : on a coupé en longueur des muscles d'animaux vivans; on les a plongés dans l'eau, purgée d'air; on a excité l'ébulition, et l'on n'a vu sortir que quelques bulles d'air. Ce n'est point l'eau : elle est si fluide, qu'elle ne peut les pénétrer que très-difficilement. Quoi donc cause ce gonflement? est-ce le sang? encore moins : composé de parties grasses, glutineuses et fibreuses, il est très-peu fluide; il ne pourrait conséquemment s'introduire et sortir dans un clin-d'œil de pores aussi étroits, aussi serrés que ceux des fibres nerveuses du muscle. Au reste le sang ne pourrait circuler pendant la contraction du muscle, puisque ses pores si petits, sont encore resserrés par la compression. Nous remarquons, au contraire, que la circulation du sang n'est jamais plus active que durant le mouvement des muscles : ce n'est donc pas le sang qui produit l'irritation dans le muscle.

L'estomac est le grand laboratoire de l'animal : c'est là que se forme le sang ; il se rend ensuite au cœur, et de là dans les poumons où restent ses parties les plus grossières ; il pénètre enfin dans le cerveau, qui est l'alambic de la machine organique. Le sang en sort, mais sa partie la plus subtile y reste ; il y est élaboré avec la moelle allongée et la moelle épinière. Ces trois substances, après l'épuration, se mêlent ensemble, et produisent une espèce de gluten très-subtil.

Nous remarquons encore que l'origine des nerfs est au centre oval, partie du cerveau, qui est tissue de petits vaisseaux très-déliés : ils communiquent tous les uns avec les autres par une infinité d'autres petits vaisseaux encore plus fins, issus de tous les points de leur surface extérieure. C'est dans les premiers de ces petits vaisseaux que le sang artériel se subtilise, et il coule ensuite dans les seconds. Les nerfs naissent dans ces tuyaux presque imperceptibles, et ils y sont humectés de ce gluten très-subtil formé par les parties essentielles du sang et de la moelle.

A la plus légère commotion, à la moindre irritation des nerfs dans le cerveau, un frémissement se fait sentir dans toute leur longueur : il en résulte un écoulement de quelques gouttes

de ce gluten, et elles enflent les canaux des fibres nerveuses, qui se répandent dans toute la masse des muscles. Ce gonflement qui a lieu vers une partie déterminée, opère nécessairement la contraction du muscle en cet endroit. Lorsque ce gluten est d'une bonne qualité, la contraction est plus susceptible; les mouvemens se font avec plus de vivacité dans l'animal. Lorsqu'il est âcre, on remarque dans les fibres nerveuses des ondulations très-irritantes: Les muscles se contractent trop; on éprouve des crispations qu'on nomme communément *maux de nerfs*, et qui souvent conduisent à l'*hypocondrie*. Ce malaise arrive principalement lorsque le sang contenu dans les fibres charnues du muscle, a lui-même de l'âcreté, et crispe le nerf, au lieu de lui procurer de l'adoucissement.

C'est cette contraction du muscle qu'on nomme *irritabilité*. Sans la présence du gluten animal les muscles ne seraient pas irritables; c'était le sentiment du célèbre M. Haller. M. Bœrhave attribuait aussi ce mouvement des muscles à une cause incitante provenant du cerveau : en effet, l'irritablité diminue avec l'âge; les mouvemens convulsifs, qui en sont le résultat, disparaissent également; le mouvement, les frictions, les toniques les calment.

Le cœur est le muscle le plus irritable, parce que les fibres nerveuses y sont plus nombreuses que dans tout autre muscle. Plus celui-ci contient de fibres dans sa structure, plus il est rempli de suc glutineux, et plus il est susceptible d'irritabilité.

Il ne faut pas confondre l'action élastique avec l'irritabilité : l'action tonique de l'irritabilité contracte seulement le muscle, et l'élasticité est la tendance d'un corps à se rétablir dans son premier état, lorsque la cause, qui l'en avait éloignée, cesse d'agir. L'irritabilité a lieu même quelque temps après la mort, parceque le gluten animal, ayant perdu son cours, cause des ondulations dans certaines parties.

Il faut distinguer aussi la crispation de l'irritabilité. La crispation est occasionnée par les caustiques et les substances âcres : elle constitue l'éréthisme ; elle roidit les fibres et les muscles pendant la vie ; ses excès sont dangereux.

Le muscle a conséquemment deux actions : l'une produite par les nerfs, et l'autre par les fibres charnues. Les fibres nerveuses sont mises en action par le fluide qu'elles contiennent : particulier au muscle, il tend continuellement à le raccourcir sans le pouvoir. Ceci n'exclut

pas l'action tonique ni l'élasticité; l'irritabilité peut se combiner avec elles, et ces actions combinées produisent des effets uniformes. Dans la contraction volontaire, le gluten animal, en agaçant, picotant les racines des nerfs dans le cerveau, et en les ébranlant, s'y introduit; alors la contraction ou l'irritabilité a lieu.

Les convulsions, les crampes proviennent principalement de l'âcreté du sang, qui arrose les fibres charnues du muscle. Nous éprouvons des malaises semblables en irritant les nerfs de nos narines, et cette action nous fait éternuer. En jetant du sel sur les cuisses d'une grenouille, ou en les piquant avec une éguille, nous lui occasionnerons une crispation; mais cette contraction involontaire ne dure qu'autant que l'irritation continue. Ce fait est visible dans ceux qui périssent de convulsions : après la mort, leurs muscles se détendent; la contraction cesse, et les articulations reprennent leur état naturel.

Le gluten animal agit dans toutes les parties du nerf; dans son principe, dans son milieu, à son extrémité. La section d'une partie du nerf n'empêche pas son action dans la partie qui reste; il agit au-dessus de la ligature. Principe subtil, ou plutôt essence du sang et

de la moelle du cerveau, élaborés par le feu, qui y est dans *une dilatation continuelle*, le gluten est la substance la plus subtile de la nature.

On ne remarque pas la même chose dans les fibres charnues du muscle : si l'on fait une ligature à une artère qui se distribue à un muscle, celui-ci sera en partie paralysé, parce que le sang qui entretient sa souplesse, et facilite son action, ne pourra plus y circuler. Cette paralysie privera entièrement le muscle de ressort; car une chaîne, dont la moitié des chaînons n'est plus flexible et souple, cesse d'être contractée. Elle ne peut plus être resserrée : il est donc constant que le sang et le gluten animal, ou le suc cérébral, sont nécessaires au ressort des muscles : l'action des fibres musculaires est donc un mouvement mixte. Les fibres nerveuses tendent, abaissent le muscle, et les fibres charnues, en produisant l'éréthisme, le relèvent.

L'action des muscles ne contribue pas seulement aux mouvemens de la machine animale; elle sert à la progression des fluides, au mouvement des solides, elle est nécessaire à la santé pour faciliter les sécrétions. L'excès du mouvement fatigue le muscle; l'inaction l'engorge, il devient noir, il se roidit, il est

moins souple; il est moins contractible avec l'âge, et son action s'évanouit.

Des ignorans, confondant l'irritabilité avec la sensibilité, ont pensé que la nutrition et le sang suffisaient pour mettre en mouvement la machine animale; l'expérience physique démontre suffisamment le contraire.

L'*épiderme*, le *tissu cellulaire*, les *aponévroses*, les *ligamens*, le *périoste*, le *péricrâne*, les *os*, la *moelle*, l'*iris*, la *cornée*, les *membranes des viscères*, les *articulations*, la *dure-mère*, les *artères*, les *veines*, le *poumon*, ne sont pas irritables, et n'éprouvent aucune contraction. Cependant, lorsqu'il y a quelque dérangement; nous l'éprouvons : l'irritabilité est donc bien différente de la sensibilité. L'irritabilité n'est qu'une contraction; le cœur même en est susceptible quelquefois après la mort, à raison du gluten animal qui y est contenu; mais le cœur ne sent pas : aucune de nos parties organiques n'a de sentiment; c'est l'âme, c'est nous qui éprouvons une sensibilité au moindre dérangement de l'une de nos parties organiques, parce que l'Auteur suprême de tout a mis en nous le désir de la conservation. L'âme veut, et cette seule volonté met en mouvement les nerfs qui font agir en même temps les muscles. Nous ne comprenons

pas ce mécanisme, et cependant le fait est réel. Dans notre organisation rien ne peut mettre en mouvement la machine animale ni la diriger; nous sommes donc forcés d'attribuer ce phénomène à quelque chose qui n'est pas corps. Il en est de même de la pensée, de la raison; un corps organique; le feu, l'air, l'eau et la terre, qui le constituent, ne peuvent penser, encore moins raisonner. Cependant nous pensons, et nous raisonnons : il y a donc quelque chose en nous qui n'est pas matière, qui pense, raisonne et dirige les corps. L'air peut faire respirer un animal, lorsque son diaphragme a l'élasticité suffisante pour la repousser; mais c'est tout. Cette respiration qui fait circuler le sang, ne peut diriger le corps, ni même lui fournir la nutrition nécessaire à la sanguification. Nos observations, fondées sur l'expérience, poussent le matérialiste dans ses derniers retranchemens; les suivantes achèveront, peut-être, de le convaincre.

LVIe. ENTRETIEN.

De la Respiration.

La respiration, si nécessaire à la vie, est composée de deux mouvemens contraires; de celui *d'inspiration*, pendant lequel la poitrine, dilatée, reçoit l'air; et de celui *d'expiration*, par lequel la poitrine, resserrée, chasse l'air au dehors, pour en recevoir un plus pur, un plus subtil. L'inspiration commence la vie; l'expiration la termine.

Les organes de la respiration sont les poumons; l'air y arrive par la *trachée-artère*, canal cartilagineux que nous avons au fond de la bouche, et qui se termine dans la poitrine par une substance membraneuse, partagée en deux branches qu'on nomme *bronches*. Chacune s'anastomose dans les petites vessies de chaque poumon, où elle se divise en un nombre infini de ramifications cartilagineuses, qui deviennent vésiculaires aux extrémités.

L'air, qui est pesant, élastique, suscep-

tible de raréfaction, pénètre dans les bronches avec la plus grande facilité : il les distend, il allonge leurs ramifications, il s'introduit dans les vésicules du poumon, et il porte ainsi son action sur toutes ses parties.

Les artères et les vaines bronchiales sont les canaux par lesquels le sang circule dans les poumons; mais l'artère pulmonaire, qui se partage en deux troncs, dont chacun se porte à chaque poumon, se subdivise dans sa substance en une infinité de rameaux très-déliés, qui s'entrelacent avec les racines des veines, et exhalent dans l'intérieur des bronches.

L'air entre dans le corps de l'homme par le nez; il pénètre dans la trachée-artère, et de là dans les poumons. Mais l'action du poumon est passive, et l'air n'a autre chose que la gravité et l'élasticité. Ces deux substances suffisent si peu, pour donner le mouvement d'oscillation à la machine organique, que l'air entre encore dans la trachée-artère après la mort, et cependant la respiration n'a pas lieu. La respiration n'est absolument qu'un mouvement d'oscillation produit par la pesantèur et l'élasticité de l'air, ainsi que par l'élasticité du *diaphragme*; mais, lorsque le feu y est combiné, l'élasticité ne peut y avoir lieu. Le

diaphragme, tapissé de fibres nerveuses à l'intérieur, est recouvert à l'extérieur d'un tissu cellulaire très-poreux, rempli d'air et de feu; par sa construction, il a beaucoup de disposition à rebondir, lorsqu'il est pressé. Les fibres nerveuses, dont il est rempli, le rendent très-irritable. L'air, en y entrant, le dilate par sa pesanteur. Il lui occasionne en même temps un picotement, et lui cause de l'irritabilité. Le diaphragme, pressé par l'air entrant, presse à son tour l'air et le feu, contenus dans le tissu cellulaire, contre lequel il est adossé; ces élémens, par leur élasticité, font rejaillir le diaphragme, disposé au rebondissement; tel est l'effet de l'élasticité de l'air et du feu; tel est aussi l'effet de l'électricité. Le feu contenu dans les fibres nerveuses du diaphragme, ainsi que celui renfermé dans le tissu cellulaire, est aussi élastique que la colonne d'air incitante; il repousse le diaphragme dilaté, et le fait rejaillir : tel est la première cause de la respiration dans l'animal qui nait. Les membranes du nez et de la trachée-artère éprouvent une irritation de la part de l'air ambiant; les efforts que l'animal naissant fait pour se délivrer de ce qui le gêne, détermine l'action des muscles; et le mouvement du cœur aide aussi à repousser l'air: telles sont les

causes de la première respiration, entretenue par deux causes incitantes secondes : l'action du sang, celle de l'air constituant, comprimé et de l'air continuellement respiré.

Les poumons, par l'expiration, ne rendent pas tout l'air qu'ils contiennent. L'expérience démontre qu'il en reste toujours une assez grande quantité dans le corps de l'animal, et cet air facilite encore la respiration.

La respiration est la cause principale de la vie des animaux; elle en est le premier mobile. Dès que la respiration est arrêtée, l'animal est suffoqué, et périt subitement. Tant que le feu, contenu dans le corps de l'animal, est dilaté par l'air, le mouvement d'oscillation a lieu; dès que le feu n'est plus excité, il se combine, et le mouvement cesse.

L'air produit dans le corps de l'animal des frémissemens, qui proviennent des lois du mouvement et de l'équilibre. L'air, mêlé dans le sang, est nécessairement comprimé par le feu qui s'y trouve, par celui des viscères voisins, des vaisseaux, des chairs, des membranes et de la peau, ainsi que par l'air constituant, qui ne lui permettent pas de se fixer. Alors il conserve la vie des animaux; il empêche le feu de se combiner entièrement, et entretient un mouvement perpétuel et non

interrompu. Les animaux sont des machines à ressorts, qui, lorsqu'ils sont usés, ou que l'un des rouages s'arrête, cessent de se mouvoir. Tous les mouvemens de l'animal doivent être tellement déterminés que, s'ils étaient précipités, les ressorts se rompraient, et l'animal périrait. La cause motrice de ses mouvemens doit être aussi régulière que le pendule d'un horloge. De même que dans l'horloge le repos du pendule arrête le mouvement, le corps de l'animal reste dans l'inaction, lorsque le mouvement d'oscillation est interrompu. L'intelligence qui est en lui, prévient ce défaut; elle dirige et entretient le mécanisme.

L'air, qui se répand dans le sang de l'animal, fait l'office de pendule; il occasionne l'oscillation, et, par ce premier mouvement, toutes les parties de la machine animale sont mises en action, ainsi que les rouages de l'horloge y sont mis par l'oscillation du pendule. L'air, en excitant la dilatation du feu contenu dans le sang, et dans les humeurs l'empêche de se combiner. Il oblige le sang et le gluten à parcourir comme un fleuve toutes les diverses régions de la machine, et à y porter partout le mouvement et la vie.

Mais, dira-t-on, le fœtus, dans le ventre de la mère, ne reçoit pas l'impression de l'air,

et il vit : la respiration n'est donc pas nécessaire à la vie.

Le fœtus, dans le ventre de la mère, existe au moyen d'une continuelle intromission de sang dans son corps. Ce sang lui vient par les poumons de la mère; ils le font passer, par leur mouvement continuel, dans le *placenta*, d'où il coule par les veines *umbilicales* dans le cœur de l'embryon qu'il met en action : c'est par cet artificieux mécanisme que le fœtus subsiste sans recevoir l'air directement; mais il le reçoit indirectement, puisqu'il y a de l'air dans le sang. L'air, qui est renfermé dans sa constitution, pressé par l'air du sang, réagit, et l'oscillation a lieu; cependant ce mouvement est bien moindre que s'il recevait l'air directement.

Dès qu'il sort du ventre de la mère, la douleur qu'il éprouve par la compression de l'air ambiant, et celle que lui occasionne la lumière, à laquelle il n'est pas habitué, met en mouvement le feu et les humeurs. Dans cette crise universelle, le diaphragme et les muscles intercostaux sont mis en action; ils éprouvent une forte contraction, qui dilate la cavité de la poitrine. L'air, qui abhorre le vide, entre par la bouche et les narines; il passe dans la trachée-artère, pénètre dans les bronches et di-

late le poumon, en remplissant ses vésicules; les côtes pressées rejaillissent, et le sang, contenu dans les poumons, coule en torrent dans le cœur, d'où il est reporté aux poumons par l'artère pulmonaire : alors le mouvement d'oscillation a lieu, et il continue tant que la respiration dure.

La respiration ne doit pas être trop forte; l'air remplirait, dilaterait trop les poumons; il empêcherait par sa pesanteur le sang d'y rentrer; les muscles feraient effort pour produire l'expiration : trop irrités, ils éprouveraient des convulsions pénibles, qui causeraient la suffocation et la mort. C'est à l'âme, directrice de ces mouvemens, à sentir ce qui est nécessaire.

La respiration est pénible dans les lieux où l'air est très-subtil; la force excitante est augmentée, sans que la résistance le soit. Les muscles éprouvent de la fatigue par l'excès du mouvement auquel les oblige le besoin de respirer : ainsi, de même que l'air trop épais et trop condensé suffoque les animaux, l'air trop subtil et trop léger doit également les faire périr.

Les animaux perdent la respiration dans l'eau, et y sont suffoqués, parce que ce fluide, pénétrant dans les petits rameaux des bronches, les obstrue; il cause une grande irritation et de

très-fortes convulsions. L'eau, plus dense que l'air, étant entrée dans la poitrine, ne peut en être chassée par le faible rebondissement du diaphragme; elle reste dans la cavité de la poitrine; elle la gonfle; elle obstrue les passages des vaisseaux : le sang ne peut plus y circuler; le mouvement d'oscillation cesse; l'animal est suffoqué. Quelle mort cruelle! que de souffrances avant d'expirer! l'âme s'unit tellement au corps qu'elle n'en voit jamais la dissolution qu'avec peine.

LVIIe. ENTRETIEN.

DES FONCTIONS DE L'ANIMAL.

De la cause des mouvemens du cœur.

Nous entendons par *fonction* l'exercice d'une action, qui a lieu suivant la structure et la disposition particulière des parties de l'animal.

On distingue trois sortes de fonctions : les fonctions *vitales*, les fonctions *naturelles* et les fonctions *animales*.

Les premières sont celles absolument nécessaires à la vie : la *respiration*, l'*action du cerveau*, celle du *cœur*, et la *circulation du sang*.

Les fonctions naturelles sont : la *nutrition*, la *digestion* ou *chylification* ; l'*hématose* ou sanguification, la *sécrétion*, l'*accroissement*, la *génération*, l'*accouchement*, toutes nécessaires à la conservation et à la propagation de l'espèce.

Les fonctions *animales* sont celles qui dépendent de l'action de l'âme seulement.

Nous avons dépeint la structure du cœur et ses mouvemens ; nous avons dit que plusieurs auteurs célèbres attribuaient aux nerfs la cause des mouvemens du cœur ; on doit juger maintenant qu'ils n'y contribuent qu'en ce qu'ils sont seulement les canaux du gluten qui rend le cœur irritable : ainsi la structure du cœur et le feu libre contenu dans le gluten sont les causes du mouvement du cœur ; c'est lui qui se meut le premier dans le fœtus ; il se meut encore le dernier. On a vu le cœur, vide de sang, lavé dans l'eau, coupé en deux, se mouvoir encore après la mort. Cette expérience confirme notre opinion. On a remarqué dans l'entretien précédent, que l'action du cœur facilite la respiration, et cette assertion est encore basée sur l'expérience : en effet, dans le systole, la pointe

du cœur frappe la partie gauche de la poitrine, elle la contracte, et cette contraction aide la respiration.

Le cerveau a le même mouvement que le cœur, il s'élève et se gonfle pendant la respiration par le séjour du sang des veines, qui reflue vers lui, et il s'abaisse dans l'expiration. L'irritabilité produit également cet effet.

LVIIIe. ENTRETIEN.

De la Circulation du sang.

La circulation du sang est ce mouvement par lequel il est déterminé du cœur vers les extrémités du corps par le moyen des artères, et rapporté de ces extrémités vers le cœur par le moyen des veines.

Le célèbre M. Haller dit que le cœur reçoit le sang par les deux artères coronaires, qui prennent leur origine de l'aorte, grosse artère, qui sort du côté gauche du cœur. Les artères coronaires ont ordinairement leur ouverture au-dessus des valvules; elles environnent la partie supérieure du cœur; elles se ramifient

à la surface et dans sa substance. L'oreillette droite reçoit le sang par la veine coronaire, et des veines plus petites débouchent dans les ventricules du cœur.

Les artères *carotides*, peu éloignées du cœur, ainsi que les artères vertébrales, portent avec force le sang au cerveau. Le sang revient au cœur par les veines-caves, en se déterminant vers l'oreillette droite; celle-ci, irritée par la présence du sang veineux, se contracte, et pressure le sang vers le ventricule droit, qui, étant relâché, n'offre aucune résistance à son introduction,

Le ventricule droit, irrité à son tour par le sang, entre en contraction, et le sang des vaisseaux reflue avec vîtesse dans le milieu de sa cavité. Les valvules se relâchent; l'air y pousse le sang, et elles s'élèvent vers l'axe du ventricule. Cependant, attachées aux colonnes charnues, elles résistent à l'effort, soit par leur structure, soit par la pression du sang veineux, contenu dans l'oreillette, qui contrebalance ce mouvement : alors le ventricule exprime le sang dans l'artère pulmonaire, dont l'orifice est ouvert par l'élévation de l'une des valvules triglochines. Le sang, en y coulant, presse contre ses parois les valvules *sygmoïdes*, qui bouchent l'orifice de l'artère,

avec d'autant plus de facilité que le cœur, plein de sang, soutient une partie de l'effort de ces valvules : alors l'air force le sang à couler dans l'artère pulmonaire, et à pénétrer les pores de sa substance charnue, formant les racines des veines pulmonaires, qui le conduisent à l'oreillette gauche. Cette oreillette se contracte, et elle pressure le sang dans le ventricule gauche, parce que ses valvules libres ne font aucune résistance. Ce ventricule se contracte à son tour; les valvules se relâchent, l'air les élève, et pousse le sang dans le milieu de la cavité : l'ouverture du ventricule du côté de l'oreillette se bouche; le sang n'a plus d'issue que vers la cavité de l'aorte, ouverte par l'élévation de l'une des valvules *mitrales*, et il y coule.

Les valvules *sygmoïdes*, placées à l'orifice de l'aorte, empêchent le sang de refluer dans le ventricule; la contraction de l'artère l'oblige à pénétrer plus avant dans les ramifications artérielles; et de là à retourner par les veines caves à l'oreillette droite : c'est ainsi que s'opère la circulation du sang. Sa vîtesse est si grande que l'on compte dans le cœur, ainsi que dans les artères, soixante-dix pulsations par minute, lorsque l'homme est en santé. Le sang fait, suivant les observations de M. Har-

vée, le tour du corps en moins de trois minutes.

Les vaisseaux artériels sont continus avec les vaisseaux blancs, et quoique les artères ne s'anastomosent pas dans les veines, le sang filtre, par la force de la contraction, dans les racines des veines, et il y circule quelquefois. Les artères voisines, qui portent le sang au cerveau et celles qui se dirigent vers les extrémités du corps, reçoivent le sang par l'effet de la respiration, qui fait circuler également les pues et les humeurs dans les vaisseaux blancs.

Nous avons démontré que la chaleur était l'effet du choc et du frottement, et l'on doit juger combien est grande dans le corps celle occasionnée par ces mouvemens si prompts, ces frottemens continuels qui entretiennent la souplesse dans les muscles, et les rendent aptes à exécuter les actions qui leur sont demandées : ils lubrifient les intestins et les viscères; ils facilitent les sécrétions, et mettent en action le fluide électrique, ou le gluten. Le sang, en se répandant dans toute la machine, l'entretient; il lui donne de l'accroissement; il fortifie ses rouages; et la vîtesse de sa circulation empêche le feu, qu'il contient, de se fixer, de se combiner.

Dans l'expiration, les vaisseaux s'affaissent ; leurs angles se resserrent ; ils se déchargent d'une grande quantité du sang qu'ils contiennent, et ils deviennent propres à en recevoir par une nouvelle inspiration, qui est nécessaire par l'impulsion du sang dans l'artère pulmonaire.

Le mouvement est continuel dans le poumon : ses vaisseaux n'ont ni la même largeur ni la même longueur ; leur action varie constamment : on doit en conclure que le sang doit y éprouver bien des changemens. Poussé dans des ramifications très-resserrées par la force de l'air, il y passe à l'alambic ; il y est divisé, filtré, et il revient par les veines plus actif et plus pur.

On a évalué à cinq onces et demie la quantité de sang, qui passe par les poumons dans chaque respiration. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout le sang du corps y passe successivement, et que l'air, y pénétrant par les bronches, le pousse dans la veine pulmonaire à travers les pores des membranes charnues. Le diaphragme, en rebondissant, force le cœur à se vider, et en se remettant dans son état naturel, le cœur vide reçoit encore par la pression de l'air le sang des veines.

La respiration n'est pas seulement néces-

saire à la circulation des humeurs, des fluides, du sang veineux, mais encore à la digestion, aux sécrétions, et à l'inspiration des corps odorans : elle facilite la circulation du sang artériel dans le poumon, et elle contribue à l'accouchement, en produisant une compression douce, forte quelquefois, sur les viscères du bas-ventre. L'expiration,[2] qui accélère le retour du sang veineux, produit l'expectoration, la sortie des particules nuisibles, celle de l'air contenu dans les vaisseaux sanguins, et elle est une des causes de la voix et de la parole.

La respiration facilite l'épuration du sang : il est alcaligène lorsqu'il arrive au poumon; mais le suc glutineux, qui s'y épanche par les fibres nerveuses, est acidifique : le feu, qu'il contient, est dans un état de dilatation continuelle. L'air, qui entre dans le poumon par l'inspiration, se trouve comprimé; le feu libre, qu'il renferme, agit contre celui dilaté, et il doit nécessairement y avoir une effervescence. Celle qui s'opère dans les poumons, qu'on doit considérer comme les alambics destinés à l'épuration du sang est très-forte; le sang y est d'abord distillé, et ensuite filtré, avant de couler dans les veines.

Le sang provient du gluten, qui est très-fermentescible, puisqu'il est le produit des végé-

taux dont l'animal se nourrit, et il contient des principes acides, alcaligènes et ferrugineux, de l'air et de l'eau; il devient chyle par l'effet de l'élaboration qui s'opère dans l'estomac. Ses principes s'élaborent encore par la sanguification; une partie devient *sérum*, aqueuse, et l'autre partie est le sang; mais dans ce sérum et dans ce sang, il y a de l'acide, de l'alcali, des parties ferrugineuses, de l'air et du feu : donc les principes de la fermentation s'y trouvent.

On ne peut douter qu'il y ait des feux fermentescibles dans le corps de l'animal; car, qui donnerait au sang sa couleur rouge, si non l'acide qui s'y trouve, et qui a la propriété de rougir les couleurs bleues des végétaux? aussi nous remarquons que le sang a la tendance à reprendre sa couleur bleue, lorsque le feu s'y combine : alors il est d'un rouge foncé et bleuâtre, couleur occasionnée par la présence du feu et l'évaporation de l'acide. Il y a de l'acide urique et de l'alcali volatil dans le sang, puisqu'il a l'odeur et le goût urineux. La partie rouge du sang désséché est inflammable, puisqu'elle décrépite au feu, et donne une odeur de corne. Les globules rouges désséchées deviennent friables, et se subdivisent en petites parties, dont la couleur diminue et

s'efface, parce que l'acide s'évapore. Le *caillot*, qui prend la forme de filamens blancs, et auquel on a donné le nom général de *Limphe*, en partie fibreuse, en partie gélatineuse et muqueuse, s'évapore également à l'air et à l'action d'un feu vif : il donne un sédiment assez analogue à celui de l'urine ; il se coagule par un feu lent et par l'action des acides.

Nous sommes entrés dans ce détail pour confondre ces gens de mauvaise foi, qui disent au peuple que le sang est la seule cause des mouvemens de l'animal et même de la pensée. Mais il n'y a rien de plus inerte que le sang ; il ne pourrait circuler sans le secours de l'air : c'est l'air qui le presse, qui le pousse, comme nous pousserions une pierre, et la constitution d'une pierre est même plus fixe que la sienne. Le sang s'évanouit entièrement, lorsqu'il est sorti du corps de l'animal. Enfin, lorsque la circulation de cette matière très-composée est arrêtée dans un paralytique, le malade pense, sent et raisonne : ce n'est donc pas le sang, qui procure la vie et le mouvement à l'animal, puisque le sang par lui-même n'a aucun mouvement. Lorsque l'animal périt par la suffocation ou autre maladie, son sang reste dans son corps ; il cesse seulement de circuler. Cependant l'animal n'a plus de mouvement ; la pu-

tréfaction s'empare bientôt de son corps : c'est donc une grande absurdité de croire que le sang est la cause du mouvement dans l'animal, et le comble de la démence de lui attribuer la pensée.

Qu'on examine ce qui se passe dans l'évanouissement : l'âme est tellement affectée qu'elle paraît anéantie ; elle n'a plus de volonté, elle n'ordonne plus ; nous ne voyons plus ; nous ne sentons même pas ; nous jugeons encore bien moins. Tout mouvement cesse, et cependant la circulation du sang n'est pas interrompue ; elle est, au contraire, souvent très-vive, parce que la respiration continue, et que l'inspiration est plus lente. Le sang ni la respiration ne sont donc pas la cause du mouvement : ils le facilitent seulement. Le sang par sa circulation entretient et échauffe la machine que l'âme fait mouvoir, et cette souveraine se sert des yeux, des oreilles, des mains, pour voir, entendre et toucher, ainsi qu'elle emploie l'odorat et le goût à d'autres fonctions, pour juger des différences, etc. Les organes du corps ne sont rien sans elle ; ils lui sont absolument subordonnés. Elle veut ; elle ordonne ; elle reproduit ; elle engendre : la machine, les organes obéissent : sans elle tout est inerte.

La respiration est beaucoup plus étendue

dans les oiseaux; ils ont dans le ventre des organes spongieux vésiculaires, qui communiquent avec leurs poumons. Ceux-ci communiquent aux os des ailes, qui sont creux et sans moelle, par un canal, placé au haut de la poitrine, et qui s'ouvre dans la partie supérieure de l'os *humérus*.

Ainsi l'air passe dans les os des ailes des oiseaux, il les rend très-légers, et favorise considérablement leur vol.

Les poissons ont des ouïes ou branchies au lieu de poumons. L'eau entre par l'ouverture de leur bouche; elle passe à travers les franges des branchies; elle presse et agite le sang dont elles sont remplies, et elle ressort par des ouvertures situées aux deux parties latérales et postérieures de la tête, sur lesquelles se trouvent deux soupapes osseuses. (1)

---

(1) Les insectes n'ont point de poumons; mais deux canaux ou tranchées placées sur le dos en tiennent lieu. Ils aboutissent de chaque côté à d'autres canaux plus petits qui se terminent, par une petite fente, à la partie latérale de chaque anneau.

LIXe. ENTRETIEN.

Des fonctions naturelles.

Si nous voulons connaître comment se forme le sang, nous serons forcés d'examiner les fonctions naturelles. Tout se prête un mutuel secours dans le corps de l'animal. Son principal laboratoire est l'estomac.

L'estomac ou ventricule est un sac membraneux, allongé, continu à l'œsophage, qui s'y insère supérieurement à gauche; son orifice inférieur, que l'on nomme *pylore*, est placé dans la région épigastrique, et en partie sous les fausses côtes gauches : il s'infère dans le *duodenum*.

L'estomac est composé de plusieurs membranes : celle extérieure, produite par le péritoine, est lisse au dehors, et cellulaire par sa surface interne : la seconde est musculeuse, et composée de plusieurs plans de fibres charnues, et la troisième membrane est blanchâtre, ferme, tapissée d'un grand nombre de vaisseaux : c'est au-dessus de cette membrane, que

se perdent les extrémités des nerfs, qui rendent l'estomac si irritable : on la nomme par ce motif *membrane nerveuse.*

La membrane la plus intérieure est molle, poreuse, couverte de différentes houpes, qui sont les extrémités des vaisseaux destinés à exhaler les liqueurs dans l'estomac, et à résorber celles qui y sont renfermées. Cette membrane *veloutée* forme différentes rides, dont une, vers l'orifice inférieur, constitue la valvule du pylore, et sert à retarder le passage des matières, qui pourraient s'échapper trop promptement de l'estomac : elle met également un obstacle à leur retour.

Les principaux vaissaux, qui débouchent dans l'estomac, sont :

L'artère *coronaire stomachique* : elle vient de la cœliaque, et se partage vers le foie, et la rate.

L'artère *hépatique* : elle arrose le foie, et distribue plusieurs rameaux au côté droit de l'estomac.

L'artère *splénique* arrose la rate, et fournit à gauche de l'estomac les vaisseaux courts.

Les veines suivent presque le même cours, et se terminent les unes au tronc de la veine-porte, et le plus grand nombre à la mésentérique supérieure.

L'estomac contient encore des vaisseaux lymphatiques, et l'on y a remarqué quelques vaisseaux lactés, qui se rendent de l'estomac à la veine-splénique.

La huitième paire, après avoir parcouru l'œsophage, se termine dans l'estomac : elle lui fournit des nerfs qui font des plexus sur ses faces, et qui lui occasionnent une grande irritation, principalement à l'orifice supérieur. On doit juger de cette observation, que les alimens ne doivent pas séjourner beaucoup dans l'œsophage, et qu'ils passent très-promptement dans le ventricule, lorsque des causes étrangères, telles que l'inflammation ou la bile ne remplissent, ou ne contractent pas le pylore. Il est facilement irrité par les substances âcres qui excitent sa contraction; elles contribuent à le délivrer des humeurs trop abondantes.

Les liqueurs, filtrées dans l'estomac, sont de deux espèces : l'une fluide, claire et âcre dans les animaux qui ont souffert la faim; l'autre plus épaisse, muqueuse. Celle-ci est fournie par les glandes; l'autre vient des vaisseaux exhalans.

Le mouvement du diaphragme et des muscles du bas-ventre, la présence des sucs glutineux occasionnent à ce ventricule une contraction nécessaire pour la digestion, et pour évacuer

les alimens par le pylore. On a nommé ce mouvement *péristaltique*, et celui contre nature *antipéristaltique*. Ce dernier, provenant de la contraction du pylore, détermine les rapports, les nausées, même des faiblesses et des vomissemens qui viennent également de la plénitude de l'estomac.

Lorsque ce ventricule est entièrement épuisé, des sucs corrosifs, qui sont jetés dans sa cavité par les vaisseaux excréteurs des glandes, tapissent sa membrane; des sucs, qui picotent les tuniques nerveuses, les rident, et excitent une sensation douloureuse et désagréable : c'est la faim. On apaise quelquefois la défaillance qu'elle occasionne, par des odeurs et des cordiaux, ou en buvant un verre d'eau : il faut céder cependant, et alimenter de nouveau cette machine, dont les ressorts s'usent avec tant de promptitude, dont les mouvemens s'arrêtent si facilement, et qui ne se font, le plus souvent, que par habitude : la nutrition est conséquemment une fonction naturelle, très-nécessaire à la conservation de l'animal.

Nous voulons nous nourrir; nous entretenons le sang dans notre substance matérielle; nous lui ordonnons des mouvemens : elle obéit.

La boisson est également nécessaire, soit pour délayer les alimens solides, faciliter leur macération, soit pour la chylification, et faire couler ce chyle dans les pores étroits des vaisseaux lactés : enfin, elle sert à humecter les fibres et les tuniques de l'estomac.

L'aridité du gosier, de l'œsophage et de l'estomac, l'âcreté des sels, dont sont tapissées les tuniques de ces parties, occasionnent cette sensation désagréable, à laquelle on a donné le nom de *soif :* c'est ainsi que le Créateur suprême force l'animal, ou plutôt la puissance directrice de la mécanique animale aux fonctions essentielles à sa conservation : il n'a rien négligé, parce qu'il a tout prévu.

Quelquefois l'irritation des nerfs, comprimés par l'aridité des tuniques, ou aiguillonnés par des sels âcres, produisent également cette sensation. Il en est de même de la présence des vers dans l'estomac : ils causent une faim incommode, en agaçant les membranes de ce ventricule.

Les exercices violens des évacuations trop abondantes, la chaleur excessive des fièvres aiguës, l'inflammation des organes, propres à la déglutition, causent encore la soif, qui est plus difficile à endurer que la faim. Les boissons ordinaires, même abondantes, sont quel-

quefois insuffisantes; elles passent trop promptement, et ne stimulent pas les organes : elles ne dissipent pas l'acrimonie, et l'on est forcé d'avoir recours à des boissons aigrelettes, fermentées et un peu spiritueuses.

La faim se fait également sentir par la vacuité de l'estomac : dans cet état, il se resserre sur lui-même ; le sang, qui y coule difficilement, irrite son tissu ; il s'aplanit : ses surfaces et ses rides, dénuées du fluide visqueux qui les lubréfie, se frottent les unes contre les autres ; les nerfs, qui s'y distribuent, s'irritent ; l'action du diaphragme augmente l'irritabilité, et l'animal éprouve une impression désagréable. Nous voyons des animaux apaiser leur faim, en mangeant de la terre ; elle diminue l'effet des picotemens dans l'estomac.

La mastication, le mélange de la salive et des liqueurs muqueuses atténuent, divisent et délayent les alimens solides, afin qu'ils puissent passer dans l'œsophage, au moyen de la déglutition. C'est la langue qui fait cette fonction ; elle pousse vers le gosier et l'œsophage les alimens atténués ou les boissons : les muscles, qui la meuvent, ceux de l'os hyoïde, avec lequel elle a des connexions, tirent sa base en bas et en arrière : l'épiglotte s'abaisse ; la langue s'applique contre le palais, et, aidée par

les muscles qui élèvent l'os hyoïde et le larynx, elle pousse les alimens vers le pharynx, qui se dilate; ils y entrent et pénètrent ensuite dans l'œsophage : les muscles de ces deux parties, le poids même des alimens, les font descendre.

Lorsque les alimens sont parvenus dans l'estomac, le diaphragme en resserre l'orifice, et ils ne peuvent plus revenir que par les effets dont nous avons parlé.

Il n'est pas inutile de remarquer que certains animaux, tels que le chien, le loup, le lion, l'ours, plusieurs oiseaux, digèrent les alimens, même les plus solides sans les mâcher : nous ne devons donc point adopter les systèmes de Borelli, de Réaumur et de tant d'autres, pour expliquer l'action digestive. En effet, les substances salines sont la principale cause de la digestion; l'air et la contraction des muscles de l'estomac y concourent également, en favorisant l'action des sels.

Les alimens contiennent de l'air, de l'eau, des sels, puisqu'ils ont du goût. Nous avons trouvé par l'analyse chimique, dans les corps organisés, de l'acide, de l'alcali volatil, de l'acide urique, de l'acide carbonique, du nitre, de l'acide sébacique, de l'acide zoonique. Nous avons tiré du sang de l'acide, de l'alcali, du fer, de l'eau, de l'air. Le célèbre Boerhave assure

même avoir trouvé de l'alcohol dans les trois règnes : il est donc inutile d'aller chercher ailleurs que dans la nature même des alimens la force digestive. L'estomac contient les substances propres à occasionner une grande chaleur, ainsi que les intermèdes nécessaires pour liquéfier les alimens, et pour opérer la chylification. Les alimens se dissolvent, après avoir éprouvé une fermentation : ils en contiennent donc les principes. Puisque l'alcohol est le principe de toute fermentation, et que tous les alimens solides sont fermentescibles, il doit y avoir nécessairement une fermentation dans le foyer de l'estomac : en effet, dans l'apepsie (1), occasionnée par l'obstruement du pylore, les nausées sont aigres, accompagnées de chaleur; il y a conséquemment du feu, de l'eau, de l'air dans l'estomac. Les vents, dont les intestins sont quelquefois remplis, ne sont que les effets de l'air, qui cherche à se pratiquer une issue : la chylification provient conséquemment de la fermentation qui a lieu dans le foyer de l'estomac, échauffé par la présence des sels, et où la chaleur est entretenue, excitée par l'air, le feu et l'action des muscles. L'animal ne peut digérer

(1) Defaut de digestion.

certaines substances, que quand l'estomac contient ces sels : il ne se nourrit d'abord que de lait ; mais à mesure que les sucs gastriques s'imprégnent d'acide nitrique, une chaleur plus forte survient dans son estomac, et cet acide nitrique, qui teint le sang en rouge, y produit une chaleur de quarante degrés, lorsqu'il est mêlé avec une quantité d'eau égale à son poids.

Il paraît que l'acide marin se forme le premier dans l'estomac : ses vapeurs ont une action très-forte et très-marquée sur les matières végétales et animales ; il les détruit très-promptement, et d'une manière sourde sans les noircir : il les jaunit au contraire, et nous pensons que c'est à sa présence qu'est due la couleur jaune des sécrétions des enfans. Il cause dans l'estomac une grande action ; il y dissout toutes les substances calcaires avec chaleur et effervescence.

Cet acide, extrêmement volatil, sort des pores par la transpiration insensible, et si l'on n'avait pas le soin de se laver, ses vapeurs formeraient sur la peau, comme sur la tête des enfans, des croûtes jaunes, qui seraient dissipées très-difficilement ; mais l'eau, qu'on boit, l'empêche de se former en trop grande quantité. Le sel marin, qui est la base de cet

acide, en mettant obstacle à la putréfaction des alimens, ralentit son action, en produisant, lors de l'introduction de l'eau dans le foyer, un froid qui tempère la chaleur. Il en est de même de l'alcali volatil ou animal : il cause, lorsqu'il se forme, une grande effervescence avec l'acide marin; il se combine ensuite avec lui, et rafraîchit ce foyer que nous activons ou ralentissons au besoin avec les sels.

Sans ce mélange, ces effets des sels, quel foyer serait plus ardent que celui de l'estomac, puisque l'alcali fixe ou végétal, mêlé avec environ son poids d'eau, produit une chaleur d'environ soixante degrés? Il occasionne semblablement avec l'acide nitreux ou le vinaigre distillé, une action violente, et ses vapeurs sont très-piquantes. Il dissout par la fusion avec effervescence les cailloux et toutes les terres vitrifiables; il a la plus grande action sur les matières végétales et animales; il verdit les couleurs bleues des végétaux, et nous estimons que la couleur verte des sécrétions lui est due. Si l'on ajoute à cette chaleur, à ces actions, de l'alcohol ou esprit de vin, principe de toute fermentation, on ressent une grande effervescence : le sang entre en ébullition; le cœur s'enflamme; l'animal s'irrite; ses passions s'allument; le cerveau se dérange, et le

délire arrive. Ces mouvemens violens, qui produisent de très-grands embrâsemens, font perdre l'action aux muscles, en usant leur ressort. Le feu, qui y est dans un trop grand état de dilatation, empêche l'air de pénétrer dans le poumon; le ressort du diaphragme est gêné; le sang s'arrête; il se coagule, parce que la respiration n'est plus assez active, et l'animal cesse de vivre. En général, tout ce qui use le ressort des muscles est nuisible, et conduit à la destruction de la machine.

Continuons nos observations sur l'effet des sels dans l'estomac.

Les animaux, dont les alimens contiennent peu d'acide marin, mais beaucoup d'alcali végétal, ainsi que les oiseaux, ont le foyer plus ardescent, une chaleur plus considérable : aussi nous en voyons qui digèrent les cailloux, les pierres, le fer, et altèrent tous les métaux.

Le zing se décompose facilement dans l'acide nitreux, dans le vinaigre distillé, dans l'acide marin et dans l'acali fixe. Si des animaux ne le digèrent pas, ou s'il n'entre pas en dissolution dans leur corps, c'est ou que ces acides ne sont pas assez formés, ou que leur effet est temperé, affaibli par l'action d'autres sels.

L'étain se dissout avec l'acide marin et avec le vinaigre. Le plomb tombe en dissolution

avec l'acide nitreux, qui dissout également le fer avec une grande violence et beaucoup de chaleur. L'acide marin opère le même effet, le fer et l'acide nitreux donnent la couleur rouge au sang.

Le cuivre est mis en fusion avec la plus grande violence et la plus grande effervescence par l'acide nitreux. L'acide marin le dissout aussi, mais avec moins de chaleur. L'alcali volatil y parvient de même, mais sans chaleur.

L'argent se dissout avec grande effervescence et beaucoup de chaleur dans l'acide nitreux.

L'or est d'abord précipité par l'alcali fixe et l'alcali volatil; il est dissous ensuite par l'acide nitreux et par l'acide marin: ainsi pourquoi aller chercher ailleurs que dans les propriétés des substances salines, la cause des phénomènes de la digestion? Puisque ces substances ont la propriété de dissoudre les corps les plus durs et les plus réfractaires, puisque leurs principes existent dans les alimens des animaux, nous devons donc attribuer la dissolution de ces corps durs, dans l'estomac des corps organisés, à la présence des sels qui ont la propriété de les dissoudre, plutôt que de former des hypothèses. L'analyse des matières stercorales fait voir qu'elles fournissent une matière inflammable, de l'huile et un charbon nitreux, et celle

de la bile prouve qu'elle contient beaucoup d'air, une assez grande quantité d'eau, de l'huile inflammable, un peu de sel alcali volatil et un charbon nitreux; l'estomac est donc le laboratoire de la nature dans les animaux.

Les alimens passent de l'estomac dans le duodénum : dans le séjour qu'ils y font, ils y subissent des changemens, qui tendent à la chylification, qui s'accomplit en parcourant le canal intestinal. L'air s'y dégage des alimens; les sucs muqueux s'unissent aux huiles; les parties grossières se réduisent en pulpe, et le chyle s'en sépare facilement.

En effet, le chyle est un suc blanc, doux, oléagineux et aqueux, exprimé des alimens; il se coagule par les acides; il est acescent lui-même, et paraît avoir de l'analogie avec le lait. On y retrouve le sel marin et le fer, comme dans le sang. Le chyle passe ensuite dans les vaisseaux lactés, où il est filtré. Il traverse enfin les glandes spongieuses du mésentère, où il est délayé et mêlé de nouveau, et il arrive dans un réservoir ovalaire, situé sur la première vertèbre lombaire entre l'aorte et le pilier droit du diaphragme. Ce réservoir est continu au canal thorachique, dans lequel passe enfin le chyle.

Ce canal longe les vertèbres du dos, entre

la veine azigos et l'aorte, et, parvenu au haut de la poitrine, près de la partie postérieure de l'œsophage, il se contourne un peu, il dépose le chyle dans la veine sous-clavière gauche, où le sang ne peut pénétrer à cause de la valvule, qui en bouche l'entrée. Mais dira-t-on peut-être, le chyle remonte donc contre son propre poids? Sans doute, et cela est occasionné par l'action des vaisseaux voisins et de l'aorte, par les mouvemens du diaphragme, des poumons et des artères intercostales, et enfin par le propre mouvement du canal thorachique, qui est susceptible d'une grande contraction. Le chyle passe ensuite dans les poumons où se fait l'hématose ou la sanguification.

Examinons maintenant comment la bile est séparée du sang.

Nous avons, près de l'estomac, un viscère qui y est attaché par le petit épiploon et par les vaisseaux courts; c'est la rate, en général convexe du côté des côtes, et concave du côté de l'estomac. Le sang est porté dans ce viscère par l'artère splénique; il est repris par une veine, désignée également sous le nom de splénique, qui le conduit dans la veine-porte, d'où il coule au foie; la bile y est conduite aussi, puisqu'elle n'est pas encore séparée du sang.

Cette veine-porte est formée par la réunion

des veines *splénique* et *mésentérique*. Elle n'a aucun rapport avec le cœur; elle reçoit le sang de tous les viscères du bas-ventre. Son sinus, qui est très-ample, entre dans le foie, et il y fait l'office d'artère ; il y porte le sang, qui est repris par les veines *hépatiques*, qui le conduisent vers la veine-cave, d'où il coule au cœur.

La veine-porte accomplit dans le foie la sécrétion de la bile, qui passe du canal hépatique, dans le duodénum, ainsi que celle fournie par la vésicule du fiel : elle coule delà dans le long canal des intestins, par l'effet de la compression de l'abdomen.

La bile, séparée du sang dans le foie, est ramassée dans la veine-porte, d'où elle passe par les canaux biliaires dans les intestins, et ensuite dans les veines *mésaraïques*.

Voici comment le sang est dépouillé du sérum. Une grande partie du sérum, qui serait nuisible au sang, est filtrée dans les reins qui reçoivent le sang, par une grosse artère (1) : celle-ci leur porte le sang immédiatement de l'aorte par un trajet très-court. Cette artère s'insinue dans leur substance, ainsi que quel-

---

(1) Quelquefois par plusieurs.

ques nerfs, qui lui donnent assez de sensibilité pour faire mouvoir les mamelons, dans lesquels l'urine est filtrée, et pressurée dans le bassinet du rein, où ces mamelons débouchent. Ce bassinet est contigu au canal de l'uretère, qui conduit l'urine dans la vessie, par le tissu cellulaire du péritoine.

La vessie est également susceptible de contraction; le plexus hypogastrique du nerf intercostal lui fournit des rameaux nerveux qui, retenant l'urine dans cette poche membraneuse, la rend plus âcre, et propre à exciter l'action des muscles du bas-ventre et du diaphragme. Les fibres de la vessie, qui la chassent au dehors par l'uretre, favorisent encore ce mouvement.

L'analyse de l'urine par le feu fait voir qu'elle contient de l'air, qui se dégage d'abord; beaucoup d'eau, un sel neutre qui est alcaligène, un esprit urineux ou de l'acide urique, un sel volatil, de l'huile, une matière phosphorique et inflammable, et un charbon qui contient du sel marin, c'est-à-dire de l'acide carbonique; il n'y a donc plus de doute qu'il y ait, dans les alimens et dans le chyle, des substances fermentescibles, de l'air et des sels. La digestion s'opère conséquemment par le moyen des sels, par une espèce de fermentation, d'élaboration,

dans l'estomac et dans le duodénum ; ce qui le prouve davantage encore, c'est la transpiration insensible, qui ne pourrait avoir lieu sans un mouvement spontané, sans fermentation, puisqu'elle est constante. Cette transpiration est si grande qu'un homme, qui met, chaque jour, dans son corps huit livres d'alimens, en perd, au moyen de la transpiration par les pores, au moins cinq livres. Cette transpiration est nécessaire à la vie de l'animal, puisque lorsqu'elle est arrêtée, il périt.

LXe. ENTRETIEN.

De la Nutrition, de l'Accroissement et du Décroissement.

Nous venons d'expliquer l'organisation de l'animal et le mécanisme de ses mouvemens. Il mange ; mais l'on n'ignore pas combien il perd par la transpiration insensible, par l'action pulmonaire, par les sécrétions, et combien sa charpente s'use par le mouvement; il faut donc que ses pertes soient réparées constamment.

L'animal est un fluide, qui se solidifie en

partie ; la matière de ses os est la même que celle de sa chair. On voit l'os se former, croître et grossir. Enfin ne voyons-nous pas dans les fractures le chyle, le gluten animal, ou pour mieux dire, une liqueur gélatineuse, sortir par les interstices de la fracture, s'y fixer, s'y coaguler et rejoindre les parties fracturées, séparées, y prendre la nature des parties affectées ? On ne peut donc douter que l'ossature ne soit une substance pareille à celle de la chair ; elle est seulement plus solidifiée, plus compacte : qui oserait le nier, lorsqu'on a vu la matière des os se liquéfier, et se séparer avec les urines, dans lesquelles elle s'est déposée en forme de sédiment crétacé ? M. Hérissand a démontré qu'ils étaient formés de deux substances, l'une membraneuse, l'autre tartareuse ou crétacée (terreuse), et il a prouvé que c'est à cette dernière que l'os doit sa dureté. Il a trouvé le secret de la séparer de l'autre, et, en l'en séparant, il a ramené l'os à son état primitif de membrane. Il a fait plus: il a rendu à l'os, devenu membraneux, sa première dureté. N'a-t-il pas pris la nature sur le fait?

Nous entendons le chyle, changé en sang, le chyle épuré, liquéfié : nous croyons donc que le sang et le suc cérébral sont les causes

immédiates de la nutrition et de l'accroissement des animaux. En effet, le sang, transporté dans tout le corps par l'action du cœur, des poumons ou des vaisseaux, porte en même temps partout le suc nourricier qu'il contient. Il l'insinue dans les petites intervalles que laissent les molécules solides et détachées; il l'y attache et l'y solidifie : ainsi le mouvement qui tend à la destruction des parties, en opère en même temps la réparation et l'accroissement.

Les phénomènes, qui se passent dans la réunion des parties molles et des tendons, prouvent que la lymphe gélatineuse ou le suc cérébral, continuellement battu par l'action vasculaire, se porte partout, et y forme un gluten, qui en remplit les vides. Ses molécules s'arrêtent dans les lieux où manquent des molécules semblables : elles s'y adaptent ; elles s'y moulent; elles s'y aglutinent tant par leur cohésion, que par l'action naturelle des parties où elles s'attachent.

Mais ne parlons plus généralement; entretenons-nous de l'homme en particulier.

Son corps, depuis les premiers instants de sa formation jusqu'à sa décrépitude, éprouve continuellement des changemens. Très-petit d'abord, il se développe et grandit jusqu'à un

certain terme d'accroissement, et bientôt après il décroît.

Dans le premier temps de la conception, l'homme n'est qu'une goutte de liqueur; un mois après, c'est une masse pulpeuse et membraneuse, dans laquelle on distingue les parties qui doivent s'ossifier. Dans la suite, l'action organique développe les parties, et elles croissent tellement que ce qui, neuf mois avant n'était presque rien, acquiert quelquefois la pesanteur de douze livres sur une grandeur de seize pouces.

Le cœur se meut le premier dans l'animal; et les vaisseaux qui se forment d'abord sont ceux qui lui sont contigus; car les parties qui se développent les premières ne sont que des vaisseaux. Vers le vingtième jour de la conception, dans cette semence, qui, auparavant, n'était qu'une bulle transparente, remplie d'une liqueur lymphatique, semblable au blanc d'œuf, dans le centre duquel est un nuage glaireux qui devient embryon, on aperçoit deux vésicules ou masses unies, dont l'une fort grosse forme la tête, et l'autre la poitrine et le ventre.

Vers le trente-cinquième jour, on remarque les extrémités, les bras, les jambes, comme autant de petits moignons. Le cordon paraît

formé ; il a même un volume plus gros proportionnellement que dans un terme plus avancé ; la vie a lieu, au moyen du placenta, qui communique du fœtus à la matrice. La tête est très-grosse et le cerveau se meut : la moelle s'y forme ; elle coule dans les vaisseaux qui lui sont destinés ; elle les ossifie, tandis que les autres restent mous et flexibles par la circulation du sang : enfin, il en est de l'accroissement d'un animal ou d'un enfant, comme de l'accroissement de la plante et du végétal ; il n'y a de différence entre la plante et l'animal que dans l'espèce de nutrition, et même, dans certains animaux, comme dans l'huitre, la nutrition est la même que celle de la plante. Dans l'un et dans l'autre l'accroissement et le décroissement ont les mêmes causes.

A peine l'animal est parvenu à l'apogée de son accroissement, qu'il décroît par une nouvelle nutrition ; il bouche de plus en plus les pores de sa substance : alors la transpiration insensible est moins facile, et il se forme dans sa charpente des incrustations qui gênent ses mouvemens, la nutrition est aussi forte ; mais la déperdition est moins grande. Qu'en resulte-t-il ? Que des vaisseaux s'oblitèrent ; que des viscères, et quelquefois le cœur s'ossifient. La

respiration est plus difficile ; l'expectoration plus grande ; la circulation du sang est plus lente, et le feu est moins dilaté. Il tend à se combiner dans les parties, dans le sang et dans les humeurs. L'irritation cesse ; la sensibilité se dissipe, l'appétit se perd ; le mouvement d'oscillation s'évanouit : le mécanisme est arrêté et l'animal périt.

Tant que le feu, principe des corps, a du ressort, ils sont en santé ; mais si les enveloppes de ce feu viennent à se briser, le feu, principe des corps, perd son ressort insensiblement, jusqu'à ce que, toutes les enveloppes étant déchirées, le feu, principe de l'atmosphère fait sortir le feu constituant des corps de ses combinaisons, et ceux-ci périssent. Ainsi leur organisation se détruit à mesure qu'ils perdent de leur feu principe. Le mouvement cesse lorsqu'il n'y en a plus assez pour l'entretenir : alors les corps sont dans une espèce de calcination ; ils finissent par tomber en pourriture et en poussière.

Tantôt nous voyons des corps organisés s'étendre, augmenter de volume dans les maladies qui les font périr ; et tantôt nous les voyons se rétrécir.

Dans le premier cas, c'est la perte du feu principe qui en est la cause, et, dans le second,

le feu principe s'acidifiant, se comprime davantage et rétrécit le corps. Ceci est une conséquence des effets du feu.

Mais, dira-t-on, en assimilant l'animal et le végétal pour l'accroissement et le décroissement, sans doute que vous mettez une différence dans sa formation? Aucune dans l'acte principal; la nature n'a pas deux manières d'agir : sa marche est uniforme et constante; son auteur a employé la moindre action possible, comme étant la seule convenable à la puissance divine, à la suprême intelligence.

La plantule existe dans la plante; son germe est dans la femelle, comme une espèce d'ovaire. Il est fécondé par le pollen; de même l'animal existe dans l'ovaire ou la vésicule de la femelle; il est fécondé par le suc glutineux du mâle.

LXIe. ENTRETIEN.

De la Voix et des Lois générales de la Matière.

Examinons maintenant comment la respiration est la cause nécessaire de la voix et de la parole.

L'ébranlement de l'air produit le son, et c'est encore lui qui occasionne la voix; c'est son effet qui produit la parole.

Nous avons dit que nous avions au fond de la bouche, après la luette et avant le pharynx, orifice de l'œsophage, un cartilage élastique, en forme de feuille de lierre, que l'on nomme épiglotte. Elle couvre la glotte, petite fente et orifice du larynx, partie supérieure de la trachée-artère par laquelle descend et remonte l'air que nous respirons.

Les cartilages, dont le larynx est composé; sont élastiques, recouverts de fibres musculeuses, et forment cette ouverture oblongue que l'on nomme la glotte, qui peut s'accourcir et s'allonger, se relâcher et se resserrer par l'action des cartilages aryténoïdes, mobiles

par l'action des muscles. Elle se resserre en s'élevant, et elle forme des sons aigus; le contraire a lieu, lorsqu'elle s'abaisse.

Lorsque l'air entre dans la glotte, les parties dilatées le laissent passer librement; mais lorsqu'il sort, ce n'est que par suite de la contraction du diaphragme et des autres parties musculeuses; alors l'effort qu'il éprouve occasionne un frémissement aux cartilages. Lorsque cet effort est un peu grand, on entend un sifflement, auquel la pression de l'air extérieur contribue : c'est le choc de ces deux colonnes d'air qui produit un son et la voix, par suite de l'ébranlement des cartilages.

Il paraît que c'est surtout la glotte qui est l'organe de la voix, et où se font ces ébranlemens. En effet, la glotte des oiseaux, qui ont la voix douce, est très-étroite; de même les femmes qui ont la voix plus aiguë que celle des hommes, ont la glotte moins étendue qu'eux; l'air a plus de difficulté à y passer, l'ébranlement est plus fort. Les animaux, dont la glotte est large, ont la voix enrouée, et plusieurs ne font que mugir. Lorsqu'avec l'âge le larynx s'ossifie, la voix devient rauque et grave, parce que la glotte occasionne moins d'ébranlement; elle est moins susceptibles d'action.

La variété des sons et de la voix dépend de

l'ouverture de la glotte, du frémissement des lèvres, de la hauteur différente du larynx, et de l'action de la bouche, qui produit un résonnement, en proportion harmonique avec la glotte. Les sons qu'elle produit, étant modifiés et réfléchis de différentes façons par le gosier, la langue, les dents, les lèvres, les joues, les narines, le palais, la luette, forment la parole, composée de sons articulés que les hommes ont représentés par des lettres, ce que ne pouvaient faire les animaux, qui n'ont pas la facilité de parler.

Les sons seuls, que l'on représente par des voyelles, comme *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, sont des sons primitifs et naturels, puisqu'on les distingue dans l'enfant naissant, dans les sourds et muets, et dans les animaux.

La prononciation des consonnes qui sont de convention, exige plus de difficultés, et un exercice suivi de l'imitation. Il faut de la part de la bouche et des lèvres un mécanisme particulier et une bonne conformation de toutes les parties de la bouche.

En effet, la difformité du nez, l'embarras des narines changent la voix, la rendent désagréable, et produisent le nasillement. Les accidens, qui arrivent aux lèvres, rendent la prononciation de certaines lettres très-difficile.

La luette trop longue fait parler du gosier, et les cicatrices aux joues, la perte des dents, occasionnent des changemens dans la parole, comme une langue trop épaisse fait balbutier, et celle trop adhérente fait bégayer.

Avec quelle intelligence l'auteur de la nature a ordonné l'organisation des animaux? nous y remarquons toujours la même épargne dans les causes, et la même prodigalité dans les résultats. Comment eut-elle fait pour s'organiser ainsi, pour d'elle-même se créer ces organes nécessaires à ses usages et à ses agrémens? Inerte d'elle-même, sans le feu qui la met en mouvement, nous la verrions muette et affreuse; nous ne serions pas. Le feu, voilà son agent; voilà l'agent du Créateur. Pouvait-il employer une moindre action? Sans lui, point d'organisation; avec cet élément si simple que nous ne pouvons le saisir, tout existe et se meut. Le feu se fixe avec les autres molécules des autres élémens; il les agglutine, il en fait un composé, un corps organique. Sort-il de sa combinaison, il calcine les molécules qu'il tenait agglomérées; elles tombent en pourriture ou en poussière, et dans cette agglomération, le feu dilaté, qui s'échappe, permet aux œufs des vers ou des insectes, déposés dans ce corps organique, soit par les alimens,

soit par toute autre cause, de naître dans cette pourriture, qui va leur servir de pâture. Ainsi le feu, qui est le principe de la vie, en devient la destruction, et son absence, en partie, fait naître, dans ce tout détruit, des insectes pour le détruire encore davantage, des insectes qui bientôt auront une fin, comme le corps organisé dans la pourriture duquel ils sont nés, et qui a servi à leur nutrition et à leur accroissement. C'est ainsi que tout naît et périt; tout dans la nature n'est que changement de forme. Les principes des corps organisés ne périssent jamais: ils ne font que changer de combinaisons. C'est de cette observation, que des matérialistes, dans leur absurdité ou dans leur perfide système, ont profité pour nier l'existence d'un Dieu, d'un Être Créateur: mais pourquoi dans ces systèmes, dénués de fondement et même de probabilité, conséquemment bâtis sur le sable le moins tenu, ont-ils évité de chercher la cause du feu et des autres élémens, principes primitifs de la matière? C'est, ou que leur esprit était dans l'égarement, et attaqué de la plus évidente démence; ou qu'ils voulaient cacher leur insigne mauvaise foi sous de raisonnemens spécieux, pour en imposer à la multitude. Celle-ci ne se donnant jamais la peine de méditer, encore moins de réflé-

chir, saisit toujours le faux, qui la fascine et l'éblouit. Elle abandonne le vrai, qui, n'étant pas embrillanté, a moins d'apparence ou d'éclat à ses yeux; ou plutôt elle saisit plus promptement ce qui favorise ses vices et ses inclinations, que ce qui combat ses passions, et lui cause des tribulations au milieu de ses jouissances sensuelles. Cette conduite éloigne d'elle les remords et la réflexion en cherchant la cause des principes primitifs de la matière: ils auraient fait crouler tout-à-coup, et au premier abord, ces systèmes absurdes, parce qu'ils n'auraient pu la trouver que dans la volonté ou dans l'action d'un être essentiel, existant par lui-même de toute éternité.

LXIIe. ENTRETIENT.

De la génération successive.

La plantule existe dans la plante; son germe est dans la femelle comme dans une espèce d'ovaire; il est fécondé, c'est-à-dire mis en mouvement par le pollen; de même l'animal existe dans la vésicule de la femelle.

Qu'est-ce que le germe d'une plante, quel

est le germe d'un animal ? N'est-ce pas le principe de l'un et de l'autre? Qu'est-ce que la plante elle-même ? Qu'est-ce que l'animal ? Nous le savons ; c'est un gluten développé, organisé; c'est une combinaison d'eau, d'air, tenus en suspension par le feu qui s'y fixe, et qui retient également le principe terreux dans le composé. Trois molécules, imperceptibles à la vue, une d'eau, une d'air, une terreuse que le feu agrége ensemble : voilà cependant le principe de tous les corps organisés. Et certes, lorsque le savant M. Bonnet disait que les germes préexistaient, il ne se trompait que parce qu'il donnait trop d'extension à son idée. En effet, les germes, en tant que considérés comme principes des corps organisés, ont existé avant toute organisation, puisqu'ils étaient dans le néant; mais les germes n'y étaient pas préformés, et le penser, ce serait s'écarter de la marche ordinaire et lente de la nature.

M. de Buffon dit avoir aperçu dans la semence humaine récente des filamens semblables à des tubes, qui se divisaient en plusieurs parties, et fournissaient en se gonflant, des corps globuleux, qui s'en détachaient ensuite ; il a vu que ces corps avaient un prolongement semblable en quelque sorte à une queue; que ce pédicule diminuait peu à péu ; qu'enfin ces corps

restaient de figure ovale ou ronde; on a remarqué, ajoute-t-il, la même chose dans la semence de la femelle. Mais qu'est-ce qui peut prouver que les corps étaient préformés, et qu'ils existaient dans le chaos? Tout n'y était-il pas confondu? L'écrivain sacré ne dit-il pas que le chaos était une masse informe? Croire à la préformation des êtres, des germes, c'est donc nier l'histoire de Moïse, nier la révelation, raisonner contre l'expérience acquise par l'étude de la nature, contre sa marche ordinaire, uniforme et constante.

De ce que le célèbre M. de Buffon a cru voir des linéamens, des globules dans la semence de l'homme, on ne peut induire que les êtres ont été préformés; car cette semence n'a-t-elle pas été formée? n'est-elle pas l'effet, le résultat de l'élaboration du gluten? Le gluten lui-même n'est-il pas l'effet du travail de la nature? Si M. Bonnet a adopté le sytème de la préformation, c'est qu'il a cru sans doute qu'en ne point l'admettant, il serait forcé de penser que la nature pourrait produire encore de nouveaux êtres, sans le secours des animaux primitifs: c'était de sa part une grande erreur. En effet, de ce que le soleil n'a pas été préformé, et qu'il a été formé par la convulsion que la masse informe du chaos a éprouvée, doit-on en con-

clure qu'une nouvelle convulsion de la nature formera encore un nouvel astre, un nouveau soleil ? Ce serait une absurdité ; car ce que la nature a fait dans un temps, elle ne peut plus le faire aujourd'hui, elle n'en a plus les moyens ni les facultés. Ses principes ont été modifiés ; nous l'avons démontré dans les premiers entretiens, et par là nous avons répondu d'avance à l'objection qu'on aurait pu faire en faveur de la préformation des êtres. Il n'y aura d'autre changement que celui universel ordonné par son auteur avant tous les siècles.

Le suc essentiel et subtil, provenant de l'élaboration du chyle, ou l'esprit animal, pour me servir de l'expression usitée, est transmis dans toutes les parties du corps, mais spécialement par les nerfs, dans les parties génitales du mâle et de la femelle, où il est encore élaboré de nouveau. Ces parties remplies de fibres repliées les unes sur les autres, sont des vaisseaux distillatoires, où se perfectionnent les combinaisons des élémens ; ces principes essentiels qui en dépendent, et qui doivent servir à la reproduction : c'est là où le suc essentiel contracte la faculté organique, lorsque les vaisseaux ont acquis celle de pouvoir l'élaborer.

La présence de ce suc élaboré communique sa vertu balsamique au corps entier, et

lui donne une nouvelle force, une nouvelle ardeur par l'irritation et la chaleur qu'il y produit. Il excite la transpiration insensible; il occasionne des besoins de réparation plus abondans, et la nutrition est plus nécessaire. Le suc devient toujours plus copieux, et l'animal acquiert davantage, jusqu'à ce qu'ayant usé ses ressorts, les vaisseaux distillatoires s'étendent; ils se dilatent, et ne peuvent plus élaborer le gluten.

La présence du suc essentiel gonfle les parties génitales de la femelle, et irrite celles du mâle; lancé dans les vésicules de la femelle, ouvertes par les mêmes causes, le sperme ou le pollen y met en action le fœtus ou l'embryon qui y est contenu. Les mouvemens sont d'autant plus grands, que ce suc glutineux est en plus grande abondance, que les passions sont plus fortes et que les organes sont moins fatigués. Les passions jouent un grand rôle dans cet acte; elles agitent tout le fluide nerveux. Le feu libre, qui y est contenu, dilate celui de la semence; et elle est lancée facilement au dehors dans l'instant de l'accouplement, et dans celui de l'émission principalement, l'animal éprouve des mouvemens convulsifs, d'autant moins surprenans que les esprits animaux

sont tous excités : est-il étonnant que ces actes fassent développer le germe ?

Il est constant qu'il provient des sucs alimentaires les plus subtils de la mère, qui, passant dans le fluide nerveux, y sont travaillés de nouveau pour l'accroître, le fortifier, et que celui-ci devient plus subtil encore dans les parties génitales. L'ovaire se forme ; il devient comme une espèce de gelée organisée. Ce fluide congelé, parvenu par degrés à la mucosité, s'épaissit par l'évaporation des parties aqueuses ; les figures se moulent selon la manière dont le feu se fixe dans les corps, et selon l'imagination ; car l'expérience nous prouve que la matière se moule ordinairement dans les formes, et suivant les formes qui la reçoivent, à moins que des contrariétés, des causes étrangères, soit de la part de l'air ou de tout autre principe, ne s'y opposent.

Dans les corps organisés, la matière se moule de même ; le feu y suit les directions qu'il trouve, et nous savons que les idées des moules organiques occasionnent des bizarreries dans ces formes. Cela provient des rapports qu'il y a entre les idées des corps organiques, et les mouvemens du fluide nerveux, dans lequel le feu jouit de son mouvement expansif, parce que les mouvemens de l'air

l'empêchent de s'y fixer. Que le moteur d'un moule organique ait une idée, il en imprime, si les sens en sont frappés fortement, la forme et la figure à la matière qui s'organise dans ce moule, parce que le feu dirige son expansion suivant les directions, suivant les impressions qui lui sont données. Mais ces figures ne sont qu'à l'extérieur, parce que, le feu par son mouvement expansif, empêche cette forme à l'intérieur ; une fois gravée, le feu n'est plus activé, il se fixe dans sa combinaison : ainsi, dans la génération successive, l'âme a la plus grande part dans la formation des figures. Cela est si vrai qu'il nous paraît que la lune a une figure humaine, quoique nous sachions que ce n'est qu'une illusion d'optique, et que la lune n'est pas un animal, mais une planète comme la terre, et qui a comme elle ses inégalités. L'imagination ne nous fait-elle pas voir également dans le marbre, dans le buis, dans le charbon allumé, dans les feuillages des arbres, dans les nuages, souvent la figure humaine? Nous n'ignorons point qu'elle nous trompe, mais chaque animal a l'idée de sa conformation et cette idée grave cette figure dans l'acte de la génération. La mère, qui porte le fœtus dans ses entrailles, a l'idée de sa forme, de sa figure, et de celle du mâle avec lequel elle s'est

accouplée; son âme constitue ainsi à l'instar dé son idée, le fruit résultant de l'accouplement. c'est de cette manière qu'il arrive des mélanges dans les différentes races: c'est de cette manière que le fruit provenant de deux animaux de races différentes est un mulet : on le distingue principalement par la queue et par les oreilles, parce que ce sont ces parties qui frappent davantage l'imagination. Qu'opposerait-on à ce raisonnement, puisque l'expérience est à l'appui, et pourquoi aller chercher d'autres causes, telles que celles de la modification.

Une branche de prunier, entée sur un amandier, produit des prunes et non des amandes. L'eau principe, l'eau de végétation, qui conserve la branche du prunier, lui vient par les racines de l'amandier; mais l'eau, qui fait développer les organes de cette greffe, ne peut lui faire produire que des prunes, parce qu'il n'y a que des germes de prunier dans la branche, et que la nature se moule suivant les formes qui lui ont été assignées par son divin auteur, ou, si l'on veut, suivant les formes des êtres dans lesquels elle est contenue : donc il n'y a point de modification. L'amandier ne contribue en rien à la formation ni au développement du prunier, il sert seulement de canal

à l'eau de végétation. La sève de l'amandier peut passer dans la branche de prunier, échauffer le germe de ce dernier, et lui procurer le développement et le féconder; mais elle ne le modifie point. Le germe existe dans l'œuf avant l'accouplement; cet acte lui procure seulement le développement en l'échauffant, et cette chaleur le féconde.

La serine pond huit à dix jours après la copulation, et ce temps ne suffirait pas pour rendre calcaire la coquille de l'œuf; alors comment la liqueur du mâle pourrait-elle pénétrer dans un œuf enveloppé de sa coquille? Il n'y a donc point de modification dans l'acte de la génération. En effet, une serine jaune avec un serin verd engendreront quelquefois un petit avec quelques taches vertes, mais souvent il n'aura aucune marque du père; conséquemment point de modification : donc le fœtus n'est pas modifié par l'accouplement. Si d'animaux de races croisées, il survient un mulet, c'est que la nature se moule suivant les formes des êtres qui contribuent à son développement. Nous avions d'abord imaginé qu'il y avait modification; l'impuissance d'engendrer où se trouve le mulet nous l'avait fait penser; mais après un mûr examen, nous avons abandonné cette idée. Un enfant, qui

provient d'un blanc et d'une négresse, engendre, parce que la diversité des couleurs ne détruit pas les races ; mais la jument et l'âne sont de races différentes, et, toutes les fois que les races se croisent, les êtres, qui en proviennent, ne sont point propres à la reproduction. Cette opinion nous paraît la plus conforme à la nature. En effet, nous voyons des animaux, dont le mâle est dépourvu de parties génitales, donner par la voie de pression seulement le développement à l'ovaire de la femelle ; c'est ce qui se passe dans les plantes hermaphrodites : c'est ce qu'on remarque dans les petits pucerons, qui n'ont point de sexe : c'est le mouvement, c'est la chaleur qui font développer le germe. Ainsi, le mâle donne seulement le mouvement au fœtus contenu dans l'ovaire de la femelle, et ne le modifie point ; il n'y a même pas besoin de cette modification.

Déjà l'on sait comment s'effectue le développement de l'embryon dans le corps d'un animal : les vaisseaux deviennent cartilagineux ; les cartilages grossissent, et obstruent les pores qu'une matière terrestre ou aérienne remplit. Les molécules du feu principe qui se combine avec cette matière et avec les diverses parties, les solidifient. Les vaisseaux, dilatés par l'impulsion du cœur et par la respiration, admettent

des particules hétérogènes plus grossières qui, en solidifiant davantage toutes les parties, les colorent à l'aide de la chaleur naturelle et de celle du climat : la nutrition et les mouvemens de la mère font le reste.

Nous ne hasarderons rien à l'égard des espèces ; mais pourquoi admettre plusieurs espèces d'hommes ? quelle en serait la nécessité ? quelle chose nous y force ? Ne connaissons-nous pas les jeux et les bizarreries de la nature ? les mœurs, la nourriture, les mélanges, la nature du climat ne nous indiquent-ils pas la cause de ces différences que nous remarquons dans l'espèce humaine ? La *Gazette de Santé* ne rapporte-t-elle point qu'une demoiselle, qui avait une blanche carnation, vit, à vingt-un ans, son teint se brunir, et prendre graduellement la couleur noire d'un africain ; que dans une autre personne, le visage était verd, que le côté droit du corps était noir, et le côte gauche jaune ? Le journal de Physique du mois de mai 1777, ne fait-il point mention d'une fille, issue de deux noirs, qui était parfaitement blanche ? Ne savons-nous pas que les enfans des nègres naissent blancs ; que les princesses et les dames arabes sont très-blanches, tandis que les femmes du petit peuple sont basanées ? Si, dans la Barbarie, les ha-

bitans des côtes et des plaines sont basanés et noirs, ceux qui habitent les montagnes de ce pays ne sont-ils pas blancs? Nous devons nécessairement conclure que le blanc est la couleur primitive de la nature humaine, et que les teintes brunes, olivâtres et cuivreuses ne proviennent principalement que du climat, et des humeurs différentes contenues dans le corps de l'homme. De ce que nous ne pouvons expliquer clairement ces phénomènes, ne serait-il pas ridicule d'en induire qu'il y a diverses espèces d'hommes? Il nous paraît également constant que, quand les races se croisent dans la copulation, les êtres qui en proviennent ne sont point propres à la génération; qu'il y a fécondation dans les races de même espèce, mais qu'il n'y a point de modification; que les bizarreries qu'on trouve dans la nature, proviennent de l'imagination, du climat, et des humeurs différentes.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot du gaz inflammable ou de l'hydrogène, au moyen du quel on obtient de l'eau par une forte chaleur. De ce que MM. Lavoisier, Laplace et Monge ont remarqué que, quand on brûlait le gaz inflammable à l'aide de l'air vital ou de l'oxigène dans des vaisseaux fermés, on obtenait de l'eau pure, devait-on conclure que l'eau n'est point

un élément, mais seulement une combinaison de l'air vital et du gaz inflammable ? Il nous paraît au contraire que le gaz inflammable est l'eau pure, ramenée à son état de liquidité par le calorique et l'air pur. Ainsi les quatre agens du Créateur sont le feu ou le principe du calorique, la terre, les gaz oxigènes ou hydrogènes, ou selon Moïse, l'air et l'eau : celle-ci a été bientôt liquéfiée dans le chaos du monde par la présence de l'air et du feu, qui produisent le calorique, et dans les laboratoires de chymie on ne fait que la ramener à son état naturel en la privant d'air, et la rendre liquide en le lui rendant.

LXIIIe. ENTRETIEN.

De l'Ame.

Vous admettez donc une âme dans l'animal, dira-t-on? Nous avons été forcés de reconnaître un être essentiel existant par lui-même, un être Créateur de tout, parce que nous avons acquis la certitude physique que tout ce qui compose

l'Univers, n'a pu se donner l'existence, et n'a pu la recevoir par un cas fortuit, puisque, par ce mot vide de sens, on ne peut que tomber d'absurdité en absurdité. La merveilleuse harmonie, qui règne dans ce grand œuvre, ne peut être l'ouvrage d'un être fantastique; elle nous oblige à avouer l'existence réelle d'un Dieu tout-puissant, infiniment sage, et absolument prévoyant.

Nous venons également d'acquérir, par la plus scrupuleuse inspection, par la plus exacte anatomie des corps organisés loco-mobiles, qu'ils ne peuvent avoir d'eux-mêmes aucun mouvement; qu'ils ne sont que des mécaniques, nous sommes donc encore dans la nécessité d'avouer qu'une intelligence, qui n'est point matière, les meut, les dirige, et veille non-seulement à leur conservation, mais encore à leur reproduction. Cette certitude métaphysique de l'existence de l'âme est bien plus frappante encore dans l'homme, qui porte des jugemens non-seulement sur les choses qui tombent sous ses sens, mais encore sur les êtres abstraits qu'ils ne peut apercevoir par ses organes. Que cette intelligence soit unie avec le corps; qu'elle soit au dehors de lui, (car le mécanicien n'a pas besoin d'être dans sa mécanique pour la diriger ou la mouvoir)

elle existe. Dieu n'est pas dans ses ouvrages; cependant il connaît en tout temps ce qui s'y passe, et les dirige à sa volonté; il serait possible qu'il en fût de même des intelligences qui meuvent tous les corps organisés locomobiles, et que le Créateur suprême ne nous ait assujettis à diriger ces corps que pour avoir lieu de nous rendre vertueux, et de nous en récompenser; car la récompense, nous le savons, n'est due qu'à celui qui a fait quelque bien : les corps ne sont donc que des mécaniques que nous mouvons, que nous dirigeons. *Nous* est positivement ce que nous nommons âme; le reste n'est rien : c'est un composé fragile que nous entretenons, et qui se détruit avec le temps. Dieu, par une grâce particulière, peut nous exempter de cette épreuve, en nous retirant bientôt de cette charpente corruptible; et nous en acquérons journellement la certitude physique. Ainsi toute espèce de certitude, certitude métaphysique, certitude physique, certitude morale, se réunissent pour nous convaincre de notre essence et de la bonté de Dieu à notre égard. Les Tusculanes de Cicéron que nous avons analysées dans notre bibiographie démontrent ces faits d'une manière péremptoire; essayons encore ici de nous en convaincre davantage, en procédant

du connu à l'inconnu, ainsi qu'on le fait en géométrie.

S'il n'y avait point une intelligence dans le mécanisme animal, semblable à une horloge, mue par le pendule, son mouvement serait uniforme et constant. Nous n'éprouverions aucune sensation; nous ne serions capable d'aucun raisonnement; mais l'expérience nous prouve le contraire. L'âme ordonne et dirige les mouvemens du corps; et les impulsions que celui-ci éprouve avertissent l'âme : elle en reçoit des sensations agréables ou pénibles, suivant qu'elles sont utiles ou nuisibles à la conservation de son enveloppe, ou suivant l'habitude qu'elle a contractée.

Dans l'homme, *les grandes affections du corps détruisent la mémoire et le raisonnement, de même les peines de l'esprit ruinent le corps. Un long travail d'esprit épuise la machine organique; la fatigue de celle-ci rend l'esprit moins propre au travail et à la réflexion. L'homme, pendant le sommeil, a des idées, et elles ne sont pas toujours la suite des sensations qu'on a éprouvées; elles n'y ont souvent aucune analogie. Souvent ces idées agissent sur le corps, et lui occasionnent des actions.* Telles sont les remarques certaines que nous faisons sur nous, malgré l'obstina-

tion de quelques philosophes modernes, qui soutiennent que toutes nos idées nous viennent des sens. Si cela était vrai, nous serions anéantis après la mort, puisqu'alors nos sens sont engourdis, puisqu'ils sont sans mouvement; nous n'aurions plus d'idées; nous ne pourrions être récompensés ni punis, puisque, ne pouvant plus avoir de sensations, nous serions absolument anéantis.

Cependant, dans l'examen que nous avons fait du corps organisé, avons-nous aperçu quelque chose qui puisse avoir des idées, des perceptions, du raisonnement? non, sans contredit; nous n'avons entrevu que l'irritation qu'occasionne le fluide nerveux; mais cette irritation facilite les mouvemens, et elle ne meut pas; elle ne fait pas changer de place aux substances loco-mobiles: l'animal est donc un être mixte, composé d'un corps et d'une sorte d'intelligence, capable de sentir les impressions qu'elle reçoit du corps, et d'en diriger les mouvemens à volonté. *Quoi!* dira le matérialiste; *nous pensons*, il est vrai, *mais la pensée est le privilége de la substance organisée.*

Mais si la matière pense, toute matière est esprit, tout corps pense; si un corps triangulaire, infiniment petit, pense, pourquoi un

corps rectangle infiniment petit ne penserait-il pas ? Si la matière pense, la morale se réduira aux lois de l'équilibre et du mouvement, et nous pourrons mesurer l'étendue de nos connaissances comme nous mesurons l'étendue d'une prairie ou d'un carré.

C'est l'organisation, ajoute le matérialiste, qui forme la pensée ; cela est si vrai que nous n'avons point d'autres idées que celles qui nous viennent des sensations.

Mais pourquoi vouloir s'obstiner contre l'évidence ? Les hommes les plus difformes, les moins bien organisés n'ont-ils pas quelquefois les idées plus claires, un jugement plus sain et plus d'esprit ? Mais qu'est-ce que l'esprit ? L'esprit est l'effet de la faculté de penser, ou l'assemblage des pensées d'un homme. Mais comment ces pensées s'assemblent-elles ? Quel est ce mécanisme ? à chaque pas naissent des questions sur questions très-difficiles à résoudre.

Mais *nous pensons*, nous *comparons*, nous *raisonnons*, nous *jugeons*. Et, puisqu'on ne peut attribuer la pensée ni même le mouvement à la matière organisée, il y a donc dans les corps organisés quelque chose d'étranger à la matière, qui les met en mouvement, qui dirige leurs actions, et qui *pense*.

On peut faire ce raisonnement, tirer cette conséquence sans le secours de la révélation. Nous avons démontré, dans nos Tusculanes, que Cicéron et bien d'autres païens avaient formé ce raisonnement, et qu'ils avaient été forcés, quoiqu'ils ignorassent la révélation, de reconnaître dans les corps organisés une substance spirituelle et immortelle, *une âme*.

Examinons d'abord ses facultés : on ne peut contester qu'elle ne soit *active, libre, pensante,* attentive, et qu'elle ait de la *mémoire*.

Elle est active; car, sans cette faculté, elle pourrait penser, recevoir des impressions, les comparer, délibérer et juger.

Elle a *de la volonté*; elle est *libre* : car, quoique, souvent, elle ait des idées malgré elle, elle peut les rejeter, et ne pas s'y arrêter : elle délibère à son gré, et elle dirige de même les mouvemens du corps.

Elle *pense*, elle *raisonne*. Et qui oserait sérieusement dire le contraire, puisque nous en sommes aussi certains que des deux premières facultés ? Ses idées sont un *don de Dieu*; elle en a *naturellement*, et d'autres lui viennent des *sensations* qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées, quoique des philosophes modernes disent qu'elle n'en a que de cette dernière espèce.

Nous entendons par *idée* la perception pure et simple d'un objet sans en juger, sans lui donner aucun attribut.

L'âme a de la *mémoire* : elle se ressouvient qu'elle a eu une affection ou une idée : ceci n'a pas besoin de preuve.

Elle est *attentive* : elle considère un objet pour le mieux connaître : c'est par suite de cette attention qu'elle le qualifie, qu'elle en raisonne, et qu'elle en juge : telles sont les vérités importantes que nous reconnaissons sans le secours de la révélation, et que les philosophes de l'antiquité connaissaient avant nous. *Nous* aurions pu dire toute l'antiquité : car les païens croyaient que leurs âmes allaient dans les *Champs-Élisées*, ou qu'elles restaient dans le *Tartare*, selon le bien ou le mal qu'elles avaient fait sur la terre, et ceux qui, ridiculement, ajoutaient foi à la métempsycose, considéraient également les âmes immortelles.

La pensée tient à l'essence de l'âme : mais, dira-t-on, si la pensée tient à l'essence de l'âme humaine, elle pensera donc toujours? Sans doute ne pense-t-elle pas lorsque le corps sommeille? Si souvent nous ne nous rappelons pas ces pensées, c'est que nous ne nousarrêtons point; c'est que nous ne faisons aucune comparaison. Mais, ajoutera-t-on, ne

voyons nous pas journellement des hommes perdre la raison? Cela est vrai : mais l'asthénie mentale est une maladie, dans laquelle nous ne savons plus juger de nos sensations ; nos organes altérés nous font divaguer; nous ne savons plus faire un bon usage de notre raison, mais nous ne la perdons pas : les personnes, attaquées de cette maladie, ne discontinuent point de penser ni d'avoir des idées : il y en a dont l'esprit est non-seulement en mouvement, mais qui parlent continuellement; leurs idées n'ont point de suite : elles se succèdent rapidement, et les malades très-souvent ne s'arrêtent à aucune; mais ils ne cessent d'en avoir, et c'est ce conflit d'idées que nous nommons *asthénie mentale*.

Des philosophes ont dit qu'il n'y avait point d'idées d'inspiration divine, et ils ont parlé contre l'expérience. Nous-mêmes, nous avons été avertis par des songes d'accidens imprévus, qui nous menaçaient; nous ne donnions aucune suite à ces idées, craignant de nous abandonner à la superstition; cependant les choses sont arrivées ainsi que nous les avions vues en songe, et nous n'y avions jamais pensé; nous n'avions même jamais eu de perceptions analogues : nous n'avions conséquemment aucun pressentiment. L'interprétation par Joseph du

songe du Seigneur Égyptien avec qui il était enfermé, le songe du Pharaon d'Égypte, et tant d'autres semblables, n'étaient point des idées naturelles, et ne provenaient d'aucune sensation.

Lorsque, durant notre sommeil, nous avons la perception d'une chose que nous n'avons jamais vue, d'une chose à laquelle nous n'avions jamais pensé, on ne peut dire que cette idée provient des sensations : c'est donc une idée naturelle. Nous en avons eu de ce genre : il y a donc des idées, qui, quoique ne provenant pas d'inspiration divine, ne viennent pas encore des sensations : il y a donc des idées d'inspiration divine, des idées naturelles, et des idées qui nous viennent des sens.

J'entends les philosophes modernes se récrier ; ils nous disent : *Les objets extérieurs agissent sur nos organes, la perception se nomme* sensation.

Nous ne disons pas le contraire ; mais nous ne pouvons adhérer à leur opinion, quand ils soutiennent que l'idée est simplement la connaissance des rapports contenus dans nos sensations, puisque l'expérience nous démontre le contraire. D'ailleurs, en admettant cette absurdité, ne serait-ce pas anéantir entièrement le dogme de l'immortalité ? Après la

mort, nous n'avons plus de sensations, nous ne pourrions donc plus, suivant leurs vains raisonnemens, avoir d'idées? Alors l'âme serait anéantie; elle ne pourrait avoir la perception du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste; elle ne pourrait être ni recompensée ni punie. Voilà cependant où nous conduiraient les raisonnemens fallacieux de ces hommes qui veulent passer pour philosophes, et qui s'opiniâtrent à enseigner à la jeunesse que *toutes nos idées viennent à la suite des sensations; que les sensations précèdent les idées comme l'original précède la copie; et que, admettre des idées innées, des idées antérieures à toute sensation, c'est admettre des rapports sans termes relatifs : qu'enfin l'attention puise toutes nos idées dans les impressions qui arrivent à l'âme par le ministère des sens.* Ainsi, lorsque l'âme sera séparée du corps, lorsqu'elle n'aura plus les sens, les organes, elle ne pourra plus avoir, selon eux, des idées, des perceptions. Autrement *ce serait admettre des rapports sans termes relatifs.* Mais que sont-ils pour vouloir donner des termes à la pensée? Est-ce que notre âme n'a du rapport qu'avec les objets sensibles? Nous éprouvons continuellement le contraire : elle a plus de noblesse, plus de puissance; elle

s'élève aux idées intellectuelles, aux idées abstraites; que dis-je, elle s'élève jusqu'à Dieu, qui n'est point un être sensible.

Ils ajoutent : *C'est un point de philosophie assez éclairci pour avoir le droit de le supposer unanimement reconnu.* Une supposition n'est point une certitude, et ce point est si peu éclairci que l'académie de Berlin, au concours de 1805, a rejeté de pareilles doctrines.

Il n'est peut-être pas inutile d'appuyer notre avis du sentiment de Saint Augustin; il dit, dans ses confessions, (liv. X, ch. X.) « Lorsque j'entends dire qu'on peut faire sur chaque chose trois sortes de questions; si *elle est*, ce *qu'elle est*, et *quelle elle est*, je retiens dans ma mémoire les images des sons qui ont formé ces paroles, et je sais qu'après avoir passé dans l'air avec bruit, ils se sont évanouis. Mais je n'ai connu par aucun de mes sens les choses que ces sons signifient; je ne les ai jamais vues ailleurs que dans mon esprit : ce ne sont point leurs images, mais elles-mêmes que j'ai reçues et enfermées dans ma mémoire, afin de les y conserver. Qu'elles disent, si elles le peuvent, de quelle sorte elles y sont venues; car, quoique je fasse une revue de toutes les portes de mon corps, je ne peux en trouver une seule par où elles soient entrées. »

» Mes yeux me disent : si elles sont colorées, nous vous en avons fait le rapport. Mes oreilles ajoutent : si elles ont rendu quelque son, nous vous les avons fait connaître. Mon nez me dit : si elles ont eu de l'odeur, je leur ai servi de passage. Mon palais me fait observer que si elles n'ont point de saveur, je ne dois pas l'interroger à leur sujet. Mes mains m'enseignent que si elles ne sont point corporelles, elles ne les ont point touchées, et qu'elles ne m'en ont donné aucun avis. D'où donc et par où sont-elles entrées dans ma mémoire? Je l'ignore; mais, lorsque je les ai apprises, je ne m'en suis pas rapporté à l'esprit d'un autre; je les ai remarquées dans le mien propre; j'ai connu qu'elles étaient vraies; je les lui ai données comme en dépôt pour me les garder et pour me les rendre toutes les fois que je le voudrais : elles étaient donc en moi avant que j'en eusse connaissance; mais ce n'était peut-être pas dans ma mémoire qu'elles étaient. Comment donc, et pourquoi les ai-je reconnues lorsqu'on m'en a parlé, et ai-je répondu : cela est ainsi? Elles étaient donc déjà dans ma mémoire, mais si reculées, si à l'écart, que si l'on ne m'eût fait aviser de les en tirer, je n'y aurais peut-être jamais pensé. » Il ajoute au chapitre suivant : « ainsi, apprendre les sciences, dont

nous n'avons pas reçu les images par les sens, mais que nous considérons dans notre esprit sans aucune image comme elles sont en elles-mêmes, n'est autre chose que de rassembler par notre pensée les choses qui y étaient éparses, et de faire en sorte, en les considérant, qu'elles soient toujours prêtes à se présenter à nous sans peine, lorsque nous voudrons un peu nous y appliquer; et combien ma mémoire conserve-t-elle de choses semblables, qui sont déjà toutes trouvées et prêtes à s'offrir à moi à chaque moment; ce qui signifie avoir quelque science? Si je demeure, durant un temps considérable, sans y penser, elles s'enfoncent de nouveau et de telle sorte, dans les replis les plus profonds et les plus cachés de ma mémoire, que je suis forcé de les en tirer encore par une méditation subséquente, comme si je ne les en eusse jamais tirées. Aussi le mot, qui, dans la langue latine, signifie *penser*, signifiait dans son origine *rassembler*. Il est devenu propre aux opérations de l'esprit, c'est à-dire, au rassemblement qui se fait par la pensée. »

Il démontre dans les chapitres suivants, que nous avons dans l'esprit les règles des mathématiques, sans qu'elles y soient entrées par les sens, qu'il se ressouvient, sans être

triste, d'avoir été dans la tristesse, et d'avoir été triste, quoiqu'il fût en ce moment de son ressouvenir dans la joie; il en infère que « les notions des choses mêmes n'y sont entrées par aucune des portes des sens corporels; notre esprit, par l'expérience qu'il a tirée de ses propres passions, les a confiées à notre mémoire, où elle les a retenues par elle-même, sans qu'elles lui aient été confiées. »

» Mais, qui pourrait dire, ajoute ce grand homme, au chap. XV, que cette impression qui se fait dans la mémoire, provient des images des choses? Lorsque je nomme une pierre, ou que je nomme le soleil, il est sans doute que leurs images sont aussi présentes à ma mémoire, quoique les choses qu'elles me présentent soient éloignées de mes sens. Je nomme la douleur du corps, sans que cette douleur soit présente, puisque je n'en ressens aucune; et néanmoins, si son image n'était présente à ma mémoire, je ne saurais ce que je dirais, et je ne pourrais, dans mes discours, distinguer la douleur d'avec le plaisir. Je nomme la santé du corps, lorsque je suis sain: et il est certain que la chose même dont je parle est présente; car si son image n'était point dans ma mémoire, je ne pourrais me souvenir de ce que signifie ce mot *santé*. Lorsqu'on le profère devant des

malades, ils ne le conserveraient pas, si, par la puissance de la mémoire, ils ne trouvaient gravée dans leur esprit l'idée, *santé*, quoiqu'ils soient alors sans santé. Je nomme les nombres dont nous nous servons pour compter; aussitôt ils se trouvent eux-mêmes, et non leurs images, présents dans ma mémoire. Je nomme le soleil, et cette idée, non son image, se représente à moi, dès que je m'en souviens. Je nomme la mémoire, et je connais ce que je nomme: mais, où le connais-je, si non dans ma propre mémoire? et comment est-elle présente à elle-même, si non par elle-même, et non par son image?

Lorsque je prononce ce nom *oubli*, comment pourrais-je connaître ce que je nomme, si je ne m'en ressouvenais? Je ne parle pas du son de ce mot, mais de la chose qu'il signifie, et dont il ne serait pas en mon pouvoir de connaître ce que signifie cette parole, si j'avais oublié l'objet même. Ainsi, lorsque je me souviens de la mémoire elle se présente aussitôt à moi par elle-même; lorsque je me rappelle l'oubli, la mémoire qui fait que je me souviens, et l'oubli par lequel je ne me rappelle pas quelque chose, se présente aussitôt à moi. Qui donc sera capable de pénétrer et de comprendre de quelle manière cela s'opère?

J'avoue que j'y trouve une extrême difficulté, et c'est dans la recherche de moi-même que je la trouve. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate; je la cultive inutilement avec beaucoup de travail et d'opiniâtreté.... C'est moi-même qui me souviens des choses que je me rappelle; c'est moi-même puisque c'est mon esprit qui s'en souvient. Et qui peut être plus proche de moi que moi-même? Je ne comprends pas toutefois quelle est la puissance de ma mémoire, quoique sans elle je ne pourrais me nommer moi-même. »

« Que puis-je donc dire, étant assuré comme je le suis, que je me souviens de mon oubli! Dirai-je que ce dont j'ai l'idée ne réside pas dans ma mémoire? ou dirai-je qu'il est nécessaire que l'oubli soit dans ma mémoire pour m'empêcher d'oublier? L'un et l'autre ne seraient-il pas très-ridicules? Comment aussi pourrais-je dire que, quand je me souviens de l'oubli, c'est l'image de cet oubli, et non l'oubli même, qui est conservé dans ma mémoire? Comment pourrai-je le dire, puisque, quand l'image de quelque chose s'imprime dans notre mémoire, il est nécessaire que la chose même nous soit présente, afin que cette image s'y imprime; car c'est ainsi que je me rappelle Carthage et tous les autres lieux où j'ai été : c'est ainsi que

je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ai vues, et de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté : c'est encore de même que j'ai le souvenir de la santé et de la maladie que j'ai éprouvée dans mon corps. Lorsque toutes ces choses m'étaient présentes, ma mémoire en a conçu des images que je pusse considérer et repasser dans mon esprit, lorsque je voudrais avoir la réminiscence de ces objets dans leur éloignement et dans leur absence :

« Si c'est par son image et non par lui-même que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il fallait donc qu'il fût présent afin que ma mémoire pût concevoir cette image ? Or, de quelle sorte l'oubli, étant présent, gravait-il cette image dans ma mémoire, puisqu'il efface par sa présence les choses mêmes qu'il trouve déjà imprimées dans notre mémoire ? Quoiqu'il soit très-difficile de comprendre et d'expliquer de quelle manière cela arrive, je suis très-assuré que je me souviens de mon oubli, quoique ce soit lui qui efface les images des choses dont nous nous remémorons. »

Après avoir démontré combien la mémoire est admirable, le saint docteur prouve que, pour retrouver une chose perdue, il faut en avoir conservé la mémoire, et qu'on ne peut

pas dire avoir oublié ce dont nous convenons de ne plus avoir la réminiscence, et que nous ne pourrions point chercher ce que nous aurions perdu, si nous l'avions entièrement oublié. Ainsi, selon lui, ce n'est pas par les sens que nous avons connaissance des choses abstraites, mais par un don de Dieu : selon lui, toutes ces connaissances sont en nous, et l'éducation ne sert qu'à les rassembler et à les développer, ou plutôt à en porter un jugement sain; selon lui, un homme isolé de la société, et ne l'ayant jamais connu, a connaissance de Dieu et de la vie bienheureuse : c'est le sujet du chap. XX, liv. X.

C'est l'intelligence de l'homme qui fait sa sagesse et sa force; cette intelligence est l'âme : à l'aide de ses facultés, elle aperçoit les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances qu'ont entre eux les objets physiques et moraux. La connaissance de ces rapports entr'eux ou avec nous, forme ce qu'on nomme *l'esprit*. Celui-ci consiste à comparer nos sensations et nos idées, à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'elles ont entr'elles. Au moyen de l'imagination, de la mémoire et de l'attention, il prononce sur la découverte qu'il a faite des rapports, et le prononcé se nomme *jugement*.

Les philosophes modernes s'opiniâtrent, suivant leur tendance vers le matérialisme, à dire que, pour juger, il faut d'abord sentir.

Sans doute; il faut sentir pour juger des objets physiques, pour comparer les idées qui nous viennent des sens; mais, pour juger des objets surnaturels, des choses abstraites, l'âme n'a pas besoin de sentir: elle *perçoit*, elle *raisonne*, elle *compare*, elle *juge*. Lorsqu'elle dit: *la matière n'a pas toujours existé; c'est Dieu qui l'a créée*, elle n'éprouve aucune sensation; elle discerne; elle juge qu'un être essentiel a créé la matière: c'est une inspiration divine, ou une idée qui en provient. Le *spiraculum vitæ*, la raison, dont Dieu lui a fait don, lui procure la faculté de faire ce discernement; la matière ne sent rien; c'est l'intelligence qui dirige notre corps, qui éprouve un sentiment. *Sentir* et *percevoir* sont les deux principales facultés de l'âme. Elle est sensible ou active et attentive. Elle a des idées qui lui viennent des corps extérieurs, au moyen des organes du corps; mais la connaissance de Dieu; celle du bien et du mal proviennent de l'éducation que Dieu donne à l'homme, c'est-à-dire de l'inspiration divine.

Puisque la matière est inerte, et ne sent pas, dira-t-on, les animaux ont donc encore

une intelligence? sans doute; mais cette intelligence n'a que les perceptions qui lui viennent des organes du corps. Les animaux ne sont pas doués de la raison; ils ne peuvent perfectionner, connaître le bien et le mal, s'élever aux idées abstraites. Mais le *spiraculum vitæ*, que l'homme tient de son auteur, lui donne le pouvoir de connaître Dieu; la brute n'en a pas été doué: elle ne peut conséquement en avoir l'idée: elle n'en a aucune du bien et du mal, de la vertu ni du vice; elle n'a que celle de la conservation, et celle de la propagation qui lui vient de l'irritation du sang et du gluten. Elle est sans discernement: un cheval mourrait de faim dans une boucherie, et un lion dans un pré, quoique l'un et l'autre pourraient se conserver avec de l'herbe ou de la chair: il y a donc une grande différence entre l'animal et l'homme. Cela est certain, cela est reconnu vrai. Nous avons démontré que ce n'est pas l'organisation qui occasionne cette différence, puisqu'il y a des brutes, qui, quoique organisées comme l'homme, ont beaucoup moins d'intelligence que l'abeille et la fourmi. Mais que dis-je? Il n'y a qu'habitude chez elle, et nullement d'intelligence. Dieu a borné ainsi le singe ou l'homme des bois, afin d'apprendre à l'homme raisonnable que ce n'est point son organisation qui

lui donne la raison : le singe ne perfectionne pas ; la nature lui commande, et il obéit. Elle commande à l'homme dira le matérialiste ; cela est vrai : mais, en sa qualité d'agent libre, l'homme adhère ou il résiste.

Lorsque nous avons traité des corps et de leurs qualités, nous avons reconnu qu'aucun d'eux n'avait pu se donner l'existence, et nous avons jugé ensuite qu'un être incorporel a formé l'univers. Mais ce jugement, que la brute ne peut porter, est provenu des convenances ou disconvenances, que nous avons examinées sans le secours de nos organes ; cela est si vrai qu'un homme sourd et aveugle de naissance porte le même jugement : nous avons donc des idées qui proviennent de l'inspiration divine. Aussi le Prophète-Roi a dit : *Intellectum tibi dabo, et instruam te in viâ quâ gradieris ; firmabo super te oculos meos.* (*Ps.* 31.) Je vous ferai comprendre tout ce que vous devez faire ; je vous enseignerai le chemin par lequel vous devez marcher, et j'aurai sans cesse l'œil sur vous. La raison ne suffirait donc pas pour nous diriger au bien, puisque, pour y parvenir, il faut que Dieu, dans sa bonté infinie, nous enseigne comment nous devons agir. Il nous a créés libres de vouloir ou de ne vouloir pas ; mais, lorsque nous avons l'inclination au bien,

et que nous demandons à l'Être-Suprême la grâce de le faire, il nous indique le chemin par lequel nous devons marcher, parce qu'il a continuellement l'œil sur nous : nous avons donc des idées qui proviennent de l'inspiration divine; nous avons donc des idées autres que celles qui nous viennent des sensations ou des organes corporels.

Le naturaliste répliquera peut-être : devons-nous nous en rapporter à David? Sans doute, puisque cette révélation concorde avec les faits qui se passent journellement sous nos yeux, et à la faiblesse reconnue de notre raison. Lorsque, suivant la liberté que Dieu nous a accordée, nous ne lui demandons pas la grâce de faire le bien, il nous abandonne à notre orgueil, et nous n'avons plus que des idées sensuelles : l'âme n'éprouve plus que des sensations, des perceptions, qui proviennent d'objets qui tombent sous les sens; elle s'éloigne de sa destinée, qui est de connaître Dieu, et de l'aimer. Elle tombe dans le crime; de celui-ci dans un autre; et souvent, au lieu de s'humilier, et de recourir à son Dieu, elle désire qu'il n'existe pas. (*Ideo*, dit le Pro-
» phète, *Ps.* 72) *tenuit eos superbia*.... Aussi
» leur voit-on une arrogance extrême jusqu'à
» faire parade de leurs désordres les plus crians.

» Leurs forces et leur embonpoint les sédui-
» sent: leur prospérité va souvent plus loin
» que leurs désirs et leur attente. Alors ils ne
» roulent dans leur tête, et ne mettent dans
» leurs discours qu'injustice et violence. Ils
» parlent comme s'ils étaient au-dessus de tout.
» Dans leur insolence, ils blasphèment contre
» le ciel, et leur langue n'épargne personne
» sur la terre. »

Nous avons la raison, la connaissance du bien et du mal; nous sommes libres de demander ou de ne pas demander à Dieu la grâce de faire le bien; il nous abandonne si nous ne la lui réclamons pas : voilà l'homme.

Son corps n'est rien; son âme même ne peut le bien que par la grâce de Dieu. Le Prophète-Roi, pénétré de cette vérité, s'écriait : « *Miserere meî, Domine, quia infirmus sum.* »

Socrate, Platon, Aristote et Cicéron avaient la même opinion que David sur la faiblesse de l'âme de l'homme. L'orateur romain faisait dire à un de ses interlocuteurs, dans le troisième livre de la nature des dieux : « In virtute
» rectè gloriamur, quod non contingeret, sed
» in donum à Deo, non à vobis haberemus.
» Mentem hominis, *dit-il dans ses Tuscu-*
» *lanes*, quamvis eas non videas, tamen ut
» Deum agnoscis ex operibus ejus : sic ex me-

» moriâ rerum et inventione, et celeritate mo-
» tus, omnique pulchritudine virtutis, men-
» tem agnoscito. »

« Quoique vous ne voyiez pas l'âme de l'homme, elle n'existe pas moins : vous ne voyez pas Dieu davantage, vous ne le connaissez que par ses œuvres ; et bien, connaissez l'existence de votre âme, de votre esprit, à son étonnante activité, à sa mémoire, à ses idées, à son jugement, à la beauté de son génie et à sa puissance. »

Ce célèbre orateur, qui n'avait aucune idée de la révélation, et qui ne raisonnait ainsi que par les idées d'inspiration divine ou métaphysiques qu'il avait, croyait que les âmes existaient depuis le commencement du monde, et qu'elles ne venaient habiter, animer des corps matériels que pour expier des fautes qu'elles avaient commises ; que conséquemment elles connaissaient Dieu avant d'habiter les corps.

« *Ob aliqua scelera suscepta in vitâ supereriore, pœnarum luendarum causâ nos esse natos.* »

Ce passage a été tiré par saint Augustin de l'*Hortensius* de Cicéron, que ce père de l'Église a si bien réfuté, en ce qui concerne les crimes commis par les âmes avant d'habiter les corps.

Saint Augustin pouvait facilement le réfu-

ter ; car, indépendamment de sa raison, son esprit était éclairé par la révélation ; aussi, disait-il : « *Sicut oculus corporis etiam plenis-* » *simè sanus, nisi candore lucis non potest* » *cernere, sic et homo etiam perfectissimè* » *justificatus, nisi æternâ luce adjuvetur, po-* » *test rectè vivere.* » De même que l'œil le plus saint ne peut rien discerner sans le secours de la lumière, semblablement l'homme le plus sage ne peut vivre saintement sans la grâce de Dieu. » (*Tract. de nativ. et gratiâ*, *et cap*. 26.)

« *Subintravit ignorantia rerum agendarum*... (*Euch. cap.* 13.) » Nous naissons avec l'ignorance de ce que nous devons faire, et le désir de ce qui nous est nuisible : à leur suite viennent l'erreur et la douleur. »

» *Omne malum hominis*....... Ce qui fait » toute la maladie de l'homme, c'est l'erreur » ou la faiblesse : ou il ne fait ce qu'il doit faire, » et il péche par erreur : ou il fait ce qu'il doit « faire, et la faiblesse le fait succomber.

Le même docteur dit dans son épître à Boniface :

« *Inspiratio dilectionis*.... la grâce est une » *inspiration de l'amour divin*, pour nous faire » pratiquer par ce saint amour le bien que nous » connaissons. »

Il est bien évident par ces passages que saint Augustin croyait que nous avions des idées provenant des sensations, mais encore de l'*inspiration divine*. Nous le remarquons encore ;

Dans son traité *De prædestinatione sanctâ*, cap. 8.

« *Gratia quæ occultè humanis cordibus divina....*

» Il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il » soit, qui rejète cette grâce, que Dieu, par » sa pure libéralité, répand dans les âmes; » parce que son premier effet, et pour lequel » Dieu la donne, est d'ôter la dureté du cœur.

Dans celui *de Cont.* ch. 14. « *Per medici-* » *nalem providentiam Dei....* « Ce fut par une » providence bienfaisante que le Seigneur dé- » laissa David pour un temps, afin que, par un » funeste orgueil, il n'abandonnât son divin » Conducteur. »

Et dans son 285.ᵉ sermon :

« *Gratia nolentem prævenit....* la grâce pré- » vient celui qui ne veut pas, afin qu'il veuille. » Elle accompagne et suit celui qui veut, afin » qu'il ne veuille pas en vain. »

Saint Jérôme pensait de même ; il disait, *epist.* 8. : « Il dépend de nous de vouloir ou de » ne vouloir pas ; mais ce qui dépend de nous,

» nous le tenons encore de la miséricorde di-
» vine. *Velle et nolle nostrum est....*

Nous ne pouvons donc faire le bien sans le secours de Dieu : nous avons donc des idées d'inspiration divine.

Saint Paul tenait le même langage aux Romains, (*ch.* 7. *v.* 19 *et* 24.)

« *Non enim quod volo bonum hoc facio, sed*
» *quod volo malum hoc ago. Infelix ego homo!*
» *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* »

» Je ne fais pas le bien que je veux, et je
» fais au contraire le mal que je ne veux pas.
» Que je suis malheureux? qui me délivrera
» donc de ce corps mortel? »

Il prétendait donc qu'étant délivré du corps il ne ferait plus de mal. Dieu juste et saint ne peut donner de mauvaises idées; cependant saint Paul avoue qu'il faisait le mal qu'il ne voulait pas; donc, indépendamment des idées qui proviennent des sens et de l'inspiration divine, nous en avons de naturelles.

L'apôtre saint Jean rapporte, chap. XVIII, que Jésus-Christ disait : *sinè me nihil potest facere*... sans moi, vous ne pouvez rien faire; personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire.

Jésus-Christ nous apprend donc lui-même que nous avons des idées d'*inspiration divine*;

nous ne devons donc que du mépris à ces prétendus philosophes, à ces ignorans, ou gens de mauvaise foi, qui, contrairement à l'expérience et à la révélation, voudraient nous persuader que nous n'avons d'autres idées que celles qui proviennent des sensations, ou des organes du corps.

Mais diront ces ineptes ou les opiniâtres naturalistes, quelle est la nature de l'âme? De quoi Dieu l'a-t-il formée? Où est-elle placée? Quelle est sa destinée?

Nous sommes loin de penser que les âmes existent depuis le commencement du monde, et qu'elles ont, ainsi que d'autres ignorans l'ont avancé, des moyens de réproduction qui nous sont inconnus. Dieu a tout organisé en ce qui concerne la matière; mais qu'on se ressouvienne que nous avons démontré que le *vouloir* et l'*action* sont la même chose pour un être essentiel, existant par lui-même, souverainement puissant et infiniment prévoyant. Tout ce qu'il fait, il l'opère par un simple acte de sa volonté. Il a voulu de toute éternité que chaque chose se fasse dans un temps, et cela se fait sans nuire à son immutabilité, ainsi qu'il l'a voulu, et comme il l'a prévu.

Lorsqu'il a créé l'homme, il a inspiré sur *sa face*, dit la genése ou la révélation, le soufle

de vie, *spiraculum vitæ.* Remarquons qu'elle ne dit pas dans lui, mais sur sa *face*. Or, puisqu'il a inspiré sur sa face, au moment de la création, le soufle de vie, qui est l'âme; celle-ci n'existait donc pas avant la création de la matière, ainsi que Cicéron se l'imaginait : Dieu qui est immuable dans son vouloir, inspire donc à chaque corps humain un soufle de vie au moment de sa création : les âmes n'ont donc point de moyens de réproduction; elles sont donc créées individuellement par l'être essentiel, et, puisqu'on nous l'a révélé, pourquoi chercher à raisonner sur une chose inconcevable plutôt que de nous en référer à la genèse, à la révélation? Il nous semble que c'est le parti le plus sage. On nous demande quelle est la nature de l'âme? nous l'ignorons; mais ce que nous savons c'est qu'elle est simple. Car, si l'âme était composée, elle serait matérielle; alors toute matière serait esprit, tout corps penserait; la morale se réduirait à la connaissance des lois de l'équilibre et du mouvement. Mais la matière ne peut se mouvoir d'elle-même, encore bien moins penser et raisonner; elle sera toujours étendue; elle aura toujours des parties : la simplicité et l'activité de la pensée ne lui conviendront donc jamais. En effet, peut-on imaginer une moitié ou un tiers

de pensée? Peut-on même concevoir comment de corpuscules insensibles il peut résulter quelque chose douée de sensibilité? Aussi M. Bonnet, dans sa contemplation de la nature, dit qu'il a été forcé d'admettre l'existence d'une âme immatérielle, pour satisfaire à des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer sans elle, et Gassendi pensait que rien ne démontrait mieux la spiritualité de l'entendement humain que la faculté qu'il a de se replier sur lui-même pour connaître ses idées, et juger de ses propres opérations.

L'âme est simple : c'est un esprit : c'est le *spiraculum vitæ;* et puisqu'elle est spirituelle, nous ne pouvons l'apercevoir. Nous sommes convaincus de son existence, parce qu'elle anime notre corps; mais nous ne pouvons savoir où elle est placée. Est-elle dans notre corps ou hors de lui? Nous l'ignorons. Toutesfois nous savons qu'un ouvrier n'a pas besoin de se placer dans une mécanique pour la mouvoir : notre âme peut donc être près de notre corps sans y être absolument renfermée : ceux qui ont dit qu'elle était dans l'intérieur de la tête, dans le corps calleux, n'en savaient pas plus que nous.

L'être suprême n'a révélé à l'homme que ce qu'il devait absolument lui faire connaître pour lui montrer le chemin de la sagesse. Nous exis-

tons puisque nous écrivons, puisque nous raisonnons; nous savons encore que ce ne sont pas les objets extérieurs qui nous occupent actuellement; ou plutôt de la connaissance que nous en avons, nous allons chercher nos idées hors d'eux, pour instruire nos concitoyens. Notre corps n'est pas nous; c'est la substance la plus grossière de notre être ; ce n'est que du feu, de l'air, de l'eau et un peu de terre. Dans un homme du poids de 150 livres, il n'y a environ que six livres de terre; le reste n'est que de l'eau, de l'air et du feu.

Il nous importe maintenant de connaître la destinée de notre âme.

LXVIIe. ENTRETIEN.

De l'immortalité de l'âme de l'homme.

Il y a un Dieu, un être essentiel, existant par lui-même de toute éternité; un Dieu unique, qui n'a ni commencement ni fin : cela est démontré; nous n'avons pu nous empêcher de reconnaître en lui les attributs qui tiennent à son essence, la justice, la bonté, la puissance, la sagesse, l'intelligence, à un degré infini, et nous nous trouverions en contradiction avec nous-mêmes, si nous pensions que cet être infiniment sage, infiniment intelligent, aussi prévoyant, n'avait eu aucun but, aucun dessein en formant l'univers. Serait-il sage s'il l'eût fait uniquement pour voir les corps organisés loco-mobiles naître et périr, se succéder continuellement? Serait-il sage, s'il n'eût eu d'autre intention, en créant l'homme, que de le voir lui et ses descendans passer sur la terre comme des ombres? serait-il bon, s'il eût mis dans son âme le désir du bonheur et

du perfectionnement sans le lui accorder? Serait-il juste, s'il ne recompensait pas l'homme vertueux et sage; s'il le rendait au contraire le jouet, l'esclave de l'homme méchant et vicieux? Penser ainsi de l'être suprême ne serait-ce pas blasphêmer? Ne serait-ce par lui refuser des vertus que nous considérons dans ses créatures? Ne serait-ce pas enfin commettre la plus grande absurdité? Ne remarquons-nous pas au contraire dans ses œuvres un dessein infiniment beau, et infiniment merveilleux? N'y règne-t-il pas la plus suprême harmonie, la plus souveraine intelligence? On remarque, on juge qu'il l'a fait pour l'homme; il l'a rendu le maître des animaux. La destinée de ceux-ci est l'homme : celui-ci est donc le motif de la création. Dieu lui a fait présent d'une âme libre, raisonnable, susceptible de perfectionnement, de le connaître et de l'aimer; enfin d'une âme immortelle: *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ*. Il l'a *faite à son image*. Serait-il tout-puissant, s'il ne pouvait lui donner les moyens de parvenir au bonheur, le sujet de tous ses désirs, de ses souhaits et de ses peines? Il serait même injuste de l'avoir élevé à ce dégré de spiritualité, que nous reconnaissons à son âme; d'avoir mis en lui cet ardent désir du bonheur

et du perfectionnement, et de ne pas lui avoir fait connaître la voie d'y parvenir.

« L'homme meurt; mais si la mort était la » ruine de tout, *disait Platon*, ce serait un » grand gain pour les méchans.....mais non : » notre âme emporte avec elle ses bonnes et » ses mauvaises actions, qui sont la cause de « son bonheur ou de son malheur éternels. »

« *Ex hoc argumentum divinitati suæ*, dit » Sénèque, *quod divina delectant*, *nec ut alie-* » *nis interest*, *sed ut suis*.

En effet, n'est-il pas naturel que l'homme, qui est un être pensant, intelligent et raisonnable, désire exister agréablement, puisque le désirer, c'est s'aimer? exister agréablement sans peine, sans inquiétude, ni pour le passé, ni pour l'avenir, n'est-ce pas le bonheur? n'est-ce pas cela que l'homme voudrait? *Oui*; mais il souhaite encore le perfectionnement; quelque agrément qu'il ait sur la terre, il n'est jamais satisfait : le bonheur réel est donc la grande fin de l'homme. Comme il ne s'est pas formé lui même, son auteur a donc mis en lui ce puissant ressort, *le bonheur*, c'est-à-dire la conservation et le perfectionnement de son être. Si quelques-uns paraissent désirer la cessation de l'existence corporelle, c'est plutôt un meilleur sort que l'anéantissement qu'ils

souhaitent. Dieu est un être infiniment bon, essentiellement juste, il ne peut nous abuser : l'homme sera immortel. L'homme, c'est l'âme raisonnable; son corps n'est rien; Dieu a créé l'univers et les animaux pour lui. Tout ce qui existe tend au bonheur de l'homme, et la fin de l'homme, c'est Dieu. « *Sic mihi persuasi*, a dit Cicéron dans son Traité de la Vieillesse, » *sic sentio, cùm tanta celeritas animorum* » *sit, tanta memoria præteritorum, futura* » *cumque providentia, tot artes, tantæ scien-* » *tiæ, tot inventa, non posse eam naturam* » *qua res eas contineat, esse mortalem.* »

« Lorsque je pense à cette grande activité » de l'esprit, à sa mémoire prodigieuse, à sa » prévoyance étonnante, à ses talens, à la » science incroyable qu'il acquiert, à son gé- » nie et à ses inventions surprenantes, je ne » puis me persuader que cet être qui produit » tant de merveilles, soit mortel. »

Cicéron, répétons-le, avait été élevé au milieu du paganisme de Rome; il est mort longtemps avant la venue du Messie : conséquemment, on peut avoir, par la voie de la raison, le sentiment d'un Dieu unique, de l'âme de l'homme et de son immortalité.

La raison, éclairée par l'inspiration divine, est allée plus loin. *Mutabis eos* (cœlos) *et muta-*

buntur, dit le Psalmiste, « Vous les changerez, Seigneur, et ils prendront une autre forme. »

Le simple changement pouvait-il être plus clairement marqué? aussi nous ne voyons périr aucune chose dans la nature; tout n'est que changement de forme. C'était le sentiment de Saint Augustin. *Mutatione rerum, non omninò interitu*, disait-il, (De civ. l. XX.) *transibit hic mundus*. Ce monde passera; il sera changé, et non anéanti.

« *Didici*, dit Salomon, eccl. III. 14., *quod omnia opera quæ fecit Deus, erant in perpetuum*. Je sais que tous les ouvrages de Dieu subsisteront éternellement. »

Nous en acquérons tous les jours la preuve. L'organisation s'use, éprouve des changements; mais les principes ne se perdent pas; ils existent toujours : ils existeront continuellement aussi bien que l'âme de l'homme. Ce que Dieu a voulu dans le temps, il le voudra toujours : il a créé des âmes et des éléments; il les créera pendant toute l'éternité, en les conservant. Il viendra un jour où ces éléments se combineront tellement qu'il n'y aura plus de changement : alors que ces métamorphoses seront magnifiques et étonnantes !

Depuis le commencement, les hommes sages, éclairés et raisonnables ont cru à l'im-

mortalité de l'âme. Ils ont vu le désir du bonheur inné dans l'homme ; ils l'ont vu ne s'occuper qu'à cette fin ; comment auraient-ils pu ne penser qu'il y était destiné, et que, ne pouvant le trouver sur la terre, nécessairement il en jouirait dans une autre vie ?

Socrate a dit qu'un homme d'une longue vie sans infortune était une fable ; et Voltaire, dans son poême de la Religion naturelle : « Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes. » Examinons s'ils raisonnaient juste, et passons en revue les diverses actions des hommes : nous remarquerons peut-être qu'elles tendent toutes à se procurer le bonheur et au perfectionnement.

N'est-ce pas pour entretenir, nourrir agréablement sa famille et lui-même, que l'homme en place, l'artisan et le paysan imaginent et travaillent ? Le bonheur est donc le principal moteur de l'homme : il agit, parce que, dans ses actions, il croit trouver un meilleur sort.

Il y a deux sortes de douleur, celle actuelle et celle de prévoyance.

Le remords n'est souvent que la prévoyance des peines auxquelles le crime nous a exposés: dans ce cas, il n'est que l'effet de l'appréhension. L'homme, qui a commis une faute, et qui cependant a une conscience pure, n'a point

de remords; il n'a que le regret de s'être laissé induire en erreur.

L'homme n'a de remords que par l'appréhension d'échapper le bonheur, ou par la douleur de l'avoir perdu.

La mort nous a-t-elle enlevé un ami : nous regrettons en lui l'homme dont la conversation nous arrachait à l'ennui; l'homme, dont les conseils nous guidaient dans nos entreprises et dans nos actions. Quelques matérialistes, quelques ignorants ou gens de mauvaise foi, ont dit que ce sentiment était physique, comme si c'était le physique qui sente. Qu'est-ce qui s'ennuie? Est-ce la matière du corps organisé, ou l'âme qui entretient le mouvement dans cette machine, et qui veille à sa conservation? Elle est sensible à la vérité, au dérangement du corps, mais par des motifs moraux plutôt que physiques.

Parmi ce que les hommes appellent plaisirs, les uns sont réels, et les autres de prévoyance. Ils les souhaitent, parce qu'ils croient y trouver le bonheur; ils se trompent, quoique ce soit un défaut d'éducation ou de jugement, ils cherchent toujours à se rendre heureux.

Les hommes s'aiment eux-mêmes; tous désirent un sort fort agréable. Beaucoup, par irréflexion, s'imaginent qu'ils seraient parfai-

tement heureux, s'ils étaient revêtus du degré de puissance nécessaire à leur procurer le repos : tel est encore l'effet de la même tendance de l'âme vers le bonheur, et le perfectionnement ! mais examinons si les biens terrestres, les plaisirs de la terre sont capables de contenter les désirs de l'âme, et de la rendre heureuse.

Depuis l'enfant jusqu'au vieillard tout homme désire : sont-ils parvenus à leurs souhaits, un autre succède et progressivement : les désirs augmentent à mesure des jouissances.

Commençons notre examen par toi, riche avare, pour qui les torrens roulent l'or et l'argent. Es-tu satisfait ? La soif de l'or peut-elle être étanchée chez toi ? Non ; tu appréhendes de perdre les trésors ; tu ne jouis point.

Et vous, riches généreux, qui employez si utilement les richesses que le hasard a mis dans vos mains, qui, chaque soir, avez tant de satisfaction de vos bienfaits, pour lesquels vous n'exigez même la moindre reconnaissance, êtes-vous contents? Non, sans doute. Tantôt des chagrins domestiques ou étrangers troublent la douce satisfaction que vous éprouvez en obligeant; tantôt vous appréhendez que vos richesses ne passent dans des

mains dissipatrices, qui ne sauront en faire un bon usage : vous avez cependant de la fortune et de la santé ; votre conscience est pure ; cependant vous avez encore de l'ennui. Vous désirez être là où vous n'êtes pas. Vous y allez, et vous souhaitez revenir. Vous avez de la vertu; mais vous ne jouissez pas du bonheur.

Voluptueux, qui continuellement vole, comme le papillon, de fleursen fleurs et d'objets en objets, es-tu heureux? Quelle est la fleur, quel est l'objet qui peut te satisfaire? Quelle peine n'éprouves-tu pas, lorsque tu ne réussis ni dans tes démarches ni dans tes tentatives ? Et, lorsque tu y parviens, possèdes-tu le bonheur, puisque tu crains que ta proie ne t'échappe? Ne pouvant deviner la pensée de l'objet qui t'occupe, tu es tourmenté d'une inquiétude continuelle. Un sourire, un regard, tout t'offusque. Bientôt rassasié de l'objet de ton caprice, parce que le prestige s'évanouit, que de contrariété n'éprouves-tu pas ? Tu cherches l'occasion de te délivrer de l'objet de ta satiété, et tu te dépites de ne point la trouver assez tôt; mais que serait-ce si tes voluptés venaient à altérer ta santé, à déranger, à détruire ton organisation, et à faire couler dans ton sang l'horrible poison du libertinage? Alors que de regrets, que de rage!

Et toi sensuel, qui m'écoutes, es-tu plus heureux ? Il faut chaque jour rafiner pour toi : les nouveaux mets te déplaisent ; tu reviens aux anciens, le dégoût continue. Avec toi, presque toujours la gastronomie est en défaut. Ce mets te plaît, et il est d'une difficile digestion. Celui-ci digère bien, et il est trop fade. La bonne chair détruit ta santé, ta constitution ; tu es vieux à moitié de ta course ; n'osant faire usage de tes membres, tu en uses les ressorts : l'ennui, ce terrible fléau, vient t'accabler souvent ; ta conduite ne peut te procurer le bonheur que tu cherches ; les infirmités, résultat de la sensualité, t'accablent ; tu regrettes, mais trop tard, de t'y être abandonné.

Savans, qui courez après la célébrité, vain fantôme, vaine gloire, dont vous vous enorgueillissez, possédez-vous un bonheur réel? L'envie s'acharne à ternir le fruit de vos travaux, et vous n'êtes pas heureux. Vous ignorez si vous survivrez dans la mémoire des hommes, et cette perplexité cause votre tourment : ô démence ! ô folie !

Sages, qui ne travaillez, qui n'écrivez que pour instruire les hommes, et les rendre meilleurs ; vous, dont la vanité est loin de votre cœur, possédez-vous le bonheur? non, puisque vous doutez du fruit de vos instructions. Vous

les voyez, au contraire, méprisées et devenir un sujet de raillerie pour ceux principalement que vous souhaitez corriger : vos peines sont perdues, et vous n'êtes pas heureux.

Illustre conquérant, héros magnanime, assuré de vivre à jamais dans l'histoire des hommes, possédez-vous le bonheur réel? Vous êtes, au contraire, les plus malheureux des hommes; vous appréhendez continuellement, malgré votre adroite politique, une ligue de vos voisins contre votre agrandissement. La crainte que votre successeur ne perde le fruit de vos exploits vous inquiète encore. Le passé, le présent, l'avenir vous causent mille anxiétés. Vous exposez vos jours pour cimenter l'indépendance de votre peuple; les peines, les soucis, pour faire son bonheur, sont pour vous des plaisirs: vous vous en faites un devoir; mais ces soins seront-ils appréciés? Dans son ingratitude, le peuple n'attribuera-t-il pas à la soif de la gloire, le tourment que vous vous donnez pour augmenter son commerce et sa fortune? Vous le savez, il n'y a rien de plus ingrat que le peuple, et cette pensée vous occupe. Vous élevez des monumens magnifiques pour entretenir l'industrie, pour encourager les arts dans votre royaume; vous faites circuler l'argent, vous faites exister la classe ou-

vrière du peuple. Tout est occupé : le guerrier, le cultivateur, le commerçant, l'artiste, l'artisan, les gens de lettres sont heureux, selon l'acception mondaine. Et peut-être un jour, de mauvais historiens, quoique doués du talent de bien écrire, publieront de vous, glorieux monarque, que votre goût pour les bâtimens a appauvri l'État. Sur cette fausse assertion, le peuple, oubliant que ces beaux édifices sont la gloire de la nation, dira que vous ignoriez l'art de gouverner : vous le savez, et vous n'êtes pas heureux. Vous avez des soucis, des chagrins plus que tout autre ; vous êtes donc le plus malheureux des hommes. Tantôt c'est un ministre avide de richesses, qui trahit son devoir : loin de donner les emplois au mérite, il les accorde à l'intrigue, à ses maîtresses, à ses parens, à ses amis, à la fortune ; il abuse indignement de votre confiance : il rend mécontent les hommes estimables, les hommes à talens ; et ceux-ci, loin de maintenir les gens médiocres par leurs conseils, écoutent, sans mot dire, leurs dangereux murmures. La bonté, la justice, la générosité, toutes les qualités aimables vous caractérisént. Mais vous ne pouvez ni tout faire, ni tout voir ; vous ignorez même ces abus et ces désordres ; les plaintes n'arrivent pas jusqu'à vous. Vous apercevez sur les figures un mé-

contentement général, et vous n'en connaissez pas la cause : vous vous en inquiétez, et vous n'êtes pas heureux. Vous craignez la malveillance, vous n'osez sortir seul : vous avez toujours des témoins insupportables de vos moindres actions; vous êtes loin d'avoir et de faire ce que vous désirez; vous êtes le plus malheureux des hommes au milieu du faste et des grandeurs, dont vous vous entourez pour soutenir la gloire de votre rang et de votre nation.

Quel état pénible et dangereux que celui de roi! On l'ambitionne cependant, quoiqu'on sache que souvent ils sont les moins libres des hommes, et qu'on ne leur tient aucun compte des soins, de l'esclavage, où leur rang les assujettit. Loin d'envisager les rois comme heureux, ils sont accablés d'inquiétude; le plus despote même est le plus malheureux. Au reste lisons les écrits de Madame de Maintenon, cette amie du plus grand, du meilleur des rois, elle nous dira :

« Que ne puis-je vous donner toute mon » expérience? que ne puis-je vous faire voir » l'ennui qui dévore les grands, et la peine » qu'ils ont à remplir leur journée! Ne voyez-» vous pas que je meurs de tristesse dans une » fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et » qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'em-

» pêche de succomber. J'ai été jeune et jolie ; » j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée partout. » Dans un âge plus avancé, j'ai passé des an- » nées dans le commerce de l'esprit. Je suis » venue à la faveur, et je vous proteste que » tous les états laissent un vide affreux, une » inquiétude, une lassitude, une envie de con- » naître autre chose, parce qu'en tout cela » rien ne satisfait entièrement. »

Un homme d'une longue vie sans infortune est donc une fable. (1)

Enfin des chagrins particuliers ou domestiques ne troublent-ils pas sans cesse ceux qui paraissent les plus heureux des hommes ? Il est donc bien certain que ce désir du bonheur que Dieu a mis dans le cœur du genre humain ne peut être satisfait sur la terre. En vain m'opposerait-on que ce désir est le résultat de l'éducation; nous avons démontré qu'elle est une inspiration divine : c'est donc Dieu qui met le désir du perfectionnement dans le cœur de l'homme : mais l'y placerait-il sans lui donner le moyen de le satisfaire ? Un tel refus, une telle erreur ne blesseraient-ils pas sa bonté et sa justice ? Peut-on faire cette supposition,

(1) Voir aux notes l'*Ode* de Voltaire sur ce sujet.

la penser même sans blasphémer ? Puisque ce désir ne peut être satisfait dans la vie présente, l'homme y survivra donc ? Le bonheur qui n'est pas durable n'en est pas un ; et l'on appréhende d'autant plus de le perdre qu'il est plus grand : l'homme en jouira donc toujours. Oui : Dieu existe, et l'homme sera immortel.

L'homme est créé pour connaître Dieu, et pour l'aimer, voilà sa destinée. Tout ce qui ne le conduit pas à cette fin lui est nuisible, et ne peut lui procurer le bonheur : croyons donc à l'immortalité de l'homme, puisque son anéantissement ne peut s'accorder avec les attributs de Dieu.

Le naturaliste est-il suffisamment convaincu? Cet opiniâtre dira peut-être encore : je conçois bien que l'âme, qui est une substance simple, durera toujours, puisque le mouvement ou l'activité est son essence; mais je ne vois pas comment cette substance pourra penser, et se ressouvenir, lorsqu'elle aura quitté le corps.

Que répondrait-il, si nous lui demandions la preuve de sa non possibilité de penser ? Dira-t-il qu'elle sera privée de cette faculté, jusqu'à ce qu'elle sera de nouveau unie à un corps organisé ? Mais est-ce que la pensée n'est pas son essence ? Elle pensera donc tou-

jours. Au reste, penser autrement serait blasphémer ; ce serait donner des bornes à la puissance divine ; ce serait affaiblir sa bonté et sa justice. Oui sa bonté : elle ne retardera pas le bonheur mérité par le juste, et la justice ne peut reculer le châtiment encouru par le méchant. Nier que l'âme aura de la réminiscence avant d'être réunie à un corps organisé, c'est nier ce qui se passe journellement sous nos yeux : lorsqu'on a amputé une jambe à un homme, son âme ne ressent-elle pas toujours, à différentes reprises, les douleurs de l'amputation, quoique la cause de la douleur ne subsiste plus ?

Le naturaliste dira sans doute que les fibres correspondantes à la partie amputée, agissant sur le cerveau, l'impression de la douleur se réveille, et la fait sentir à l'âme; mais c'est l'âme qui sent : c'est l'âme qui regrette le dérangement de l'organisation du corps ; c'est elle qui se rappelle la peine qu'elle en a éprouvée ; c'est elle qui l'éprouve encore. Qui a dit que l'âme était placée dans le cerveau ? Pourquoi vouloir qu'étant séparée du corps, elle n'ait plus la réminiscence, aucune perception ; elle ne puisse plus comparer ni juger, puisque ces actes tiennent à son essence, et lui sont essentiels ? Osera-t-on dire encore qu'elle n'aura pas

même l'idée des affections morales? Dieu ne serait ni bon ni juste, puisque cet état d'assoupissement éloignerait, retarderait la récompense de la vertu, et la punition du crime. L'âme des animaux, qui n'a point d'affection morale, ne se ressouviendra pas de ses actions; sa destinée est remplie en quittant la vie; privée de perfectionnement, et du désir de perfectionner, elle n'éprouve pas, comme l'âme de l'homme de peines morales; elle ne regrette pas le passé; elle n'appréhende rien de l'avenir; tout est physique chez elle. Dieu nous montre qu'ayant créé les animaux sans désirs de perfectionnement, ils ne doivent pas être perfectionnés, et que leur seule destinée est la fin de l'homme. La révélation nous confirme cette opinion; nous devons la croire, et nous soumettre plutôt que de nous permettre des raisonnemens vagues et frivoles.

L'âme de l'homme qui a des affections morales, se les rappellera, en conservera le souvenir, lorsqu'elle sera séparée du corps; c'est par ce motif que l'historien sacré a dit que l'homme ou l'âme de l'homme a été faite à l'image de Dieu : au reste, qui oserait donner des bornes à la puissance de cet Etre infiniment puissant? Qui imiterait sa bonté et sa justice, qui n'ont point de bornes?

L'âme de l'homme, séparée du corps, acquerra une nouvelle modification : ses facultés seront nécessairement aggrandies, puisqu'elle n'aura plus de souffrance à éprouver du corps : délivrée de cette masse organique, que Dieu l'a chargée de mouvoir, de diriger, pour *acquérir son perfectionnement* elle sera bien plus subtile, bien plus active ; et puisqu'elle se ressouvient des affections morales, étant unie au corps, à plus forte raison en aura-t-elle le souvenir, lorsqu'elle en sera dégagée. L'âme, convaincue de son immortalité et de sa véritable destinée, sera aggrandie par ce seul fait ; elle abandonnera les chimères pour ne penser qu'à la réalité : cessant d'être assujettie à une foule de passions, elle ne s'occupera plus qu'à ce qui est réellement bien et bonheur.

Dans l'état de pureté, la grandeur de l'Être suprême, sa connaissance, lui présenteront continuellement l'ordre, la sagesse divine et la victoire qu'elle aura eu la force de remporter sur ses passions ; victoire qui l'aura conduite à ce séjour de vraie gloire, et de gloire éternelle.

Coupable et dans l'état de damnation, elle n'aura que l'idée de ses fautes et des objets qui y auront rapport ; sa réprobation les lui représentera sans cesse. La rage des damnés,

punis comme elle, leurs accusations, leurs reproches continuels, leurs peines activeront ses remords ; aucune idée ne viendra la distraire ; elle ne verra que tourmens et peines, sans pouvoir espérer d'y trouver jamais une fin. La raison nous le dit ; la révélation nous le confirme encore. Maintenant qu'auraient à dire les matérialistes et les déistes? quelle objection un peu fondée auraient-ils à faire contre nos argumens? Nous venons de les terrasser par la raison ; confondons-les encore par la révélation : elle nous dit non-seulement que l'âme de l'homme sera immortelle, mais aussi que l'homme sera doué de l'immortalité : cela est bien plus incompréhensible.

« *Didici quòd omnia opera quæ fecit Deus, erunt in perpetuum.* Les ouvrages de Dieu dureront toujours. »

« *Scio enim.* (Job. 16) *quòd redemptor*
» *meus vivit, et in novissimo die de terrâ sur-*
» *recturus sum, et circumdabor rursùm pelle*
» *meâ, et in carne meâ videbo Deum Salvatorem*
» *meum.* Je sais que je serai racheté, et que
» je ressusciterai de la terre au dernier jour ; que
» je serai de nouveau revêtu de chair, et que je
» verrai Dieu, mon Sauveur, avec mon corps. »

Ici Job prédit la naissance du Sauveur du genre humain, la résurrection de la chair et la

vie éternelle ; il nous prédit que, par la mort, nous ne ferons que changer de forme.

Le Prophète-Roi nous a révélé le même dogme au pseaume 101 :

« *Initio tu, domine, terram fundâsti, et opera* » *manuum tuarum sunt cœli. Ipsi peribunt ; tu* » *autem permanes, et omnes sicut vestimentum* « *veterascent.* »

« Seigneur, vous avez créé le ciel et la terre » dès le commencement du monde, et les cieux » sont votre ouvrage ; ils périront, et vous de- » meurerez. Ils vieilliront tous comme un vête- » ment. »

C'est ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres.

« *La mort est le commencement de la vie ;* » l'homme *ressuscitera, mais dans une nou-* » *velle forme.* »

Il est donc incontestable que l'homme est créé pour connaître Dieu et pour l'aimer : Dieu seul est donc la fin de l'homme. Celui-ci ne connaîtra parfaitement son auteur qu'après la dissolution du corps, qui l'assujettit à une foule de passions ; il saura ce que c'est que la justice, la sagesse, la suprême intelligence, la souveraine bonté ; il admirera l'être qui en est la source, et cette contemplation sera son bonheur. Il verra qu'il ne courait qu'après des chimères sur la terre,

et que la mort est le commencement de la vie: alors il connaîtra qu'il était réellement formé pour le bonheur, qu'il cherchait dès le moment de son existence.

Dieu, pour lui donner droit à ce bonheur, a voulu exercer sa foi; mais l'homme sera récompensé de sa soumission envers son Dieu par un bonheur éternel.

Nous entendons dire au déiste : *quelle folie de nous parler de la révélation et des mystères.* Si notre livre ne l'entretenait que de cet objet, il n'y a pas de doute qu'il le jeterait au feu; cependant si le déiste rejète les mystères à cause de leur obscurité, il renversera par cette manière de raisonner la religion naturelle. En effet, les athées et les matérialistes soutiennent que l'on ne doit pas admettre ce que l'on ne peut comprendre, et ce qui semble renfermer contradiction. Je ne comprends point, dit l'athée, cet Etre éternel, infini, qu'on appelle *Dieu*; les qualités qu'on lui attribue renferment contradiction : donc je ne dois point l'admettre. Je ne comprends pas, dit un matérialiste, cette substance qu'on nomme esprit; ce qu'on en dit renferme contradiction : je ne dois donc pas l'admettre.

Je ne conçois pas comment le hasard a pu former cet univers; il est ridicule de lever cette

difficulté par l'existence supposée d'un être que je ne conçois pas davantage : c'est le raisonnement d'un athée.

Le matérialiste raisonne de même : je ne conçois pas, dit il, comment la matière peut penser : il est ridicule de lever cette difficulté par l'existence supposée d'un esprit, d'un être que je ne comprends pas davantage.

Je ne conçois pas ce que Dieu est, ni ce qu'il exige de moi, dit le déiste ou naturaliste ; il est ridicule de lever cette difficulté par une révélation que je ne conçois pas davantage. Le déiste traite l'athée et le matérialiste d'extravagants : mais lui-même est-il plus sensé ? Le déiste oppose au matérialiste l'exemple d'un sourd, qui refuse d'admettre, pour expliquer le frémissement d'une corde, le son qu'il ne conçoit pas.

Nous opposons avec justice au déiste l'exemple d'un aveugle, qui nie l'existence de la lumière et ses effets, parce qu'il ne les comprend pas. Où est donc la différence ? *Trop souvent*, dit J. J. Rousseau, *la raison nous trompe ; nous n'avons que trop acquis le droit de la récuser.* (1) *Ma règle de me livrer au sentiment plus*

---

(1) Emile, tome 3, pag. 91.

qu'à la raison, est confirmée par la raison même (1).

Aussi nous disons que notre règle de nous fier au témoignage de Dieu plus qu'à la raison, est confirmée par la raison même, et qu'il est plus sûr de croire à la parole de Dieu qu'à nos propres lumières. De même J. J. Rousseau a dit (2) : *si les vérités éternelles que mon esprit conçoit pouvaient souffrir quelqu'atteinte, il n'y aurait plus pour moi nulle espèce de certitude.*

Il n'est d'aucune utilité au genre humain, qu'on croye qu'un certain homme existe; au-lieu qu'il est très-utile qu'on soit convaincu que Dieu est. De l'idée qu'il n'est pas, suit notre indépendance; ou si nous ne pouvons pas avoir cette idée, celle de notre révolte (3). En effet Dieu, qui a créé le genre humain désapprouve ce qui lui est pernicieux : déistes, athées, naturalistes, écoutez donc; vous ne pouvez me juger sans avoir entendu.

---

(1) Emile, tom. 3, pag. 39.
(2) Lettre, pag. 120.
(3) Esprit des Lois, tom. 4, pag. 62.

LXVIIIe. ENTRETIEN.

De la nécessité d'une révélation surnaturelle à l'égard de l'homme.

Nous venons de démontrer que Dieu, en créant l'univers, avait eu le dessein de former des êtres qui pussent acquérir sa connaissance et l'aimer, et que c'est dans cette vue qu'il a créé l'homme. Il a mis en lui le désir du perfectionnement; il lui a laissé, à cette fin, une liberté entière, et il lui a inspiré des idées, au moyen desquelles il parvient à connaître l'existence de son auteur, ses attributs, l'existence de son âme, et son immortalité. Mais ce Dieu, qui prévoit tout, n'ignorait pas combien était faible la raison humaine; que les uns pourrait s'égarer par leurs raisonnemens; les autres rester dans l'ignorance à défaut d'exercer leurs raison; en conséquence, sa bonté, sa justice, l'ont déterminé de toute éternité, à révéler à l'homme non-seulement ce qui lui était nécessaire pour distinguer le bien du mal, pour se

perfectionner, mais encore des dogmes incompréhensibles, afin d'exercer sa foi, et de lui donner droit, par cette soumission envers son auteur, à la béatitude, dont il lui a inspiré également le désir. Ainsi, loin de moi l'idée de la nécessité absolue d'une révélation surnaturelle; Dieu n'a jamais été assujetti; il lui était parfaitement libre de laisser l'homme dans l'état purement naturel, sans autres lumières que celles de la raison; mais il a jugé que la marche opposée était préférable, et sa bonté l'a déterminé à la suivre.

Dans l'état où l'homme était réduit par le péché, la révélation était conforme à ses besoins. Le citoyen de Genève, qui s'est si souvent trompé, lorsqu'il n'a voulu suivre que les lumières de sa raison, avoue lui-même son insuffisance, et les ténèbres dont elle est environnée. « *L'être incompréhensible qui embrasse* » *tout, qui donne le mouvement au monde, et* » *forme tout le système des êtres n'est ni visible* » *à nos yeux, ni palpable à nos mains; il* » *échappe à tous nos sens. L'ouvrage se* » *montre, l'ouvrier se cache. Ce n'est pas une* » *petite affaire de connaître enfin qu'il existe,* » *et, quand nous sommes parvenus là, quand* » *nous nous demandons quel est-il? Où est-il?* » *Notre esprit se confond, s'égare, et nous*

» *ne savons plus que penser* (1). *Cependant*
» *les plus grandes idées de la divinité, nous*
» *viennent par la raison seule : voyez le spec-*
» *tacle de la nature, écoutez la voix intérieure.*
» *Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre*
» *conscience, à notre jugement* (2). »

Il ajoute :

« *L'ordre de l'univers, tout admirable qu'il*
» *est, ne frappe pas également tous les yeux.*
» *Le peuple y fait peu d'attention; manquant*
» *de connaissances qui rendent cet ordre sen-*
» *sible, et n'ayant point appris à réfléchir sur*
» *ce qu'il aperçoit. Ce n'est ni endurcisse-*
» *ment, ni mauvaise volonté; c'est ignorance,*
» *engourdissement d'esprit. La moindre médi-*
» *tation fatigue ces gens-là, comme le moindre*
» *travail des mains fatigue les gens de cabinet.*
» *Ils ont ouï parler des œuvres de Dieu et des*
» *merveilles de la nature et ils répètent les*
» *mêmes mots, sans y joindre les mêmes idées;*
» *ils sont peu touchés de tout ce qui peut les*
» *élever au créateur. Or, si, parmi nous, le*
» *peuple, susceptible de tant d'instruction, est*
» *encore si stupide; que seront ces pauvres*

(1) Emile, tom. 2, pag. 313.
(2) *Idem*, tom. 3. pag. 122.

» *gens abandonnés à eux-mêmes dès leur en-*
» *fance, et qui n'ont jamais rien appris d'au-*
» *trui? Croyez-vous qu'un Cafre ou un Lapon*
» *philosophent beaucoup sur la marche du*
» *monde, et sur la génération des choses* (1)? »

Le livre de la nature, quoique ouvert à tous les yeux, ne suffit donc pas pour instruire tous les hommes : la plupart ont besoin d'un autre maître. Le peuple, abandonné à lui-même, écoutera-t-il mieux la voix intérieure de la conscience? Cette voix, si souvent étouffée par les passions, par le mauvais exemple, par le préjugé, par l'ignorance et par l'indolence, est-elle assez puissante, pour maintenir l'homme dans la vertu, et le roidir contre les répugnances de la nature?

« *Si la religion naturelle est insuffisante,*
» continue Rousseau, *c'est par les obscurités*
» *qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle*
» *nous enseigne. C'est à la révélation de nous*
» *enseigner ces vérités d'une manière sensible*
» *à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa*
» *portée, de les lui faire concevoir, afin qu'il*
» *les croie.* (2) »

---

(1) Lettre de J. J. Rousseau, pag. 41.
(2) Emile, tom. 3, pag. 13.

Recourons maintenant à une source plus pure. Écoutons un grand homme qui ne se contredit jamais.

« Les nations les plus éclairées et les plus
» sages, les Chaldéens, les Égyptiens, les
» Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient
» les plus ignorans et les plus aveugles sur la
» religion; tant il est vrai qu'il faut y être élevé
» par une grâce particulière, et par une sagesse
» plus qu'humaine. Qui oserait raconter les cé-
» rémonies des Dieux, et leurs mystères im-
» purs? Leurs amours, leurs cruautés, leurs
» jalousies et tous leurs autres excès, étaient
» le sujet de leurs fêtes, de leurs sacrifices,
» des hymnes qu'on leur chantait, et des pein-
» tures qu'on consacrait dans leurs temples.
» Ainsi, le crime était adoré et reconnu néces-
» saire au culte des Dieux. Le plus grave des
» philosophes défend de boire avec excès, si
» ce n'était dans les fêtes de Bachus, et à l'hon-
» neur de ce Dieu. Un autre, après avoir sévè-
» rement blâmé toutes les images malhonnêtes,
» en excepte celles des dieux qui voulaient
» être honorés par ces infamies. On ne peut
» lire sans étonnement les honneurs qu'il fal-
» lait rendre à Vénus, les prostitutions qui
» étaient établies pour l'adorer. La Grèce,
» toute polie et toute sage qu'elle était, avait

» reçu ces mystères abominables. Dans les » affaires pressantes, les particuliers et les ré- » publiques vouaient à Vénus des courti- » sannes, et la Grèce ne rougissait pas d'attri- » buer son salut, aux prières qu'elles faisaient » à leur déesse. Après la défaite de Xerxès et » de ses formidables armées, on mit dans le » Temple un tableau où étaient représentés » leurs vœux et leurs processions, avec cette » inscription de Simonide, poète fameux:: » *celles-ci ont prié la déesse Vénus, qui, pour* » *l'amour d'elles, a sauvé la Grèce.*

» S'il fallait adorer l'amour, ce devrait être » du moins l'amour honnête; mais il n'en était » pas ainsi. Solon, qui le pourrait croire, et » qui attendrait d'un si grand nom une si » grande infamie? Solon, dis-je, établit à » Athènes le temple de Vénus la prostituée, » ou de l'amour impudique. Toute la Grèce, » était pleine de temples consacrés à ce Dieu » et l'amour conjugal n'en avait pas un dans » tout le pays.

» Cependant ils détestaient l'adultère dans » les hommes et dans les femmes; la société » conjugale était sacrée parmi eux. Mais, » quand ils s'appliquaient à la religion, ils » paraissaient comme possédés par un esprit

» étranger, et leur lumière naturelle les abandonnait.

» La gravité Romaine n'a pas traité la religion plus sérieusement, puisqu'elle consacrait à l'honneur des Dieux les impuretés du théâtre, et les sanglans spectacles des gladiateurs : c'est-à-dire, tout ce qu'on pouvait imaginer de plus corrompu et de plus barbare.

» Mais je ne sais si les folies ridicules que l'on mêlait dans la religion, n'étaient pas encore plus pernicieuses, puisqu'elles lui attiraient tant de mépris. Pouvait-on garder le respect qui est dû aux choses divines; au milieu des impertinences que contaient les fables, dont la représentation ou le souvenir faisait une si grande partie du culte divin? Tout le service public n'était qu'une continuelle profanation, ou plutôt une dérision du nom de Dieu, et il fallait bien qu'il y eut quelque puissance ennemie de ce nom sacré qui, ayant entrépris de le ravilir, poussât les hommes à l'employer dans des choses si méprisables, et même à le prodiguer à des sujets si indignes.

» Il est vrai que les philosophes avaient à la fin reconnu qu'il y avait un autre Dieu que ceux que le vulgaire adorait : mais ils n'o-

» saient l'avouer. Au contraire, Socrate donnait pour maxime, qu'il fallait que chacun suivît la religion de son pays. Platon, son disciple, qui voyait la Grèce et tous les pays du monde remplis d'un culte insensé et scandaleux, ne laisse pas de poser comme un fondement de sa république, *qu'il ne faut jamais rien changer dans la religion qu'on trouve établie*, et *que c'est avoir perdu le sens que d'y penser*. Des philosophes si graves, et qui ont dit de si belles choses sur la nature divine, n'ont osé s'opposer à l'erreur publique, et ont désespéré de la pouvoir vaincre. Quand Socrate fut accusé de nier les Dieux que le public adorait, il s'en défendit comme d'un crime, et Platon, en parlant du Dieu qui avait formé l'univers, dit qu'il est difficile de le trouver, et qu'il est défendu de le déclarer au peuple. Il proteste de n'en parler jamais qu'en énigme, de peur d'exposer une si grande vérité à la moquerie.

» Dans quel abîme était le genre humain, qui ne pouvait supporter la moindre idée du vrai Dieu? Athènes, la plus polie et la plus savante de toutes les villes Grècques, prenait pour athées ceux qui parlaient de choses intellectuelles, et c'est une des raisons

» qui avait fait condamner Socrate. Si quel-
» ques philosophes osaient enseigner que les
» statues n'étaient pas des Dieux, comme l'en-
» tendait le Vulgaire, ils se voyaient con-
» trains de s'en dédire : encore, après cela
» étaient-ils bannis comme des impies, par
» sentence de l'aréopage. Toute la terre était
» possédée de la même erreur : la vérité n'y
» osait paraître. Le Dieu, créateur du monde
» n'avait de temple, ni de culte qu'en Jérusa-
» lem. Quand les gentils y envoyaient leurs
» offrandes, ils ne faisaient autre honneur au
» Dieu d'Israël, que de le joindre aux autres
» Dieux. La seule Judée connaissait sa sainte
» et sévère jalousie, et savait que partager la
» religion entre lui et les autres Dieux, était
» la détruire (1). »

Platon désespérait de connaître jamais l'origine et la nature de l'homme, *a moins*, dit-il, *qu'on ne nous donne une voie plus sure, comme quelque promesse ou révélation divine; afin que sur elle, comme sur un vaisseau qui ne court aucun danger, nous achevions heureusement le voyage de notre vie.* « Si cette

---

(1) Bossuet, *Discours sur l'Hist. universelle*, deuxième partie, chap. 16. pag. 277.

lumière surnaturelle a été nécessaire aux savants et aux sages, combien l'était-elle plus au peuple et aux esprits bornés? Mais, dira le déiste, la révélation doit donc dissiper les obscurités de la religion naturelle? Sans doute, autant qu'une raison bornée comme la nôtre peut le comporter. Mais la révélation la plus claire ne peut absolument nous faire concevoir les attributs divins : Dieu seul peut se comprendre lui-même. Au reste, une connaissance parfaite des vérités éternelles est incompatible avec l'état d'épreuve dans lequel nous devons être sur la terre, et la foi doit être un hommage libre et volontaire de notre esprit à la souveraine autorité de Dieu. La connaissance précise de ses attributs et de ses œuvres ne laisserait plus rien au mérite; elle ne convient, qu'à l'état de la béatitude, et à l'âme dégagée des liens du corps. Puisque la connaissance parfaite de Dieu doit être notre récompense, et faire notre bonheur, nous devons la mériter : la révélation ne doit conséquemment nous apprendre que ce qu'il nous faut pour nous faire distinguer le vice de la vertu, et le culte que nous devons rendre à l'Éternel : c'est ce que fait la révélation. Elle nous met dans la nécessité de nous reposer entièrement sur l'autorité divine, et nous

oblige à croire des dogmes dont elle seule peut nous garantir la vérité.

Elle nous intéresse par le sentiment; elle nous attache à Dieu par amour et par reconnaissance, et il n'y a pas un seul des mystères qu'elle nous enseigne qui n'opère cet effet. Trois personnes divines occupées de notre salut; un Dieu revêtu de notre nature et immolé pour nous; un Dieu qui se donne à l'homme, et devient sa nourriture; que fallait-il de plus? Quel bonté! La philosophie endurcit le cœur, dit J. J. Rousseau; la foi l'amollit (1). Si Dieu a révélé des mystères, c'est qu'il en fallait. Dieu nous a créés pour l'aimer et non pour le comprendre. Nous ne serions plus libres, si nous le comprenions; nous ferions nécessairement le bien; nous n'aurions plus de mérite, nous ne pourions être recompensés.

---

(1) Emile, tom. 3, pag. 183.

LXIIe. ENTRETIEN.

De la possibilité de la Révélation, et des Signes auxquels on la reconnaît.

La révélation est possible. Celui qui a tout fait par un simple acte de sa volonté, un Dieu unique, tout-puissant, peut facilement révéler aux hommes, par les voies qu'il lui plaît, les vérités qu'il veut leur enseigner; car qui pourrait l'en empêcher? Les miracles, sont des faits contraires au cours constant de la nature, c'est-à-dire en contradiction avec quelqu'une des lois physiques; alors ils ne peuvent être opérés que par le créateur de toutes choses: donc Dieu n'avait point de meilleur moyen de faire connaître sa volonté au genre humain que la voix des miracles, et c'est celle qu'il a choisie. Il a pu; il peut les opérer ou immédiatement ou par le ministère des créatures. En vain dira-t-on que le miracle implique contradiction, il est facile de répondre à celui qui tient un pareil langage que le cours du

soleil peut être suspendu, sans que le soleil cesse d'exister, et de conserver ses propriétés essentielles; qu'un homme ressuscité est toujours un homme, et que le commandement particulier qui le rappelle de la mort à la vie n'est pas plus contraire à son essence, que la loi générale qui l'avait fait passer de la vie à la mort. Ces choses étonnantes ne présentent à notre esprit aucune contradiction : ainsi lorsqu'un homme s'annonce l'envoyé de Dieu, et que, l'appelant en témoignage de ce qu'il avance, des miracles s'opèrent pour le prouver, Dieu lui-même intervient en le dégageant de sa promesse; nous n'avons plus qu'à nous soumettre. Lorsque Dieu, dans certaines choses, dérange pour un instant l'ordre qu'il a établi, pour promulguer sa volonté, il n'a pour objet que la réforme du genre-humain, et de le conduire à la vertu; penser autrement d'un être infiniment sage, ce serait blasphémer. Les incrédules diront-ils qu'admettre des miracles, ce serait contester à Dieu son immutabilité? Mais Dieu a voulu de toute éternité la loi générale qu'il a imprimée à la nature, et toujours il a voulu leur suspension à une époque précise. Pour lui, le vouloir et l'action sont la même chose. Dans sa prescience il embrasse toujours tous les temps et tous les

événemens de même que toutes les dérogations qu'il lui a plu d'apporter à ces lois à une époque prévue, et le décret d'exception a été contemporain de celui de la loi générale. Alors les arrêts de Dieu ne sont pas intervertis par les miracles : ils sont exécutés. Il peut, au gré de sa sagesse, diriger les êtres qu'il a créés ou tous ensemble par des lois générales, ou chacun par des lois particulières : ainsi, sans nous arrêter à la possibilité de la révélation, examinons les signes où nous pouvons réellement la reconnaître, sans crainte de nous tromper.

Il y a trois sortes de certitude; la certitude métaphysique; la certitude physique et la certitude morale. L'une et l'autre de ces certitudes exclut tout doute; car s'il reste du doute sur une question, il n'y a point de certitude.

La certitude métaphysique ou intellectuelle consiste dans la pure intelligence des principes et des notions communes, qui sont connues immédiatement et par elles-mêmes, et que Dieu a imprimées dans l'esprit humain : voici quelques exemples :

Une même chose ne peut être et ne peut pas être en même temps.

Tout effet a une cause.

Ce qui n'existe pas n'a ni action ni affection.

Toutes les conséquences nécessaires des principes doivent être admises, ou les principes doivent être rejetés.

Il n'est pas permis à un être sage de se contredire soi-même.

Dieu ne saurait se renoncer, se haïr ni se détruire.

On doit porter un même jugement de choses égales.

Différens effets ont différentes causes.

Aucun être ne peut se tirer lui-même du néant.

Un être ou existe de toute éternité et n'a point eu de commencement, ou il a été tiré du néant par une cause éternelle.

La certitude métaphysique, en un mot, est cette science certaine, cette évidence que notre esprit ne se trompe point, lorsqu'il conçoit qu'une conséquence découle de tel principe : c'est un jugement.

Dans ce raisonnement : *Je pense, donc je suis;* il y a deux sortes de certitude. L'une physique et d'existence *je pense;* l'autre métaphysique et de conséquence *donc je suis.*

La certitude physique, cette évidence que nous acquérons par nos sens précède la métaphysique, parce que la sensation ou le sentiment est plus tôt connue que la conséquence.

L'antécédent doit être avant le conséquent, sinon dans l'ordre du temps au moins dans l'ordre naturel. La conséquence est plutôt pour les autres que pour moi. Dans ce raisonnement on supprime la certitude métaphysique ou la majeure. *Ce qui n'est point ne pense pas, puisque ce qui n'est point est sans affection; or je pense : donc je suis.* Ainsi tout jugement, toute conséquence ou raisonnement appartiennent à la métaphysique. Toute philosophie morale tient à la métaphysique, puisqu'elle consiste dans des conséquences abstraites, ou dans un grand nombre de principes composés et connus par nos lumières naturelles. On doit porter le même jugement des mathématiques, parce qu'elles emploient des conséquences et des notions communes : il en est de même de la théologie et de la religion naturelle.

Dans la certitude physique, il n'y a point de raisonnement à tirer; les faits parlent : c'est donc cette sorte de certitude que Dieu devait employer pour se faire entendre à tous les hommes. Par les sens, soit intérieurs, soit extérieurs, nous connaissons les vérités de fait ou l'existence des choses. Or, tout témoignage est également une voie de fait; c'est donc une certitude de fait. La certitude historique est aussi une certitude de témoignage et d'auto-

rité : c'est par sa méthode que nous sommes assurés qu'il y a une ville de Constantinople, que l'Empereur Constantin-le-Grand l'a fait construire sur les ruines de Bysance, et que les Turcs l'ont prise aux Grecs. Quelques-uns diront peut-être que ce n'est qu'une certitude morale; supposez-le : mais à force de témoignage ne repose-t-elle pas sur les sens et sur des faits? Dira-t-on que la force du témoignage ne peut pas exclure tout doute raisonnable? Mais, s'il en était ainsi, jamais un juge ne pourrait condamner un assassin, s'il n'avait lui-même vu le crime, et les fondemens de la société s'écrouleraient bientôt, si la vie humaine restait sans principe certain, s'il n'y avait plus entre les hommes aucun rapport, et, si toutes les relations sociales, livrées à l'incertitude, n'avaient plus de règle fixe. Nous sommes cependant aussi certains que des hommes, s'ils ne sont pas dans l'asthénie mentale, n'iront pas se jeter dans la mer, que nous sommes physiquement assurés que ceux qui y tomberont, courront risque de se noyer. Cette certitude, qu'on veut nommer morale, n'est-elle pas absolument nécessaire pour nous diriger dans cette vie? Ne sommes-nous pas intéressés à savoir certainement une multitude de choses qui se sont passées dans des temps et dans des

lieux éloignés ; et Dieu, qui a pourvu avec tant de soin à tous nos autres besoins, aurait-il négligé un des plus essentiels ? Le penser, ce serait un blasphême ; car en reconnaissant l'autorité du témoignage des hommes, cette contradiction dans la providence disparaît. Ce que nous ne pouvons savoir par notre raison et par nos sens, nous l'apprenons des autres hommes qui ont vu, et nous en acquérons la certitude, lorsque leur témoignage réunit les qualités qui l'opèrent. Les sens d'autrui servent de supplément aux nôtres, et c'est cette certitude morale qui dicte les lois, qui est la base du commerce, qui fait fleurir les sciences, et sur laquelle reposent les droits civils. Pourquoi donc l'incrédule rejeterait-il dans la spéculation ce qu'il est forcé de suivre dans la pratique ? Pourquoi raisonnerait-il d'une manière et agirait-il de l'autre ? Ne serait-ce pas une grande inconséquence de démentir à chaque moment ses principes par sa vie? L'ordre morale ne nous présente-il pas des vérités aussi certaines que l'ordre physique? La certitude physique a pour base ce principe : *Il est impossible que tous nos sens, réunis et bien disposés, s'accordent pour nous tromper*, n'est-il pas aussi impossible qu'une multitude d'hommes, qui ne sont ni fourbes ni aliénés,

s'accordent pour nous tromper sur un fait qu'ils ont tous vu? Voilà le principe de la certitude morale. Cette seconde proposition n'est-elle pas aussi certaine que la première? Si les deux impossibilités sont d'un genre différent, ne sont-elles pas égales entr'elles? L'accord de cette multitude pour nous tromper n'est-il pas aussi moralement impossible que celui de tous nos sens pour nous induire en erreur est physiquement impossible? Dieu a donc employé toute sorte de certitudes pour nous révéler ses volontés, et nous empêcher de tomber dans l'erreur à ce sujet : *Certitude métaphysique* : il n'y a que lui seul qui puisse suspendre le cours de la nature. Les miracles, *certitude physique*; le témoignage parfait des hommes : *Certitude morale*, ou de fait. Aucune autre voie n'était convenable. Les démonstrations géométriques paraissent-elle claires et véritables aux gens inexprimentés, qui n'ont point étudié cette science? Y a-t-il bien des personnes qui connaissent les propriétés des angles? Pourra-t-on persuader à un homme du peuple que la terre est en mouvement, et qu'elle a deux révolutions, l'une diurne et l'autre annuelle? Quel est l'homme illétré qui comprendra la divisibilité du temps à l'infini, et à qui l'on persuadera qu'on ne saurait jamais

former un angle tellement obtus, qu'on n'en puisse encore former de plus obtus à l'infini, sans parvenir à la ligne droite?

Dieu, qui voulait se faire entendre à tous les hommes a donc dû employer la voie la plus sûre. Au reste, il s'est déterminé; nous n'avons plus rien à répliquer.

Les conditions requises pour opérer la certitude morale sont :

Un nombre raisonnable de témoins;

Un témoignage sur un fait simple, palpable, et éclatant;

La connaissance du fait par les témoins qui le rapportent, non sur des relations étrangères, mais sous le rapport de leur propre sens;

La facilité que les témoins ont eue de bien voir, ou de bien entendre, ou de bien toucher;

L'assurance qu'on n'a pu leur faire croire ce qu'ils n'ont point vu : la probité, l'honneur, les bonnes mœurs des témoins;

Leur désintéressement personnel en tous genres;

Leur relation dans un temps et dans un lieu voisin du fait, et accompagnée de circonstances, en sorte qu'on puisse la vérifier au moment où elle se produit;

Des dépositions constantes sans variations, et uniformes sans contradictions;

Une narration non contestée, ou seulement par de frivoles difficultés.

Les cinq premières conditions garantissent les témoins de l'erreur; les cinq dernières répondent de leur véracité : ainsi, dès que nous sommes assurés de ces deux points, nous le sommes de la vérité du fait simple et palpable, sans examiner ses causes ni ses conséquences.

Qu'on ne dise pas que l'autorité du témoignage s'affaiblit par le laps de temps : le genre humain ne se renouvelle que par parties; chaque homme passe une portion de sa vie avec plusieurs générations précédentes, et une autre avec plusieurs générations postérieures; alors la transmission du fait s'opère continuellement et sans interruption; elles sont toutes garantes de la vérité de la relation.

Si le fait ne repose pas seulement sur une tradition orale, mais encore sur une histoire écrite, ou sur des monumens comme une médaille frappée, une statue érigée, un édifice publiquement élevé en l'honneur du fait à l'époque de l'événement, celui-ci ne se transmet-il pas sans altération à tous les siècles qu'il traverse?

Quiconque écrit l'histoire se soumet à la critique de tout ce qui l'environne; il s'expose à être démenti au même instant, s'il avance

quelque fait éclatant qui soit contraire à la vérité ; or l'histoire, publiée et non contredite dans le temps où les faits étaient parfaitement connus, ne prouve-t-elle pas qu'alors on était certain de ces faits? Si plusieurs historiens rapportent le même sans éprouver de contradiction, qui oserait élever du doute sur les faits principaux et importans qui sont rapportés par eux, et sur lesquels ils s'accordent? Je ne parle pas des réflexions d'un historien; il peut s'égarer sur les motifs et sur les conséquences du fait; je crois les événemens éclatans, et j'examine les observations. Je crois qu'Alexandre-le-Grand a conquis la Perse, quoique l'histoire qui rapporte ce fait soit très-ancienne, plutôt que celle plus récente qui nous parle des relations des peuples du Nord : il est donc possible d'être assuré de l'authenticité d'un fait ancien. Il s'agit de savoir maintenant si les miracles ont été bien authentiques, et s'ils nous ont été rapportés fidèlement. Il faut s'informer, faire les perquisitions nécessaires pour s'assurer de la vérité du fait. A défaut d'une pareille précaution, l'on s'égare; on se laisse souvent tromper : c'est ce qui est arrivé aux Juifs, aux Mahométans aux Hérétiques ; c'est ce qui arrive aux naturalistes, qui révoquent en doute les miracles, parce qu'ils

ne se donnent pas la peine de se faire instruire. On ne doit pas se soumettre à toute autorité, mais seulement à une autorité légitime : en fait de religion on doit se soumettre à l'autorité divine. Déistes, pourquoi donc, afin de vous éclairer sur une chose qui vous concerne aussi essentiellement, ne faites-vous pas ce syllogisme : on doit se soumettre à l'autorité divine : or telle autorité est divine..... donc on doit se soumettre à telle autorité. La première proposition est une notion commune, un principe métaphysique d'une vérité éternelle. Un moment; on vous démontrera la seconde par les miracles, par le sang des martyrs, par la succession canonique et légitime, qui n'a jamais été interrompue; enfin par le dépôt conservé sans altération jusqu'à présent, et qui sera conservé de même, malgré les efforts des hommes, jusqu'à la fin des siècles par une profession publique. Lisez : vous cesserez de disputer contre des faits soutenus d'un témoignage beaucoup plus digne de foi que celui qui nous atteste que Socrate, Virgile et Cicéron ont existé. Soumettez-vous à Dieu, et ne commettez pas un crime, en opposant des raisonnemens contre des faits appuyés de l'autorité divine. Distinguez bien la méthode de discuter, et donnez-vous la peine de raisonner

sur les faits, que vous devez connaître par le témoignage et une autorité extérieure. La puissance divine est au-dessus de toutes les forces de la nature : ainsi, là où se trouve le témoignage divin, le jugement des sens doit être interdit : c'est ainsi que les géomètres et les mathématiciens s'égarent, lorsqu'ils prétendent mesurer tout, et juger de tout géométriquement : c'est de cette manière que Spinosa a été induit en erreur, en niant qu'il y ait une substance incorporelle, parce que les mathématiques lui avaient appris qu'il n'y a rien où l'on ne puisse concevoir ni lignes ni points. *Aucune autre chose qu'un corps ne peut toucher ni être touchée.* Cet axiome, vrai en géométrie, est faux, parlant physiquement. En effet, nous sommes assurés physiquement que nous pensons, et que nos pensées influent en quelque manière sur les mouvemens de notre corps ; elles les modifient et les déterminent. Les mouvemens de notre corps affectent à leur tour notre âme, qui a la faculté de penser, quoique la matière n'en soit pas susceptible.

Il n'y a réellement que deux méthodes pour parvenir à la connaissance des choses ; celle *de droit* et celle *de fait*. Celle-ci consiste dans des témoignages et dans des décisions ; l'autre dans la discussion, la méditation, et toute

autre manière abstraite de raisonner. Cette méthode ne convenait pas à la révélation qui devait éclairer le genre humain : ainsi la révélation divine ne peut être connue que par la méthode de fait, à moins qu'on ne soit inspiré immédiatement du ciel : il serait conséquemment ridicule de chercher à s'éclairer par une autre voie. Bientôt nous démontrerons qu'elle n'a pu, et ne peut nous jeter dans l'erreur.

Résumons-nous. Après avoir parlé des différentes sortes de certitudes, qui nous conduisent à la conviction d'une chose, qui nous paraît renfermer une contradiction, savoir : *celle tirée* des principes évidens, qui nous fait connaître les attributs de la divinité que nous ne comprenons pas; celle qui nous vient du sentiment intérieur, par laquelle on prouve aux matérialistes l'existence, la spiritualité, les opérations de notre âme; celle physique, qui nous fait reconnaître l'existence des corps, du mouvement, de l'espace ou de l'étendue, et celle qui nous vient des témoignages extérieurs, nous nous sommes arrêtés à celle-ci, parce qu'elle est plus facile pour le vulgaire, et que c'est celle que Dieu a employée pour nous révéler les choses qu'il importe de savoir: c'est par ce moyen qu'un aveugle de naissance croit, sur le témoignage des hommes, l'exis-

tence des couleurs et leurs propriétés, quoiqu'elles lui paraissent renfermer des absurdités. Demandez lui quelle est la couleur du ciel, il vous répondra qu'elle est bleue. Il n'a jamais vu le ciel; mais il a de la raison, et il juge que tous les hommes, sans aucun intérêt, sans aucun motif raisonnable, ne peuvent se réunir tous pour le tromper. L'évidence lui est démontrée par le témoignage des hommes; il a l'évidence extrinsèque ou morale : nous devons donc croire sur le témoignage de Dieu plusieurs mystères que nous ne comprenons point, et qui nous paraissent contradictoires, lorsque nous les comparons avec les idées que nous avons des choses matérielles.

La foi, dit saint Paul (*Heb.* 31, *v.* 1) est la conviction de ce qu'on ne voit pas : *Argumentum non apparentium*. Elle est établie sur des faits incontestables : *les miracles*.

Puisque les hommes peuvent se communiquer leurs pensées, l'être essentiel, existant par lui-même peut plus facilement communiquer ses volontés à ses créatures. Quel autre voie pouvait-il mieux employer que le moyen qui, sans être renfermé dans la sphère actuelle des facultés de l'homme, fut approprié à la nature et à l'exercice le plus raisonnable de ses facultés?

Nous avons démontré l'existence de Dieu par ses œuvres; nous avons prouvé qu'elles étaient son langage sublime, l'expression physique de sa volonté. Les modifications des lois naturelles furent les signes particuliers du Créateur suprême à l'égard de l'homme : c'est ce qu'on a désigné par le mot de *Miracle*; ainsi même immutabilité dans Dieu : il nous prouve son existence par ses œuvres; il nous instruit encore par elles.

On répétera peut-être cette ancienne objection des naturalistes : *Pourquoi si Dieu voulait instruire les hommes, n'a-t-il pas fait des miracles en présence de tous, et pourquoi n'en fait-il plus?* Mais avouons que si Dieu eût multiplié ces signes, ils auraient perdu leurs qualités de signes, et ce qui, dans l'ordre de la sagesse, devait demeurer extraordinaire, serait rentré dans la classe ordinaire des choses. Est-ce que l'homme n'est pas intéressé à connaître la certitude ou du moins la probabilité des faits, qui se sont passés long-temps avant lui ou dans des lieux éloignés? N'en a-t-il pas un moyen assuré? Ne doit-il pas s'en rapporter sur ces objets à la déposition de ceux qui en ont été les témoins, et qui ont transmis leur témoignage de vive voix ou par écrit? Ne doit-il pas supposer dans ses semblables les mêmes fa-

cultés essentielles qu'on découvre en lui? L'Européen, qui n'est jamais sorti de son pays, ne croit-il pas sur parole ceux qui lui assurent que l'Amérique existe?

L'homme a des moyens infaillibles, de reconnaître la vérité des dépositions. Ne sont-elles pas plus probables lorsqu'elles sont attestées par un plus grand nombre de témoins, et par des témoins irréprochables; que leurs dépositions sont plus circonstanciées, plus harmoniques entre elles, sans être identiques? Les témoins ne sont-ils pas plus dignes de foi qu'ils réunissent les conditions essentielles pour être crus, la *capacité* et l'*intégrité*, dont la première consiste dans l'état des facultés corporelles et intellectuelles, et la seconde dans le degré de probité et de désintéressement? Au reste, l'expérience, par laquelle on connaît le caractère moral, doit décider de la vérité des faits dans la nature de ce langage que Dieu ne pouvait adresser directement à chaque homme, sans diminuer son signe. Ces conditions remplies, n'acquiert-on pas une *preuve de fait*, une preuve palpable, à portée de l'intelligence la plus bornée? N'y aurait-il pas opiniâtreté, démence et folie même de ne pas se rendre à des rapports accompagnés de pareilles circonstances? Si le fait rapporté blesse les pré-

jugés les plus anciens, les plus enracinés, les plus chéris; si les témoins réunissent aux conditions les plus essentielles du témoignage des qualités extraordinaires, qu'on ne trouve point dans les autres hommes; si à un sens droit et à la plus parfaite intégrité, ils joignent des vertus éminentes, la bienveillance la plus universelle, la plus soutenue, la plus active; si ceux qui sont intéressés à les contredire, ne l'ont jamais fait; si la nature obéit à la voix de ces témoins comme à son auteur; si enfin ils persévèrent avec une constance héroïque dans leur témoignage, et souffrent même les tourments les plus affreux plutôt que de se rétracter; certes, ce fait devra passer pour certain, et ne pourra être rejeté sans blesser la raison.

Si, à toutes ces preuves, nous reconnaissons que les faits ont été prédits par des hommes morts depuis des siècles avant l'événement; si les faits se sont absolument passés tels qu'ils les ont prédits, nous devons reconnaître en cela quelque chose de surnaturelle; nous devons admirer la sagesse divine qui emploie tous les moyens de nous persuader, et de démontrer aux hommes qu'ils ne sont pas trompés.

Cette dernière circonstance suffirait pour répondre à toutes les objections de l'incrédule

opiniâtre : que pourrait-il objecter? Qu'une fausse doctrine peut facilement s'accréditer, parce que l'entendement n'est pas toujours pourvu des notions qui peuvent aider à discerner le faux en certains genres ? Mais s'il s'agit d'objets sensibles, de choses notoires, de choses qui se passent dans un temps ou dans des lieux féconds en contradicteurs; si ces faits combattent des préjugés endémiques, des préjugés politiques et religieux, des hommes qui n'auront pas entièrement perdu la raison, pourront-ils se flatter un instant de les accréditer? S'aviseraient-ils de vouloir persuader à leurs compatriotes, à leurs contemporains, qu'un homme connu de tout le monde, mort en public, est ressuscité? qu'à sa mort, tout le pays a été obscurci pendant plusieurs heures; que la terre a tremblé, si cela n'était pas vrai, si ces hommes sont des gens du peuple, illétrés, parleront-ils des langues étrangères, s'ils n'ont reçu le don des langues d'une manière surnaturelle? Oseront-ils reprocher un crime à une société nombreuse, en sa présence, si cette société n'a pas commis de crime? cela ne tombe pas sous le bon sens.

On dira peut-être encore que *des hommes, remplis de l'amour le plus ardent pour le genre humain, et qui, connaissant la beauté et l'u-*

tilité d'une doctrine, auraient compris que des miracles étaient nécessaires pour l'accréditer, en auraient feint, et se seraient annoncés comme les envoyés du Très-Haut.

Supposons qu'inspirés et soutenus par un genre d'héroïsme aussi extraordinaire, que n'a pas eu Socrate, pour accréditer une vérité, ces hommes se seraient dévoués aux souffrances, à la mort, pour soutenir une imposture, qu'ils auraient jugée si utile au bonheur de l'homme, n'auraient-ils pas été contredits ? n'auraient-ils pas été compromis par quelques-uns d'entr'eux?

Outre qu'un pareil héroïsme n'est pas dans l'ordre moral, il heurte encore le sens commun : des hommes simples et illétrés ne peuvent former un pareil projet, le mettre à exécution, et encore moins le consommer; ils auraient été trahis par quelques-uns d'entr'eux, s'ils eussent voulu répandre des faussetés : quelques-uns auraient bien pensé qu'ils ne pouvaient, par la route du mensonge, se rendre agréables à un Dieu vengeur de l'imposture.

En effet, des hommes qui, loin d'être assurés que Dieu approuvera leur doctrine, ont des raisons très-fortes de craindre qu'il ne la condamne, ne s'exposeront pas aux plus

grandes calamités, aux plus grands périls, à la mort même la plus ignominieuse, pour la défendre et la propager. Des hommes, qui aspireraient au glorieux titre de bienfaiteurs du genre humain, exposeraient-ils leurs semblables aux plus cruelles épreuves, sans avoir aucune certitude des dédommagemens qu'ils leur promettent? Non, sans doute.

D'ailleurs, des hommes n'oseraient entreprendre de persuader à leurs contemporains des faits publics, nombreux, divers, circonstanciés, récents, si tous ces faits étaient de pure invention. Ils seraient bien assurés d'être confondus, principalement si ces faits étaient l'acte d'accusation des plus riches et des plus puissants de leur pays.

La révélation est possible; elle était nécessaire à l'homme, on ne peut la méconnaître aux signes dont nous venons de faire l'énumération, et la raison est forcée de s'y rendre. Dieu ne serait-il pas injuste de nous obliger à croire des choses qu'il n'aurait pas eu intention de nous faire croire? Mais nous avons démontré par les attributs de Dieu que cela ne peut se supposer sans blasphémer.

Les hommes, postérieurs aux témoins, doivent encore examiner, dans la crainte d'être trompés, si les livres transmissibles de ces faits

sont authentiques, et ils ne peuvent y parvenir que par le moyen dont ils jugent de l'authenticité de tous les livres que nous connaissons. Comment savons-nous que l'histoire de Tite-Live, de Tacite, de Quint-Curce sont bien des auteurs dont elles portent les noms? N'est-ce pas la tradition qui nous l'apprend?

Si, remontant de siècle en siècle; si, consultant les monumens des différens âges, nous les comparons avec ces histoires elles-mêmes; si le résultat de nos recherches est qu'on a constamment attribué ces histoires aux auteurs, dont elles portent aujourd'hui le nom, nous ne pouvons avec raison suspecter la fidélité de cette tradition : elle serait trop ancienne, trop constante, trop uniforme, pour ne pas y ajouter foi, puisqu'elle n'aurait jamais été démentie.

Si, consultant ensuite les monumens, les écrits les plus anciens, nous découvrons que les témoins ont formé une grande société; que, par l'ordre de leur maître, ils se sont répandus chez toutes les nations pour y annoncer les grandes vérités, dont ils avaient été témoins; s'ils ont rédigé, chacun en particulier, leur témoignage par écrit, et en ont confié le dépôt à leurs successeurs immédiats, reconnus, choisis même par cette même société pour le

conserver; que des millions d'hommes de cette société étaient obligés d'en avoir chacun une copie authentique, que ces témoins mêmes, afin d'éviter au peuple la peine de l'examen, ont choisi, avec cette société, des hommes intègres et instruits, pour interpréter les passages qui paraîtront obscurs, nous ne pourrons nous empêcher d'admirer l'œuvre de Dieu. Si cette même société imitait ses chefs, méprisait les tourmens et la mort, pour conserver ce précieux dépôt, nous reconnaîtrons dans ces actes une chose surnaturelle, qui criera à ma conscience : *Ouvre ce livre; vois les faits; ils sont authentiques; soumets-toi; et crois sans examen : il est inutile où les faits parlent.*

Si nous remarquons que plusieurs membres de cette société se sont divisés sur plusieurs points de doctrine, mais que ceux qu'on nommait *novateurs*, en appelaient comme les autres à la déposition des premiers témoins, et qu'ils en reconnaissaient l'authenticité, nous ne pourrons plus douter que cette déposition ne soit vraie, et qu'elle ne se soit soigneusement conservée.

Si nous considérons ensuite que les ennemis même de cette société réunie et divisée n'ont point nié les rapports des témoins, ni l'au-

thenticité des livres contenant leurs dépositions ; qu'un savant, un auteur célèbre de la nation ennemie des témoins, et qui devait les détester, puisque leurs dépositions étaient des actes d'accusation contre cette nation, en a fait mention dans ses écrits, transmis à la postérité (1), qu'il a cité même des faits essentiels promulgués par ces témoins, et qu'il a même fait l'éloge de plusieurs d'entre eux, notre conviction serait plus grande, quoiqu'elle pourrait se passer de ce nouveau degré de certitude morale.

Si des historiens irrécusables d'une autre nation, d'un peuple éclairé, d'un peuple, qui aspirait à l'empire du monde entier, et qui dominait dans le pays où se sont passés les faits, les ont certifiés, annoncés comme certains dans leurs écrits, également transmis à la postérité, ne faudrait-il pas être insensé pour révoquer en doute l'authenticité de ces écrits et leur vérité? Si un déiste, un opiniâtre naturaliste, un homme de génie, n'avaient pu s'empêcher de rendre hommage à la vérité, à l'authenticité de ces dépositions, de ces écrits, et à leur sagesse, quel serait donc celui

---

(1) Histoire du Monde, par Joseph.

qui serait assez extravagant pour conserver quelque incertitude ?

Examinons maintenant si les livres que l'on dit contenir la révélation divine portent tous les caractères de l'authenticité. On croit quelquefois un fait naturel sur de simples probabilités ; on exige la certitude pour croire aux miracles. Si tout un peuple certifie une résurrection, nous y croirons, parce qu'elle est possible à Dieu, et que le faux témoignage de tout un peuple serait un prodige plus incroyable que celui d'une résurrection : car un peuple entier ne peut être induit en erreur sur un fait qu'il a vu et entendu, et qu'il a pu toucher, ou il faudrait une interversion de toutes les lois physiques, aussi forte que celle qui rendrait un mort à la vie. Un peuple n'est-il pas composé d'un grand nombre de personnes qui ne se connaissent point, dont quelques-unes se haïssent, et qui, toutes ont des préjugés, des passions et des intérêts contraires ? Il n'y a que celui qui dirige toutes les actions humaines qui pourrait opérer le miracle de l'entraîner dans un faux rapport. Qui oserait blasphémer, et dire que Dieu pourrait induire en erreur ses créatures ? On dira peut-être qu'il y a des imposteurs ; sans doute, il s'en trouve ; mais ce serait une absurdité de

dire que tous les hommes le sont. Ainsi lorsque tout un peuple nous dit qu'il a vu un fait, nous le croyons ; mais s'il nous disait qu'il est arrivé par sortilége ou par miracle, nous examinerions s'il n'a pas tiré une fausse conséquence. Enfin, dit Pascal, *il faut juger de la doctrine par les miracles, il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles ; les miracles discernent la doctrine. Cela est vrai.*

LIXe. ENTRETIEN.

De l'authenticité et de la vérité de l'Ancien Testament.

Examinons si les premiers livres de la révélation portent le sceau incontestable de la plus exacte vérité, et de la plus grande authenticité ; si les auteurs n'ont pas été contredits; s'ils avaient les qualités nécessaires pour être crus, si leurs écrits n'ont pas été altérés ; s'ils nous ont été transmis avec la plus grande précaution, avec le plus grand soin.

Le premier historien est Moïse, né en Egypte, 1571 ans avant Jésus-Christ, dans une terre étrangère, où tous ceux de sa nation étaient esclaves, obligés aux travaux les plus humilians et les plus pénibles, il avait été exposé dans une île du Nil au moment de sa naissance. Récueilli par la fille même du despote, qui tenait sa nation captive, il fut élevé dans son palais, et instruit dans la science profonde des Égyptiens.

Moïse (ainsi nommé par sa nation, parce-

qu'il fut sauvé des eaux) était beau, rempli d'esprit et de talens. Il était appelé à faire une brillante fortune à la cour de Pharaon. Inspiré par Dieu, nous dit-il, il renonce à tous ces vains honneurs; il fuit l'Égypte, et se retire dans la terre de Gessen, chez les Madianites, où il épouse la fille de Jethro prêtre du vrai Dieu.

Après de longues épreuves, après s'être fortifié dans la croyance d'Abraham, un des patriarches de sa nation, pendant 40 ans, et avoir composé le livre de Job, Moïse se sentit saisi tout-à-coup d'une lumière secrète : il crut entendre une voix céleste, qui lui ordonnait de retourner dans le palais même d'où il s'était enfui. *Allez obliger Pharaon à rendre la liberté aux Israélites.* Ah', *Seigneur!* S'écrie-t-il par une inspiration divine, *envoyez plutôt celui que vous devez envoyer.*

Moïse, le savant, l'éloquent, le sage Moïse surmonte les vains scrupules de sa raison, obéit à la voix qu'il a cru entendre, et retourne vers l'Égypte avec son frère Aaron : il quitte une vie paisible pour aller courir les plus grands dangers.

Arrivé en Égypte, avec le secours d'une simple baguette, les plus grands miracles s'opèrent à sa voix. Les magiciens veulent le con-

fondre, et, bientôt ils sont forcés de reconnaître en lui une puissance surnaturelle. Moïse frappe de mort les premiers nés des Égyptiens; et, sans armes, sans ruse, sans le moindre effort, il parvient à soustraire sa nation à la captivité. Il la conduit, en suivant une étoile vers une mer en furie : les flots houleux de la mer Rouge, à la voix de Moïse, s'arrêtent; les eaux furieuses se partagent en deux masses. La mer immobile entrouvre ses gouffres profonds et offre dans son sein une route aride et vaste. Au premier mot du saint Homme, des remparts de crystal d'une hauteur effroyable la bordent de chaque côté, et il descend avec confiance dans cet abîme. Les Israélites, sans armes, chargés des richesses de l'Egypte, allaient être atteints par l'armée formidable d'Aménophis, Pharaon d'Égypte; ils ne pouvaient échapper à la rage ennemie; saisis d'effroi, ils se précipitent dans cette route immense que Moïse parcourait : ils arrivent à l'autre bord; et déjà Aménophis était dans ce chemin miraculeux avec toute son armée. Les eaux, tout-à-coup, rentrent en fureur, roulent sur les Égyptiens avec un horible fracas, et ils disparaissent aux yeux des Israélites étonnés.

Cette populace ignorante, indocile, incrédule, opiniâtre jusqu'à la déraison, imbue du

paganisme égyptien, se trouva dans un pays stérile, manquant de tout ce qui est nécessaire à la vie; elle n'avait, pour se nourrir, qu'une rosée, qui, chaque matin, tombait miraculeusement en forme de manne : il fallait l'amasser avant le lever du soleil. Dieu mettait ainsi leur foi à l'épreuve; mais ils oublièrent bientôt les merveilles qui les avaient tirés d'Egypte; ils se revoltèrent contre Moïse; ils construisirent un veau d'or, et l'adorèrent.

La foi de Moïse même fut ébranlée, et Dieu, pour le punir, lui annonça qu'il n'entrerait pas dans la terre promise. Il monte au sommet d'une montagne voisine; il y est aussitôt environné de flammes miraculeuses : il y voit la loi agréable au Seigneur, écrite sur une table de pierre en lettres d'or; il descend de la montagne; il casse et brise le veau d'or; il fait périr les nombreux coupables, et donne aux jeunes gens, effrayés, cette loi divine que, par un nouveau miracle, il venait de recevoir. Tous ces faits ne nous démontrent-ils pas évidemment la sagesse divine, et la prévoyance suprême? Dieu humilie Moïse, afin de lui prouver et à son peuple que l'homme est faible, et qu'il ne peut rien sans sa grâce. Il punit les anciens, afin de faire rentrer les jeunes dans le devoir, et de les y affermir. Il permet la re-

volte contre Moïse, afin de faire connaître à la postérité l'opiniâtreté des Israélites et leur incrédulité. Il nous prouve par ce moyen que Moïse ne pouvait les tromper, et que s'il eût écrit des choses fausses, bientôt ils se seraient soulevés contre l'imposture. Enfin, il nous prouve la confiance qu'on doit avoir en ses écrits. Il y eut, parmi les jeunes gens, qui quittèrent le saint Homme, pour aller dans la terre promise, beaucoup de schismes, beaucoup de révoltes, et cependant ni les uns ni les autres n'ont jamais pensé à contredire les faits promulgués par l'historien sacré.

En effet, Moïse ne s'est pas trompé, et n'a point voulu tromper! il n'aurait pu induire en erreur tout un peuple aussi opiniâtre, aussi séditieux, puisque la nation entière avait été témoin de tous les prodiges. Il n'a pu être trompé sur les événemens, dont il n'a pas été témoin. Le Pentateuque ou les cinq livres, dont Moïse est l'auteur, inspire la plus grande persuasion, et ce qu'il annonce à l'égard du développement du monde, est conforme aux lois de la nature. Seth, fils d'Adam, avait vécu long-temps avec ce premier homme, ainsi que Énoch, père de Mathusalem. Lamech, petit-fils de ce dernier, a habité beaucoup d'années avec lui. Lamech a vécu 595 ans avec

Noé. Sem, fils de ce patriarche, a vécu 448 ans avec son père, et Abraham 150 ans avec Sem. Isaac, fils d'Abraham, a habité pendant 75 ans avec ce patriarche, et 33 ans avec Lévi, aïeul de la mère de Moïse.

Les Israélites n'avaient d'autre histoire à retenir que celle d'Abraham : ils se l'étaient transmise avec le soin le plus scrupuleux et avec la plus grande exactitude. Les parens de Moïse l'avaient bien fraîchement dans leur mémoire, et ils n'avaient aucun motif de l'altérer, pour la transmettre à la postérité. Leurs contemporains existaient, ils auraient redressé les erreurs. Moïse *était* savant, instruit, et il savait démêler le faux du vrai. Ce grand homme à qui il fallait des miracles pour affermir sa croyance, n'a pas manqué de consulter les contemporains de son aïeul et de sa mère, sur les événemens que ceux-ci lui avaient transmis, et il aurait facilement reconnu l'imposture. S'il n'eût pas été persuadé, assuré de ces faits, il ne les aurait pas écrits, puisque sa foi fut ébranlée après tous les événemens miraculeux, dont il avait été témoin. Rien ne l'y contraignait, puisque les miracles, qui s'étaient opérés par son ministère, lui avaient donné tout pouvoir sur cette populace indocile : il reconnut donc bien évidemment la vérité ; il n'a pu être trompé, et il n'a pu nous tromper.

Dieu a prouvé, par les miracles qu'il a faits en sa présence et par lui, à la vue de tous les Égyptiens et des Israélites, qu'il l'avait choisi pour faire connaître sa volonté aux hommes : son histoire est donc d'inspiration divine ; il est l'historien sacré.

Moïse, après l'avoir écrite, la confia à Josué. Il lui remit le commandement des jeunes Israélites, et il leur ordonna d'aller s'établir dans la terre promise : il leur annonça en même temps que Dieu veillerait sur eux ; qu'il leur enverrait un autre prophète, qui serait bien au-dessus de lui, et il leur recommanda d'être fidèles à sa doctrine.

Moïse n'a aucun doute : inspiré de Dieu, il parle à son peuple en homme persuadé des événemens qu'il annonce ; il lui prédit pour la seconde fois, l'arrivée de Jésus-Christ, d'un prophète très-supérieur à lui, et il lui recommande d'y être fidèle.

Si Moïse eût été un homme vain, orgueilleux, un enthousiaste, un homme qui eût cherché à se faire un nom, il n'aurait pas dit à ce peuple qu'il lui arriverait un prophète bien supérieur à lui, et il ne lui aurait pas recommandé d'abandonner sa loi, pour suivre celle qu'il leur tracerait.

Moïse était vraiment inspiré de Dieu, et il

le savait : ce prophète, sans penser à lui, à sa gloire et à son bonheur, n'a eu intention que d'exécuter la volonté divine ; il s'y est soumis avec humilité, puisqu'il remit le commandement entre les mains de Josué.

Cette révélation sert de base à celle dont nous nous entretiendrons bientôt : il nous importe conséquemment d'examiner si les livres qui nous ont transmis cette première révélation n'ont pas été altérés.

Déistes opiniâtres, et naturalistes, lisez l'histoire de ce peuple ingrat, de ce peuple, parmi lequel il y a eu tant de divisions, parmi lequel il y en a encore, vous ne trouverez nulle part aucune contradiction à l'égard des livres de Moïse, ni au sujet des faits qui y sont contenues : il avait, au contraire, une si profonde vénération pour ce recueil, qu'il le regardait comme un objet sacré. Ces livres étaient conservés avec la plus grande précaution. Les lettres en étaient comptées, et personne ne pouvait y toucher.

Dieu envoya également des prophètes à ce peuple : *David, Salomon, Esdras, Daniel, Isaïe, Jérémie, Aggée, Michée, Osée, Ézéchiel, Amos, Malachie, Zacharie.* Aucune secte n'a nié les faits annoncés dans leurs écrits, ou recueillis dans leur histoire. Ces

livres ont été gardés avec le même soin que ceux de Moïse. Il y a plus : chaque Israélite devait en faire une copie dans sa vie; elle devait être collationnée sur les copies authentiques, et les lettres en étaient également comptées. Ce peuple est divisé en plusieurs sectes, et aucune n'élève le moindre doute. Toutes conservent avec la plus scrupuleuse attention ces livres, objets de leur condamnation; n'est-ce pas une chose miraculeuse? Ne prouve-t-elle pas par elle-même la vérité des faits? Ne nous assure-t-elle pas que ces livres sont l'ouvrage de Dieu? c'est l'Ancien Testament que nous avons. Il n'a jamais été contredit en aucune chose par les Juifs, ennemis de la religion chrétienne. Les faits relatés dans l'ancien testament, les prophéties qui y sont rapportées ont donc la plus grande authenticité. Ces prophéties se sont réalisées; elles ont été accompagnées de miracles; elles contiennent donc la révélation divine; l'Ancien Testament est donc vrai et authentique. L'être suprême, afin de convaincre l'incrédule, celui qui examine plutôt que de se soumettre à l'autorité établie, fait garder avec la plus étonnante exactitude la révélation, la base du Christianisme, par les ennemis mêmes du nom Chrétien. Quels prodiges! quel plus grand miracle, et qu'il est en même temps

facile à apercevoir! Déistes, direz-vous encore que Dieu ne s'occupe pas des hommes? Que diriez-vous d'un roi qui ne penserait jamais à à ses sujets? Qu'il n'est ni bon ni juste. Cependant vous n'ignorez point que l'Être suprême est infiniment bon et juste : cessez donc de blasphémer, en disant qu'il ne s'occupe pas de nous. Ajouterez-vous qu'il y a dans l'Ancien Testament, afin d'autoriser votre opiniâtreté, quelques manières de parler, peu conformes à l'idée que nous devons avoir des perfections divines. Faites attention au caractère du peuple à qui l'on parlait. C'était des hommes opiniâtres, indociles et séditieux. Confrontez ces expressions avec d'autres qui les expliquent. L'Ancien Testament, les Écritures sacrées nous annoncent la bonté infinie de Dieu, ses miséricordes, sa tendresse paternelle pour ses créatures. Mais tout serait scandale pour quiconque voudrait se scandaliser. Lisez les confessions de saint Augustin, et taisez-vous.

Direz-vous que Dieu, en choisissant un peuple, a proscrit le reste du genre humain; qu'assurer cela, ainsi que le rapporte l'Ancien Testament, c'est attaquer la justice et la bonté divine; que c'est blasphémer, et que conséquemment les livres de Moïse ne contiennent pas la révélation divine? Mais les autres nations,

pendant tout le temps qu'a duré la religion des Juifs, ont pu se sauver en observant la loi naturelle, témoin Job, qui ne connaissait point la loi de Moïse : n'est-il pas qualifié de saint dans le livre de Tobie ? L'Église chrétienne ne le révère-t-elle pas ? Saint Paul ne l'a-t-il pas qualifié de juste et de saint ? Au reste lorsque l'Ancien Testament traite les Israélites de *peuple de Dieu,* il entend seulement que c'est par celui-là que Dieu a voulu se faire entendre au genre humain. Abraham et Isaac, ainsi que ses descendans, ont été plus dociles à sa voix que les autres, et ils les a choisis pour manifester sa volonté aux hommes : c'est une preuve de sa justice. A-t-il ôté aux autres les moyens de suivre la loi d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Au contraire : il a mis les Israélites en relation avec tous les autres peuples, avec les Égyptiens, les Babyloniens, les Syriens, les Grecs et les Romains. Tous connaissaient que les Israélites n'adoraient qu'un seul Dieu, créateur de tout. Les Grecs lui envoyaient des offrandes. Alexandre-le-Grand, s'est prosterné dans le Temple du Très-Haut, et Cyrus, le Conquérant, l'a fait rebâtir. Dieu se faisait connaître suffisamment aux nations : celles-ci s'opiniâtraient à garder leurs fausses divinités, et il en est de même aujourd'hui. La religion chrétienne

est connue de toutes les nations, et cependant les Chrétiens seuls sont les élus de Dieu, sont le peuple de Dieu. Dira-t-on que cela n'est pas juste? Mais pourquoi certaines nations refusent-elles de lire et de suivre l'Évangile? Mais n'y a-t-il pas des athées, des déistes au milieu des chrétiens? n'y a-t-il pas des Juifs? n'ont-ils pas tous les moyens de s'éclairer sur la chose la plus importante? Quel est donc l'insensé qui osera accuser Dieu de son opiniâtreté? n'ont-ils pas osé dire, à cause de la ressemblance du style des livres d'Esdras avec celui de Moïse, qu'ils étaient tous d'Esdras, et qu'ils avaient été faussement attribués à Moïse? Ils ignoraient sans doute les précautions des Juifs relativement à l'authenticité de ces monumens. Au reste, de ce que Esdras, après un long espace de temps, a écrit dans le même style que Moïse, s'ensuit-il que tout est de lui? Ce serait faire un très-faux raisonnement que de décider ainsi. Esdras, qui était l'homme de Dieu comme Moïse, ne devait-il pas écrire dans le même style que lui? Lorsqu'une langue est à sa perfection, elle n'éprouve plus de changement. Est-ce que, si un écrivain s'exprimait aujourd'hui comme Virgile, on pourrait induire de-là que les ouvrages de Virgile sont faussement attribués à Virgile? Non sans doute. Cependant

le temps, qui s'est écoulé depuis Virgile jusqu'à nous, est plus long que celui qui s'est passé depuis Moïse jusqu'à Esdras. L'écrivain que nous supposons, a imité Virgile dans le style, comme Esdras a imité Moïse. Virgile a porté la langue latine à sa perfection, on doit donc chercher à suivre ses traces. C'est ce qu'a fait Esdras à l'égard de Moïse : ainsi on ne peut alléguer aucune raison plausible contre l'authenticité de l'Ancien Testament.

Ce serait une très-faible objection d'alléguer qu'on a été obligé de préférer au texte Hébreu, la version des Septante pour concilier avec l'écriture l'antiquité de la Chine: si elle a eu cette préférence, c'est parce qu'on a cru qu'elle rendait mieux le texte de Moïse. M. Bergier a si victorieusement réfuté les idées de Freret sur les *Annales Chinoises*, que M. de Voltaire, dans *les conseils raisonnables*, n'a rien trouvé à lui répliquer. Les Chinois n'ont été instruits que par les Mahométans et les Jésuites : ils étaient encore, en 1772, très-ignorans dans les Mathématiques. Quel fondement peut donc avoir un homme sensé sur leur calcul des éclipses? Aussi cette preuve a-t-elle été abandonnée par l'auteur des recherches philosophiques sur les Chinois. Mais un de leurs empereurs n'a-t-il par brûlé leurs annales?

alors quel fond établir sur l'ouvrage qu'on lui a substitué? Leur histoire ne mérite aucune croyance, que depuis l'an 206 avant Jésus-Christ; c'est un chaos de fables et de contradictions dont on ne peut extraire rien de raisonnable.

La réalité du déluge est prouvée par l'autorité de l'histoire sacrée et de la profane; et toutes les hypothèses qu'on lui substituerait ne seraient que le fruit d'une imagination déréglée : on ne détruit pas les faits par des systèmes ou par des songes.

En vain dirait-on contre l'Ancien Testament qu'il rapporte la haine des Juifs contre leurs ennemis, leur cruauté envers les nations subjuguées, plusieurs actions condamnées par le droit des gens et les lois de l'humanité; car il serait ridicule de croire que Dieu ne condamnait pas la manière de l'éxécution, et quoiqu'on dise que le Tout-Puissant l'a voulu, c'est une manière de parler des peuples qui admettent une providence. On commettra toujours des erreurs de cette nature, lorsqu'on ne saura pas interpréter le sens d'une langue, et il serait absurde de décider de son génie par celle en usage aujourd'hui. Ce qui est indécent en français, ne l'est pas en latin, et ce qui ne conviendrait point dans cette dernière langue,

pourrait ne pas être ridicule dans la langue Hébraïque : si l'on se donnait la peine de lire le commentaire que Bossuet a fait du Cantique des Cantiques, et l'explication que M. du Guet a donné du livre de Job, on se convaincrait de cette vérité.

Il reste à examiner si la religion Chrétienne est en parfaite concordance avec les prophéties contenues dans l'Ancien Testament, dont la vérité se prouve encore par la religion chrétienne, qui est l'accomplissement des faits prédits par l'Ancien Testament. Quel enchaînement de preuves! Qu'il est facile de reconnaître à ce concours de certitudes l'œuvre de Dieu !

LXXIe. ENTRETIEN.

De l'authenticité de l'histoire de Jésus-Christ et de l'Évangile.

Nous remarquons dans l'histoire de Jésus-Christ, dans l'Évangile la même authenticité que dans l'Ancien Testament. On n'a jamais contesté à Saint-Pierre et à Saint-Paul, ni aux autres apôtres leurs dépositions écrites, c'est-à-dire, les écrits qu'on leur attribue.

Les Chrétiens formèrent, ainsi que les Juifs, une société nombreuse, qu'on nomme l'Église. Jésus-Christ, leur maître, prévoyant que la *voie d'examen* les mettrait en danger de tomber dans l'hérésie, dans le scepticisme et l'infidélité; connaissant que la *voie d'autorité* était la seule voie de salut, établit un chef à son église, à la société qu'il formait. *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon église. *Sicut audio, judico.* Je juge, disait-il, se-

lon ce que j'ai ouï (1). *Qui vous écoute, m'écoute*, disait-il à ses apôtres (2). *Allez vous-mêmes; enseignez toutes les nations. Allez être mes témoins par toute la terre* (3). Il leur confia le précieux dépôt de sa doctrine, de ses miracles (4), ajoute l'apôtre Saint Paul aux Éphésiens, chap. 4 : « Jésus-Christ lui-» même, a donné à son Église des apôtres, des » prophètes, des pasteurs, des docteurs, pour » l'assemblage des saints; pour l'œuvre du mi-» nistère, pour l'édification du corps de Jésus-» Christ, afin que nous ne soyons plus flottans » à tout vent de doctrine, et emportés tantôt » d'un côté, tantôt de l'autre par les diffé-» rentes opinions des hommes. Et à Timothée, » 2, 2 : les choses que vous avez entendues de » ma bouche devant plusieurs témoins, com-» mettez-les à des gens qui soient aussi capables » d'en enseigner d'autres. Le même apôtre an-» nonçait aux Hébreux, 13, 17 : obéissez à vos » conducteurs et vous y soumettez; car ils » veillent pour vos âmes, comme devant en

---

(1) Jean, 5, 30.

(2) S. Luc, 10, 16. — S. Mathieu, 10, 40.

(3) S. Jean, 20, 21, 22, 23. — S. Luc., 24, 47, 48. — S. Marc, 16, 15 — S. Mathieu, 28, 19.

(4) Timothée, 6, 20.

» rendre compte, et aux Galates, I, 8, 9.
» Quand nous-mêmes ou un ange du ciel vous
» annoncerions un autre Évangile, qu'il soit
» anathème!

Les choses qui supposent un fait ne peuvent se connaître que par le témoignage et la voie d'autorité. En effet, ce n'est point par la méditation ni par le raisonnement que nous pouvons nous assurer qu'il y a une ville de Londres; c'est uniquement par des autorités et par des relations, si nous ne pouvons aller sur les lieux pour nous en assurer nous-mêmes. Il en est de même d'une religion révélée, établie sur des faits. C'est ce témoignage que l'Église Catholique fournit. Toutes les Églises particulières qu'elle renferme, et qui sont dispersées en tant de lieux produisent ce témoignage. Tout ce grand corps assure qu'il a appris les faits, qui composent la religion chrétienne, de la génération à laquelle il a succédé, et que les générations précédentes les avaient appris de même les unes des autres, depuis celle qui avait vu de ses propres yeux ce que les Apôtres faisaient, et qui avait entendu de ses propres oreilles ce qu'ils prêchaient.

Cette société, qui était fortement persuadée que l'Évangile contenait les assurances d'une félicité éternelle; cette société méprisée, per-

séculée qui puisait continuellement dans ce livre les consolations et les secours, que les épreuves lui rendaient si nécessaires, s'en serait-elle laissé imposer sur l'authenticité d'une déposition, qui lui devenait chaque jour plus précieuse? Cette société, au milieu de laquelle les auteurs des écrits avaient vécu, et qui en avait été long-temps gouvernée, aurait-elle manqué de moyens pour s'assurer de l'authenticité des écrits de ces auteurs, et aurait-elle été dans l'indifférence sur l'emploi de ces moyens? n'aurait-elle pas veillé au contraire à ce qu'il n'y eût aucune altération, le moindre changement? Elle y veilla si scrupuleusement; elle prit tant de précautions, que les premiers fidèles avaient tous sur eux, ou du moins dans leurs maisons, le livre des évangiles. Ils avaient la copie exacte des épîtres que Saint Pierre et Saint Paul avaient écrites, ou leur avaient adressées. Il suffirait, pour prouver combien ils prenaient de soins à ce sujet, de citer ce passage de Saint Luc, l'Évangéliste, ch. 1. v. 1, 2, 3, 4.

« *Comme plusieurs ont entrepris d'écrire* » *l'histoire des choses, dont la vérité a été* » *connue parmi nous avec une* entière certi- » tude, *par le rapport que nous en ont fait* » *ceux qui les ont vus eux-mêmes dès le com-* » *mencement, et qui ont été les ministres de*

» *la parole, j'ai cru que je devais vous les*
» *écrire avec ordre, après m'en être exacte-*
» *ment informé dès leur origine, afin que*
» *vous reconnaissiez la certitude des écrits que*
» *l'on vous a faits.* »

Ce passage démontre clairement que ceux pour qui saint Luc écrivait, avaient vu les témoins, les avaient entendus dans leurs dépositions, et qu'ils pouvaient juger de la vérité de ses relations.

Lorsque nous remontons au premier âge de cette société fondée par les témoins; que nous consultons les monumens les plus anciens, nous découvrons que, presque à sa naissance, ses membres se divisèrent sur divers points de doctrine, et que ceux traités de *Novateurs* en appelaient, ainsi que les autres, à la déposition des premiers témoins, et qu'ils en reconnaissaient l'authenticité. Les Calvinistes, les Luthériens, etc., sectes de la religion chrétienne, agissent encore de même aujourd'hui. De notre temps, le Calviniste J. J. Rousseau n'a pu s'empêcher de dire :

« Je vous avoue que la majesté des Écritures
» m'étonne; la sainteté de l'évangile parle à
» mon cœur. Voyez les livres des philosophes
» avec toute leur pompe; qu'ils sont petits
» près de cela! Se peut-il qu'un livre à la fois

» si sublime et si simple, soit l'ouvrage des
» hommes? Se peut-il que celui dont il fait
» l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même?
» Est-ce là le ton d'un enthousiasme ou d'un
» ambitieux sectairè? Quelle douceur, quelle
» pureté dans ses mœurs! Quelle grâce tou-
» chante dans ses instructions! Quelle éleva-
» tion dans ses maximes! Quelle profonde
» sagesse dans ses discours? Quelle présence
» d'esprit! Quelle finesse et quelle justesse
» dans ses réponses! Quel empire sur ses pas-
» sions! Où est l'homme, ou est le sage qui
» sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse,
» et sans ostentation? *Quand Platon peint*
» *son juste imaginaire, couvert de tout l'op-*
» *probre du crime, et digne de tous les prix*
» *de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-*
» *Christ : la ressemblance est si frappante,*
» *que tous les pères l'ont sentie, et il n'est pas*
» *possible de s'y tromper.* Quels préjugés,
» quel aveuglement pour oser comparer le
» fils de Sophronisme au Fils de Marie? Quelle
» distance de l'un à l'autre! Socrate mourant
» sans douleur, sans ignominie, soutint aisé-
» ment jusqu'au bout son personnage; et si
» cette facile mort n'eût honoré sa vie, on
» douterait si Socrate, avec tout son esprit,
» fût tout autre chose qu'un sophiste. Il in-

» venta, dit-on, la morale. D'autres, avant
» lui, l'avaient mise en pratique; il ne fit que
» dire ce qu'ils avaient fait; il ne fit que mettre
» en leçons leurs exemples. Aristide avait été
» juste, avant que Socrate eût dit ce que c'é-
» tait que justice; Léonidas était mort pour
» son pays, avant que Socrate eût fait un de-
» voir d'aimer la Patrie : Sparte était sobre
» avant que Socrate eût loué la sobriété :
» avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce
» abondait en hommes vertueux. Mais où Jé-
» sus avait-il pris chez les siens cette morale
» élevée et pure, dont lui seul a donné les
» leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux
» fanatisme, la plus haute sagesse se fit en-
» tendre, et la simplicité des plus héroïques
» vertus honora le plus vil de tous les peuples.
» La mort de Socrate, philosophant tranquil-
» lement avec ses amis, est la plus douce qu'on
» puisse désirer : celle de Jésus, expirant dans
» les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout
» un peuple, est la plus horrible qu'on puisse
» craindre. Socrate, prenant la coupe empoi-
» sonnée, bénit celui qui la lui présente et
» qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice
» affreux, prie pour ses bourreaux acharnés.
» *Oui, si la vie et la mort de Socrate sont*
» *d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont*

» *d'un Dieu*. Dirons-nous que l'histoire de
» l'évangile est inventée à plaisir? *Ce n'est*
» *pas ainsi qu'on invente, et les faits de So-*
» *crate, dont personne ne doute, sont moins*
» *attestés que ceux de Jésus-Christ*. Au fond,
» c'est reculer la difficulté sans la détruire;
» il serait plus inconcevable que plusieurs
» hommes d'accord eussent fabriqué ce livre,
» qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet.
» Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé
» ni ce ton, ni cette morale, et l'évangile a
» des caractères de vérité, si grands, si frap-
» pans, si parfaitement inimitables, que l'in-
» venteur en serait plus étonnant que le héros.
» (1) Avec tout cela ce même évangile est
» rempli de choses incroyables, de choses
» qui répugnent à la raison, et qu'il est im-
» possible à tout homme sensé de concevoir
» ni d'admettre. Que faire au milieu de ces
» contradictions? Etre toujours modeste et
» circonspect, respecter en silence ce qu'on
» ne saurait ni rejeter ni comprendre, et s'hu-
» milier devant le grand être, qui seul fait la
» vérité (2). »

---

(1) Emile, tom. 3, pag. 165. — Lettre, 108.
(2) *Idem*, tom. 3. pag. 165.

Si tout était concevable dans l'évangile, il n'y aurait plus d'épreuve pour nous; nous n'aurions pas devant Dieu le mérite de la soumission. Notre raison bornée nous jète souvent dans de grandes erreurs; le parti le plus sage est de s'humilier, ainsi que dit Rousseau, et de croire que Dieu ne peut nous tromper. « Prê» chez, disait Jésus-Christ à ses apôtres, l'é» vangile à toute créature : celui qui croira sera » sauvé; celui qui ne croira pas sera condamné » (1). Si vous ne voulez pas me croire, disait» il aux Juifs, croyez à mes œuvres..... les œu» vres que je fais au nom de mon Père, rendent » témoignage de moi (2). Si je n'avais pas fait » des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'au» raient point de péché (3). Allez prêcher, et » dites que le royaume des cieux est proche : » guérissez les malades; ressuscitez les morts; » purifiez les lépreux; chassez les démons (4). » Voici les miracles qui accompagneront ceux » qui auront la foi, ils chasseront les démons en » mon nom, ils parleront de nouvelles langues; » ils prendront les serpens avec la main; et, s'ils

(1) S. Marc, 16, 15.
(2) Joan. 10, 25 et 38.
(3) Joan. 15, 24.
(4) S. Matt. 10, 7.

» boivent quelque poison mortel, il ne leur
» fera point de mal; ils imposeront les mains
» sur les malades, et les malades seront gué-
» ris (1). »

« Vous savez, disaient les témoins, les apô-
» tres aux Juifs, vous savez que Jésus de Naza-
» reth a été un homme autorisé de Dieu parmi
» vous, par les guérisons, les prodiges et les
» merveilles que Dieu a opérés par son minis-
» tère au milieu de vous (2). »

C'est par les miracles, les prodiges que Jésus-Christ voulait prouver sa mission; les apôtres les promulgaient, et faisaient eux-mêmes des miracles en son nom, en faveur de l'humanité. Qui ne reconnaîtrait dans ces œuvres la puissance de Dieu? En effet, « pendant que les princes ma-
» hométans donnent sans cesse la mort et la
» reçoivent, la religion chez les Chrétiens rend
» les princes moins timides, et par conséquent
» moins cruels. Le prince compte sur ses sujèts,
» et les sujets sur le prince. Chose admirable!
» la religion chrétienne, qui ne semble avoir
» d'objet que la félicité de l'autre vie, fait en-
» core notre bonheur dans celle-ci.

(1) S. Marc. 16, 17.
(2) Act. 2, 22.

» C'est la religion chrétienne qui, malgré la » grandeur de l'empire et le vice du climat, a » empêché le despotisme de s'établir en Ethio- » pie, et a porté au milieu de l'Afrique les » mœurs de l'Europe et ses lois.....

» Que l'on se mette devant les yeux, d'un » côté les massacres continuels des rois et des » chefs grecs et romains; et de l'autre la des- » truction des peuples et des villes, par ces » mêmes chefs, Thimur et Gengiskan qui ont » dévasté l'Asie, et nous verrons que nous » devons au christianisme, et dans le Gouver- » nement un certain droit politique, et dans la » guerre un certain droit des gens, que la nature » humaine ne saurait assez reconnaître (1). »

Continuant notre examen sur l'authenticité de l'évangile; nous découvrons que les auteurs païens des premiers siècles, adversaires de tous les partis chrétiens, *Celse*, *Porphyre*, *l'empereur Julien* (l'Apostat) ne contestaient pas l'authenticité des principales pièces de la déposition.

Les peuples reconnaissaient un tel caractère de vrai dans l'évangile que déjà sous Trajan, 116 ans après Jésus-Christ, le christianisme,

---

(1) Esprit des Lois, liv. 24, chap. 3.

au rapport de Pline le jeune, était très-étendu, quoiqu'on ne le tolérât pas. Sous Septime-Sévère, en 202, Tertullien représenta à cet empereur, qui le persécutait : « Nous remplissons » vos villes, vos bourgades, votre sénat, vos » armées; nous ne vous laissons que vos tem» ples, et vos théâtres..... » Cela n'empêcha pas cet empereur de laisser périr le pape saint Victor.

Nous trouvons ensuite que les dépositions des témoins, des apôtres, sont fréquemment citées par les pères apostoliques, qui touchaient au premier âge du christianisme, ils en reconnaissaient l'authenticité, ainsi que la validité du témoignage rendu par les premiers témoins aux faits miraculeux. Si nous comparons les citations avec la déposition des témoins que nous avons en mains, nous y trouvons la plus exacte conformité.

On dira peut-être qu'il y a des variantes; mais elles ne portent pas sur des choses essentielles; elles n'affectent ni le fonds ni l'ensemble des dépositions. Les lettres écrites par les témoins à des sociétés particulières et nombreuses, ne parlent-elles pas toujours des faits miraculeux, contenus dans les écrits historiques? Ces lettres n'y renvoient-elles pas fréquemment, comme à la base de la croyance et de la doc-

trine? Les Saints-Pères, les docteurs de cette société, qui ont écrit depuis, n'y renvoient-ils pas également? Dans tous les écrits de cette société, dans ces différentes sectes ne remarquons-nous pas continuellement de nombreuses citations, qui appellent à ces dépositions, ou aux écrits authentiques et aux évangiles qui en font mention? Trouvons-nous quelque réclamation soit de la part des Chrétiens, soit de la part de leurs ennemis? Nous devons donc croire à l'authenticité des livres.

J'ouvre ce livre qui contient la déposition fidèle des témoins, et plus je l'examine, plus je suis frappé des caractères de vraisemblance, d'originalité, de grandeur, que j'y découvre.

L'élévation des pensées, la majestueuse simplicité de l'expression, la beauté, la pureté de la doctrine, l'importance, l'universalité et le petit nombre des préceptes, leur appropriation à la nature et aux besoins de l'homme, l'ardente charité, qui en presse si généreusement l'observation; l'onction, la force et la gravité du discours fixent particulièrement notre étonnement. Oui, ce livre est inimitable; il ne vient pas de la main ni de l'imagination des hommes; il est l'ouvrage de Dieu. Ce qui confirme encore plus dans cette opinion, c'est la candeur, la modestie, l'humilité des écrivains; cet oubli

singulier et constant d'eux-mêmes, qui ne leur permet jamais de mêler leurs propres réflexions, ni même le moindre éloge au récit des actions de leur maître.

Comment se fait-il, que ces hommes du peuple, ces hommes illétrés, qui passent pour faire d'aussi grandes choses que leur maître, qui disent au boiteux, *lève-toi*, *marche*, et il marche, n'aient pas le plus petit germe de vanité, et qu'ils dédaignent les applaudissemens du peuple, spectateur de leurs prodiges? Ils disent seulement : *Pourquoi vous étonnez-vous de ceci, Israélites? pourquoi avez-vous les yeux attachés sur nous, comme si c'était par notre puissance ou par notre piété*, que nous eussions fait marcher cet homme? (3e. *Acte des Apôtres*, 12).

Enfin la déposition des témoins à été écrite peu de temps après qu'elle a été faite. Ces récits sont très-circonstanciés; on y trouve les noms des personnes, leur qualité, leur emploi, leur demeure, leur maladie, la désignation des lieux, du temps, des circonstances, et quantité de petits détails qui concourent tous à déterminer l'événement de la manière la plus précise. Tous ces faits pouvaient facilement être vérifiés: si nous nous fussions trouvés sur les lieux, nous aurions vu les personnes; nous les aurions in-

terrogées, elles et leurs voisins. Des faits d'une aussi haute importance excitent nécessairement la curiosité, et il était très-facile de la satisfaire. Cependant les témoins n'ont éprouvé aucune contradiction.

Fouillez avec soin dans l'histoire du temps; vous n'y trouverez aucune déposition qui contredise celle des témoins. On rencontre quelques accusations vagues d'imposture, de magie ou de superstition; mais est-ce ainsi qu'on détruit une déposition circonstanciée? On fait un rapport, on dresse un procès-verbal destructif de l'imposture. Dira-t-on que les dépositions contradictoires se sont perdues? Mais pourquoi donc se seraient-elles plutôt égarées que celles des apôtres? Cette société beaucoup plus ancienne que celle des Chrétiens; cette société qui descend par une succession non interrompue des premiers adversaires des témoins; cette société, héritière de la haine de ces adversaires et de leurs préjugés, n'auraient pu conserver ces dépositions contradictoires, qui l'intéressaient, autant que ces autres écrits? Elle les aurait gardées au contraire avec la plus grande précaution, afin de confondre ses adversaires, d'arrêter leurs progrès ou leurs séductions; elle les aurait conservées très-exactement pour la vérification des faits, puisqu'elle attend tou-

jours le Messie que les témoins annoncent arriver.

Ouvrons les livres de Joseph, historien de cette société, l'un des Juifs le plus savant de son siècle, et nous remarquons, dans son histoire, un éloge pompeux de saint Jean, l'un des témoins, l'un des déposants. Nous continuons nos recherches, et nous ne sommes pas peu étonnés de trouver l'éloge de Jésus-Christ dans cet auteur contemporain, la confirmation des miracles qui se sont opérés à sa mort, et de n'y remarquer aucune contradiction sur les dépositions. Cependant c'est là, c'est dans les écrits de cet ennemi du Christianisme, que nous devions en trouver.

Nous voyons au contraire un des plus grands ennemis des apôtres et du christianisme, l'un des chefs des juifs, le plus éloquent, le plus ferme d'esprit et de caractère, se convertir et devenir le plus ardent déposant. C'est lui, saint Paul, qui déclare que la sagesse et le raisonnement n'a servi qu'à égarer les hommes, et, en faisant allusion à ceux qui disaient que les apôtres étaient des fous, *il a plu à Dieu de sauver les croyans par la folie de la prédication* (1). *Nous sommes insensés pour l'amour*

(1) S. Paul. ad Corynth. 1, 21.

de Jésus-Christ (1). *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* (2). *La foi est la conviction des choses que l'on ne voit point* (3). *Que l'homme nous regarde comme les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu. Nous sommes ambassadeurs pour Jésus-Christ, c'est Dieu qui parle par notre bouche* (4). *L'évangile que je prêche n'est point selon les hommes ; je ne l'ai reçu d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ* (5). En faut-il davantage pour reconnaître la vérité et l'authenticité de la déposition ? En exige-t-on autant pour croire des histoires moins intéressantes, et des faits moins importans ? Non, sans doute : cependant voici encore des faits plus convaincans. Les témoins faibles, sans fortune, sans appui, au milieu d'un peuple ennemi, osent intenter l'accusation la plus grave, la plus odieuse aux magistrats de cette société. Loin d'être contredits par un rapport juridique et circons-

(1) 1. S. Paul. ad Corinth. 4, 10.
(2) Heb. 11, 6.
(3) *Ibid.* v. 1.
(4) S. Paul. Epist. 1. ad Corint. 4, 1, 2. — Epist. 2. cap. 5. v. 10.
(5) Galat. 1. 11.

tancié, un grand nombre de cette société, convaincu, se fait un devoir de soutenir la déposition des témoins apostoliques. Ne sommes-nous pas forcés à croire que ces magistrats, revêtus de tout pouvoir, n'ont jamais eu de titre valide à opposer aux témoins? Ne sommes-nous pas obligés à croire que leur déposition est exacte, et revêtue des plus grands caractères de l'authenticité?

Les témoins, au milieu de Jérusalem, dans les places publiques, engagaient le peuple à suivre la doctrine de leur maître; ils sont traduits devant les tribunaux, examinés, interrogés; ils renouvellent, avec la plus grande hardiesse et la plus forte conviction, ce qu'ils ont prêché au peuple, et accusent les magistrats de forfaiture et du plus énorme des crimes. C'était au sujet d'un boiteux de naissance que les témoins avaient guéri. Ils répondirent: *Chefs du peuple,* puisque *aujourd'hui nous sommes recherchés pour avoir fait du bien à un homme impotent, et que vous nous demandez par quel moyen il a été guéri, sachez, vous tous et tout le peuple, que cet homme que vous voyez guéri, l'a été au nom de celui que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité.* (Acte des Apôtres, III.)

Les juges se consultent, font rentrer les té-

moins dans l'auditoire, et leur défendent avec menaces de parler ni d'enseigner au nom du crucifié. Les magistrats avouèrent dono tacitement la résurrection de Jésus-Christ ? Leur conduite démontre au moins qu'ils ne purent prouver le contraire. Puisqu'on n'a pu contredire, dans ce temps, ni la déposition ni l'historien des dépositions, est-ce à moi qui en suis éloigné de plus de dix-huit siècles, à former contre cette déposition et contre l'historien une accusation, qui devait lui être intentée par ses contemporains, par ses compatriotes ? Ils y étaient beaucoup plus intéressés que moi. Nous lisons au contraire que cinq mille personnes se sont converties à la vue du miracle. Que faut-il donc de plus à la publicité du fait ? Nous en remarquons cependant un plus important. Il est relatif à un aveugle né, guéri par Jésus-Christ même.

Tout le monde étonné conduit cet homme aux docteurs de la loi ; ils lui demandent comment il a recouvré la vue. *Il m'a mis de la boue sur les yeux*, répondit-il ; *je me suis lavé ; j'ai vu ; je vois*. Les docteurs soupçonnent que cet homme n'était pas aveugle, et font venir ses parens. *Est-ce votre fils, que vous dites être né aveugle*, lui demandent-ils ? *Comment donc voit-il maintenant ?* Ils repon-

dent : *Nous savons qu'il est notre fils*, *et qu'il est né aveugle*, *mais nous ignorons comment il voit maintenant*, *et qui l'a guéri. Il est assez âgé; interrogez-le.*

Les docteurs l'interrogent de nouveau, et lui disent : « *Donnes gloire à Dieu.* Nous sa-
» vons que celui par qui tu dis avoir été guéri,
» est un méchant homme. » *Si c'est un méchant*, réplique-t-il, *je n'en sais rien. Je sais que j'étais aveugle*, *et que je vois.* « Quet'a-t-il
» fait, lui demandent-ils encore? Comment
» t'a-t-il ouvert les yeux? » *Je vous l'ai déjà dit*, répond cet homme; *pourquoi voulez-vous l'entendre de nouveau? Avez-vous aussi envie d'être de ses disciples.*

Cette réplique irrite les docteurs : ils le chargent d'injures. « Nous ne savons, disent-
» ils, de la part de qui vient celui dont tu par-
» les. » *C'est quelque chose de surprenant que vous ignoriez de quel part il vient*, ose répliquer cet homme, *et pourtant il m'a ouvert les yeux.....*

L'histoire de Jésus-Christ, l'évangile, est aussi authentique que l'ancien Testament. Les docteurs de la loi ont vérifié tous ces faits par des enquêtes très-rigoureuses. Les témoins les ont soutenues devant eux sans être contredits. Cette histoire est plus que suffisamment ac-

compagnée de toutes les circonstances nécessaires pour être crue. Mais que dis-je? Ils ont scellé de leur sang leurs dépositions.

On verra bientôt que les actions de Jésus-Christ et de ses disciples sont parfaitement conformes aux circonstances personnelles et locales du temps et du pays dont il est parlé. L'évangile et les actes des apôtres se rapportent bien à l'histoire civile de ces temps ; un grand nombre de faits y sont particularisés, et les détails sont en rapport avec les lois, le Gouvernement, la religion, les mœurs, les usages des Juifs et des autres peuples; et cependant ces livres sont écrits par divers auteurs, qui ne se contredisent nulle part.

Saint Mathieu, qui a écrit son évangile en hébreu, et particulièrement pour les Juifs convertis, s'est attaché plus que les autres évangélistes, à rapporter, à appliquer à Jésus-Christ les prophéties de l'Ancien Testament.

Saint Jean, qui a écrit dans un temps où il s'était élevé des hérésies sur la divinité de Jésus-Christ et sur la réalité de sa chair, insiste particulièrement et plus que tous, sur les déclarations que son maître avait faites de sa divinité.

Les autres évangélistes rapportent les prophéties de Notre-Seigneur sur la destruction

de Jérusalem, parce qu'il était utile de les rapporter avant l'événement pour établir et confirmer la foi.

Saint Jean, qui a écrit après la prise de cette ville, n'en parle point, parce que son récit n'aurait plus eu le même effet. Dans les actes des Apôtres, dans les épîtres de saint Paul, il est beaucoup parlé de Jérusalem et de son Temple comme des monumens existants alors, et saint Luc le dit expressément : ces livres ont donc été écrits, ainsi que les évangiles de saint Mathieu et de saint Marc, antérieurement à celui de saint Luc, avant la ruine de Jérusalem.

Saint Jacques a subi le martyre en l'an 61 de notre ère ; saint Pierre et saint Paul l'ont souffert en l'an 66, saint Marc est mort de même en l'an 68 ; le Pape saint Clément, disciple des Apôtres, cite, dans sa première lettre, l'exercice de la religion judaïque dans le Temple de Jérusalem comme d'une chose existante, et cette ville n'a été détruite qu'en l'an 70 : il est donc incontestable que les livres du Nouveau Testament ont été écrits et publiés par les auteurs à qui nous les attribuons. Ceux qui voudraient contester cette authenticité pourraient-ils fixer l'époque où ces écrits ont été admis dans le christianisme ? Ses ennemis, si attentifs à le combattre, n'auraient

pas manqué d'employer un moyen aussi favorable à leur cause. Celse, un de ses plus grands ennemis, ne dit nulle part que les évangiles sont supposés, et Julien attribue formellement les livres du Nouveau Testament à leurs auteurs : il combat la divinité de Jésus-Christ, en alléguant que ni Paul, ni Mathieu, ni Luc, ni Marc n'en ont pas parlé, et que saint Jean est le premier qui ait osé l'attester.

Si l'on voulait nier l'authenticité des évangiles, il faudrait aussi contester celle de tous les autres livres du Nouveau Testament, puisqu'ils sont intimement liés avec l'évangile. Alors ces écrits seraient donc d'un personnage supposé ; mais à qui persuaderait-on qu'on a fait illusion à tant de peuples de divers pays, au point de leur persuader qu'ils ont reçu des lettres de saint Paul, de saint Pierre, si réellement ils n'en ont point vues ? Comment auraient-ils pu se tromper, puisque souvent ces écrits étaient des réponses à des questions sur la morale et sur la discipline, et qu'elles étaient transmises par des disciples ? Ils ont été répandus universellement et avec profusion. Beaucoup de disciples, selon Eusèbe, allaient annoncer Jésus-Christ aux peuples qui n'en avaient pas encore entendu parler, et ces disciples s'empressaient de leur confier les livres

du Nouveau Testament. Ils étaient lus, dit saint Justin, dans le milieu du second siècle, publiquement tous les Dimanches dans chaque église. « Nous ne cachons pas nos livres, disait Tertullien, à la fin du même siècle, et beaucoup de circonstances les font tomber dans les mains de ceux qui sont étrangers à la religion. »

La plupart avaient été écrits dans la langue grecque, que toutes les personnes instruites connaissaient, et bientôt ils furent traduits dans toutes les langues. Les contemporains des auteurs de ces écrits les citent; les écrivains, qui leur ont succédé, les leur attribuent. Tant d'ouvrages anciens, sur lesquels on n'a aucun doute, présentent-ils une telle chaîne d'attestations, une démonstration aussi irrésistible? Saint Clément, saint Barnabé, saint Ignace, évêque d'Antioche, qui n'a été martyrisé qu'en l'an 107, et qui avait vu Jésus-Christ; saint Polycarpe, ami de saint Ignace; Papias, évêque d'Hiérapolis, et contemporain de Polycarpe; Eusèbe, saint Justin, martyrisés en 167, et qui avaient conversé souvent avec des personnes qui avaient vu Jésus-Christ; Tatien, disciple de saint Justin; Harmias, Athénagore; Théophile, évêque d'Antioche; saint Irénée, qui avait connu saint Polycarpe, et qui atteste

qu'il n'y a ni plus ni moins que quatre évangélistes ; Tertullien, saint Clément d'Alexandrie, Origène, attestent tous les mêmes faits. Ce dernier avait donc raison de dire : « C'est ainsi que j'ai reçu par tradition ces quatre évangiles, qui seuls sont admis sans contradiction dans toute l'église de Dieu, qui est sous le ciel. »

Ces livres étaient mis en dépôt dans les mains des Pasteurs ou des Évêques, principalement l'évangile de saint Mathieu, écrit vers l'an 40 de notre ère ; celui de saint Marc, quatre ou cinq ans après ; celui de saint Luc, vers l'an 52, et enfin l'évangile de saint Jean, publié vers la fin du premier siècle. Les chrétiens, qui avaient un respect profond pour les fondateurs de la religion auraient-ils reçu de leur part quelques écrits sans les examiner ? Et comment aurait-on pu abuser une société répandue dans beaucoup de pays séparés par de grandes distances ; une société, dont beaucoup d'églises étaient en opposition pour la discipline ?

Dira-t-on que, dès les premiers siècles du christianisme, plusieurs hérésies se sont formées dans son sein, et que l'une ne reconnaissait qu'un évangile ; que d'autres altéraient le texte des évangiles qu'ils admettaient, pour

les adapter à leurs erreurs? Mais ils ne combattaient pas l'authenticité des évangiles; la question était de savoir si les évangélistes avaient bien écrit. Mais ceci est encore en faveur de l'authenticité, et prouve que les peuples n'admettaient pas légèrement les écrits qu'on leur présentait. Lorsque Tertullien réfute Marcion; il lui démontre que les trois évangiles, auxquels il refuse de se soumettre, sont aussi anciennement connus, aussi généralement répandus, aussi fidèles que celui de saint Luc : il conclut que tous ces livres ont une pareille authenticité, et qu'ils doivent jouir d'une égale autorité. Mais Marcion, en supposant, sur une fausse interprétation de l'épître de saint Paul aux Galates, que les apôtres avaient inséré des erreurs dans leurs livres, reconnaît l'authenticité de ces mêmes livres.

D'autres, comme les Ebionites et les Encratites, n'admettaient pas les épîtres de saint Paul; mais, dit Origène, c'est parce qu'ils ne reconnaissaient pas cet apôtre comme un homme saint et sage; alors ils ne contestaient pas la vérité de ses épîtres. En rejetant les épîtres de saint Paul, sous le prétexte qu'il était un déserteur de la loi, n'avouaient-ils pas bien clairement que cet apôtre était l'auteur de ses épîtres? Il fallait que l'authenticité du Nouveau

Testament fût bien incontestable, puisque ceux qui lisaient leur condamnation dans ces livres, préféraient accuser les auteurs d'erreurs plutôt que d'inférer de la supposition de leurs livres? Ils savaient non-seulement que la fraude était impossible, car on ne peut l'assigner ni pendant la vie des apôtres, ni après leur mort, puisque les Pères apostoliques l'assurent. Enfin, comment aurait-on pu abuser tant d'Eglises différentes, tant de sectes opposées? D'ailleurs, les apôtres avaient formé des disciples, et chargé des successeurs du gouvernement des Eglises : qui aurait pu leur faire recevoir des ouvrages dont leurs maîtres ne leur auraient jamais parlé? Un cri général se serait élevé contre la fraude, et plus l'Eglise chrétienne se peupla, plus la supposition fut incroyable; car un plus grand nombre de sectes rendit le prétendu concert impossible. Celse, qui écrivait cent ans après Jésus-Christ, ne dit nulle part que les Evangiles sont supposés. Il leur reproche seulement d'avoir changé le contexte primitif: voyez le liv. II d'Origène, n°. 27, et le liv. X de Saint Cyrille d'Alexandrie contre Julien. Vous remarquerez, dans ce dernier, que jamais Julien ne nia l'authenticité des Evangiles.

Alléguera-t-on que, dans les premiers temps du Christianisme, il parut plusieurs écrits at-

tribués, soit à Jésus-Christ, soit à la Sainte-Vierge ou aux Apôtres? Sans doute, les Néophytes du premier siècle recueillaient avec soin ce qu'ils entendaient dire aux Apôtres et aux prédicateurs de la foi; mais ces écrits, quoique faits à bonne intention, n'étaient pas les Evangiles, et c'est à tort qu'on leur a donné ce nom. Ce sont de ces écrits dont les sectaires se sont appuyés, comme Basilide, Cérinthe, Valentin, etc. Mais il n'y avait point encore d'hérésie en l'an 64, époque où Saint Paul écrivit à Timothée. « Il m'a été révélé par le Saint-Esprit que, dans un temps très-prochain, plusieurs abandonneraient la foi pour se livrer à l'esprit d'erreur et à la doctrine des démons; » (1. Thimot. IV., 1.) car si les hérésies eussent existé alors, cet apôtre n'aurait point prédit qu'elles s'élèveraient incessamment. Le dernier des trois Evangiles, celui de Saint Luc a été écrit avant l'an 55; et selon Hégésipe, l'Eglise était encore vierge en l'an 62. Les hérésies, suivant Saint Clément d'Alexandrie, ne commencèrent que sous l'empire d'Adrien. Les écrits des hérétiques eurent à la vérité quelques partisans, mais ce ne fut que dans leur parti. Quelle comparaison peut-on faire de ces sectaires avec l'Eglise universelle, déjà répandue dans la Judée, dans l'Asie, dans la

Grèce, dans l'Italie, en Espagne et dans la Gaule, où l'on révérait nos Evangiles? Mais encore ces hérésies ne niaient point l'authenticité des Evangiles; elles en induisaient seulement de leur silence des choses contraires au Christianisme. Tertullien spécialement a attaqué les livres qu'elles produisaient, et elles n'ont eu qu'une très-courte existence.

Ajoutera-t-on que saint Paul, saint Clément d'Alexandrie, ont cité des paroles de Jésus-Christ, qui ne sont pas relatées dans les Evangiles; mais quoi en inférer? qu'on n'a pas cité tous les miracles et toutes les paroles de Jésus-Christ dans les Evangiles, et que beaucoup ont été transmis oralement. Il y a eu des écrits apocryphes, mais les pères de l'Eglise mettaient une très-grande différence entre ces livres et ceux canoniques. Inférera-t-on de ce que plusieurs Pères, dans leurs écrits, ne citent pas les Evangiles, qu'ils ne les connaissaient pas? Ce serait une pauvre difficulté : il n'est nécessaire d'user de citations que dans les discussions théologiques; on peut s'en dispenser dans des leçons de morale et dans des homélies. N'avons-nous pas entendu Saint Justin et Saint Irénée, attester qu'on lisait chaque dimanche les Evangiles dans les assemblées des fidèles; alors, il n'était plus important de les citer

dans les exhortations qu'on faisait ensuite pour engager à les suivre exactement. Athénagore et saint Clément, que les ennemis du Christianisme citent, apportent une très-grande différence entre les livres où il est question de la Religion chrétienne et nos Evangiles. Nous lisons dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, (Liv. VI, chap. 12) que saint Sérapions, évêque d'Antioche, contemporain de Tertullien et de saint Clément, avait permis aux fidèles de la ville de Rossa la lecture d'un écrit attribué à saint Pierre. Dès qu'il l'eut examiné, il avertit ses diocésains de se prémunir contre l'erreur. « Je reçois Pierre et les autres apôtres, leur dit-il, comme Jésus-Christ lui-même; mais je répudie tous les écrits faussement intitulés de leurs noms; je ne les ai pas reçus des anciens. » Ce passage prouve le respect qu'on portait aux livres canoniques, et l'opinion désavantageuse qu'on avait pour les écrits apocryphes.

Les ennemis du Christianisme, poussés dans leur dernier retranchement, allèguent que les Evangiles sont écrits avec un style trop simple pour être attribués au Saint-Esprit : mais c'est cette simplicité qui étonne; on ne peut que tomber dans l'admiration, lorsqu'on sait que des discours écrits et prononcés avec tant de simplicité, dans le siècle de l'éloquence et du

goût, ont attiré tant de prosélytes au Christianisme. Enfin, l'Evangile n'était point seulement destiné aux grands; ces livres appelaient tout le monde à la vertu, les ignorans, les personnes âgées, les enfans, le peuple comme les grands et les savans. Il fallait parler un langage susceptible d'être compris par tout le monde. Il n'y a pas de doute que si saint Paul eût ambitionné la gloire de l'éloquence, il l'eût atteint facilement; il en donna des preuves à l'aréopage. Le style de l'Evangile est simple, mais nous ne pouvons faire autrement que d'admirer le caractère de grandeur qu'il inspire. « *Jésus étend sa main*, il touche un lépreux, en disant : *je le veux, sois guéris ;* au même instant la lèpre disparaît. « (1) *Jeune homme*, dit-il à un mort qu'on portait en terre, *lève-toi*, *je te le commande ;* le mort se leva, et commença à parler. » (2). Saint Pierre entrant dans le temple de Jérusalem avec saint Jean dit à un boiteux de naissance qui leur demandait l'aumône : *Je n'ai ni or ni argent ; mais ce que j'ai je te le donne :* au nom de Jésus-Christ, *lève-toi*, *et marche*. Il le prend

---

(1) S. Matth. VIII. 3.
(2) Luc. VII. 14.

par la main, le soulève, et aussitôt les jambes et les pieds de cet homme se raffermissent. » (*Art.* III, 6, 7). Quelle pompe de langage pourrait approcher de la simplicité de ces écrits! N'est-ce pas le sublime des choses? Toute l'histoire évangélique est écrite de même.

Objectera-t-on le peu d'ordre et de méthode qui règne dans les Evangiles? mais les évangélistes n'ont pas eu le dessein d'écrire une histoire suivie de Jésus-Christ, mais de rapporter les principaux faits de sa vie, de prouver la mission divine de leur maître, et de faire connaître sa doctrine. Ce désordre apparent, loin d'attaquer la vérité historique, n'est-il pas encore un indice de la candeur et de la sincérité des historiens? Des hommes qui auraient voulu en imposer, auraient agi autrement.

Les auteurs sacrés ont laissé quelques différences dans leurs écrits; mais il y a de l'uniformité sur le fond des choses. S'ils avaient voulu tromper, ils auraient facilement fait disparaître quelques légères variétés. Ils n'ont pas écrit de concert, et les païens n'ont jamais nié qu'ils étaient les auteurs de ces livres, ils ont même cité les Evangiles, et montré la beauté de leur doctrine. Ce fut l'hérésie manichéenne, née dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, et répandue dans le quatrième,

qui commença à attaquer l'authenticité du Nouveau Testament, en voulant lui substituer un Evangile de sa composition, pour favoriser ses erreurs : alors les SS. Pères prouvèrent l'authenticité de nos Evangiles par des argumens victorieux. Saint Augustin, né dans cette secte, après avoir pris connaissance de nos livres canoniques, abandonna cette hérésie, et l'accabla spécialement dans son ouvrage contre le Manichéen Fauste. En voici quelques passages :

« *Cui tamen ne intercluderetur locus, et adimeretur posteris ad quæstiones difficillimas tractandas, atque versandas, linguæ ac styli saluberrimus labor, distincta est à posteriorum libris excellentia canonicæ auctoritatis veteris et novi testamenti; quæ apostolorum confirmata temporibus per successiones episcoporum et propagationes ecclesiarum, tanquàm in sede quâdam sublimiter constituta est; cui serviat omnis fidelis et pius intellectus.* » (St.-Aug., lib. XI, cap. 5.).

Son chapitre 11 du 28e. livre., le chapitre 21 du 32e liv., le chapitre 6 du 33e liv., sont encore plus forts, et prouvent combien sont ridicules les prétentions, les suppositions des Manichéens.

Les Pères de l'Eglise étaient si difficiles à admettre des livres au nombre des canoniques,

qu'ils refusèrent pendant long-temps à placer parmi ces livres des écrits adressés à des citoyens obscurs ou peu connus, ou à des fidèles dispersés en divers lieux, et ce ne fut qu'au Concile de Nycée, qu'ils furent jugés canoniques, quoique du temps d'Origène et d'Eusèbe, ils fussent reçus par le plus grand nombre des Eglises. Ces livres sont : la seconde épître de Saint Pierre, la seconde et la troisième épîtres de Saint Jean, celle de Saint Jacques et de Saint Jude, celle de Saint Paul aux Hébreux et l'Apocalypse.

Ce premier Concile général, tenu à Nicée, ville de la Bythinie dans l'Asie mineure, fut célébré en l'an 325; il dura deux mois et douze jours : il fut composé de 318 évêques de toute la chrétienté, et présidé par le grand Osius, évêque de Cordoue, légat du pape Silvestre. En voici l'inscription, qui se lit dans la bibliothèque du Vatican à Rome : dans ce Ier. concile, qui est celui de Nicée en 325, saint Silvestre étant pape, et Flavius Constantin, surnommé le grand, empereur; Jésus-Christ, fils de Dieu, est déclaré consubstantiel à son Père. L'impiété d'Arius est condamnée, et l'empereur, suivant un décret du Concile, fait brûler les livres des Ariens. »

Le Concile consulta ensuite la tradition des

Eglises au sujet des livres, dont il vient d'être question, et, comme la généralité des Églises les regardaient comme authentiques par une tradition non interompue, il les déclara canoniques. L'Église apportait la plus grande circonspection à recevoir les livres saints : saint Jean, qui survécut trente ans à la ruine de Jérusalem, saint Jean, l'apôtre bien-aimé de Jésus-Christ, convainquit un prêtre d'Asie d'avoir écrit des *actes de saint Paul*, et de sainte Thècle, et il fut déposé. Ce fait est rapporté par Tertullien, et par saint Jérôme.

Les livres saints, qui avaient toujours été très-publics, furent cachés au troisième siècle, lorsque les empereurs ordonnèrent de les brûler, et les ennemis du christianisme supposent que de tout temps, ils ont été tenus secrets; mais nous avons démontré le ridicule de cette supposition.

Jésus-Christ parle d'un Zacharie, fils de Joïada, tué entre le Temple et l'autel de Jérusalem; et comme Joseph l'historien, cite un Zacharie, fils de Barachie, égorgé par la faction des zélés, pendant la guerre des Juifs contre les Romains, les ennemis du christianisme infèrent que l'évangile de saint Mathieu, et celui de saint Luc ont été écrits après la ruine de Jérusalem; mais ne peut-il pas y avoir

eu deux Zacharie, fils de Barachie, tués dans le Temple, ou entre le Temple et l'autel? cela est très-possible; cette futile objection tombe donc d'elle-même. Saint Jérôme rapporte trois opinions sur ce sujet, et pense que le Zacharie, dont a parlé Jésus-Christ, était fils de Joïada, suivant le texte hébreux, et qu'il fut massacré par l'ordre du roi Joas, dans le parvis des prêtres, qui était entre le Temple et l'autel.

Les ennemis du christianisme infèrent encore des variantes, qui se trouvent en grand nombre dans les livres canoniques, qu'il y a eu des falsifications. Mais nommeront-ils ainsi des fautes de copistes, et voudraient-ils que Dieu opérât un miracle en faveur de chaque traducteur? N'est-il pas de sa sagesse de n'en opérer que lorsqu'ils sont nécessaires? Si ces traductions dénaturaient les faits, altéraient la doctrine, corrompaient la morale, l'Église Catholique s'élèverait aussitôt contre ces livres. Mais tous les exemplaires imprimés, et manuscrits du Nouveau Testament, qui existent dans toute la chrétienté, sont absolument semblables; comment un concert aussi unanime aurait-il pu se former pour des changemens, puisqu'il y a tant de communions opposées entr'elles? Ces altérations auraient été impraticables; on a tenté de le faire dans les premiers siècles, et

l'on n'a pu y parvenir. Les exemplaires falsifiés périrent avec les hérésies qui les avaient composés. Les éditions de Mons, celles de Tryphillus, de Tatien, de saint Jérôme, soulevèrent toute l'église; que serait-il arrivé si l'on s'était avisé de vouloir y introduire des altérations importantes? Ces traductions n'auraient eu aucun succès, et Macédonius, évêque de Constantinople, fut chassé de son siége par l'empereur Anastase, quoique peu catholique, pour avoir voulu falsifier les évangiles. (*Liberati breviarium*, cap. 19.)

Ainsi l'évangile est non-seulement revêtu du plus grand caractère d'authenticité; mais les récits, mais les faits, qui y sont mentionnés, portent encore l'empreinte de la plus exacte vérité. Ce ne sont pas seulement les Évangelistes qui ont été témoins des miracles du Sauveur, ce sont tous les apôtres, ce sont les soixante-douze disciples, dont parle saint Luc, c'est le grand nombre de personnes qui suivaient Jésus-Christ, ce sont les cent vingt fidèles, enfermés dans le cénacle lors de l'élection de saint Mathias, (*Act.* I. 15.). Ce sont, dit saint Paul aux Corynthiens, XV. 6, plus de cinq cent d'entre les frères, qui ont vu, conversé avec leur divin maître, après sa résurection; et l'apôtre ajoute que beaucoup sont

encore vivans ; c'est tout Jérusalem qui a vu la résurrection du Lazare ; c'est cette ville entière qui a été témoin du miracle de saint Pierre sur le boiteux de naissance ; personne n'a contredit ces faits. On ne lit, dans l'histoire judaïque de ce temps, aucune contradiction. Si les Juifs avaient cru ces faits faux, ils les auraient contredits, et les ennemis du christianisme se seraient appuyés de leur dénégation. Ce ne sont pas des faits isolés que publient les Apôtres, c'est une suite de faits perpétuellement renouvelés sous leurs yeux, pendant le cours de trois années. Ce ne sont pas des faits inconnus, disait saint Paul, des faits qui se soient passés dans quelque coin obscur, ce sont des miracles opérés à la vue de tout le public, et souvent même en présence des ennemis de Jésus-Christ. Ce ne sont pas des faits préparés et concertés entre l'auteur et l'objet du prodige ; c'est à mesure que l'occasion s'offre à lui, que Jésus-Christ exerce sa puissance miraculeuse sur les malades et sur les morts par son impulsion bienfaisante. Les apôtres, qui publient les faits, y ont joué plusieurs fois un rôle actif. Dans les deux miracles de la multiplication des pains ce sont eux qui ont fait la distribution au peuple, et recueilli les restes. Saint Pierre a marché sur les eaux ; Thomas a porté ses

mains dans les plaies de son maître, et jamais on n'a prétendu que ces témoins étaient attaqués d'asthénie mentale. Ils n'étaient ni insensés ni ignorans, puisqu'ils ont converti des magistrats, des savans, et qu'ils ont changé les mœurs du monde. Ils n'étaient mus par aucun motif d'intérêt temporel, puisqu'ils prêchaient le dénuement de tout, la charité, la pauvreté, et toutes les vertus qui caractérisent d'une manière si sublime le christianisme; leur Maître leur avait prédit qu'ils seraient persécutés et traînés dans les prisons. Ils n'étaient ni des imposteurs, ni des impies, ni des enthousiastes; ils présentaient dans leurs écrits, dans leurs discours, la religion qui donne la plus sublime idée de la divinité, on voyait briller en eux le plus grand zèle à former les hommes à la piété la plus solide et la plus efficace; ils publiaient le code religieux le plus entier, le plus pur, le plus parfait que le monde ait jamais reçu, un code de morale si saint que les incrédules eux-mêmes sont forcés de le respecter et de l'admirer. Ils prêchaient continuellement la sincérité et l'horreur du mensonge; ils annonçaient un Dieu qui lit jusqu'aux fonds des cœurs, et qui abhorre l'hypocrisie. Ils ont toujours donné l'exemple de la vertu la plus sublime et la plus pénible; ils quittent

tout pour suivre Jésus-Christ; leur pauvreté est telle qu'au milieu des rudes travaux de l'apostolat, ils sont obligés encore de travailler de leurs mains pour se nourrir. Ils prêchent la mortification, l'humilité, le pardon des injures, et ils donnent eux-mêmes l'exemple. Leur sincérité est si entière qu'ils racontent eux-mêmes, sans y être obligés, leurs défauts et leurs fautes, leur ignorance, leur lâcheté, leur incrédulité.

Ce qui frappe le plus dans l'évangile est son étonnante simplicité. Les Évangélistes rapportent les faits les plus extraordinaires, les plus merveilleux, comme ils raconteraient des choses ordinaires et communes. Toujours historiens, jamais ils ne font aucune réflexion, ni pour prouver les faits, ni pour en relever l'éclat; jamais ils ne donnent des éloges à leur divin maître; ils se bornent à en tracer la vie sans ordre et sans prétention. C'est dix jours après qu'il a quitté la terre, c'est dans la ville même où il a opéré le plus grand nombre de ses prodiges, et le jour d'une fête solennelle; où se trouve dans Jérusalem un grand nombre d'étrangers, qu'ils les publient. Alors il était facile de vérifier si Lazare avait été ressuscité à Béthanie, puisque cette ville n'est qu'à quinze stades de Jérusalem; si Jésus-Christ

avait guéri un aveugle à Jérico, dans Capharnaum un démoniaque, la belle-mère de saint Pierre, le domestique d'un centenier; s'il avait nourri, dans le désert de Bethsaïde, cinq mille hommes avec cinq pains; s'il avait ressuscité, dans Naïm, le fils d'une veuve, et rendu la vie à Jaïre, fille d'un chef de la Synagogue, etc. Il se trouvait à Jérusalem des habitans de tous ces pays. Mais saint Pierre ne se borne pas à rappeler ces prodiges; il réclame le témoignage des magistrats et des docteurs : vous savez, leur dit-il à plusieurs reprises, ces choses aussi bien que moi; vous l'avez crucifié, et il est ressuscité. Et, lorsqu'ils se sont répandus dans les divers pays, lorsqu'ils étaient loin les uns des autres, se contredisent-ils dans leurs dépositions! Tant de témoins, tant de femmes, pendant beaucoup d'années, ont-ils argué de faux ces dépositions, lorsqu'ils ont été livrés aux supplices? La variété des styles et des narrations, l'omission de circonstances rapportées par les autres, le classement différent des faits prouvent-ils qu'on s'est concerté en les écrivant? C'est avec la conviction intime qu'ils vont attirer sur eux les maux les plus effrayans qu'ils entreprennent leur ministère. L'Esprit Saint me répète, dit saint Paul : «Que les chaînes et les tribunaux m'at-

tendent : mais je ne crains rien de tout cela. Je ne regarde pas ma vie comme plus précieuse que moi, pourvu que je consomme ma carrière, et le ministère de la parole que j'ai reçu de Jésus-Christ. »

Lorsqu'un imposteur veut s'attacher des disciples et faire des prosélytes, il se comporte comme Mahomet, il promet des richesses, des plaisirs, des honneurs, tout ce qui flatte les passions humaines; Jésus-Christ, pour la prédication de son Evangile, employe le moyen contraire. S'il aperçoit des pensées d'ambition dans ses ministres, il s'empresse de les réprimer, et il les encourage à boire le calice d'amertume qu'il doit prendre lui-même. On me dira, peut-être, que d'autres religions ont eu des martyrs : ridicule prétention! plusieurs sont morts en soutenant leurs opinions; les Apôtres se sont fait massacrer pour attester qu'ils avaient vu des faits. Le martyre des disciples de Jésus-Christ prouve leur sincérité; la punition des sectaires n'est que le témoignage de leur entêtement,

S'il était nécessaire de confirmer la sincérité des Apôtres, il nous suffirait de rapporter deux faits d'un genre différent : saint Pierre renie son Maître par faiblesse, et Judas le trahit par avarice. Quelle fut la suite de la

lâcheté de l'un et de la perfidie de l'autre? Ont-ils révélé aux ennemis du Christ quelque chose à son désavantage, l'un pour parvenir aux honneurs, et l'autre pour se délivrer de ses craintes? Au contraire, Judas, de désespoir termine ses jours; et Pierre, à la vue de son Maître, répand des larmes amères de repentir. Se fussent-ils aussi vivement reproché leurs crimes, s'ils n'eussent pas été persuadés entièrement de la réalité de ses miracles et de sa divinité? Peut-on douter du désespoir de Judas, puisque saint Mathieu et saint Pierre attestent à la face des ennemis du christianisme, sans être contredits, que de l'argent rendu par Judas aux Juifs, ils achetèrent, pour la sépulture des étrangers, un terrain qu'on nomme encore le *Champ du sang*.

Le Sanhédrin s'est-il inscrit en faux contre le récit des deux Evangélistes, qui l'accusaient d'avoir mis à mort le Messie, et lui objectaient ses miracles? A-t-il tenté de les châtier? Il allégua seulement que le Christ opérait des prodiges par un pouvoir diabolique. Ouvrons le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem, nous y lirons que le mot *jehovah*, prononcé d'une certaine manière, suffit pour opérer les plus grandes merveilles, et que Jésus-Christ

avait appris le secret de cette prononciation, qui lui faisait faire ses prodiges. *Maimonide*, le plus éclairé de leurs rabins, honteux, sans doute, de cette pitoyable défaite, se borne à dire que le Messie ne devait pas opérer de miracles.

Les aveux des païens ne sont pas moins formels que ceux des Juifs : Celse, qui écrivait environ cent ans après la résurrection de Jésus-Christ, dit qu'il apprit en Egypte l'art de faire des miracles, et qu'il revint en Judée contrefaire le Dieu. (*Origène contre Celse*, liv. 1, n°. 68). Porphyre, dans le troisième siècle, attribuait de même aux prestiges du démon les miracles de Jésus-Christ, et Hiéroclès disait que c'était une bagatelle d'avoir rendu la vué à des aveugles. Julien, ennemi si ardent et si éclairé du Christianisme, trouve que ce n'est pas une œuvre bien merveilleuse d'avoir guéri quelques boiteux et quelques aveugles dans les bourgades de Bethsaïde et de Béthanie, que les Apôtres ont aussi fait des enchantemens, et que saint Paul était le plus grand faiseur de prestiges. (Voir saint Jérôme *contra Vigil.* — Eusèbe *contra Hieroclem*, — saint Cyrille d'Alexandie, *contra Julianum*, *lib.* VI, — *lib.* X *et lib.* III.) Cette opinion si universelle et si suivie n'est pas un aveu formel de la

réalité des miracles de notre Seigneur? car s'il n'en eût point opéré si publiquement, les ennemis du Christianisme auraient eu recours au moyen de la dénégation, plutôt que de l'accuser de magicien : ainsi ces aveux se lient aux dispositions des témoins oculaires, et aux aveux antérieurs des antagonistes contemporains du Sauveur. Que resterait-il à dire pour démontrer l'authenticité des Evangiles et la certitude des miracles de son auteur? Jésus-Christ, au lieu de faire des sortiléges et des tours d'adresse, opère des miracles de toutes les espèces. Ici, il change l'eau en vin; là, il marche sur les flots, et il y fait marcher ses apôtres. Ailleurs, d'un mot, il apaise une tempête; il nourrit, dans deux endroits différens, avec un petit nombre de pains une multitude nombreuse qui accourait pour l'entendre; il guérit les malades de tout genre, des paralytiques, des lépreux, des aveugles, des muets, des sourds, des boiteux; il ressuscite un homme mort depuis quatre jours, et qui répand l'infection. Il opère ces effets merveilleux, tantôt par une seule parole; tantôt par son attouchement, quelquefois loin de sa vue, et à une grande distance de lui, comme le fils d'un officier de Capharnaum et le domestique d'un centurion; il les opère sans préparation,

à chaque instant, en tous lieux, devant ses apôtres, devant ses disciples, en présence d'un grand nombre de curieux, et même d'ennemis. Y a-t-il, dans la nature, des moyens d'opérer tant de choses si opposées à l'ordre ordinaire qui y est établi, et de les exécuter à sa volonté ! L'incrédule, forcé au silence, a dit que les miracles de Jésus-Christ n'avaient point pour objet d'établir la divinité de sa mission, mais des actes de bienfaisance. Cependant, lorsqu'il marche sur la mer, qu'il en fait tirer une quantité prodigieuse de poissons, ce ne sont plus des actes de charité, et dira-t-on que ces miracles étaient sans objet? Mais lorsque le Sauveur guérit un paralytique, il déclare que c'est pour prouver que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés. (*Luc.* VII. 20, 21, 22.) Lorsque les disciples de saint Jean-Baptiste lui demandent s'il est le Messie, il leur répond par des miracles. Si les Juifs lui demandent ce qu'il est, il dit que les œuvres qu'il fait au nom de son Père, rendent témoignage de lui. S'il ressuscite le Lazare, il annonce qu'il le fait afin que le peuple reconnaisse en lui l'Envoyé divin. Les Apôtres suivent, après lui, la même marche. Maintenant quel est celui qui, pour atténuer les faits rapportés dans l'Evangile, voudrait

alléguer qu'ils l'ont été par des auteurs chrétiens? Mais, ou les faits étaient vrais ou ils étaient faux : s'ils étaient vrais, ceux qui les ont reconnus vrais ont dû nécessairement, comme saint Paul et autres Juifs, ainsi que les païens convaincus, embrasser la Religion chrétienne, de même que le font journellement beaucoup de Juifs, de Turcs, de Chinois qui ont le bonheur de recevoir la grâce du salut; s'ils ne l'eussent pas embrassé, on leur aurait demandé pourquoi ils ne l'embrassaient pas, et l'on aurait crié à l'imposture, quoiqu'il soit possible qu'un homme reconnaisse une vérité, et ne la suive pas, ce qui arrive chaque jour : triste résultat de la faiblesse humaine! S'ils étaient faux, suivant le fait que nous venons d'établir sur la lâcheté de l'homme, quel est celui qui aurait souffert des supplices inouïs pour soutenir la vérité d'une doctrine qui n'assurait de récompense que dans une autre vie; connaissant la fausseté, il ne devait pas douter d'être réprouvé de Dieu, Être juste, qui a en horreur l'imposture et le mensonge. « Nous ne naissons pas chrétiens, disait le savant Tertullien l'un des païens les plus difficiles à persuader, nous le devenons. » Quadratus, d'abord philosophe athénien, ayant conversé avec plusieurs des malades guéris

ou des morts ressuscités par le Sauveur, se convertit au christianisme, et devint évêque d'Athènes. Il présenta à l'empereur Adrien, vers l'an 126 de notre ère, une apologie de la religion chrétienne, dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Adrien fut si convaincu qu'il voulut visiter Jérusalem, faire rétablir le temple, et qu'il se fixa à Athènes qu'il embellit. Mais tous ces païens, les Juifs qui ont embrassé la religion chrétienne, l'empereur Alexandre-Severe qui la pratiquait en secret, n'ont quitté leur religion qu'après avoir été bien convaincus. Nous venons de prouver que les ennemis du christianisme se sont élevés pour le contredire, et que, ne pouvant nier les miracles ni du Sauveur ni des Apôtres, ils les ont attribués à la magie. S'ils les avaient attribués à une vertu divine, ils auraient cessé d'être juifs ou païens, et les incrédules nous diraient qu'ils sont suspeets, parce qu'ils ont embrassé le christianisme. Or, lorsqu'ils imputent ces miracles à une puissance diabolique, il est évident que leur aveu est fait non-seulement sans prévention favorable, mais encore avec une prévention contraire. Accusera-t-on encore les auteurs qui ont écrit contre l'Evangile d'être du parti du christianisme. Refusera-t-on d'ajouter foi à des témoignages dont on

a reconnu l'autorité irréfragable ? Alors il n'y aurait plus de probité, de sincérité, d'honneur dans ces hommes : c'est de les fuir.

Ils citent à l'appui de leur opiniâtreté, Joseph, historien juif, né en l'an 37 de notre ère, et qui a vécu jusqu'au règne de Domitien; Joseph, de race sacerdotale, et qui descendait par sa mère des Asmonéens. Joseph, à la vérité, était très-érudit et très-sincère, mais en même temps très-prudent, parce qu'il était Juif et soumis au Romains. Cependant il dit : « en ce temps là était Jésus, qui était un homme sage; si toutefois on doit le considérer simplement comme un homme, tant ses œuvres étaient admirables. Il enseignait ceux qui prenaient plaisir à être instruits de la vérité, et il fut suivi non-seulement de plusieurs Juifs, mais encore de plusieurs Gentils. C'était le Christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, celui-ci le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie, ne l'abandonnèrent pas après sa mort : il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient prédit, et qu'il ferait plusieurs autres miracles. C'est de lui que les Chrétiens que nous voyons encore aujourd'hui ont tiré leur nom. (Joseph, Antiquités Judaïques, liv. XVIII, chap. 4; traduc-

tion d'Arnaud d'Andilly.) Des incrédules disent que ce passage a été inséré après-coup dans le livre de Joseph; mais, supposons-le un moment, Joseph nie-t-il les miracles du Seigneur? parle-t-il de sa prétendue imposture? S'il garde le silence, il avoue donc ses miracles? Il reconnaît donc l'Evangile pour vrai, puisqu'il ne la contredit pas. Il rend également un bon témoignage de Jean-Baptiste; et voici comment il s'explique: «Plusieurs Juifs ont cru que cette défaite de l'armée d'Hérode était une punition de Dieu, à cause de la mort de Jean surnommé Baptiste. C'était un homme de grande piété, qui exhortait les Juifs à embrasser la vertu, à exercer la justice, et à recevoir le Baptême, après s'être rendus agréables à Dieu, en ne se contentant pas de ne point commettre quelques péchés, mais en joignant la pureté du corps à celle de l'âme. Ainsi, comme une grande quantité de peuple le suivait pour écouter sa doctrine, Hérode, craignant que le pouvoir qu'il avait sur eux n'excitât quelque sédition, parcequ'ils seraient toujours prêts à entreprendre tout ce qu'il leur commanderait, crut devoir prévenir ce mal, pour n'avoir pas sujet de se repentir d'avoir attendu trop tard à y remédier. Pour cette raison, il l'envoya prisonnier dans la citadelle de Machera, dont

nous venons de parler; et les Juifs attribuèrent la défaite de son armée à un juste châtiment de Dieu d'une action si injuste. (Joseph, Antiquités Judaïques, liv. XVIII, chap. 7).

Cet historien ne parle pas moins favorablement de l'apôtre saint Jacques, au liv. XX. chap. 8, il dit : « il (Ananus) prit le temps de la mort de Festus, et qu'Albinus n'était pas encore arrivé, pour assembler un conseil, dans lequel il fit venir Jacques, frère de Jésus, nommé Christ, et quelques autres; il les accusa d'avoir contrevenu à la loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut infiniment à tous ceux des habitans qui avaient de la piété et un véritable amour pour l'observation des lois. (Joseph, liv. XX, chap. 8.)

Si ce que nous venons de rapporter ne suffit pas pour prouver l'authenticité des miracles de Jésus-Christ et de l'évangile, il est inutile d'insister davantage; mais il faut brûler tous les livres de l'antiquité et des modernes, parce que aucun ne réunit tous les caractères aussi éclatans de la vérité que les Livres saints. Si un seul miracle en faveur du christianisme est véritable, tous les systèmes philosophiques s'écroulent; ils ne faut donc pas s'étonner de la résistance invincible que ses ennemis opposent à sa croyance. *Toutes les preuves pos-*

sibles, disent-ils, *ne peuvent persuader des faits surnaturels à des gens sensés. Un million de témoins oculaires ne doit pas persuader la résurrection d'un mort. Les raisonnemens sont plus sûrs que les yeux.* Ainsi plus de preuves de fait avec les incrédules; cela n'est-il pas pitoyable? Cependant comment est-il possible de croire que les Juifs se soient faits dépositaires des fourberies prétendues des Chrétiens? Qu'on nous demande l'époque de ces admirables prédictions, nous répondrons en quelque sorte comme Jésus-Christ répondit à Caïphe : *Quid me interrogas? Interroga eos*. Demandez à nos plus cruels ennemis si les choses sont comme nous les avons rapportées; qu'ils soient nos juges et les vôtres: *Ecce hi sciunt*. Un avantage qu'a la religion chrétienne, et dont aucune autre ne saurait se vanter, c'est, dit Maupertuis, d'avoir été annoncée un grand nombre de siècles avant qu'on ne la vît éclore, dans une religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie. Qui pourrait raisonnablement alléguer que le malheur de cette nation pouvait arriver naturellement à la suite d'une prédiction hasardée? L'état des Juifs est trop singulier pour être le résultat de quelques circonstances amenées

par le cours ordinaire des choses; car consultons les annales du monde, examinons les fastes de tous les empires, envisageons la marche des événemens humains, et jugeons si l'on vit jamais une nation célèbre, policée, illustrée par de grands événemens, être expulsée entièrement de sa patrie, et déracinée, pour ainsi dire, de son sol natal; mener une vie errante dans tous les royaumes de la terre, y être méprisée de tous les peuples de quelque religion qu'ils soient; être aveuglée au point de garder elle-même, comme un dépôt sacré et divin, le livre qui est le fondement de la religion qu'elle s'obstine à méconnaître; de ne pas entendre ce qu'elle entend, et de ne pas voir ce qu'elle voit. Vit-on jamais un peuple religieux si attaché aux preuves de la véritable religion, et qui en fut en même temps si ennemi; un peuple, dépouillé depuis deux mille ans de son temple, de ses sacrifices, et néanmoins si ferme dans sa religion? Cette singularité est-elle naturelle? Depuis cette dispersion, quels progrés, quelle révolution se sont-ils faits parmi un peuple aussi nombreux, qui puissent le rendre méconnaissable aux hommes du premier siècle de l'Églisè, si ces hommes sortaient du tombeau pour examiner les nations modernes? Aucuns. « Qu'as-tu donc fait,

peuple ingrat, s'écrie M. Bossuet (Discours sur l'histoire). Esclave de tous les pays et de tous les princes, tu ne sers point les dieux étrangers ; comment Dieu, qui t'avait élu, t'a-t il oublié, et que sont devenues ses anciennes miséricordes? Quel crime, quel attentat plus grand que l'idolâtrie te fait sentir un châtiment plus grand ? Tu ne sais, tu ne peux comprendre ce qui te rend Dieu si inexorable. Souviens-toi de cette parole de tes pères : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfans ;* et encore : *nous n'avons pas d'autre roi que César.* Le Messie ne sera pas ton roi; garde bien ce que tu as choisi ; demeure esclave de César et des rois, jusqu'à ce que la plénitude des gentils soit entrée, et qu'enfin tout Israël soit sauvé. » *Donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israël salvus fieret.* (Saint Paul. Rom. XI.

Malheureux peuple ! tu n'as plus ni sceptre ni couronne depuis longues années ; tu as cessé d'être assemblé en corps de nation ; l'abomination de la désolation s'est appesantie sur ton temple, l'empereur Julien n'a pu le rebâtir : la prophétie de Daniel est accomplie : tu la lis chaque jour et comment se fait-il que tu t'obstines à la méconnaître? Dieu veut donc, suivant le vœu de tes pères, que ta dispersion,

ton attachement inconséquent aux seuls livres de l'ancienne loi, ton obstination singulière, ta prodigieuse multiplication, instruisent toutes les nations de la terre, et multiplient le témoignage, la vérité et l'éxécution de cette prophétie ?

On dira peut-être que les prophètes ont passé rapidement d'une manière à l'autre, et mêlé les prophéties touchant le messie avec d'autres moins importantes; mais, dit saint Chrysostôme, (*In Psal.* 43.) tous les temps n'en font qu'un pour les prophètes; ils les parcourent tous à la fois, le présent, le passé et l'avenir, avec la même facilité.

Si des incrédules ont dit que des prophéties, telles que la destruction de Ninive, l'arrivée de Jésus-Christ sur les nuées, la fin prochaine du monde, ont été démenties par l'événement; c'est qu'ils n'avaient point lu les chapitres 3 et 4 de Jonas, où Dieu lui-même répond à cette futile objection. La ruine de Ninive n'avait été arrêtée dans les décrets de Dieu qu'en cas que les habitans ne se fussent point empressés de se corriger, et qu'ils n'avaient pas compris le sens des mots *arriver sur les nuées*, qui dans le style de l'Ecriture et de toutes les langues, signifient *arriver avec une grande gloire*. Jésus-Christ s'en explique lui-même,

au rapport de saint Mathieu, *cum virtute multâ et majestate*. C'est ce qui a été accompli, lorsque, peu d'années après son ascension glorieuse, le peuple juif a été dispersé, lorsqu'il a établi sa religion par toute la terre malgré les raisonnemens des philosophes, malgré la puissance des empereurs, malgré la conspiration des juifs et des païens; lorsque son nom et sa croix furent placés dans le diadème des rois, et adorés de toutes les nations de la terre. La fin du monde présentera un nouvel accomplissement de cet oracle, dans l'arrivée du juge des vivans et des morts.

De quelque manière qu'on explique ces paroles : *Non præteribit generatio hæc; donec omnia fiant*, soit qu'on entende toute la race des Juifs, soit qu'on entende le dernier âge du monde, qui est le règne du christianisme, la vérité de la prophétie subsiste également. La génération qui vécut avec Jésus-Christ a vu la dispersion des Juifs et l'exaltation de la foi chrétienne. La nation des Juifs subsiste de la manière la plus merveilleuse, et subsistera jusqu'au second avénement du Fils de Dieu. Le christianisme ne finira qu'avec le monde.

Lorsque les Apôtres nous ont prédit la fin du monde comme prochaine, ils se sont exprimés ainsi :

Il y aura, dit saint Pierre, (2, 3.) des séducteurs, esclaves de toutes les passions de leur cœur, qui demanderont où est cet avénement que Jésus-Christ nous avait tant promis? Les hommes meurent et naissent comme autrefois, et quel changement s'est-il opéré depuis le commencement du monde? Mais vous, mes frères, souvenez-vous que mille ans sont devant Dieu comme un seul jour, et un seul jour comme mille ans. Ainsi les Apôtres ont prédit le génie des incrédules : car saint Paul s'explique de même que saint Pierre à ce sujet dans la seconde épître aux Thessaloniciens. Le Sauveur, selon saint Mathieu, a dit que tout le monde s'y tromperait : *De die autem illâ et horâ nemo scit, neque Angeli;* et lorsque saint Jean parle de la dernière heure, il entend précisément le dernier âge du monde, et le règne du christianisme.

LXXII. ENTRETIEN.

Jésus-Christ est le prophète annoncé par Moïse ; il est le Sauveur, le Messie, prédit par les prophètes.

Plus j'examine l'histoire sacrée, plus j'en admire la majestueuse simplicité, plus aussi je suis frappé des caractères de vraisemblance que j'y découvre, de la candeur, de la modestie, de l'humilité des écrivains. Ici, c'est Moïse qui dit aux Israëlites : « Dieu vous enverra un prophète plus grand que moi, vous devez l'écouter. »

Dieu déjà nous l'avait montré dans Isaac; il le fait annoncer par Jacob, dix-neuf siècles avant l'événement.

«Venez tous ici, dit ce patriarche à ses douze enfans (1), venez, afin que je vous annonce ce

(1) Genèse, chap. 49.

qui doit vous arriver. Venez tous ensemble.....
Juda, vos frères vous loueront; votre main sera le joug de vos ennemis; les enfans de votre père vous adoreront.

» Juda est un jeune lion. Vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proie. En vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion et comme une lionne : qui osera le réveiller?

» Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu. C'est lui qui sera l'attente des nations.

» Il liera son ânon à la vigne; il liera, ô mon fils, son ânesse à la vigne. Il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang des raisins. Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents plus blanches que le lait. »

Après avoir annoncé à Zabulon, à Isachar et à Dan la partie de son rêve qui les concernait, Jacob s'écrie :

Seigneur, j'attendrai le salut que vous devez envoyer.

Isaac lui avait parlé, sans doute, du Messie qu'Abraham avait vu, ainsi que Jésus-Christ le dit dans la suite, et ce qui fut un objet de scandale pour les Juifs, qui ignoraient que le Messie *était avant Abraham.*

Jacob continue d'expliquer son rêve; il

parle de Gad, d'Aser, de Nephtali et de Joseph. Il termine ainsi l'article de ce dernier. « Les bénédictions que vous donne votre père surpasseront celles qu'il a reçues de ses pères, *jusqu'à ce que le désir des collines éternelles soit accompli.* Que ces bénédictions soient sur la tête de Joseph, sur la tête de celui qui est *comme un Nazaréen* entre ses frères. »

Dieu, qui voulait que ses serviteurs eussent un culte uniforme, et les prêtres une marque distinctive, donna à Moïse sur le mont Sinaï, une règle de conduite et la forme des vêtemens des prêtres. Il choisit Aaron pour grand prêtre, et il fut consacré avec ses enfans. Ne parlons pas des prodiges que le Créateur fit en faveur du peuple qu'il s'était choisi ; mais écoutons un grand Roi avouer ses fautes publiquement, demander le pardon de son crime, implorer la clémence de son Dieu, et tout-à-coup David s'élever pour annoncer, prédire les événemens les plus singuliers, les plus extraordinaires, dix siècles avant Jésus-Christ.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que vos ennemis deviendront votre marche-pied. Que depuis le point du jour jusqu'à la nuit, Israël espère au Seigneur ; car le Seigneur est plein

de miséricorde, et il enverra un Rédempteur tout-puissant. Ce sera lui qui rachetera Israël, en le délivrant de ses péchés. » (Ps. 109).

Quelques jours après, David voit ce divin Rédempteur, et il dit : « Tous les oracles sont accomplis. En effet, ils sont immuables, infaillibles. Ils sont fondés sur la vérité et la justice. Il a envoyé à son peuple un *Sauveur pour le racheter*. Il a fait avec lui une alliance éternelle. » (Ps. 110).

« Le Seigneur a fait connaître le salut qu'il réservait; il a manifesté sa justice aux yeux des nations. Il s'est souvenu de sa miséricode et de la vérité des promesses qu'il avait faites à la maison d'Israël. » (Ps. 97).

» Les Rois de Tarse et les îles lui offriront des présens. Les Rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons. Tous les Rois de la terre l'adoreront. Toutes les nations lui seront assujetties. » (Ps. 71).

Ailleurs, David voit Dieu s'adresser à Jésus-Christ, et lui dire :

« On vous reconnaîtra pour Roi au jour de votre force, lorsque vous serez dans la splendeur des Saints. Je vous ai engendré de mon sein avant la création de l'aurore.

David s'adresse à Jésus-Christ : « le Seigneur a juré, et il ne révoquera pas son serment ;

vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédec. » (Ps. 199).

« Vous qui êtes le très-puissant, ceignez votre épée sur votre cuisse; avancez-vous, et soyez heureux dans vos combats. Etablissez votre règne par *le ministère de la vérité, de la douceur et de la justice. Votre droite vous fera faire* des prodiges miraculeux et étonnants. » (Ps. 44).

Il s'écrie ensuite vers Dieu :

« O Seigneur ! sauvez-moi, ô Seigneur! faites prospérer le règne *de votre Christ.* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » (Ps. 117).

Le Saint Roi, revêtu d'un cilice, avoue ses fautes à toute la terre; il s'humilie devant son Dieu; il se regarde comme le dernier des hommes, et il continue à faire la plus dure et la plus éclatante pénitence de ses fautes.

Quelle sagesse ! quelle éloquence ! quelle humilité dans ces Pseaumes qui sont journellement chantés par les Chrétiens et par les Juifs, leurs plus grands ennemis ! Un homme peut-il parler et se conduire ainsi, sans être inspiré de Dieu, qui est la source de la sagesse ! Avouons que si David n'eût pas péché, il eût été moins grand. Il reconnut après sa chute, la faiblesse de l'homme; et que, ne pou-

vant faire aucun bien sans la grâce de Dieu, l'unique voie de se sanctifier, était de recourir à lui continuellement.

Dieu préparait les voies à son Fils dans l'éternité; il disposait les peuples à le recevoir et à le reconnaître. Il leur envoya ensuite dans le même dessein le prophète Elie, et enfin Elisée. Jonas commença à prophétiser 839 ans avant l'ère chrétienne. On le jeta dans la mer trente-deux ans après; une baleine le reçut, et, après l'avoir conservé pendant trois jours dans ses entrailles, elle le remit vivant au bord de la mer. Dieu envoya ensuite aux Juifs les prophètes Amos, Osée et Joël.

« En ce jour-là, dit le premier, le soleil se couchera *en plein midi*, et je couvrirai la terre de ténèbres, lorsqu'elle devrait être pleine de lumières. » (Ch. VIII).

« J'ai aimé Israël lorsqu'il n'était qu'un enfant, dit Osée, et j'ai rappelé mon fils de l'Egypte. » (Ch. XI).

« Il nous rendra la vie dans deux jours. Le troisième jour, il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence. Nous entrerons dans la science du Seigneur, et nous le suivrons, afin de la connaître de plus en plus. Son lever sera semblable à celui de l'aurore, et il descendra sur nous comme les pluies de l'au-

tomne et du printemps viendront sur la terre. (Osée, Ch. vi).

Isaïe et Abdias succédèrent à ces prophètes, 796 ans avant Jésus-Christ. J'ouvre le livre qui contient les prophéties d'Isaïe, et je lis, entre autres choses :

« Une Vierge concevra et enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ; il mangera le beurre et le miel. » (Ch. vii).

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et il naîtra de sa racine une fleur, sur laquelle l'esprit du Seigneur se reposera. » (Ch. xi).

« Il deviendra votre sanctification ; il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine à ceux qui habitent dans Jérusalem. » (Ch. viii.)

Maison de Sion, tressaillez de joie, et bénissez Dieu, parce que le grand, le Saint d'Israël est au milieu de vous. » (Ch. xii.)

Un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; *il portera sur son épaule la marque de sa principauté.* Il sera appelé l'admirable, le conseiller, *le Dieu fort*, *le père du siècle futur*, et le prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin. Il s'asseyera sur le trône

de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice. (Ch. IX).

« *Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient les ombres de la mort.* » (Ch. IX).

« Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élevera au-dessus des collines. *Toutes les nations y accourront en foule, et plusieurs peuples y viendront*, en disant : allons, montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion; et *la parole du Seigneur de Jérusalem.* » (Ch. II, v. 2, 3).

« Il s'élevera devant le Seigneur comme un arbrisseau, *et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche. Il est sans éclat; nous l'avons vu : il n'avait rien qui attirât l'œil*, et nous l'avons méconnu. » (Ch. LIII).

« L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction. Il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour prêcher la grâce aux

Ezéchiel leur dit, la cinquième année de la captivité de Babylone :

» *Je répandrai sur vous de l'eau pure*, et vous serez purifiés de toutes vos souillures. *Je vous purifierai des ordures de toutes vos idoles*. Je vous donnerai un cœur nouveau, et *je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous*. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. » (Ch. XXXVI).

Le prophète Aggée, 515 ans avant Jésus-Christ, leur prédit des choses non moins positives :

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples ; le désiré de toutes les nations viendra. » (Ch. II).

Examinons maintenant si toutes ces prophéties, qui sont dans les mains des plus grands ennemis du Christianisme, se rapportent à Jésus-Christ. Les prophètes avaient également annoncé qu'il aurait un précurseur pour annoncer et préparer son ministère. Dieu, dans sa sagesse, avait fait choix du fils du grand prêtre Zacharie. Mais sa femme était stérile ; tous deux, ils étaient avancés en âge, lorsqu'un ange annonça à ce sacrificateur, pendant qu'il

offrait des parfums au Seigneur dans le temple, qu'il allait avoir un fils, et qu'il l'appellerait *Jean*, c'est-à-dire, donné par une grâce particulière de Dieu. Zacharie, étonné, demanda des preuves de la certitude de ce fait, et il devint tout-à-coup muet. Il parut dans cet état en présence de ceux qui l'attendaient hors du temple.

Tout était tranquille dans le monde entier. Les petits royaumes de l'Orient étaient confondus dans l'Empire romain. Le temple de Janus était fermé. Les peuples jouissaient du bonheur de la paix, de la douceur du gouvernement d'un seul, et de l'établissement des bonnes lois. Elisabeth, femme de Zacharie, devint enceinte. Le même ange, trois mois avant la naissance de Jean, annonça à Marie, Vierge de la famille de David, qu'elle allait porter dans son sein, et qu'elle mettrait au monde un fils, à qui elle donnerait le nom de Jésus. Elle reçut avec persuasion et humilité la nouvelle de la grâce qui lui était accordée. Elle quitta Nazareth, et se rendit à Hébron, près d'Elizabeth, où elle séjourna trois mois.

Jean naquit : on le fit circoncir; et, au moment, Zacharie, recouvrant la parole, s'écria devant le peuple assemblé, qui fut très-étonné :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël,

de ce qu'il a visité et racheté son peuple, de ce qu'il nous a suscité une corne de salut, un puissant Sauveur dans la maison de David, comme il l'avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été depuis long-temps, de nous délivrer de nos ennemis, et des mains de ceux qui nous haïssent, d'user avec nous de la miséricorde dont il a usé avec nos pères, et de se souvenir de sa sainte alliance, selon qu'il a juré à Abraham, notre père, qu'il nous ferait cette grâce, qu'étant délivrés des mains de nos ennemis nous le servirions sans aucune crainte dans la sainteté, et dans la justice, tous les jours de notre vie, comme étant sous ses yeux.

« Et toi, petit enfant, dit Zacharie, en s'adressant au fils qui lui avait été donné, tu seras appelé le prophète du Très-Haut : car tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer ses voies, pour donner à son peuple la connaissance du salut, en leur annonçant la rémission des péchés par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui ont fait que le soleil levant est venu d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeurent dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. » (Jean, 17).—(Luc 1.).

Marie retourna ensuite, sous la garde de Joseph, son parent, à Nazareth, pour y attendre la naissance de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Cependant elle fut obligée, par un ordre de l'empereur Auguste, de se rendre avec Joseph à Bethléem, afin d'être comprise dans le dénombrement qui devait se faire de tous les habitants du pays. Ce fut là que naquit Jésus, selon la prophétie de Michée, il eût pour berceau une crèche, Marie n'ayant point trouvé de place dans l'hôtellerie. (*Luc II*).

La naissance de cet enfant ne resta cependant pas inconnue. Des bergers qui se tenaient dans les champs, et qui gardaient leurs troupeaux pendant les veilles de la nuit, virent tout-à-coup un ange du Seigneur qui se présenta à eux, et la gloire du Seigneur les environna de sa lumière : ce qui les remplit d'une grande frayeur. Mais l'ange leur dit : n'ayez point de peur, car je viens vous annoncer une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur; vous trouverez l'enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. (*Luc II.*) Au même instant, il se joignit à l'ange une troupe nombreuse de l'armée céleste, louant Dieu, et disant : Gloire

soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bienveillance envers les hommes. (*Luc III*).

Allons, dirent les bergers, jusqu'à Bethléem, et ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant, qui était couché dans une crèche : ils s'en retournèrent ensuite, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient ouï, et de tout ce qu'ils avaient vu, conformément à ce qui leur avait été dit. (*Luc II.*)

Ainsi des hommes, placés dans des circonstances obscures, furent à cet égard les instrumens de la Providence, comme des pêcheurs dans la suite furent appelés à suivre Jésus et à répandre tout ce qu'ils avaient vu, et tout ce qu'ils avaient appris de lui pendant son ministère, afin de prouver aux hommes que Dieu, dans sa bonté, dans sa justice, n'admet aucune acception de personne, et qu'il aime indistinctement le pauvre, qui est humble et juste, comme le riche qui n'emploie ses trésors qu'au soulagement de l'humanité souffrante.

Des hommes instruits, qui habitaient un pays à l'orient de la Judée, les Mages, furent également avertis d'une manière extraordiraire que le Messie venait de naître. Ils accoururent à Jérusalem, et demandèrent où il était; toute la ville fut occupée de ce qu'il rapportèrent,

et le roi Hérode en fut effrayé. Dès que les docteurs de la loi lui eurent confirmé que le Christ, annoncé par les prophètes, devait naître à Bethléem, il envoya les Mages dans l'intention d'apprendre d'eux où était cet enfant.

Les Mages furent conduits à Bethléem par la même lumière qu'ils avaient vue dans leur pays. Elle s'arrêta au-dessus de la maison où était le Christ. « Ils le trouvèrent avec Marie, sa mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. (*Math. II*). Ensuite, ayant été divinement avertis en songe de ne plus aller vers Hérode, ils se retirèrent dans leur pays par un autre chemin. (*Math. V.*) »

Marie, suivant la loi de Moïse, se rendit à Jérusalem pour se purifier, et présenter l'enfant au Seigneur. Il y avait alors à Jérusalem un homme appelé *Siméon*. Il était Juste et craignant Dieu; il attendait la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui; il lui avait révélé qu'il ne mourrait point, qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint au temple par un mouvement de l'esprit, et, lorsque l'enfant Jésus y fut apporté par sa mère et par Joseph, Siméon le prit entre ses bras, et bénit Dieu, en disant : « C'est maintenant Seigneur, que tu » laisseras aller en paix ton serviteur, suivant ta

» parole, puisque mes yeux ont vu ton salut;
» ce salut que tu as destiné pour être présenté
» à tous les peuples, pour être la lumière qui
» éclairera les nations, et la gloire du peuple
» d'Israël. » *Et pour vous*, dit-il à Marie, *une épée vous transpercera l'âme.*

« Anne, prophétesse, fille de Phanuel, survint dans le temple au même moment, et chanta les louanges du Seigneur. Elle parla de Jésus à tous ceux qui attendaient la venue du Messie. » (*Luc II.*)

Hérode, averti de ces choses extraordinaires, Hérode, qui craignait que le Messie ne le détrônât, le fit chercher pour le faire périr. « Mais Marie et Joseph furent avertis par un ange de se retirer en Egypte, et de n'en point sortir jusqu'à ce qu'il le leur dise. » (*Math. II.*)

Hérode, au désespoir de ne point découvrir le Messie, fit tuer dans Bethléem et dans son territoire tous les enfans depuis l'âge de deux ans et au-dessous espérant que Jésus serait une des victimes de cet acte de cruauté

Après la mort d'Hérode, Joseph, averti par l'ange, alla demeurer avec l'enfant et sa mère à Nazareth, ville de Galilée, qui n'était pas sous la domination d'Archélaüs, fils et successeur d'Hérode. C'est là que l'enfant croissait, et que son esprit se fortifiait en sagesse, et que

la grâce de Dieu était en lui; que Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes. *(Luc II.)*

Sa mère et Joseph se rendaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de Pâques; et, quand il eut atteint l'âge de douze ans, ils y allèrent suivant leur coutume dans le temps de la fête. Lorsqu'elle fut passée, ils s'en retournèrent, sans s'apercevoir que Jésus était resté à Jérusalem. Ils marchèrent durant un jour, croyant que Jésus revenait avec quelqu'un de leur compagnie. Ils le cherchèrent ensuite parmi leurs parens et ceux de leur connaissance; mais ne l'y ayant point rencontrée, ils retournèrent à Jérusalem, et le trouvèrent au bout de trois jours dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant, et leur proposant des questions. Tous ceux qui l'entendaient parler, étaient ravis de sa sagesse et de ses réponses. Joseph et Marie l'ayant vu, furent remplis d'étonnement, et sa mère lui dit: « Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Nous vous cherchions; nous étions affligés de votre absence. » Pourquoi, répondit Jésus, me cherchiez-vous? ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon père? Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait. Il s'en retourna ensuite avec eux à Naza-

reth; *car il leur était soumis.* Sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur. *(Luc II.)*

Telle est la seule circonstance que les historiens sacrés rapportent du ministère de Jésus-Christ pendant les trente premières années de sa vie. Elle sert à nous faire connaître que Jésus, pour parvenir à l'âge de la plus grande force, a passé par tous les accroissemens qui y conduisent. Il a éprouvé la première jeunesse dans la médiocrité, et a voulu être exposé à toutes les faiblesses de la nature humaine afin de tracer aux autres les devoirs qu'ils ont à remplir dans ces divers états. Tous ceux qui vivaient avec lui, ou qui l'entendaient parler étaient frappés de ses progrés. Il était soumis à ses parens; il travaillait avec Joseph au métier de charpentier. C'est dans la vie privée de la maison paternelle que Jésus commença à exposer cette morale si douce, si simple, et si conforme aux belles affections que l'auteur de la nature a mises dans le cœur de l'homme. Les Évangélistes ont choisi, entre toutes ses vertus, l'obéissance filiale, parce qu'elle conduit à toutes les autres, et qu'elle sert à conserver à l'homme cette innocence, qui faisait dire à Jésus-Christ : « Laissez venir à moi les petits enfans et tous ceux qui leur ressemblent; car

c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. »

Dèjà ses prophéties se vérifiaient en lui : le sceptre était ôté de Juda, lors de sa naissance; il avait passé dans les mains d'Hérode, Iduméen. Jésus, suivant la prophétie de Jacob, était encore un nâzaréen.

Dieu l'avait rappelé d'Egypte, suivant la prophétie d'Osée, lorqu'il n'était encore qu'un enfant.

Il avait été, suivant Isaïe, enfanté d'une Vierge; il était un rejeton de la tige de Jessé. Les Mages, qui marchaient dans les ténèbres, avaient vu une grande lumière, et le jour s'était lévé pour eux.

Il s'élevait devant le Seigneur comme un arbrisseau, et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche; il était sans éclat; il n'avait rien qui attirât l'œil; on le méconnaissait.

Il était né à Bethléem, suivant la prophétie de Michée, dans le temps prédit par Daniel, et il montait, suivant sa prédiction, comme un rejeton, et comme une racine sortant d'une terre altérée : car la race de David était alors méconnue. A le voir, il n'y avait rien qui portât à le rechercher.

Cette conformité des prédictions avec Jésus-Christ n'est-elle pas frappante, et n'aurait-elle

pas dû engager les Juifs à le reconnaître? Ces faits dans un enfant né pauvre, abandonné, ne pouvaient être attribués à des sortiléges, mais uniquement à la volonté de Dieu. Il était né dans une étable à Bethléem, le 25 décembre, jour prédit par les prophètes ; ces circonstances n'ont été contredites dans le temps par aucun des ennemis du christianisme

Mais les Juifs consultaient leurs propres idées pour juger de la manière dont le Sauveur du monde devait paraître sur la terre; ils s'imaginaient qu'il naîtrait avec la pompe la plus frappante, et que, dès les premiers momens, il serait reconnu par tous les hommes. Ce sont ces manières de penser qui ont trompé plusieurs de ceux qui l'ont vu et entendu. Ce sont ces dispositions à juger des voies de la providence par les idées des hommes qui séduisent encore bien des esprits, et qui ne leur permettent pas de discerner le Sauveur du monde dans cet enfant, faible comme tous les mortels, né dans l'état le moins remarquable, élevé par des parens qui vivaient dans la pauvreté et dans l'obscurité. Et combien aujourd'hui des hommes, jugeant de même que ceux dont nous venons de parler, ne peuvent s'imaginer que le Fils de Dieu, et Dieu comme lui, ait travaillé chez un artisan, comme si les hommes de cette

condition étaient moins devant Dieu que des princes. « Il était dans un état de gloire avant que le monde fut crée. (*Jean XVII.*) Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de servitude, et se rendant semblable aux hommes : il a paru comme un simple homme. » (*Phil II*).

Dieu, voulant prouver aux hommes la frivolité des biens et des grandeurs de la terre, ne devait pas paraître devant eux entouré d'une pompe imaginaire. Il s'est revêtu, au contraire, de toutes les faiblesses de l'humanité, pour apprendre aux hommes à les surmonter; l'homme, par son orgueil, avait offensé le Seigneur, et le Seigneur, par son infinie, son incompréhensible bonté, s'abaisse au-dessous de tous les hommes, afin de racheter leurs crimes. L'homme avait désobéi à son Dieu, et le Seigneur, pour le relever de cette faute, est un modèle d'obéissance envers ses parens, envers les lois établies, puisqu'il ne voulut pas enseigner avant l'âge de 30 ans.

Jésus, Fils de Marie, sans père dans le temps, et Fils de Dieu, sans mère dans l'éternité, commença sa vie humaine par subir une persécution, dont il échappa par sa toute-puissance.

Avant que le Messie exerçât son ministère, Jean-Baptiste retiré, dès sa jeunesse, dans le

désert, y fit entendre sa voix aux environs du Jourdain. « Il y demeura jusqu'au jour où Jésus devait paraître devant le peuple d'Israël. » (Luc. c. 1. v. 80.)

Il avait un habit de poil de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, et il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Les habitans de Jérusalem, de toute la Judée et de tout le pays des environs allaient à lui. Ils confessaient leurs péchés, et ils étaient baptisés par lui dans le Jourdain. (Math. 3).

Il commença son ministère la quinzième année du règne de Tibère-César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée; Philippe, son frère, tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, et Lysanias, tétrarque de l'Abilène; Anne et Caïphe étant souverains sacrificateurs. (Luc 3.)

« Saint Jean baptisait dans le désert, et prêchait le baptême de repentance, pour obtenir la rémission des péchés. (Marc 1), en disant : « Pour moi, je vous baptise d'eau; mais il en vient un autre qui est plus puissant que moi; je ne suis pas digne de délier la courroie de ses uliers. » (Luc 3.)

Ces fonctions de Jean-Baptiste avaient été prédites par les prophètes. » Voici, je vais en-

voyer mon messager, et il préparera le chemin devant moi, et aussitôt le Seigneur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance que vous désirez, entrera dans son temple : voici, il vient, a dit l'Eternel. » (Malachie, 3.)

« La voie de celui qui crie au désert est : préparez le chemin de l'Eternel; dressez dans les solitudes les sentiers à notre Dieu. Toute vallée sera comblée, et toute montagne et tout côteau seront baissés; les lieux tortueux seront redressés, et ceux raboteux seront applanis. Alors la gloire de l'Eternel se manifestera, et toute chair le verra. » (Isaïe, 40.)

Le même esprit règne dans tous ses ministères, et ils ne forment, pour ainsi dire, qu'un même ministère. Ils avaient pour but la conversion des hommes et leur bonheur.

» Levez-vous, disait Isaïe, (chap. 1 et 44.) nettoyez-vous; que je n'aperçoive plus la malice de vos actions! Cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien. Jacob et Israël, retournez à moi, car je vous ai rachetés. »

« Convertissez-vous, disait Jean-Baptiste, car le règne de Dieu approche. Ce fut là le commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. » (Matth. ch. 3, et Marc, ch. 1.)

« Il disait (Jean-Baptiste), en publiant l'Evangile du règne de Dieu, le temps est accom-

pli, et le règne de Dieu est proche. Convertissez-vous, et croyez à l'Evangile. » (Marc.)

C'est encore ce que répétaient les Apôtres en prêchant l'Evangile au nom de leur maître. « Convertissez-vous, disaient-ils, repentez-vous; convertissez-vous, afin que vos péchés soient effacés. » (*Art.* 1 et 3).

Le but de l'Evangile est la conversion du pécheur, sa vie et son bonheur.

« Jésus vint de Galilée le trouver vers le Jourdain, pour recevoir de lui le baptême. » (Matth. ch. III.)

« Jean-Baptiste, prévenu miraculeusement, envoie à sa rencontre deux de ses disciples, et ils lui font cette question : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? » A l'heure même, Jésus, pour donner des témoignages éclatans de sa mission, guérit plusieurs malades, et rend la vue à plusieurs aveugles. Allez, dit-il aux deux envoyés, racontez à Jean ce que vous avez entendu, et ce que vous avez vu : que les aveugles voient; que les boiteux marchent; que les lépreux sont guéris; que les sourds entendent; que les morts ressuscitent; que l'Evangile est annoncé aux pauvres. » (Luc, 7, 19 et suiv.)

« Jean alla à sa rencontre, et se prosterna devant lui. C'est moi qui ai besoin d'être bap-

tisé par vous, et vous venez à moi ! Jésus lui répondit : Ne vous y opposez pas pour le présent; car il faut que vous accomplissiez tous ce qui est juste. Alors Jean ne s'y opposa plus. Dès que Jésus fut baptisé, il sortit de l'eau : à l'instant, le ciel s'ouvrit au-dessus de lui; on vit l'esprit de Dieu descendre comme une colombe, et venir sur lui. En même temps, on entendit une voix du ciel qui disait : C'est ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. » (Matth. ch. 3.)

« Jésus, voulant nous instruire que la vie chrétienne à laquelle il nous appelle, est mêlée d'épreuves, et que nous pouvons en triompher par notre confiance en Dieu, se rendit incontinent dans le désert, et y passa quarante jours et quarante nuits, durant lesquels il fut tenté par l'esprit de malice. » (Marc, ch. 1.)

« Il avait été suivi par deux disciples de Jean-Baptiste, (André, frère de Simon-Pierre et Jean l'évangéliste.) » (Jean, 1 v. 37.)

« Jésus, au sortir du désert, voyant qu'ils le suivaient, se tourna et leur dit : Que cherchez-vous? Ils répondirent : *Rabbi*, c'est-à-dire *maître*, où demeurez-vous? Venez, leur dit Jésus, et voyez. Ils y allèrent, et virent où il logeait. Ils demeurèrent ce jour-là chez lui,

car il était environ la dixième heure du jour. » (Jean, ch. 1.)

Après avoir quitté Jésus, André, rempli de joie, ayant rencontré son frère Simon, lui dit: « nous avons trouvé le Messie. Il le conduisit à Jésus, qui, l'ayant regardé, lui dit : vous êtes Simon, fils de Jonas; vous serez appelé *Céphas*, c'est-à-dire Pierre. » *(Jean, ch. I v. XLII)*

« Le lendemain, Jésus, voulant aller en Galilée, trouva Philippe, et lui dit : *suivez-moi.* Philippe était de la ville de Bethsaïde, d'où étaient aussi André et Pierre. » *(Jean, ch. I.)* Philippe, ayant rencontré Nathanaël, lui dit : « nous avons trouvé celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les prophètes: c'est Jésus de Nazareth, fils de Joseph. » *(Jean, ch. I.)*

Nathanaël s'étonne d'entendre dire que le Messie est venu de Nazareth; et il dit : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth? Philippe lui répondit : *venez et voyez.* Jésus, apercevant venir Nathanaël, dit de lui : « voici un véritable Israélite, en qui il n'y a nulle obliquité. » D'où me connaissez-vous, dit Nathanaël. Jésus répliqua : « Je vous ai vu sous le figuier, avant que Philippe ne vous appelât. » Maître, ajouta Nathanaël, vous êtes le Fils de

Dieu; vous êtes le roi d'Israël. *(Jean, ch. I. v. XLIX et L.)*

« En vérité, en vérité, continua Jésus, je vous le dis; vous verrez désormais le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme. « *(Jean, ch. I. v. LII.)*

« Trois jours après ses premiers entretiens avec André, Pierre et Nathanaël, il se fit des noces à Cana, en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples ; et, le vin ayant manqué, la Mère de Jésus lui dit : *ils n'ont plus de vin.* le Messie fit sentir à Marie que le temps où il devait commencer à faire des miracles publiquement, n'était pas encore venu; cependant il changea en vin l'eau qu'il avait fait mettre dans six vases, dont chacun contenait deux ou trois mesures, en présence de tout le peuple, de ses disciples et de saint Matthieu, qui affirme avoir vu ce miracle. — On lui présenta tous les malades, et il les guérit. *(Matth. ch. IV.)* Voilà, dit saint Jean, *(ch. II. v.* 11.*)* — le premier des signes que Jésus fit à Cana en Galilée. Il y manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. Il s'élevait comme un arbrisseau suivant la prédiction d'Isaïe.

Ces prodiges firent accourir le peuple vers Jean-Baptiste. Les principaux de la nation

députèrent vers lui des sacrificateurs et des lévites pour le questionner. « Il en vient un autre plus puissant que moi, leur dit-il, je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et du feu. Il a son van à la main; il nettoiera son aire; il amassera le blé dans son grenier, et il brûlera la paille dans le feu. » *(Luc, 3, v.15 et suiv.)* « Quoi donc! lui dirent les sacrificateurs, êtes-vous Elie? *Non*, dit-il, *je ne le suis point.* Etes-vous le prophète? Il répondit: *non* Sur cela, ils lui dirent: Qui êtes-vous donc, afin que nous rendions réponse à ceux qui nous ont envoyés? Que dites-vous de vous-même? Je suis, répondit-il, la voix de celui qui crie dans le désert: aplanissez le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Isaïe. » *(Jean, ch. 1. v. 19, 23.)*

« Il y a une personne au milieu de vous que vous ne connaissez point: c'est lui qui vient après moi, qui m'a été préféré, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. » *(Jean, ch. 1. v. 26, 27.)*

« Lorsque Jésus paraissait; Jean-Baptiste le montrait à ses disciples et au peuple; en disant: voici l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.

» Tous ceux qui croyaient la prédication de

Jean-Baptiste confessaient leurs péchés, et ils étaient baptisés par lui dans le fleuve du Jourdain, du baptême de repentance pour obtenir la rémission des péchés. Portez des fruits convenables à la repentance. Ne prétendez pas dire en vous-mêmes, c'est Abraham, qui est notre père ; car je vous déclare que de ces pierres Dieu peut faire naître des enfans à Abraham. Déjà la coignée est mise à la racine des arbres. Tout arbre donc qui ne porte pas de bon fruit, sera coupé et jeté au feu. » *(Matth., ch. 3.)*

Que devons-nous donc faire, dirent les sacrificateurs ? Que celui, leur répondit-il, qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. « Il dit aux publicains, dont les fonctions étaient de recevoir les impôts, n'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné ; et aux gens de guerre, n'usez point de violence et de tromperie envers personne, et contentez-vous de votre paie. » *(Luc, ch. 3. v. 10, 11, 13, et 14.)*

C'est ainsi que Jean-Baptiste préparait ceux qui venaient recevoir ses instructions et son baptême aux leçons du Grand-Maître qui, pour première et principale maxime dit : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux : car c'est la

loi et les prophètes. C'est ici le commandement que je vous donne, que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous aime.

Jean Baptiste fit parvenir sa voix jusqu'aux oreilles des grands du monde, et il osa reprocher à Hérode d'avoir enlevé et épousé Hérodias, femme de Philippe, son frère. « Il ne vous est pas permis, lui dit-il, d'avoir la femme de votre frère. Il s'attira par cette sévérité la haine de Hérodias, qui lui tendait des piéges, et qui voulait le faire mourir. Elle ne pouvait réussir, parce que Hérode, persuadé que Jean-Baptiste était un homme juste et saint, le craignait et le considérait. Il faisait même beaucoup de choses par ses avis, et il l'écoutait avec plaisir. Il eut cependant la faiblesse de le faire arrêter et mettre en prison. Lorsque Jean fut dans les liens, il ne cessa de renvoyer ses disciples, qui avaient la liberté de le visiter, à Jésus-Christ comme à leur véritable maître. Ils lui rapportaient tous les miracles opérés à sa volonté. Jean-Baptiste ne parla plus à ses disciples des prophètes ni de ses fonctions; il les envoya à la source de la lumière. Ils ont vu Jésus faire des miracles à volonté : c'est la réponse qu'il leur a donnée; ils sont convaincus; ils sont comblés de joie; ils sont disposés à suivre celui qu'ils viennent de reconnaître

pour le messie. La mort va bientôt enlever leur premier maître ; ils s'attacheront pour toujours à celui qu'ils viennent de trouver, et dans lequel ils ont reconnu le pouvoir du maître de la nature.

Jean-Baptiste ne faisait point de miracles ; il renvoyait ses disciples à Jésus-Christ, afin qu'ils vissent ces actes extraordinaires, qui formaient un témoignage plus grand que le sien, et qu'ils apprissent par-là de Dieu même que Jésus était celui qui devait venir. C'était la démonstration la plus frappante à laquelle les Juifs pouvaient reconnaître l'envoyé de Dieu. C'est ce que Jésus-Christ lui-même exprima en ces termes : « Vous avez renvoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, ce n'est point d'un homme que j'emprunte un témoignage. Jean était une lampe allumée qui éclairait, et vous avez bien voulu pour, un peu de temps, vous réjouir à sa lumière : mais j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que mon Père m'a ordonné de faire, ces œuvres là même que je fais, rendent ce témoignage de moi que j'ai été envoyé par mon Père. *(Jean, ch. 8. v. 33, 36)*. Mais si Jean-Baptiste a fait connaître Jésus-Christ, ce divin Sauveur lui a rendu le plus beau témoignage. « Qu'êtes-

vous allés voir dans le désert, dit-il aux Juifs? un prophète. Oui, vous dis-je, un prophète, et même plus qu'un prophète. C'est de lui qu'il a été écrit : je fais marcher devant vous mon envoyé, qui préparera le chemin. Je vous déclare qu'entre tous les hommes, il n'y a point de plus grand prophète que Jean-Baptiste. » *(Luc, ch. VII.)*

Hérodias trouva le moyen de perdre ce divin précurseur. « Hérode, séduit par les grâces avec lesquelles sa fille dansa en sa présence, eut la témérité de lui promettre avec serment ce qu'elle demanderait. Hérodias, consultée par sa fille sur la demande qu'elle devait faire, exigea la tête de Jean-Baptiste. Hérode eut la faiblesse de se croire lié par un jugement téméraire; il ordonna à un de ses gardes de lui apporter la tête de Jean-Baptiste. Le garde se rendit à la prison; il coupa la tête à Jean; il l'apporta dans un bassin, et la donna à la fille, qui la présenta à sa mère. » *(Marc, ch. VI.)*

La manière dont vécut et mourut le précurseur du Messie, était bien propre à écarter de l'esprit des Juifs l'idée d'un roi glorieux, dont ils sont encore remplis. Elle devait servir à fixer leur attention sur tout ce que les Prophètes avaient annoncé de l'état d'humiliation et de souffrance, par lequel le Messie devait

passer. Les dispositions que Jean-Baptiste exigeait d'eux pour se préparer à la venue du Messie tendaient à les éloigner des idées de grandeurs temporelles, qui les plongeaient dans l'illusion. S'il nommait le temps du Messie un royaume, c'était par opposition aux royaumes de la terre. On ne devait point se préparer à recevoir ce roi par l'appareil d'une pompe mondaine, mais par l'humiliation et la repentance. Ce n'était pas un conquérant, un prince fastueux qu'il annonçait : « *C'était l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde* » C'est du règne de Dieu, dont il parlait. *(Matth., ch. IX.)*

» Jésus parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans toutes les synagogues, prêchant l'Evangile *du règne de Dieu*, et guérissant toutes sortes de maladies et d'infirmités parmi le peuple. » *(Matth. ch. IX.)*

Partout il trouvait des hommes à instruire, des objets de son amour et de ses soins. Il exerçait son ministère en allant de lieu en lieu, faisant du bien, (Act. 10.) et il disait à tous : « Le temps est accompli, et le règne de Dieu est proche, convertissez-vous et croyez à l'Evangile. » (Marc, ch. 1.)

Saint Jean le nomme *la parole de Dieu*. « Elle était, dit-il, au commencement avec

Dieu, toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait, n'a été fait sans elle.» (Chap. 1, v. 2. 3.)

Après que Jean-Baptiste eût été mis en prison, Jésus retourna en Galilée, et ce fut dans ce temps qu'ayant trouvé sur les bords du lac de Génézareth, nommé *mer de Galilée*, Simon-Pierre, et André, son frère, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, il leur ordonna de le suivre. Une foule de peuple était accourue vers lui pour l'entendre, et ce fut dans cette circonstance que se fit, par l'ordre de Jésus, une pêche miraculeuse, qui ravit tous ceux qui étaient présens. « Désormais, dit Jésus à ses disciples, vous serez pêcheurs d'hommes. » (Luc, ch. 5.) Sur le champ, ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent. (*Idem.*)

Jésus, au commencement de la seconde année de son ministère, ayant reconnu un homme nommé *Matthieu*, assis au bureau des impôts, lui dit : « Suivez-moi; il se leva et le suivit. » (Matth. 9.)

Jésus, ayant assemblé ses douze Disciples, leur donna le pouvoir de chasser les esprits immondes, et de guérir toutes sortes de maladies et d'infirmités. (Matth. 10. et Luc, ch. 6.)

Après qu'il eut assisté une seconde fois de-

puis l'établissement de son ministère à la fête de Pâques, qui se célébrait à Jérusalem, il se retira avec ses Disciples vers la mer Tibériade, où il fut suivi par une grande foule de peuple de la Galilée, de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée, au-delà du Jourdain. Il y eut aussi un grand nombre de gens des environs de Tyr et de Sidon, qui, ayant ouï parler des choses qu'il faisait, vinrent à lui. (S. Marc, 3.)

La multitude fut si grande qu'il se retira sur une montagne afin d'être mieux entendu. « Vous » serez heureux, dit-il, lorsqu'à mon sujet on » vous chargera d'injures, qu'on vous persé- » cutera, et qu'on dira faussement de vous » toute sorte de mal. Réjouissez-vous, alors, » et faites éclater votre joie, parce qu'une » grande récompense vous attend dans le ciel. » que votre lumière luise aussi devant les » hommes, de telle manière qu'ils voient vos » bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre » Père qui est dans le ciel. Il a été dit : qui- » conque répudiera sa femme, qu'il lui donne » un acte de divorce ; mais moi je vous dis » que quiconque répudie sa femme, si ce n'est » pour cause d'adultère, l'expose à devenir » adultère, et que celui qui épouse cette femme » se rend coupable d'adultère. »

« Des Pharisiens vinrent à lui, et lui dirent, pour le surprendre : « Est-il permis de répudier sa femme pour quelque sujet que ce soit?» Jésus répondit : « L'homme ne doit point sé-
» parer ce que Dieu a joint. C'est à cause de
» la dureté de vos cœurs que Moïse vous a
» permis de répudier vos femmes : car il n'en
» a pas été de même au commencement du
» monde. »

Il leur dit ensuite : « Aimez vos ennemis;
» bénissez ceux qui vous maudissent; priez
» pour ceux qui vous maltraitent, et qui vous
» persécutent, afin que vous soyez enfans de
» votre Père céleste qui fait lever son soleil
» sur les méchans et sur les gens de bien, et
» qui répand la pluie sur les justes et sur les
» injustes. Mais si vous n'aimez que ceux qui
» vous aiment, quelle récompense en aurez-
» vous? Les publicains n'en font-ils pas au-
» tant? Si vous ne faites aceueil qu'à vos frères,
» que faites-vous d'extraordinaire? Les phari-
» siens agissent de même. Soyez donc parfait
» comme votre Père qui est dans le ciel est
» parfait » (*Matth. chap. XIX. v. 3 et suivans.*)

« Prenez garde de faire votre aumône de-
» vant les hommes à dessein d'être vus : au-
» trement vous ne recevrez aucune récom-

» pense de votre père qui est au ciel. » (*Matth. ch. VI.*)

« Votre père sait de quoi vous avez besoin » avant que vous le lui demandiez. Vous devez » lui rendre hommage pour tous les biens qu'il » vous accorde. Que son nom soit sanctifié; » que son règne vienne; que sa volonté soit » faite sur la terre comme au ciel. Donnez-» nous le pain de chaque jour. Pardonnez-» nous nos péchés comme nous pardonnons » à ceux qui nous ont offensés. Si vous par-» donnez aux hommes leurs fautes, votre Père » céleste vous pardonnera aussi les vôtres. » Mais si vous ne pardonnez point aux hommes » leurs fautes, votre Père ne vous remettra-» pas les vôtres.» (*Math. ch. VI. v.* 8 *et suiv.*)

Saint Pierre lui dit à cette occasion : « Sei-» gneur, combien de fois faudra-t-il que je » pardonne à mon frère qui m'aura offensé? » Sera-ce jusqu'à sept fois? Jésus lui répondit: «*Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois* » (Matth. ch. VIII. v. 21, 22.)

Afin de lui faire entendre qu'on ne saurait trop pardonner, Jésus propose encore une autre parabole dans laquelle un serviteur, qui avait obtenu le pardon de son roi dans un cas grave, refuse la même faveur à un autre qui

ne lui devait que cent deniers, et fut enfin condamné pour sa dureté, et livré aux exécuteurs de la justice. « Mon père, qui est dans le » ciel, conclut de là Jésus, vous traitera aussi » de la même manière, si chacun de vous ne » pardonne de bon cœur à son frère ses fau- » tes. » (*Matth. ch. XVIII. v.* 35.)

« Ne vous amassez pas sur la terre des tré- » sors, que les vers et la rouille consument, » et où les voleurs percent et dérobent. Mais » amassez-vous des trésors dans le ciel, où » les vers et la rouille ne gâtent rien, et où les » larrons ne percent et ne dérobent; car où » est votre trésor là sera aussi votre cœur. » Nul ne peut servir deux maîtres; car ou il » haïra l'un et aimera l'autre; ou il s'attachera » à l'un et il méprisera l'autre. Vous ne sau- » riez servir Dieu et Mammon. » (*Matth. ch. VI. v.* 19 *et suiv.*)

« Que servirait-il à un homme de gagner » tout le monde, s'il perdait son âme? Quel » dédommagement lui donnerait-on pour la » perte de son âme? (*Matth. ch. XVI. v.* 26.)

Jésus dit ensuite à ses disciples :

« Ne vous inquiétez point ni à l'égard de la » vie, de quoi vous mangerez et boirez, ni, à » l'égard du corps, de quoi vous vous habil- » lerez. A chaque jour suffit sa peine. La vie

» n'est-elle pas plus que la nourriture, et le
» corps plus que le vêtement? Considérez les
» oiseaux de l'air; ils ne sèment ni ne mois-
» sonnent; ils n'amassent rien dans des gre-
» niers; mais votre père céleste les nourrit.
» Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? Et
» qui de vous par ses inquiétudes peut ajouter
» une coudée à sa taille? A l'égard du vête-
» ment pourquoi vous en mettriez-vous en
» peine? Voyez comment croissent les lis de
» la campagne : ils ne travaillent ni ne filent;
» cependant je vous dis que Salomon même,
» dans toute sa magnificence, n'a jamais été
» si bien vêtu que l'un de ces lis. Or, si Dieu
» prend soin de vêtir de la sorte une herbe
» des champs qui fleurit aujourd'hui, et qu'on
» jetera demain dans le four, combien plus
» prendra-t-il soin de vous, gens de peu de
» foi. Cherchez premièrement le royaume de
» Dieu et sa justice, et toutes choses vous
» seront données ensuite. Ne vous mettez donc
» pas en peine pour le lendemain; car le len-
» demain aura soin de ce qui le regarde. A
» chaque jour suffit sa peine. » (*Matth. chap. VI.*)

« Ne jugez pas, afin que vous ne soyiez
» point jugés; car selon que vous jugerez, on
» jugera, et l'on se servira pour vous de la

» même mesure dont vous vous serez servi
» pour les autres. Tout ce que vous voulez que
» les hommes fassent pour vous, faites-le de
» même pour eux; car c'est la loi et les pro-
» phètes. Celui qui entend ce que je viens de
» dire, et qui le met en pratique, est semblable
» à un homme prudent qui a bâti sa maison
» sur le roc. La pluie est tombée; les rivières
» se sont débordées; les vents ont soufflé, et
» sont venus fondre sur cette maison; cepen-
» dant elle n'est point tombée, parce qu'elle
» était fondée sur le roc. Mais quiconque en-
» tend ce que je viens de dire, et ne le met
» point en pratique, est semblable à un
» homme insensé qui a construit sa maison
» sur le sable. La pluie est tombée; les rivières
» se sont débordées; les vents ont soufflé, et
» sont venus fondre sur cette maison : elle est
» tombée, et la ruine en a été grande. » *(Math. ch. VII.)*

« Lorsque Jésus fut descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit. » *(Matth. VIII.)* « Les scribes et les pharisiens s'assemblèrent, et dirent : Que ferons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire; tout le monde croira en lui. » *(Jean, XI. v. 47 et 48.)*

Cette délibération, connue de Jésus-Christ,

ne l'empêcha pas de faire de nouveaux miracles. « Il guérit le serviteur d'un centenier, la belle-mère de Pierre et divers autres malades. Il s'embarqua ensuite sur le lac de Génézareth, et une multitude le suivit. Une furieuse tempête s'éleva, et tous dirent : *Sauvez-nous, nous sommes perdus*. Alors Jésus parla d'un ton sévère aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme. Tous furent saisis d'étonnement : quel est cet homme, disaient-ils, à qui les vents et la mer obéissent? » *(Matth. VIII.)*

« En vérité, en vérité, ajouta Jésus, je vous dis que *le fils* ne peut rien faire de lui-même ; il ne fait que ce qu'il voit faire *au père*, et *tout ce que le père fait, le fils le fait aussi comme lui*. Les œuvres que mon Père m'a donné le pouvoir de faire, *ces œuvres là même rendent ce témoignage de moi que j'ai été envoyé par mon Père.* » (Jean V.)

« Après que Jésus eut calmé la tempête sur le lac de Génézareth, il revint à Capharnaum, où il fit encore plusieurs guérisons miraculeuses. Telle fut celle qu'il opéra sur un paralytique : le malade impotent et couché sur un lit, se lève à la parole de Jésus-Christ ; il charge son lit, et s'en va à la maison. Le peuple, en voyant cela, fut rempli d'admiration, et glorifia Dieu, qui avait donné aux hommes

un tel pouvoir. Une femme, malade depuis douze ans, persuadée de la puissance de Jésus, toucha le bord de son habit pour être guérie, et ce divin rédempteur l'assura avec bonté que sa foi l'avait sauvée. C'est par cette même foi que le chef de la synagogue lui dit : « Ma fille doit être morte à l'heure qu'il est ; mais venez lui imposer les mains, et elle vivra. » Le bruit de ce miracle se répandit dans tout le pays. *(Matth. ch. IX.)* « Jaïr fut cependant étonné de la résurrection de sa fille. » *(Luc VIII.)* » On reconnut la vérité de ce que Jésus avait dit à Jérusalem peu de mois auparavant : que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et que ceux qui l'auront ouïe vivront. On sentait la vérité de ce qu'il avait ajouté : « *Comme le Père a la vie* en lui-même, il a aussi donné au Fils le pouvoir d'avoir la vie en lui-même. » *(Jean, ch. V.)*

Jésus se présente dans une Synagogue, le jour du Sabbat, et un homme qui avait une main sèche, le pria de le guérir. « Les Pharisiens, pour avoir lieu de l'accuser, lui demandèrent s'il était permis de guérir quelqu'un le jour du Sabbat. Il leur répondit : « Qui est celui d'entre vous, qui, n'ayant qu'une brebis, si elle vient à tomber dans une fosse le jour du Sabbat, ne la prenne et ne l'en retire ? Com-

bien un homme n'est-il pas plus excellent qu'une brebis ? Il est donc permis de faire du bien le jour du Sabbat. Alors il dit à cet homme : *étendez votre main.* Il l'étendit, elle devint saine comme l'autre. Là dessus, les Pharisiens sortirent, et délibérèrent entre eux sur les moyens de perdre Jésus. Ce divin Sauveur, connaissant leur dessein, se retira de là, une grande multitude de gens le suivit, et il guérit tous les malades, mais il défendit expressément au peuple de le faire connaître. Ainsi se vérifia cette prophétie d'Isaïe : (chap. XLII.) voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien aimé, à qui j'ai donné toute mon affection. Je ferai reposer mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera, et ne criera point ; et l'on n'entendra pas sa voix dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau cassé, et il n'éteindra pas le lumignon qui fume encore jusqu'à ce qu'il ait fait triompher la justice, et les nations espéreront en son nom. » (Matth. XII).

Les Apôtres que Jésus avait envoyés deux à deux dans les pays pour prêcher l'Évangile, contribuaient à répandre sa réputation. « Le roi Hérode en entendit parler, car le nom de Jésus était devenu célèbre. » (Marc, chap. VI.) Les uns disaient que Jean-Baptiste

était ressuscité, les autres que c'était Élie, et d'autres qu'un des anciens prophètes était revenu sur terre. » (Luc, chap. IX).

« Hérode était inquiet; il ne savait que croire de Jésus. J'ai fait couper la tête à Jean, disait-il, qui est donc celui-ci dont j'entends dire de si grandes choses? Et il souhaitait de le voir. » (Luc IX).

« Jésus, sachant ce qu'Hérode disait de lui, partit de là dans une barque, et se retira dans un lieu désert. Dès que le peuple le sut, il sortit des villes voisines, et le suivit par terre. Jésus, sortant de la barque, vit une grande foule de peuple. Il en eut compassion, et guérit leurs malades. » (Matth., chap. XIV) « il en fut touché de compassion, parce qu'ils étaient comme des brebis qui n'ont point de berger, et il leur donna diverses instructions. » (Marc, chap. VI).

« Il paraît que cette multitude, si empressée à chercher et à suivre Jésus, venait même de plus loin que des villes voisines. (Marc, chap. III. 7).

» Il rassembla cette multitude, comme un berger rassemble son troupeau; il l'instruisit, et guérit ses malades. Ils l'avaient suivi avec tant d'empressement qu'ils ne s'étaient pourvus d'aucune nourriture. Il se trouvèrent dans un

désert, qui ne pouvait leur en fournir. Jésus ordonne qu'on les fasse asseoir par bandes; il se fait apporter cinq pains et deux petits poissons, c'est-à-dire, toute la nourriture qui était là pour lui et pour ses disciples. Il invoqua Dieu; il bénit ces mets; il les rompit, et il en fit distribuer à cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans. Tous furent rassasiés, et il en resta beaucoup plus qu'il n'y en avait eu d'abord. » (Matth., chap. XIV. — Marc, chap. V. — Luc, chap. IX.

« Ils s'écriaient : celui-ci est vraiment le prophète qui devait venir dans le monde. Ils étaient sur le point de l'enlever pour le faire roi; mais Jésus, sachant cela, se retira seul une seconde fois sur la montagne. » (Jean, ch. VI.) Ses disciples entrèrent par son ordre dans leur barque, pour passer de l'autre côté du lac. Une tempête les accueillit pendant la nuit : Jésus alla vers eux, en marchant sur les eaux. Ils furent troublés lorsqu'ils le virent; mais il les rassura. Il fit marcher Pierre sur les eaux; il entra ensuite dans la barque, et le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque, vinrent à lui, et l'adorèrent, en disant : « vous êtes véritablement le Fils de Dieu. (Matth. XIV).

C'est vers ce temps que se célébra la troi-

sième Pâque depuis le commencement du ministère de Jésus-Christ. Cette troisième année fut remarquable par ses nombreux miracles, et par les leçons sublimes qu'il donna à ses disciples et au peuple. Il guérit aux environs de Tyr et de Sidon, la fille d'une Cananéenne, et un grand nombre d'autres. Il nourrit encore une fois miraculeusement, la multitude qui le suivait. Ce fut aussi dans le cours de cette année qu'il fut transfiguré sur un montagne, en présence de Pierre, de Jacques, de Jean, et qu'il correspondit avec le ciel, et Dieu son Père.

Il se rendit seul à la fête des Tabernacles à Jérusalem, et y fit divers miracles. Le peuple le suivait et l'écoutait avec empressement. Plusieurs crurent en lui, et disaient : « Quand le Christ viendra, fera-t-il de plus grands miracles que ceux que cet homme a opérés? Cet homme est assurément le prophète : c'est le Christ. » (Jean, ch. VII) « Si les uns disaient : « Il est possédé du démon, et il a perdu les sens, pourquoi l'écoutez-vous? » Les autres répliquaient : « Ce ne sont point là les discours d'un possédé : est-ce que le démon peut ouvrir les yeux aux aveugles? » (*Jean, chap.* 10).

Jésus préparait les esprits à considérer le Messie, non comme un prince temporel, qui

devait assurer les biens et les grandeurs de ce monde à ceux qui le suivaient, mais comme un chef spirituel et céleste, qui devait les préparer par les épreuves et les afflictions à des biens plus réels et plus durables. « Les chefs Juifs le cherchèrent pendant la fête, et disaient : où est-il ? On tenait sourdement plusieurs discours parmi le peuple ; car les uns disaient : c'est un homme de bien : les autres, il séduit le peuple. Néanmoins personne ne s'expliquait ouvertement sur son sujet, parce qu'on craignait les chefs des Juifs. » (*Jean*, *chap.* 7).

Après la fête des Tabernacles, le Christ parcourut toute la Judée pour instruire le peuple, et opéra un grand nombre de miracles pour prouver sa mission. Vers le mois de Décembre, il s'approcha de Jérusalem au sujet de la fête de la Dédicace, non seulement pour donner l'exemple de la piété, mais pour faire des instructions au peuple qu'il savait devoir s'y rassembler. On était continuellement occupé de lui. Plus ses merveilles éclataient, plus on désirait de savoir s'il était le Messie qu'on attendait, suivant les prophéties. « Comme il se promenait au Temple dans le portique de Salomon, les Juifs s'assemblèrent autour de lui, et dirent : « Jusques à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens ? Si

vous êtes le Christ, dites-le nous franchement. » (*Jean, chap.* 10).

Il leur répondit : « Le règne de Dieu ne viendra point avec un éclat qui le fasse connaître, et l'on ne dira point : il est ici, ou il est là : car le règne de Dieu est déjà au milieu de vous. » (*S. Luc, chap.* 17).

« Vous ne me croyez-pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Vous ne me suivez pas comme des brebis suivent leur berger, afin qu'il les conduise dans les lieux les plus propres à leur fournir ce dont elles ont besoin. Elles se laissent conduire dans les grands paturages. Mes brebis entendent ma voix ; je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne les ravira de ma main. » (*Jean, chap.* 10)

Après la fête, il quitta Jérusalem et retourna dans la Galilée. « Il s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, au lieu où Jean était lorsqu'il commença à baptiser, et il s'y arrêta. Il vint à lui beaucoup de gens qui disaient : « Jean n'a fait aucun miracle, mais tout ce qu'il a dit de cet homme se trouve véritable. Il y en eut là plusieurs qui crurent en lui. » (*Jean, ch. X.*)

Dès que le temps de sa mort approcha, il

donna à ses Apôtres les instructions qui leur étaient nécessaires.

« Qui dit-on que je suis, leur dit-il ? Ils lui répondirent : les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, les autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Et vous, leur dit Jésus, qui croyez-vous que je sois ? Simon Pierre, prenant la parole, dit : vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas ; car ce n'est pas la chair et le sang, qui vous ont révélé cela, mais mon père qui est dans le ciel. » *(Matth. ch. XVI.)*

Il leur défendit de dire à personne que lui Jésus était le Christ. Dès lors il commença à leur découvrir qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il y souffrît beaucoup de la part des sénateurs, des souverains sacrificateurs et des scribes ; qu'il y fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Pierre, l'embrassant, lui dit : « à Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera point. » Mais Jésus, se tournant, dit à Pierre : « retirez-vous de ma » présence, Satan, vous me scandalisez. Vous » n'entrez pas dans les vues de Dieu, et vous » n'avez que des pensées humaines. » *(Matth. XVI.)* « Le Fils de l'Homme doit être livré » entre les mains des hommes, qui le feront

» mourir, et il ressuscitera le troisième jour. Alors ses diciples furent très attristés.» (*Matth. ch. XVII.*)

Dès que Jésus quitta la Galilée pour se rapprocher de Jérusalem, ses disciples en furent alarmés, et lui dirent : « Maître, il n'y a que très-peu de temps que les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous retournez parmi eux. » Comme Jésus persistait dans son dessein, Thomas, appelé *Didyme*, dit aux autres disciples : « Allons-y aussi afin de mourir avec lui. » (*Jean*, *ch.* 11.)

Jésus était encore au-delà du Jourdain, lorsque Lazare, son ami, tomba malade à Bethanie, près de Jérusalem. Ses sœurs, (Marthe et Marie) envoyèrent dire à Jésus : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Jésus répondit : « Cette maladie ne doit pas finir ses jours ; elle doit servir à la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » Jésus demeura encore deux jours après cette nouvelle au même lieu. Il dit ensuite à ses disciples : « Lazare, notre ami, dort; mais je vais l'éveiller. » Les disciples se persuadèrent que la guérison était déjà opérée. Alors Jésus leur dit ouvertement : « Lazare est mort, et je me réjouis à cause de vous de ce que je n'étais pas

là, afin que vous croyiez. Mais allons à lui. » (*Jean*, *ch.* 11.)

Jésus, étant arrivé à Béthanie, trouva qu'il y avait déjà quatre jours que Lazare était dans le tombeau; et, comme Bethanie n'est éloignée que d'environ quinze stades de Jérusalem, plusieurs des Juifs étaient venus voir Marthe et Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Marthe, ayant appris que Jésus venait, alla à sa rencontre. Elle dit à Jésus : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. Je sais même à présent que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. » Jésus lui répondit : « Votre frère ressuscitera : croyez-vous cela, dit-il à Marthe? » — Oui, Seigneur, lui répondit-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu, qui devait venir au monde. (*Jean*, *ch.* 11.)

Lorsqu'il eut dit cela, Marthe s'en alla, et appela secrètement Marie sa sœur, et lui dit : « Le maître est ici, et il vous demande. » A cette parole, Marie alla trouver aussitôt Jésus, qui était resté au même endroit où Marthe l'avait rencontré. Étant arrivée près du Christ, elle se jeta à ses pieds, et lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Jésus, la voyant pleurer elle et les Juifs, qui étaient venus avec elle,

frémit en lui-même, et fut tout ému. (*Jean*, *ch.* 11 *v.* 28 *et suiv.*)

Il leur dit : Où l'avez-vous mis? Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez : alors Jésus versa des larmes. Voyez comme il l'aimait, dirent ils. Quelques-uns de ceux qui observaient la douleur de Jésus s'étonnèrent, et dirent : lui qui a ouvert les yeux de l'aveugle ne pouvait-il point empêcher cet homme de mourir? (*Jean*, *chap.* 11.)

Jésus, en arrivant au sépulcre, frémit de nouveau. On avait placé une pierre sur la grotte où était Lazare; Jésus leur dit : Otez la pierre. Marthe dit à Jésus : Seigneur, il sent déjà mauvais. Ne vous ai-je pas dit, répondit Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu. Ils ôtèrent donc la pierre du lieu où l'on avait mis le mort, et le Christ, levant les yeux au ciel, dit : « Mon père, je te rends grâce de ce que tu m'as exaucé : je sais bien que tu m'exauces toujours; mais je dis ceci pour le peuple qui est autour de moi, afin qu'il croye que c'est toi qui m'as envoyé. » Ensuite il cria à haute voix : *Lazare, sortez*, et le mort sortit ayant les pieds et les mains liés de bandes et le visage enveloppé d'un linge. Jésus dit : « Déliez-le, et le laissez aller. » (*Jean*, *chap.* 11, *v.* 39 *et suivans.*)

Plusieurs des Juifs, qui étaient venus voir Marie, et qui avaient été témoins de ce miracle, crurent en lui. Mais quelques autres allèrent trouver les Pharisiens, et leur rapportèrent l'événement. Alors les principaux sacrificateurs et les Pharisiens assemblèrent le conseil, et dirent : « Que ferons-nous? cet homme fait beaucoup de miracles. Si nous le laissons faire, tout le monde croira en lui, et les Romains viendront détruire ce lieu et notre nation. Et, depuis ce jour-là les Juifs se consultèrent pour le faire mourir. Il ne se montra plus parmi eux, et il s'en alla dans une contrée voisine du désert, à une ville nommée *Ephraïm*, où il demeura avec ses disciples. (*Jean*, *chap.* 11.)

Lorsque la fête de Pâque approcha, il quitta sa retraite. « Comme il était en chemin avec ses Disciples pour aller à Jérusalem, et les précédait, ils furent saisis de frayeur. Alors Jésus assembla autour de lui les douze Apôtres, et leur déclara ce qui devait lui arriver. *Nous allons à Jérusalem*, leur dit-il, *et toutes les choses que les Prophètes ont annoncées du fils de l'homme vont s'accomplir.* » (Marc, ch. 10 et Luc, ch. 18.)

« *Le Fils dn l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes : ils le*

condamneront à la mort, et le livreront aux Gentils. On se moquera de lui; on le fouettera; on lui crachera au visage, et on le fera mourir; mais il ressuscitera le troisième jour. » (Marc, ch. 10, v. 33 et 34.) « Mais ils n'entendirent rien à ces paroles; c'était une énigme pour eux, et ils ne comprenaient point ce discours. » (*Luc*, *ch.* 18.)

« Comme la Pâque du pays était proche, beaucoup de gens du pays étaient allés à Jérusalem pour se purifier. Ils cherchaient Jésus, et ils se disaient les uns aux autres : « Que vous en semble; ne viendra-t-il point à la fête? » (*Jean, ch.* 11, *v.* 55.)

« Six jours avant la Pâque, il se rendit à Béthanie, où était Lazare qu'il avait ressuscité. Une grande multitude de Juifs, ayant su que Jésus y était, y vinrent, non-seulement à cause de lui, mais encore pour voir Lazare. Alors les principaux sacrificateurs délibérèrent de faire mourir aussi Lazare, parce qu'à son occasion plusieurs des Juifs se retiraient d'avec eux, et croyaient en Jésus. » (*Jean*, *ch.* 12.)

Jésus était venu seul et sans bruit à Jérusalem, à la fête des Tabernacles; à celle de Pâque, il se prépara à y entrer au milieu des acclamations du peuple, mais avec humilité,

puisqu'il monta sur un âne, pour remplir la prophétie de Zacharie. » (*Zach. ch.* 9.)

Ces apparences peu remarquables n'éloignèrent point le peuple; il accourut au contraire en foule près de lui. « Des gens en grand nombre étendaient leurs vêtements sur son passage; d'autres coupaient des branches, et en jonchaient le chemin. Ceux qui marchaient devant, et ceux qui suivaient criaient tous : *Hosanna* au fils de David : béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. *Hosanna* au plus haut des cieux. » (*Matth., ch.* 21.)

« Tous les Disciples, qui étaient en grand nombre, transportés de joie, louèrent Dieu à haute voix de tous les miracles qu'ils avaient vus, et criaient : « Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur; paix soit dans le Ciel et gloire dans les lieux très-hauts. » (*Luc*, *ch.* 19.)

« Le peuple, qui était avec lui, rendait témoignage qu'il avait appelé Lazare du tombeau, et qu'il l'avait ressuscité. C'est aussi à raison de ce miracle, que tant de monde alla à sa rencontre. » (*Jean*, *ch.* 12.)

Les Pharisiens, toujours jaloux, s'étaient mêlés avec le peuple, et entendaient ces louanges; de sorte qu'ils dirent entre eux :

« Ne voyez-vous pas que vous ne gagnez rien? tout le monde le suit. » (*Jean*, *ch.* 12.)

« Quelques-uns, qui étaient parmi la foule, lui dirent : Maître, reprenez vos Disciples. Jésus leur répondit : je vous déclare que si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront. » (*Luc*, *ch.* 19.)

« Lorsqu'il fut près de la ville, il pleura sur elle à son aspect, et dit : « Ah! si tu avais reconnu du moins en ce jour qui t'es donné, les choses qui regardent ta paix! maintenant elles sont cachées à tes yeux ; car il viendra un temps malheureux pour toi : tes ennemis t'environneront, et te serreront de toutes parts : ils te détruiront entièrement, toi, et tes enfans qui sont dans tes murs, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps auquel tu as été visitée. » (*Luc*, *ch.* 14, *v.* 41 *et suiv.*)

Dès qu'il fut entré dans Jérusalem, il se rendit au temple, « il en chassa tous ceux qui y vendaient et y achetaient ; il renversa aussi les tables des changeurs, et les siéges de ceux qui y vendaient des pigeons, et il leur dit, il est écrit : « *ma maison sera nommée une maison de prière, cependant vous en faites une caverne de voleurs.* » En même temps, des aveugles et des boiteux vinrent à lui dans

le temple, et il les guérit. » (*Matth.*, *ch.* 21, *v.* 12 *et suiv.*)

« Comme il enseignait tous les jours dans le temple, les principaux sacrificateurs, les scribes et les premiers parmi le peuple, cherchaient à le perdre ; mais ils ne trouvaient aucun moyen de rien faire contre lui, parce que tout le monde était ravi d'admiration lorsqu'il l'entendait parler. » (*Luc*, *ch.* 19, *v.* 47 *et* 48.)

« Il restait le jour à Jérusalem, et se rendait le soir à Béthanie, ou sur la montagne des Oliviers pour y passer la nuit. Dès le point du jour, tout le peuple accourait dans le temple pour l'écouter.» (*Luc, ch.* 21, *v.* 37 *et* 38.)

« Les enfans criaient dans le temple : *Hosanna* au fils de David. Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchèrent à le faire arrêter, mais ils craignirent le peuple, parce qu'ils regardaient Jésus comme un prophète.» (*Matth. ch.* 21.)

» Des prosélytes grecs souhaitèrent de le connaître, et s'adressèrent aux Apôtres. « L'heure est venue, *dit-il*, que le fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis : si le grain de froment ne meurt pas après qu'on l'a jeté en terre, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Celui

qui aime sa vie la perdra; mais celui qui hait sa vie dans ce monde la conservera pour l'éternité. Si quelqu'un est de mes serviteurs qu'il me suive; partout où je serai, celui qui me sert y sera aussi, et si quelqu'un me sert, mon père l'honorera. » *(Jean, XII.)*

Par ce discours, il donnait à entendre à ses Apôtres qu'après sa mort, sa doctrine ferait des progrès beaucoup plus éclatans que durant son ministère; qu'ils seront aussi appelés à souffrir pour contribuer à le faire connaître, moyen infaillible pour parvenir au bonheur éternel; qu'ainsi ils ne devaient pas craindre une mort, qui serait pour eux la source de la vie, et que s'ils la craignaient, ils seraient aussi insensés que ceux qui n'oseraient jeter leur blé en terre par crainte de le perdre. Loin de leur déguiser les impressions naturelles que l'idée des souffrances et d'une mort cruelle font sur l'âme, et voulant, par son exemple, les engager à la résignation et à la volonté de Dieu, il leur dit : « Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je ? Mon père délivre-moi de cette heure; *mais c'est pour cette heure que je suis venu*, mon père *glorifie ton nom.* Alors on entendit du ciel : je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. « Le peuple, qui était présent, et qui avait entendu cette voix,

croyait que c'était un coup de tonnerre; d'autres disaient : un ange lui a parlé. Jésus répondit : *Cette voix ne s'est point fait entendre pour moi, mais pour vous.* » (Jean, ch. XII.)

« Les miracles nombreux et éclatans de Jésus, ne corrigeaient pas les Juifs. Néanmoins plusieurs et même des magistrats crurent en lui; mais, à cause des pharisiens, ils ne se déclaraient point dans la crainte d'être chassés de la synagogue; car ils préféraient la fausse gloire qui vient des hommes que celle qui vient de Dieu. »

Jésus s'adressa au peuple et à ses disciples, et leur dit : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez et faites tout ce qu'ils vous diront : mais ne les imitez pas; car ils disent ce qu'ils faut faire, et ne le font point. Ils tiennent des fardeaux lourds et difficiles à porter, et ils les placent sur les épaules des autres. *Ils ne voudraient pas les remuer* du bout du doigt. Ce qu'ils font c'est pour se faire remarquer des hommes : ils portent de larges philactères, et ils ont de longues franges à leurs manteaux. Ils aiment à tenir les premières places dans les festins, et les siéges distingués dans les synagoges ; à être salués dans les places publiques, et à être appelés par les hommes *notre maître*, *notre*

maître. Mais ne souffrez point, *s'adressant à ses Disciples*, qu'on vous nomme *maîtres;* car vous n'avez qu'un maître qui est le Christ, *et vous êtes tous frères. N'appelez personne sur sur la terre* père, car vous n'en avez qu'un qui est dans le ciel. Ne souffrez pas qu'on vous traite de *Docteurs*; car vous n'avez qu'un seul docteur qui est le Christ. Le plus grand d'entre vous doit être votre *serviteur*. Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme une poule réunit ses poussins sous ses aîles, et vous ne l'avez point voulu! Apprends que le lieu de ta demeure va devenir un désert! » *(Matth., ch.* 23.*)*

Jésus se retira ensuite sur la montagne des Oliviers pour y passer la nuit. Il y donna à ses disciples les plus sublimes instructions;

« Payez le tribut à César; obéissez aux Scribes et aux Pharisiens assis sur la chaire de Moïse. » *(Matth., ch.* 22.*)*

« Je suis venu au monde pour exercer un jugement, par lequel ceux qui ne voient pas verront, et ceux qui croient voir deviendront aveugles. » *(Jean, ch.* 9. *v.* 39.*)*

« Toutes choses m'ont été données par mon

Père ; tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. (*Matth.*, *ch.* 11 *et* 23.) Je vous dis en vérité que si vous avez la foi, vous direz à cette montagne : transporte-toi d'ici là, et elle se transportera, et rien ne vous sera impossible. » (*Matth.*, *ch.* 17.)

Cependant Jésus, à la prière d'un paralytique, revint à Jérusalem, et lui dit : « Vos péchés vous sont remis, pour vous faire voir que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés. Levez-vous ; emportez votre lit, et retournez chez vous. *Le malade se leva, et s'en retourna.* »

« Ce miracle opéré au milieu du peuple, en présence des docteurs de la loi, fit une telle impression que beaucoup de personnes se convertirent. Cependant les docteurs persistaient encore. Jésus dit : « La nation méchante et adultère demande un signe nouveau, et il ne lui en sera point donné. Il ne lui sera plus accordé que celui de Jonas le prophète ; » et, s'en allant, il ajouta : car de même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'homme demeurera dans le sein de la terre trois jours et trois nuits. » (*Matth.*, *ch.* 12.)

« Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils seraient exempts

de péchés, mais ils les ont vues, et ils me haïssent comme ils détestent mon père. » *(Jean, ch.* 15.*)*

Personne n'ignorait la prédiction de Zacharie ; elle est consignée dans les registres des Juifs : « *Fille* de Sion, soyez comblée de joie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse: voici votre roi qui vient à vous; ce roi juste est le Sauveur. Qu'est-ce que le Seigneur a de bon à donner à son peuple, sinon le froment des élus, et le vin qui fait germer les Vierges?» *(Zach., ch.* 9.*)* Il faisait allusion à la grossesse de la Vierge, ou plutôt à l'incarnation du Christ dans le sein d'une Vierge.

Ils connaissaient également la prédiction de David : « Ils ont vu, ô Dieu, votre entrée, l'entrée triomphante de mon Dieu, de mon roi, qui réside dans son sanctuaire. » *(Ps.* 67, *v.* 16.*)*

Par ces mots: *qui réside dans son sanctuaire*, les Pharisiens devaient juger qu'il ne s'agissait point d'un roi temporel, environné des pompes mondaines, mais *du Sauveur qui donne le froment des élus.*

Cette allégresse du peuple indisposa les chefs contre Jésus ; ils appréhendèrent de perdre leur autorité, et lui suscitèrent les plus grandes calomnies, ainsi que le Prophète-Roi l'avait

prédit : « Ils m'ont causé plusieurs maux, au lieu du bien que je leur ai fait. La haine a été la récompense de l'amour que je leur portais.» *(Ps. 108.)*

Jésus dit à ses douze Apôtres : « Celui qui me suit, ne marchera point dans les ténèbres.» *(Jean, ch. 8.)*

« Si vous ne devenez semblables à de petits enfans, vous n'entrerez point au royaume des cieux. » *(Matth., ch. 18 et 19.)*

« Plusieurs me diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, chassé les démons et fait plusieurs miracles? *Je leur répondrai* : je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.» *(Matth., ch. 12.)*

« Celui qui demeure en moi, et en qui je demeure par la grâce sanctifiante, porte beaucoup de fruit : tout arbre qui ne porte point de fruit est coupé pour devenir la pâture du feu. » *(Jean, ch. 15.)*

« Je suis plein de la grâce de Dieu; mais je ne dois la répandre qu'avec sagesse et précaution; priez sans cesse, dans la crainte d'être tentés, parce que vous êtes faibles. Demandez la grâce, et mon Père vous l'accordera : personne ne peut venir à moi, si mon père qui m'a envoyé ne l'attire. » *(Jean, ch. 28.)*

« Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui ; nous y ferons notre demeure. » (*Jean*, *ch.* 14.)

« Que celui qui veut venir à moi, renonce à lui-même. » (*Matth.*, *ch.* 16.)

« Veillez et priez sans cesse pour ne point succomber à la tentation. » (*Matth.*, *ch.* 26.)

« Moi et mon père nous ne sommes qu'un. » (*Jean*, *ch.* 10 *et* 14.)

« Il y en a trois qui rendent témoignage au ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit : ces trois là sont un. » (*Saint Jean*, *epist.* 1. *cap.* 1.)

« J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'avez pas encore assez de force pour les porter. » (*Jean*, *ch.* 16.)

« Il se rendit le jour suivant, celui qui précédait la Pâque, à Bethanie, où il vit Lazare et ses sœurs. Dans le dernier repas qu'il fit avec eux, il quitta son manteau, et, ayant pris un linge, il l'attacha autour de lui ; puis, ayant versé de l'eau dans un bassin, il lava les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge qu'il avait autour de lui. Après donc qu'il leur eût lavé les pieds, et qu'il eût repris son manteau, il se remit à table, et leur dit : « Comprenez-vous bien ce que je viens de faire à votre égard ? Vous m'appelez *Maître* et *Seigneur*, et vous avez raison, car je le suis : si donc je

vous ai lavé les pieds, moi qui suis votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds l'un à l'autre.

» Je vous donne un commandement nouveau, qui est de vous aimer les uns les autres, de sorte que vous vous aimiez comme je vous ai aimés. C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.

» En vérité, en vérité, je vous déclare que l'un de vous me livrera. » Sur cela les Disciples se regardaient l'un l'autre, inquiets de qui il voulait parler. Bientôt après, Jésus se tournant du côté de Judas, lui dit : « Faites ce que vous avez à faire. » Aussitôt Judas sortit. (*Jean*, *chap*. 13.)

Les sacrificateurs cherchaient le moyen de prendre Jésus par surprise et de le faire mourir; mais ils disaient : « Il ne faut pas que ce soit durant la fête, dans la crainte qu'il n'arrive quelque émotion parmi le peuple : Judas s'offrit à le leur livrer. (*Marc*, *chap*. 14.)

Ils eurent de la joie de la proposition de Judas; ils convinrent de lui donner une somme d'argent, et il leur donna sa parole. Il chercha alors l'occasion de le leur livrer sans tumulte, (*Luc*, *chap*. 22.)

Judas livra son maître pour trente deniers,

selon la prophétie de David : « L'homme avec qui je vivais en paix, en qui je me suis même confié, et qui mangeait de mes pains, a fait éclater sa trahison contre moi. » (*Psaume* 40.) Et selon la prophétie de Zacharie : « Ils pesèrent trente pièces d'argent qu'ils me donnèrent pour ma récompense. (*Chap.* 11. *v.* 12.)

Le lendemain, Jésus envoya Pierre et Jean à Jérusalem pour préparer la Pâque, et il s'y rendit le soir avec ses autres Disciples; lorsque l'heure de la manger fut venue, il se mit à table, et les douze Apôtres avec lui. (*Luc*, *chap.* 22.)

Judas osa paraître encore en présence de Jésus, après avoir reçu la récompense du crime que son maître connaissait. Il répéta : « Je vous déclare que l'un de vous me livrera. »

« Alors Jésus indiqua publiquement celui qui le trahirait, et prononça une sentence contre l'action qu'il allait commettre. « Malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est trahi. » (*Luc*, *chap.* 22, *v.* 22.)

Il leur déclara que l'heure était venue, où il ne voulait plus leur parler en figure; mais qu'il allait leur enseigner à découvert les grandes vérités de sa religion.

« J'ai souhaité avec ardeur de manger cette

Pâque avec vous, avant que je souffre. Il prit du pain, et, ayant rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, en disant : « Ceci est mon corps, qui est livré pour vous : prenez et mangez. » (*Jean*, *chap.* 16. — *Luc*, *chap.* 22.)

Il leur donna ensuite le calice, disant : « buvez-en tous, c'est-là mon sang ; le sang, qui doit être le sceau de la nouvelle alliance, et qui sera répandu pour la rémission des péchés de plusieurs » (*Matth.*, *chap.* 26.)

« Ceci est mon corps qui est livré pour vous : Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous. » (*Luc*, *chap.* 12 et 22. — *Marc*, *chap.* 14.)

« Ma chair est véritablement viande, et mon sang est véritablement breuvage : celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. » (*Jean*, *chap.* 6.)

« Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point de vie en vous. » (*Jean*, *chap.* 6. *v.* 54.)

« Le pain que je vous donne est ma chair, qui doit être livrée pour la vie du monde. » (*Jean*, *chap.* 6. *v.* 52.)

Plusieurs des disciples furent étonnés de ces paroles, et disaient entre eux :

« Comment peut-il nous donner sa chair à

manger? Cette parole est dure; qui peut l'entendre? » (*Jean, chap.* 6. *v.* 53 et 61.)

Jésus, qui connaissait leurs pensées, leur dit :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui. Si cela vous scandalise, que sera-ce lorsque vous verrez le Fils de l'homme, monter au ciel, d'où il est descendu. » (*Jean, chap.* 6. *v.* 54, 57, 62, 63.)

« Allez, et baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Si quelqu'un n'est régénéré par l'eau et par l'Esprit Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » (*Jean, chap.* 3. *v.* 5.)

Judas quitta ensuite l'assemblée. Jésus se leva peu après, et imposa les mains sur chacun de ses apôtres, en disant : « Que l'onction que vous avez reçue de Dieu demeure toujours en vous. » (*Jean, ch.* 2, *v.* 27.) « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie de même. » (*Jean, chap.* 20. *v.* 21.) « Mon père et moi ne sommes qu'un. » (*Jean, chap.* 10. *v.* 30.)

« Il n'y aura qu'une bergerie, et qu'un pasteur unique. Celui qui n'entre point par la porte

dans la bergerie, mais qui y monte ailleurs, est un voleur et un larron; or, le voleur ne vient que pour dérober, pour égorger et perdre les brebis. » (*Jean, chap.* 10.) « Il est nécessaire qu'il arrive des scandales. » (*Matth.*, *ch.* 18. *v.* 7.) » On verra de faux Christs et des faux prophètes, qui donneront de si grands signes, et feront tant de prodiges que, s'il était possible, les élus mêmes seraient induits en erreur. » (*Matth.*, *chap.* 24.)

« Paissez, mes agneaux, paissez mes brebis. On vous traduira devant les conseils; vous serez battus dans les Synagogues; vous comparaîtrez devant les gouverneurs et devant les rois, à cause de mon nom, pour rendre en leur présence témoignage de moi; car il faut premièrement que l'Evangile se prêche à toutes les nations. (*Marc, chap.* 13.)

« Guérissez les maladies, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement ces dons, accordez-les de même. (*Matth.*, *ch.* 10.)

« Voici les signes de ceux qui croiront en moi : ils chasseront les démons en mon nom; *ils* parleront de nouvelles langues; ils détruiront les serpens; s'ils boivent un poison mortel, il ne leur fera point de mal; ils imposeront les

mains aux malades, et les malades seront guéris. *(Matth., ch. 16.)*

« Soyez soumis à toute créature à cause de Dieu, particulièrement aux rois et à ceux qui les représentent, parce que telle est la volonté de Dieu. *(S. Pierre, ch. 2.)*

« Allez, enseignez tous les peuples; je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. *(Matth., ch. 28.)*

« Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. je vous envoie comme mon père m'a envoyé. *(Jean., ch. 20.)*

« Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise. *(Luc, ch. 10.)*

« Dites aux peuples de se mettre en garde contre les faux prophètes, parce qu'ils viennent sous la peau de brebis, tandis qu'ils ne sont réellement que des loups ravissans. *(Matth., chap. 7.)*

« Vous êtes Pierre, dit-il à Simon, et sur cette pierre, j'édifierai mon Église : les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. *(Matth, ch. 16.)*

« Je rends grâce à mon Père d'avoir caché la vérité aux sages et aux prudens, pour la révéler aux petits et aux simples. *(Matth., ch.* 11.)

« Celui qui n'écoute pas l'église, qu'il soit à

votre égard comme un païen et un publicain.» (*Matth.*, *ch.* 18.)

« Paissez mes agneaux, paissez mes brebis.» (*Jean*, *ch.* 21.)

« Prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira, sera sauvé, celui qui ne croira pas, sera condamné. » (*Marc*, *ch.* 16.)

« Tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel. » (*Matth.*, *ch.* 18.)

Les Apôtres l'ayant prié de prouver aux Juifs sa mission d'une manière plus éclatante encore, il répondit : « les œuvres que je fais rendent témoignage de moi. » (*Jean*, *ch.* 5.)

« Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole.» (*Jean*, *ch.* 14.)

Ainsi se vérifièrent en Jésus-Christ les prophéties d'Isaïe, entr'autres celle-ci : « J'éleverai un signe parmi eux, et j'enverrai ceux d'entr'eux qui auront été sauvés, vers les nations, dans les mers, dans l'Afrique, dans la Lydie, parmi les peuples armés de flèches, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles les plus reculées, vers ceux qui n'ont jamais entendu parler de moi, et qui n'ont point vu ma gloire. Ils annonceront mon nom aux Gentils, et ils feront venir tous vos frères de

toutes les nations, comme un présent pour le Seigneur. J'en choisirai d'entre eux pour les faire prêtres et lévites; « car les cieux nouveaux et la terre nouvelle que je vais créer, subsisteront toujours devant moi, dit le Seigneur, et les fêtes se changeront en d'autres fêtes, et les sabbats en un autre sabbat. Toute chair viendra se prosterner devant moi et m'adorer, dit le Seigneur.» (*Isaïe*, *ch.* 66. *v.* 19 *et suiv.*)

« Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les oreilles du sourd seront ouvertes; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée. » (*Isaïe, ch.* 35, *v.* 5 *et* 6.)

Jésus ajouta : « Quand l'esprit de vérité sera venu, il vous conduira dans toutes les vérités; car il ne parlera pas de son chef; mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et vous annoncera les choses à venir. Dans peu de temps, vous ne me verrez plus, et peu de temps après, vous me reverrez; car je m'en vais à mon Père. »

Quelques-uns se dirent les uns aux autres : que veut-il nous dire par là? dans peu, vous ne me verrez plus, et peu de temps après, vous me reverrez, parce que je m'en vais à mon Père. Ils disaient donc : que veut

dire ce peu de temps dont il nous parle? Nous ne savons ce qu'il veut dire.

Jésus, connaissant que ses disciples voulaient l'interroger, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire par ces paroles : « Dans peu temps, vous ne me verrez plus, et peu de temps après, vous me reverrez. » Vous êtes maintenant dans la tristesse, mais je vous verrai de nouveau, votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie ; alors vous ne me demanderez plus rien. En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera; jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon nom: demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite. Je vous ai dit ceci en paraboles; mais le temps vient où je ne vous entretiendrai plus en paraboles, et où je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce temps-là, vous demanderez en mon nom; je ne vous dis point que je prierai le Père en votre faveur : car mon Père lui-même vous aime, parce que vous m'avez aimé et que vous avez *cru que je suis venu de Dieu. Je sors du Père;* je suis venu dans le monde; maintenant je laisse le monde, et je retourne au Père.

Alors ses disciples lui dirent : c'est à cette

heure que vous parlez ouvertement, vous n'usez point de paraboles; nous jugeons présentement que vous savez tout, et qu'il n'est pas besoin qu'on vous interroge; c'est pour cette raison que nous croyons que vous êtes venu de Dieu.

Jésus ajouta : « croyez-vous maintenant? le temps va venir, et il est déjà venu, que vous serez dispersés chacun de votre côté, et que vous me laisserez seul; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi. Je vous ai dit ceci, afin que vous ayez la paix en moi: vous aurez des afflictions dans le monde, mais prenez courage; j'ai vaincu le monde.» (*Jean*, *ch.* 16.)

Il dit ensuite, en levant les yeux au ciel: « Mon Père, le temps est venu, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie; comme tu lui as donné pouvoir sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui a donnés; car la *vie éternelle*, *c'est de te connaître pour le seul vrai Dieu*, *et Jésus-Christ que tu as envoyé*; je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'ouvrage que tu m'avais donné à faire; maintenant, mon Père, glorifie-moi, en me faisant jouir auprès de toi de la gloire que j'y ai eue avant que le monde fût créé. » (*Jean*, *ch.* 1, *v.* 5.)

J'ai fait connaître ton nom aux hommes que tu as pris du monde, et que tu m'as donnés; ils étaient à toi, et tu me les as cédés; ils ont gardé ta parole; ils savent présentement que tout ce que tu m'as donné vient de toi : je leur ai communiqué tes desseins, et ils ont cru; ils sont persuadés que je suis venu de toi, et que tu m'as envoyé. C'est pour eux que je te prie; je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont à toi. Tout ce qui m'appartient est à toi, et tout ce qui t'appartient est à moi, et je suis glorifié en eux. » (*Jean, ch.* 17.)

« Je ne suis plus au monde; mais pour eux, ils sont encore dans le monde, mais je vais à toi, Père saint; conserve en ton nom ceux que tu m'as confiés, afin qu'ils soient *un*, *comme nous*. Lorsque j'étais au monde avec eux, je les conservais en ton nom; maintenant je vais à toi, et je dis ceci, étant encore au monde, afin qu'ils participent pleinement à ma joie. Je leur ai donné ta parole, et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas moi-même du monde. Je ne te prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les ai de même envoyés dans

le monde; je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient aussi sanctifiés par la vérité; je ne te prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur prédication, afin que tous ne soient qu'un, comme toi, mon Père : tu es en moi, et moi en toi; que de même il ne soit qu'un en nous, et que le monde croye que tu m'as envoyé. Mon Père, je désire que ceux que tu m'as confiés soient où je serai, afin qu'ils contemplent la gloire que tu m'as donnée, parce que tu m'as aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne t'a point connu: moi, je t'ai connu, et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin qu'ils aient part à l'amour dont tu m'as aimé, et que je sois moi-même en eux.» (*Jean*, *ch.* 17.)

Jésus garda quelque temps le silence, et leur dit : « Je vous serai à tous, cette nuit, une occasion de chute; mais après que je serai ressuscité, je me rendrai avant vous en Galilée. » Pierre, le plus ardent de tous, et qui exprimait ordinairement ses sentimens le premier, répondit à Jésus : « Quand vous seriez pour tous les autres un sujet de chute, vous ne le seriez jamais pour moi. » Jésus lui répliqua:

« Je vous assure que cette nuit même, avant que le coq ait chanté, vous me renierez trois fois. » Pierre repartit avec ardeur : « Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point. » Tous les autres Disciples dirent aussi la même chose. (*Matth.*, *chap.* 26.)

Alors Jésus se prosterna le visage contre terre, et pria en ces termes : « Mon père, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi! Neanmoins que ta volonté soit faite et non la mienne. » Il revint ensuite à ses Disciples après cette invocation, et il les trouva endormis. Il dit à ses trois disciples qu'il avait choisis pour être les témoins les plus particuliers de son angoise, comme il en avait fait choix auparavant pour être les témoins de sa glorieuse transfiguration : « N'avez-vous donc pu veiller une heure avec moi? Veillez et priez afin que vous ne tombiez pas dans la tentation. A la vérité l'esprit est plein de courage, mais la chair est faible. » (*Matth.*, *chap.* 26.)

Jésus s'éloigna une seconde fois, et pria Dieu en disant : « Mon Père, s'il n'est pas possible que j'évite de boire cette coupe, que votre volonté soit faite. » Retournant ensuite à ses disciples, il les trouva endormis ; et réveillés, ils ne savaient que lui répondre. Les

ayant quittés, il s'en alla encore, et fit pour la troisième fois la même prière. Alors un ange, venu du ciel, lui apparut pour le fortifier. Il était dans un grand combat; il redoublait ses prières. Il lui survint une sueur qui coulait comme des gouttes de sang qui tombent à terre. « L'heure est venue, dit-il; le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, dit-il à ses disciples, allons; celui qui me trahit s'approche. » Il sortit de la salle où il faisait la Cène, et alla avec ses disciples au-delà du torrent de Cédron, où il y avait un jardin, et y entra. Il parlait encore lorsque parut une troupe de gens à la tête desquels marchait l'un des douze apôtres, appelé Judas; il vint près de Jésus pour le baiser. Jésus qui savait ce qui devait lui arriver alla à la rencontre de ces gens, et leur dit: qui cherchez vous? Ils lui répondirent: Jésus de Nazareth. C'est moi leur dit Jésus. Ils reculèrent à l'instant, et tombèrent par terre. (*Matth., chap.* 26.—*Marc*, *ch.* 14. —*Luc*, *ch.* 12.—*Jean*, *ch.* 18.)

Lorsque ces gardes furent revenus de leur terreur, Jésus leur demanda encore une fois: Qui cherchez-vous? Ils lui dirent: Jésus de Nazareth. Jésus leur répondit: « Je vous ai déjà dit que c'est moi; si donc c'est moi que

vous cherchez, laissez aller ces gens-ci. » (*Jean*, *ch.* 18, *v.* 7 *et* 8.) Et il dit à Judas : « Vous trahissez le *Fils de l'Homme* par un baiser. » (*Luc*, *ch.* 12, *v.* 48.)

Ses disciples lui dirent : « Seigneur, frapperons-nous avec l'épée. » (*Luc*, *chap.* 12. *v.* 49.)

Pierre, emporté par son ardeur, tira son épée; il en frappa un serviteur du souverain sacrificateur, et lui coupa l'oreille droite. Ce serviteur s'appelait Malchus; mais Jésus dit à Pierre : « Remettez votre épée dans le fourreau. Ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné à boire? » (*Jean*, *ch.* 18.)

Il dit même à tous ses disciples : Arrêtez-vous, et, ayant touché l'oreille de cet homme, il le guérit. (*Luc*, *ch.* 12.)

« Pensez-vous, dit-il, que je ne pourrais pas prier mon Père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges? » (*Matth.*, *ch.* 26.)

« Mais comment se vérifierait, ajoute-t-il, l'Ecriture qui a prédit que ce que vous voyez devait arriver, et que mon règne ne devait pas s'établir par l'épée, mais par la justice et la charité. En même temps, il dit à cette troupe de gens : « vous êtes venu m'arrêter comme un voleur avec des épées et des bâtons. J'étais chaque jour assis parmi vous, enseignant dans

le temple, et vous ne m'avez point arrêté. Or tout cela est arrivé, afin que ce qui est dans les prophéties s'accomplisse.» *(Matth., ch. 26.)*

« Alors tous ses disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. *(Matth., ch. 26, v. 56.)*

« Ceux qui s'étaient saisis de Jésus, le menèrent chez Caïphe, souverain sacrificateur, chez qui les Scribes et les Sénateurs étaient assemblés. Pierre le suivit de loin. Il entra dans la cour du souverain sacrificateur, et il s'y assit avec les domestiques pour connaître l'issue de cet événement. » *(Jean, 28.)*

« Jean le suivit aussi. Ce fut dans cette circonstance que Pierre, hors de lui-même, et craignant peut-être de se voir éloigner de Jésus, le renia jusqu'à trois fois, en disant : je ne sais ce que vous dites. Comme il parlait encore le coq chanta ; alors Pierre se rappela la prédiction du Seigneur : avant que le coq chante, vous me renierez trois fois. Il sortit et pleura amèrement. » *(Luc 22.)*

Jésus fut examiné par Caïphe et les principaux de la nation juive. Dès qu'il fut jour, les Sénateurs se joignirent à ceux qui étaient déjà chez le souverain sacrificateur. On interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus répondit : « J'ai parlé ouvertement à tout le monde ; j'ai enseigné dans les synago-

gues et dans le Temple, où les Juifs se rendent de toutes parts, et je n'ai rien dit en secret, pourquoi m'interrogez-vous? Demandez à ceux qui m'ont entendu parler ce que je leur ai dit : ces gens savent quels discours je leur ai tenus. » Comme il eut dit cela, un des serviteurs donna un soufflet à Jésus, en lui disant: « Est-ce ainsi que vous répondez au souverain sacrificateur? » Jésus répliqua : « Si j'ai mal parlé, faites-le-moi connaître; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *(Jean, ch. 18, v. 19, 23.)*

« Cependant les principaux sacrificateurs, les Sénateurs et tout le conseil cherchaient quelque faux témoignage contre Jésus pour le faire mourir; mais ils n'en trouvaient point de suffisant, bien que plusieurs faux témoins se fussent présentés. » *(Matth. 26.)*

« Plusieurs déposaient faussement contre lui, mais leurs dépositions n'étaient pas suffisantes. » *(Marc, ch. 14.)*

« Quelques-uns parurent alors qui portèrent un faux témoignage contre lui disant : « Nous lui avons ouï dire : je détruirai ce Temple bâti par la main des hommes, et, dans trois jours, j'en rebâtirai un autre, qui ne sera point élevé par la main des hommes. Mais ce témoignage n'était pas suffisant. » Alors, le souverain sa-

crificateur, se levant au milieu de l'assemblée, interrogea Jésus, et lui dit : « Ne répondez-vous rien à ce que ces gens déposent contre vous ? Mais Jésus demeurait dans le silence et ne répondait rien. » *(Marc, ch. 14.—Matth., ch. 27.)*

« Le souverain sacrificateur reprenant la parole, lui dit : je te somme de la part du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. Il leur répondit : si je vous le dis, vous ne me croirez pas, et vous ne me laisserez point aller. » *(Luc, ch. 22, v. 67, 68.)*

« Je suis celui que vous dites ; je vous déclare même que, dans la suite, vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu Tout-Puissant, et venir sur les nues du ciel. » *(Matth., ch. 26, v. 64.)*

Alors le souverain sacrificateur déchira ses habits, disant ; « Il a blasphémé ; nous n'avons plus besoin de témoins. Vous venez d'entendre le blasphême ; que vous en semble ? Il mérite la mort, dirent-ils. » *(Matth., ch. 26, v. 65 et 66.)*

« Tous prononcèrent qu'il méritait la mort. » *(Marc, ch. 14. v. 64.)* « Alors on lui cracha au visage ; on lui donna des coups de poing, et il y en eût qui, après lui avoir bandé les yeux, le souffletèrent, en lui disant : Christ,

devine celui qui t'a frappé. » *(Matth., ch.* 26, *v.* 67. — *Marc., ch.* 14, *v.* 65.*)*

Judas rapporta les trente deniers, et se pendit de désespoir. Les docteurs des Juifs achetèrent avec cet argent le champ du potier, pour y inhumer les étrangers.

Ainsi se vérifia la prophétie du psaume 54 *v.* 4 et 5; ainsi se réalisa ce qu'avait prédit Zacharie, ch. 11 : le Seigneur me dit : « Allez jeter à l'ouvrier en argile cet argent, cette belle somme qu'ils ont cru que je valais, lorsqu'ils m'ont mis à prix. »

Ainsi les prophètes l'avaient annoncé :

« Il est méprisé et rejeté des hommes ; *homme* de douleur, il sait ce que c'est que langueur. Nous nous sommes écartés de lui, tant il était méprisé, et nous ne l'avons rien estimé.

» Il a porté nos langueurs, et a chargé nos douleurs.

» Il n'a point ouvert sa bouche. Il a été mené à la boucherie comme un agneau. Il a été comme une brebis muette devant celui qui la tond. » *(Daniel, ch.* 9.*)*

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes jours à ceux qui m'arrachaient le poil et la barbe. Je n'ai point dé-

tourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » *(Isaïe, ch. 40.)*

« Des témoins injustes, s'étant élevés contre moi, m'ont interrogé sur des choses que j'ignorais. Ils m'ont insulté avec moquerie; ils ont grincé les dents contre moi. » *(Ps. 44.)*

« Je suis devenu un sujet d'opprobre, principalement à mes voisins, et une occasion de frayeur pour ceux dont je suis connu. » *(Ps. 20, v. 14.)*

« Dès le matin, tous les principaux sacrificateurs et les sénateurs de la nation tinrent conseil pour faire mourir Jésus. L'ayant lié, ils le conduisirent à Ponce-Pilate, gouverneur du pays. » *(Matth. ch. 27.)*

« Ils menèrent Jésus de la maison de Caïphe au prétoire. C'était le matin; mais ils n'entrèrent point dans le prétoire, afin de ne pas se rendre impurs, et de pouvoir manger la Pâque. Pilate vint à eux dehors, et leur dit : de quel crime accusez-vous cet homme là ? Ils lui répondirent : si cet homme n'était pas méchant, nous ne vous l'aurions par livré. Sur quoi Pilate leur dit : « examinez-le vous-mêmes, et jugez-le suivant votre loi. Les Juifs lui répondirent. Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne. » *(Jean, ch. 18, v. 28, 31.)*

« Et ils commencèrent à l'accuser, en disant : nous avons trouvé cet homme qui excitait notre nation à la révolte, qui défendait de payer le tribut à César, et qui se disait le Christ, le roi. » *(Luc, ch. 23, v. 2)*

« Pilate, étant rentré dans le prétoire, y fit venir Jésus, et lui dit : êtes-vous le roi des Juifs? Jésus lui répondit : dites-vous cela de votre propre mouvement, ou si d'autres vous l'ont dit de moi ? Suis-je Juif, lui répliqua Pilate? Ceux de votre nation et les principaux sacrificateurs vous ont mis entre mes mains, qu'avez-vous fait? Jésus lui répondit : mon règne n'est pas de ce monde; si mon règne était de ce monde, mes gens auraient combattu pour empêcher que je ne fusse livré aux Juifs; mais mon règne n'est pas d'ici-bas. Alors Pilate lui dit : vous êtes donc roi ? Jésus lui répartit : vous dites vrai; je suis roi : je suis né pour cela, et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est pour la vérité, écoute ma voix. » *(Jean, ch. 18, v. 33.)*

« Pilate donc dit à Jésus : quelle est cette vérité ? Il sortit ensuite pour aller vers les Juifs, et il leur dit : je ne trouve aucun crime en lui. » *(Jean, ch. 18. v. 38.)*

« Mais ils firent de plus fortes instances, et ils dirent : il soulève le peuple, enseignant

par toute la Judée, depuis la Galilée, où il a commencé jusqu'ici. » *(Luc, ch.* 23, *v.* 5.*)*

« Alors Pilate assembla les principaux sacrificateurs, les magistrats et le peuple, et leur dit : vous m'avez présenté cet homme comme un perturbateur ; je viens de l'interroger en votre présence, et Hérode ni moi nous ne le trouvons coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez : je vais donc le mettre en liberté, après lui avoir infligé quelque châtiment. » *(Luc*, *ch.* 23, *v.* 13, 16.*)*

« Ils se mirent à crier : crucifiez-le ; crucifiez-le. » *(Jean, ch.* 19, *v.* 6.*)* Prenez-le vous-mêmes, dit Pilate, et crucifiez-le, car je ne trouve aucun crime en lui. Les Juifs lui répondirent : *Nous avons une loi*, *et*, *selon cette loi*, *il doit mourir, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu.* » (Jean, ch. 19, v. 6 et 7.)

« Pilate, ayant ouï ces paroles, eut encore plus de crainte. » *(Jean, ch.* 19, *v.* 8.*)* « Car il savait qu'ils l'avaient livré par suite de l'envie qu'ils lui portaient.» *(Matth.*, *ch.* 27, *v.* 8.*)*

« Alors il chercha à lui rendre la liberté, mais les Juifs criaient : si vous relâchez cet homme, vous n'êtes pas ami de César, car quiconque se déclare roi conspire contre César. » *(Jean*, *ch.* 19, *v.* 12.*)*

Pilate voulut profiter de la solemnité de la

fête de Pâques, pour, selon le droit qu'il en avait, relaxer Jésus; mais les sacrificateurs et les sénateurs persuadèrent au peuple de demander la liberté de Barrabas, insigne voleur, et de faire périr Jésus.» *(Matth., ch. 27, v. 20.)*

Pilate, convaincu qu'il ne pouvait rien obtenir, que le tumulte, au contraire, augmentait, se fit apporter de l'eau, se lava les mains à la vue du peuple, et dit : *Je suis net du sang de ce juste.* Tout le peuple répondit : que son sang rejaillisse sur nous et sur nos enfans. Alors il donna la liberté à Barrabas, et après avoir fait fouetter Jésus, il le leur livra pour être crucifié. » *(Matth., ch. 27, v. 24, 26.)*

« Il fut d'abord chargé de sa croix, et un homme de Cyrène, nommé Simon, la porta, pour le soulager. » *(Luc, 23, v. 26.)*

« Jésus était suivi d'une grande foule de peuples et de femmes, qui se frappaient la poitrine, et qui pleuraient; mais se tournant vers elle, il leur dit : filles de Jérusalem, ne pleurez point à cause de moi, mais pleurez à cause de vous-mêmes et de vos enfans; car le temps s'approche auquel on dira : heureuses les stériles, et celles qui n'ont point eu d'enfans! Heureuses les mamelles qui n'en ont point nourris? Alors ils diront aux mon-

tagnes : tombez sur nous, et aux collines : couvrez-nous. » *(Luc, 23, v. 27, 30.)*

« On menait en même temps deux criminels qu'on devait faire mourir avec lui : lorsqu'on arriva au Calvaire, on y crucifia Jésus, ainsi que les deux criminels, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ainsi cette parole de l'Écriture fut accomplie ; il a été mis au rang des malfaiteurs. » *(Marc, ch. 15, v. 28. — Isaïe, ch. 53, v. 2.)*

« Pilate fit placer au haut de la croix, un écriteau, sur lequel on lisait ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* » (Jean, ch. 19, v. 19.)

« Les principaux sacrificateurs observèrent à Pilate : n'écrivez pas qu'il est le roi des Juifs, mais qu'il a dit : je suis le roi des Juifs. Pilate leur répondit : ce qui est écrit, est écrit. Après que les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits, dont ils firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique, et, comme elle était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas, ils dirent entre eux : ne la déchirons point, mais tirons au sort à qui l'aura. De sorte que cette parole de l'Écriture fut accomplie : « *Ils ont partagé mes habits entre eux, et ils ont tiré ma robe au sort.* » (Ps. 22, v. 19.) C'est

ce que firent les soldats. » *(Jean*, 19, *v.* 21, 24.*)*

« Les principaux sacrificateurs avec les scribes et les sénateurs se moquaient de lui, et disaient : il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même : s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu : que Dieu le délivre maintenant, s'il l'aime. Car il a dit : je suis le Fils de Dieu. » *(Matth.*, 27, *v.* 39, 43.*)*

Alors se vérifièrent ces autres prophéties :

« En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé comme un étendard devant tous les peuples : les nations viendront lui offrir leurs prières, et son sépulcre sera glorieux. » *(Isaïe, ch.* 11, *v.* 10.)

« Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur, et qui sait ce que c'est que souffrir. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Il a été percé de plaies pour nos iniquités; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment, qui devait nous procurer la paix, est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes : chacun s'était détourné pour

suivre sa propre voix, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger. Il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges. » *(Isaïe, ch. 53.)*

« Je suis un ver de terre et non un homme; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont tous moqués de moi; ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, disaient-ils, que le Seigneur le délivre maintenant, qu'il le sauve s'il est vrai qu'il l'aime. » *(Psaume 20.)*

« Une assemblée de personnes, remplies de malices, m'a assiégé; ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os. Ils se sont appliqués à me regarder et à me considérer. Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe. » *(Ps. 21.)*

Toutes ces prophéties sont dans les mains des Juifs comme dans les nôtres, et cependant, suivant la prophétie du Sauveur, ils restent dans l'endurcissement, et prouvent

continuellement la divinité de Jésus-Christ qu'ils s'opiniâtrent à méconnaître. Mais aussi combien de Juifs ou d'aveugles parmi nous ! Cependant avec quel caractère de vérité ces faits sont rapportés par les Apôtres ! Dans tous leurs écrits respire cette bonté divine, si incompréhensible qu'elle est une pierre d'achoppement pour beaucoup. Ils rapportent, sans observation et avec la même candeur, ce dont les Juifs accusaient leur divin maître, et la répugnance que Pilate témoigna à condamner un juste. S'ils sont coupables eux-mêmes d'avoir abandonné leur Sauveur, ils le disent. Judas, qui le livra, se pend de désespoir ; Pierre, qui le renie trois fois, pleure amèrement. Si le Christ frissonne d'effroi à l'approche de sa mort, ils n'oublient pas de le dire. Si l'un omet une circonstance, l'autre nous la transmet.

Mais continuons notre examen.

« L'un des criminels, qui étaient crucifiés avec le Christ l'interrogeait et disait : si tu es le Christ sauve-toi, et nous avec toi. » *(Luc*, 18.*)*

« L'autre répondit : n'avez-vous point de crainte de Dieu, vous qui souffrez le même supplice ? Pour nous, c'est avec justice que nous avons été condamnés ; nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée ; mais celui-

ci n'a fait aucun mal. Il dit ensuite à Jésus : souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre Royaume. Jésus lui répondit : « Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis. » *(Luc, ch.* 23, *v.* 40, 43.*)*

« La mère de Jésus et la sœur de sa mère, (Marie, femme de Cléopas et mère de saint Jacques) et Marie-Madelaine se tenaient auprès de la croix. » *(Jean, ch.* 19.*)*

« Jésus, ayant jeté les yeux sur sa mère, et sur le disciple qu'il aimait, et qui était près d'elle, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils.* il dit ensuite au disciple : *Voilà votre mère*, et dès-lors ce disciple la prit chez lui. » *(Jean, ch.* 19.*)*

« Enfin, Jésus voyant que tout était achevé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie : *J'ai soif.* Et comme il y avait là un vaisseau plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et la mettant au bout d'une branche d'Hysope, ils la lui présentèrent à la bouche. Jésus, ayant pris le vinaigre, dit : *Tout est accompli.* » (Jean 19.)

En effet, se trouva exécutée cette prédiction du Prophète-Roi : « Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif, ils m'ont donné du vinaigre à boire. » *(Ps.* 68, *v.* 10.*)*

« Jésus, ayant ensuite jeté un grand cri, dit : « Mon Père, je remets mon esprit entre tes mains ; » et, après avoir prononcé ces paroles, il expira. » *(Luc, ch. 23, v. 46.)*

« Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième (midi), il y eut des ténèbres sur tout le pays. En même temps, le voile du Temple se déchira en deux ; la terre trembla ; des rochers se fendirent ; des tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de Saints qui étaient morts ressuscitèrent, et, étant sortis de leurs tombeaux, ils vinrent dans la sainte cité, et furent vus de plusieurs personnes. » *(Matth., ch. 27, v. 45.)*

David avait encore prédit ces circonstances, au pseaume 17, v. 7, 91.

« Dans mon affliction, j'ai invoqué le Seigneur, et j'ai poussé mes cris vers mon Dieu. De son saint Temple, il a exaucé ma voix. Le cri, que j'ai poussé en sa présence, a pénétré jusqu'à lui. La terre a été émue, et elle a tremblé. Les fondemens des montagnes ont été secoués et ébranlés. »

Le Prophète Amos l'avait également annoncé ; « En ce jour là, le soleil se couchera en plein midi, et je couvrirai la terre de ténèbres, lorsqu'elle devait être pleine de lumière. » *(Ch. 8, v. 9.)*

« Or, afin que les corps ne demeurassent pas sur la croix le jour du sabbat (car c'en était alors la préparation, et même ce sabbat était un jour solennel), les Juifs prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes, et de les ôter de la croix. Il vint donc des soldats qui rompirent les jambes à l'un de ceux qui étaient crucifiés avec Jésus, et ensuite à l'autre. Puis étant venu à Jésus, et voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes, mais un des soldats lui perça le côté d'un coup de lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. » *(Jean, ch. 19, v. 31, 37.)*

Les criminels qu'on crucifiait ne mouraient point sur la croix; on n'attendait pas que la faiblesse les fît périr; on leur rompait les membres pour les achever. Jésus ne périt point de faiblesse puisqu'il poussa un grand cri en expirant. Le centurion, étonné de ce miracle, déclara que Jésus était véritablement le Fils de Dieu. Il alla en rendre compte à Pilate, qui ne fut pas moins ému de cette circonstance, et qui recommanda au centurion de lui faire percer le cœur d'un coups de lance pour s'assurer de sa mort. Ainsi ce ne furent pas précisément les Juifs qui ôtèrent la vie à Jésus-Christ; ils le crucifièrent seulement : ce divin Sauveur, après avoir poussé un grand cri, abandonna

son corps. Alors on ne lui rompit pas les os, et (suivant la prédiction de David, pseaume 34. v. 21, et celle de Zacharie, ch. 12. v. 10,) aucun de ses os ne fut rompu, et ils virent celui qu'ils avaient percé.

Comme il était déjà tard, et que c'était le jour de la préparation, c'est-à-dire, la veille du sabbat, Joseph d'Arimathie, qui était un sénateur de considération, et qui attendait le règne de Dieu, eut assez de courage pour aller trouver Pilate, et lui demander le corps de Jésus. (*Marc*, *ch.* 15.)

C'était un homme vertueux et juste, qui n'avait point consenti au dessein des autres ni à ce qu'ils avaient fait. (*Luc*, *ch.* 23, *v.* 50.)

Pilate, étonné que Jésus fût mort aussitôt, fit venir le centenier, et lui demanda s'il y avait long-temps qu'il était expiré, et, ayant appris du centenier ce qu'il en était, il donna le corps à Joseph. (*Marc*, *ch.* 15. *v.* 44.) Alors Joseph ôta de la croix le corps de Jésus, et il l'emporta. (*Marc*, *ch.* 15. *v.* 46.)

Nicodême, pharisien, homme du premier rang parmi les Juifs, (*Jean*, *ch.* 3. *v.* 1.) Nicodême, qui, au commencement, était allé trouver Jésus de nuit, vint aussi, et apporta cent livres d'une composition de myrthe et d'aloës. (*Jean*, *ch.* 19, *v.* 38.)

Ils prirent le corps de Jésus, et l'enveloppèrent de linges, avec des aromates, selon la manière d'ensevelir, qui est ordinaire aux Juifs. Il y avait un jardin au lieu où il avait été crucifié, et dans ce jardin un sépulcre neuf, où l'on n'avait encore mis personne, et comme c'était le jour de la préparation du sabbat des Juifs, et que ce sépulcre était proche, ils y mirent Jésus, et roulèrent une grande pierre pour en fermer l'entrée. *(Jean, ch.* 19. *v.* 40. — 42. — *Matth., ch.* 27.)

Le jour suivant, qui était le lendemain de la préparation, les principaux sacrificateurs et les Pharisiens allèrent ensemble chez Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit lorsqu'il vivait : Je ressusciterai dans trois jours. Commandez donc que le sépulcre soit gardé sûrement jusqu'au troisième jour, afin que ses disciples ne puissent venir pendant la nuit enlever son corps, et ne disent au peuple qu'il est ressuscité. Cette dernière imposture serait pire que la première. » *(Matth., ch.* 27. *v.* 62—94.)

Pilate leur répondit : « Vous avez des gardes ; faites-le garder comme vous l'entendrez. » Ils s'en allèrent donc, et, pour s'assurer du sépulcre, ils mirent le sceau sur la pierre, et posèrent des gardes. *(Matth., ch.* 27. *v.* 65.)

Il est certain, d'après le rapport des Juifs et celui des Apôtres, que Jésus-Christ est véritablement mort. On peut consulter à ce sujet l'histoire de Josephe et celle de Tacite, historien romain; et il serait ridicule de jeter des doutes sur un fait qui a été généralement avéré. Les témoins contemporains et ennemis du Christ ne lui rompirent pas les jambes, parce qu'ils le trouvèrent mort; Pilate ne permit de l'ensevelir qu'après avoir fait faire une enquête afin de s'assurer de sa mort. Le centurion, témoin de son dernier soupir, l'attesta; les chefs des Juifs, qui étaient présens, n'élevèrent aucune contradiction. S'il leur était resté quelque doute, ils n'auraient pas manqué d'achever leur victime. Le coup de lance qu'il reçut au côté, et dont il sortit de l'eau et du sang, était un indice certain que l'enveloppe du cœur avait été percée. Lorsque, le lendemain, au matin, ils placèrent des gardes à son tombeau, ils s'assurèrent d'abord qu'il y était bien renfermé; ils se convainquirent de son identité, et que c'était réellement lui qui y était renfermé. Ils examinèrent ses plaies, le coup de lance; ils étaient trop intéressés, trop acharnés pour oublier la moindre précaution. Enfin, quand même il n'aurait été qu'en léthargie, ce qu'on ne peut supposer après le coup de lance reçu

au cœur, aurait-il pu rester vivant pendant plus de trente heures, enveloppé de linges, enfermé dans un sépulcre, taillé dans le roc vif, étant opprimé de cent livres d'aromates, et où il n'avait aucune communication avec l'air? Jamais mort ne fut mieux constatée que la sienne. Il est également avéré par tous les partis que les Juifs placèrent des gardes affidés autour du tombeau du Christ, et qu'ils leur donnèrent la consigne la plus sévère, parce que ce divin Sauveur avait publié avant sa mort, qu'il ressusciterait. De cette double relation des Juifs et des Apôtres, il est certain que le corps de Jésus-Christ était dans le tombeau le samedi au matin; il est certain encore que si les Apôtres ou d'autres eussent formé le projet de l'enlever, ils l'auraient fait dans la nuit du vendredi avant d'attendre que les Juifs prissent des précautions pour empêcher cet enlèvement. Il est encore aussi authentique qu'il n'y avait aucune comunication avec son sépulcre, et qu'il ne pouvait y en avoir. Il était dans un roc vif, et l'on ne pouvait le miner, puisqu'on ignorait l'usage de la poudre à cette époque, ni employer l'acide pour y faire une issue; on l'aurait vue, et aucun contemporain n'a élevé cette objection : elle eût été d'autant plus dénuée de fon-

dement que, depuis dix-huit siècles, on n'y remarque point la moindre altération.

Cependant Marie-Madelaine et l'autre Marie, étant parties de grand matin, arrivèrent au sépulcre, comme le soleil venait de se lever. Elles se disaient l'une à l'autre : « Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre ? » Mais, ayant regardé de ce côté, elles virent que cette pierre, qui était très-grande, avait été enlevée. (*Marc*, *ch.* 16. *et Jean*, *ch.* 22)

C'était le dimanche matin; elles ignoraient que Jésus eût été embaumé, et elles allaient s'acquitter de ce devoir. Elles ne savaient même point qu'on avait placé des gardes autour de son tombeau.

Marie-Madelaine et l'autre Marie, que saint Marc dit être mère de Joseph d'Arimathie, et les femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée, étaient allées reconnaître le tombeau le vendredi soir, et observer la manière dont avait été placé le corps. (*Matth.*, *ch.* 27. — *Marc*, *chap.* 15. — *Luc*, *ch.* 23.) Ensuite, elles retournèrent, afin de préparer des parfums pour l'embaumer; mais elles n'y allèrent pas le lendemain, selon le précepte, parce que c'était le jour du sabbat. (*Luc*, *ch.* 23. *v.* 56.)

Le jour du sabbat étant passé, dit saint Marc, Marie-Madelaine, Marie mère de Jac-

ques, et Salomé, achetèrent des parfums pour embeaumer Jésus, et le dimanche, de grand matin, elles vinrent au tombeau, le soleil étant déjà levé. *(Marc, ch.* 16.)

Saint Luc ne nomme pas ces femmes; il dit: « Celles qui étaient venues de Galilée avec Jésus vinrent au tombeau à la pointe du jour, portant les parfums qu'elles avaient préparés. » *(Luc, ch.* 24.)

Saint Jean ne fait mention que de Marie-Madelaine, et dit qu'elle vint lorsqu'il faisait encore nuit. *(Jean, ch.* 20.)

Ces différences dans les rapports sont une preuve bien certaine qu'ils n'ont pas été concertés. Il était survenu un grand événement qui n'est rapporté que par saint Matthieu. Un tremblement de terre s'était fait sentir auprès du tombeau. Un ange avait écarté la pierre, et s'était assis dessus. Son regard était semblable à l'éclair, et ses vêtemens brillaient comme la neige. Cet aspect épouvanta les gardes, qui restèrent d'abord comme morts. *(Matth., chap.* 28.

Ils s'enfuirent bientôt après, et quelques-uns d'entre eux allèrent dans la ville rapporter aux princes des prêtres ce qui s'était passé, et en reçurent de l'argent, pour publier que les dis-

ciples étaient venus, pendant leur sommeil, enlever le corps. » (*Matth.*, *ch.* 28.)

« Marie et Salomé, étant entrées dans le sépulcre, aperçurent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche, et elles en furent épouvantées. Mais il leur dit : ne vous effrayez pas : vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié ; il est ressuscité ; il n'est point ici : voici le lieu où il avait été mis. » (*Marc*, *ch.* 16).

Marie-Madelaine, à cette vue, ne se donna pas le temps d'examiner le sépulcre, et courut sur-le-champ trouver saint Pierre et saint Jean, auxquels elle dit : ils ont enlevé le Seigneur du tombeau, et nous ne savons pas où ils l'ont mis. » (*Jean*, *ch.* 20.)

Voilà une preuve que les saintes femmes et les Apôtres ne comptaient point sur la résurrection du Christ.

Saint Marc et saint Luc rapportent que les autres femmes entrèrent dans le tombeau, et n'y trouvèrent pas le corps ; mais elles virent, selon saint Matthieu et saint Marc, un Ange ; selon saint Luc, deux anges, qui leur dirent de ne point s'effrayer ; qui leur annoncèrent que Jésus-Christ était ressuscité, et les chargèrent d'en faire part aux Apôtres, en leur recommandant d'aller en Galilée, où ils le

verraient, ainsi qu'il le leur avait prédit. » (*Matth.*, *ch.* 28. — *Marc*, *ch.* 16. — *Luc*, *ch.* 24.)

« Ils ont enlevé mon Seigneur du sépulcre, dit Madelaine à saint Pierre, et nous ignorons où ils l'ont mis. » (*Jean*, *ch.* 20.)

Saint Matthieu et saint Luc disent que ces femmes coururent sur-le-champ raconter le fait aux Apôtres; saint Marc rapporte qu'elles n'en dirent rien qu'à eux. » (*Matth.*, *ch.* 28, *v.* 8. — *Marc*, *ch.* 16. — *Luc*, *ch.* 24.)

Cependant saint Pierre et saint Jean, sur le rapport de Madelaine, coururent au sépulcre: et ils entrèrent l'un après l'autre; ils y trouvèrent les linges déposés, et le suaire qui couvrait la tête, plié à part, et ils s'en retournèrent. » (*Jean*, *ch.* 16 — *Luc*, *ch.* 24.)

Madeleine, qui les avait suivis, mais qui n'avait pas couru avec autant de vîtesse qu'eux, resta, en pleurant, auprès du sépulcre. En y regardant, elle vit deux anges qui lui demandèrent le sujet de ses larmes : elle répondit que c'était l'enlèvement de son maître. En disant ces paroles, elle se retourna, et aperçut un homme qu'elle prit d'abord pour un jardinier, mais qui se fit reconnaître pour Jésus même. Elle alla aussitôt raconter aux Apôtres

qu'elle avait vu le Seigneur, et ce qu'il lui avait dit. » (*Jean*, *ch.* 16.)

Cet Apôtre ajoute que Jésus défendit à Madelaine de le toucher, sans doute pour ne pas l'arrêter; voulant se montrer aux autres femmes qui étaient en chemin pour la ville, et à qui il désirait se montrer, avant qu'elles y entrassent, afin qu'elles pussent en prévenir les Apôtres. « En effet, Jésus leur parla, et elles lui baisèrent les pieds. » (*Matth.*, *ch.* 28.)

Ce fut la seconde apparition. Alors ces femmes se réunirent pour attester aux Apôtres la résurrection; mais ils ne le crurent pas encore. » (*Luc*, *ch.* 24.)

« Il apparut le même jour à saint Pierre. » (*Luc*, *ch.* 24.)

Ce fut la troisième apparition. « Il apparut ensuite à deux disciples sur le chemin d'Emmaüs. » (*Marc*, *ch.* 16. — *Luc*, *ch.* 24.)

Jésus-Christ les instruisit d'abord avant de se faire connaître à eux; et, avant de les rendre témoins de sa résurrection, il leur démontra par les Ecritures qu'il devait ressusciter. Ils mangèrent avec lui, et dès qu'il eut terminé ses instructions, ils le reconnurent pleinement. (*Jérôme*, *chap.* 27. — *Marc*, *ch.* 16, *v.* 14. — *Luc*, *ch.* 24, *v.* 36 *et suiv.* — *Jean*, *ch.* 20, *v.* 19 *et suiv.*)

Néanmoins les Apôtres refusaient de croire à la résurrection de leur maître ; mais il leur apparut à eux-mêmes, lorsqu'ils furent réunis dans le cénacle : il ne manquait que Thomas. Il leur parla, leur reprocha leur incrédulité, leur conféra le pouvoir de remettre les péchés, se fit toucher par eux, mangea avec eux, leur fit connaître toutes les écritures qui annonçaient sa passion et sa résurrection, et les convainquit enfin qu'il était pleinement ressuscité. (*Marc, ch.* 16. — *Luc, ch.* 29. — *Jean, ch.* 20.)

« Ils furent d'abord troublés et effrayés ; ils crurent voir un fantôme. Jésus leur dit : pourquoi vous troublez-vous, et quelles pensées vous occupent ? Voyez mes mains et mes pieds ; c'est bien moi : palpez et voyez : un fantôme n'a ni chair ni os, comme vous m'en voyez. Lorsqu'il leur eut dit cela, il leur montra ses mains et ses pieds. » (*Luc, ch.* 24, *v.* 37 *et suiv.*)

Telles furent les apparitions du premier jour de sa résurrection. Saint Jérôme, dans son épître 38, et saint Augustin, dans sa cent deuxième épître, prouvent que les Apôtres devaient être convaincus de la résurrection du Sauveur.

« Avant cela, les Apôtres ne connaissaient

pas encore, malgré les instructions qu'ils avaient reçues, que le Christ devait ressusciter. » (*Jean*, *ch.* 20.)

« Ils ne comprenaient pas ses instructions, et ils n'osaient l'interroger. » (*Marc*, *ch.* 9.)

« Ils ne comprenaient rien de ce qu'il disait avant sa mort, au sujet de sa résurrection. » (*Luc*, *ch.* 18.)

Thomas, qui n'était pas dans le Cénacle avec les autres Apôtres, refusa même d'ajouter foi à leur récit unanime, lorsqu'ils lui dirent qu'ils avaient mangé avec le Seigneur. Huit jours après, Jésus-Christ confondit son incrédulité, en apparaissant au moment où il était avec tous les autres : il lui fit mettre les doigts dans ses plaies. (*Jean*, *ch.* 20, *v.* 26.)

Il n'en fut pas de même des sacrificateurs ; ils savaient bien clairement que le Christ avait prédit qu'il ressusciterait. Dès qu'ils furent convaincus de sa résurrection, « ils s'assemblèrent avec les Sénateurs, et, après avoir délibéré ensemble, ils donnèrent une somme d'argent aux soldats, et leur dirent : il faut que vous disiez que ses disciples sont venus de nuit, et qu'ils l'ont enlevé pendant que vous dormiez. Si cela vient à la connaissance du gouverneur, nous l'apaiserons, et nous vous tirerons de peine. Les soldats prirent l'argent,

firent ce qui leur avait été suggéré, et ce bruit a couru parmi les Juifs jusqu'aujourd'hui. » (*Matth.*, *ch.* 28, *v.* 12—15.)

Il ne s'agit donc plus que de prouver la fausseté du projet de l'enlèvement, et l'impossibilité de son exécution.

Examinons d'abord le projet de l'enlèvement : qui l'aurait formé, et à quel dessein il pouvait avoir été conçu.

Dira-t-on que ce sont les Apôtres, ces hommes sans moyen et sans ressource ; mais leurs narrations portent le caractère le plus parfait de la sincérité, et nous ne voyons nulle part qu'elles aient été contredites par des écrits contraires.

La crainte, la timidité les dispersèrent, lorsque leur maître se livra aux satellites des chefs des Juifs, et Pierre même, qui paraissait le plus hardi, le renia trois fois chez Caïphe, dans la crainte d'être compromis ; ils ne se seraient donc pas avisés de vouloir l'enlever au milieu des gardes. S'ils eussent voulu tenter cet enlèvement, ils l'auraient essayé avant l'apposition du sceau sur le sépulcre et des gardes.

Ensuite, à quel dessein auraient-ils conçu ce projet si difficile et si dangereux dans l'exécution ? D'abord ils ne croyaient pas que Jésus

ressuciterait; mais quand même ils l'auraient espéré, ils eussent attendu l'événement plutôt que de compromettre leur sûreté. Car, ou ils auraient été persuadés de sa résurrection, ou ils n'y auraient eu aucune foi. Dans le premier cas, il eût été inutile de s'exposer, puisque Jésus devait ressusciter. S'ils n'avaient pas cru qu'il dût ressusciter, suivant ses promesses, ils n'auraient plus envisagé Jésus que comme un imposteur, et l'on ne se livre pas aux supplices les plus affreux pour un homme de cette sorte.

Est-ce Joseph d'Arimathie qui aurait tenté l'enlèvement? mais s'il eût voulu l'exécuter, il l'aurait fait, je le répète, avant l'apposition des gardes.

La garde une fois placée autour du sépulcre, l'enlèvement était impossible. Il était impossible, parce que le temps n'était pas suffisant pour le tenter; il était impossible, parce qu'il eût fallu mettre une multitude de personnes dans la confidence, et il était inexécutable, parce que cette téméraire entreprise eût occasionné une révolution qui aurait déjoué le projet de publier la résurrection. Enfin toutes ces suppositions sont si ridicules, que les Juifs n'ont point essayé de parler de l'enlèvement forcé. En effet, il était moralement impossible

aux Apôtres de l'espérer ; et physiquement impossible de réussir. Aurait-on osé faire une confidence aussi périlleuse à plus de cinq cents personnes, et les engager à une déclaration fausse, sans leur prouver clairement qu'on était maître du corps ; qu'il ne pourrait jamais être représenté, et qu'enfin tous hommes, femmes et enfans garderaient un secret inviolable ? Si une pareille action fût arrivée, les Juifs n'auraient pas manqué de faire avec empressement une enquête sévère ; l'espoir de la récompense aurait bientôt fait découvrir le complot ; cependant, on n'a point fait d'enquête : donc ils l'ont cru inutile, parce qu'ils étaient assurés que l'enlèvement forcé n'avait pas même été projeté. Ce n'est pas Pilate qui avait désigné les gardes du tombeau, mais le Sanhédrin même. Ils supposèrent donc que tous les gardes avaient été endormis par magie, et que, pendant leur sommeil, on avait enlevé Jésus. Peut-on imaginer une fable plus absurde ? Mais, dès-lors que le Sanhédrin a fait courir ce bruit, c'est qu'il n'y en avait point de meilleur à répandre, et l'on ne peut imaginer une autre supposition aujourd'hui. On doit se persuader que les hommes les plus intéressés au fait, ont choisi les moyens les plus propres à persuader. C'étaient des hommes très-

éclairés, versés dans toutes les écritures, et ceux qui éleveraient d'autres difficultés dans un temps éloigné comme le nôtre, n'auraient-ils pas mauvaise grâce? Mais si les gardes ont été endormis, comme ils l'ont supposé, qu'ont-ils pu voir? Un homme, plongé dans un profond sommeil, n'est-il point semblable à un homme mort? Ce sont donc les gardes, plongés dans une espèce de léthargie, qui ont attesté qu'on avait enlevé Jésus pendant leur état: mais est-il possible d'inventer une fable aussi ridicule? Du moins, le Sanhédrin n'a pu la soutenir; c'est ce que bientôt nous allons démontrer. Dès qu'on ne peut s'en rapporter aux Juifs : on doit donc croire les Apôtres.

Ceux-ci avaient habité pendant trois ans avec Jésus-Christ, et ce divin Sauveur leur avait donné en particulier beaucoup d'instructions : ils le connaissaient donc parfaitement, et ils ne pouvaient prendre un autre pour lui. Il était impossible qu'un autre eût pu se faire passer auprès d'eux pour le Christ, malgré la simplicité qu'on leur suppose; car on ne peut, durant quarante jours, en imposer aux yeux, aux mains, à tous les sens de douze, et même de cinq cents personnes ; ou il faut avouer qu'il n'y a plus de certitude, ni physique, ni morale, et que les seules certitudes sont les mé-

taphysiques et l'autorité ; car la certitude géométrique est une certitude physique. Les Apôtres n'étaient point attaqués de l'asthénie mentale, nous l'avons démontré, nous le prouverons encore par leurs œuvres. C'étaient des hommes simples à la vérité, mais jouissant de la faculté de leurs sens, des hommes difficiles à convaincre, des hommes très-timides, mais d'une probité reconnue même par leurs ennemis, et par Joseph, historien juif : ils n'ont donc pu être trompés ; mais ils n'ont pu nous plonger dans l'erreur.

S'ils n'eussent pas été convaincus de la résurrection de Jésus - Christ, ils l'auraient considéré comme un imposteur. Mais quel est l'homme sensé qui se dévouera à la mort, aux plus cruels supplices pour soutenir une imposture dont il est convaincu ? Une telle supposition ne serait-elle point absolument ridicule? Cinq cents disciples, cinq cents hommes (et l'on sait qu'autant d'hommes, autant de caractères) auraient - ils opiniâtrement soutenu avoir vu, avoir parlé, avoir mangé avec Jésus, et l'avoir touché, si le fait était faux, puisqu'ils n'ignoraient point que cette déclaration devait leur attirer non-seulement la haine de la nation, mais encore les plus horribles persécutions; puisqu'ils savaient, au contraire, qu'en

dévoilant l'imposture, les honneurs et les récompenses pleuvraient sur eux? Ils nomment les lieux où se sont passées plusieurs de ces apparitions du Sauveur; le jardin où était le sépulcre du Christ, le chemin d'Emmaüs, le Cénacle, le bord du lac de Génézareth, une montagne de Galilée, et ils attestent tous que, durant quarante jours de suite, il leur a fréquemment apparu, et qu'enfin ils l'ont vu remonter dans le Ciel. Ils racontent ce qu'il leur a prédit, et toutes ses prédictions se sont vérifiées. Ces hommes timides et faibles furent si persuadés de la résurrection de leur maître, qu'après sa résurrection, ni les menaces ni les tortures ne purent les empêcher de publier sa gloire, et ils l'annoncent en présence du Sanhédrin, dans tout Jérusalem, dans le monde entier; ils reprochent même aux chefs des Juifs leurs crimes, et les maux qui les attendent, sans éprouver de contradictions. Si le fait qu'ils annonçaient était faux, n'auraient-ils pas été démentis juridiquement. Cependant l'historien Josephe garde le silence sur ces événemens extraordinaires : donc il n'a pu les démentir; donc il a gardé le silence dans la crainte d'être punis par sa nation. Son silence ne prouve-t-il pas évidemment et les miracles de Jésus-Christ, et sa résurrection?

Mais quoi, le Sanhédrin lui-même était convaincu de la résurrection du Christ; car s'il n'en eût pas été assuré, il aurait poursuivi les Apôtres qui la publiaient cinquante jours après l'événement. Il se garda, au contraire, de faire une enquête, persuadé qu'elle tournerait contre lui-même. En effet, dès les premières prédications, cinq mille personnes se convertissent, et les Apôtres l'annoncent dans leurs dépositions, et de suite, sans être contredits. Cependant le Sanhédrin, craignant de perdre ses prérogatives, s'effraie de ce prodigieux succès; il mande les Apôtres, et, sans parler de l'enlèvement prétendu du Sauveur, il défend aux Apôtres de publier sa résurrection. Saint Pierre, si timide, avant la mort de son maître, reproche aux sacrificateurs et aux sénateurs leurs crimes, et brave toutes leurs menaces. Le Sanhédrin va aux opinions, et Gamaliel, personnage très-considéré dans la nation, leur dit: « prenez garde à ce que vous allez faire de ces hommes: Si leur entreprise vient des hommes, elle se dissipera d'elle-même; si elle vient de Dieu, toute votre puissance ne pourra la faire échouer. Craignez de vous trouver en contradiction avec Dieu. Tous les autres se rangèrent à son avis. On se contenta de faire frapper de verges les Apôtres, et de leur dé-

fendre de parler davantage au nom de Jésus, et on les renvoya. » (*Act.* 5, *v.* 33.)

Si le Sanhédrin eût été persuadé de l'enlèvement du Christ, Gamaliel aurait-il opiné ainsi? sa proposition eût-elle été reçue? des juges, prévenus contre les Apôtres, les auraient-ils mis en liberté? Le fait de l'enlèvement n'était donc pas cru par ceux-mêmes qui l'avaient répandu.

On alléguera peut-être que cette conduite du Sanhédrin ne nous est rapportée que par les apôtres. Mais si leurs actes, si leurs dépositions eussent été fausses, le Sanhédrin, l'historien Josephe, qui en avaient connaissance, ne les auraient-ils pas contredits? Examinons l'histoire de Josephe; il n'ose même parler de ces faits, ni désavouer le témoignage de saint Luc, qui écrivait son évangile dans ce temps, et probablement lorsque Gamaliel vivait encore. S'ils eussent démenti l'évangile de saint Luc, la religion chrétienne n'aurait pu s'établir; s'il y avait eu une dénégation de ces faits, les écrivains du siècle suivant l'auraient sue, et l'auraient rappelée. Serait-il permis, après dix-huit siècles d'en supposer : ce serait le comble du ridicule; mais l'accomplissement de toutes les prophéties, et de celles de Jésus-Christ même, prouvent encore davantage,

ainsi que, nous le verrons dans la suite, sa divinité et celle de la religion chrétienne.

Alléguerait-on qu'il y a de la contradiction entre les évangélistes, parce que les uns rapportent des apparitions et des circonstances que les autres passent sous le silence? « Mais, dit saint Augustin (*Serm.* 244, *liv.* 6.), ils ont dit ce dont ils se rappelaient : l'un a cité un fait, et l'autre, un autre fait. De ce que l'un a oublié quelque chose vraie, s'ensuit-il qu'un autre ait dit des faussetés?»

«Il n'est jamais venu à l'esprit de qui que ce soit que deux historiens se contredisent, parce que l'un mentionne des faits ou des particularités, dont l'autre ne parle pas.» (*S. Aug. contre Faustus*, *liv.* 30, *ch.* 7.)

Si les évangélistes eussent été infidèles, on ne remarquerait pas ces variétés; elles prouvent au contraire leur sincérité. S'il en était autrement, les ennemis du Christianisme ne manqueraient pas d'alléguer que ces récits, absolument semblables, ont été composés de concert et unanimement pour tromper; mais Dieu a écarté de leurs narrations ce qui pourrait nous induire en erreur, et y a placé tout ce qu'il fallait pour nous persuader. Il a permis que le corps de Jésus fût embaumé, pour détruire les doutes que les incrédules pour-

raient, dans la suite, élever contre sa mort, et pour leur prouver que les apôtres n'étaient pas préoccupés de l'idée de sa résurrection.

Joseph d'Arimathie le plaça seul dans le sépulcre, il l'embauma ensuite avec Nicodème, lorsque celui-ci eut apporté les aromates. Les femmes se trouvèrent à la sépulture, mais non à cet embaumement; ainsi elles savaient où Jésus avait été enseveli, et elles ignoraient qu'il eût été embaumé; ce qui démontre que tout s'est passé sans concert : les évangélistes ne font même pas tous mention de toutes les femmes qui sont allées au tombeau; celui-ci en cite une, et celui-là d'autres. Marie-Madeleine, en disant à saint Pierre qu'on avait enlevé le corps de son maître, et en ajoutant : Nous ne savons pas où ils l'ont mis, » prouve qu'elle n'était pas seule au tombeau. Si Madeleine d'abord ne reconnaît point son maître, c'est encore une preuve qu'elle n'était pas préoccupée de sa résurrection, et qu'il n'y avait point eu d'enlèvement projeté par les Apôtres. Mais aussitôt Jésus l'appelle par son nom, et elle le reconnaît.

Les évangélistes ne rapportent pas tous les mêmes apparitions et toutes les apparitions : donc il n'y a eu nul concert entre eux; mais ceux qui rapportent les unes, ne contredisent

pas les autres. Jésus, le jour de sa résurrection, leur donna l'ordre de se rendre sur une montagne de Galilée. Ils s'y rendirent, et ils conversèrent avec lui : donc ils avaient réellement reçu l'ordre de Jésus même, et ils n'avaient pas vu un fantôme. Le jour de son Ascension, il leur ordonna de se rendre tous à Jérusalem, et de n'en point sortir, afin qu'ils reçussent tous ensemble le Saint-Esprit.

Tout est miracle dans la vie de Jésus-Christ; sa Naissance, sa Circoncision, sa fuite en Egypte pour échapper au massacre des Innocens; son retour en Judée, après la mort d'Hérode; sa science et sa suprême sagesse, quoiqu'il eût été élevé par un charpentier, et qu'il n'eût jamais rien appris; sa patience et sa charité.

Il renverse saint Paul sur le chemin de Damas; il lui parle; il le rend aveugle; il le fait guérir par Ananie, et son plus grand ennemi devient son plus zélé défenseur.

En ressuscitant, il imprime aux gardes une terreur qui les fait évader, afin de laisser libre aux saintes femmes et aux Apôtres l'accès du tombeau, et afin de préparer ceux-ci à instruire le monde de ce grand événement.

Mais, pourquoi, disent les incrédules, Jésus

ne s'est-il pas montré publiquement à toute la Judée et aux chefs de la synagogue?

Mais, de ce qu'il ne s'est pas montré en public, doit-on en conclure qu'il n'est pas ressuscité? La certitude de sa résurrection n'est-elle pas complète? Pourquoi ne pas dire qu'il devait paraître dans le monde entier, et se faire voir encore aux générations suivantes? La sagesse divine est-elle obligée d'employer plus de moyens qu'il ne faut pour produire un effet? Pouvons-nous pénétrer ses vues? Avons-nous le droit de l'exiger? Au reste, les Juifs ne doutaient pas de la résurrection de Jésus-Christ, puisqu'ils en étaient convaincus par leurs plus affidés; ils n'ignoraient point que Jésus avait ressuscité publiquement Lazare. Ce miracle les empêcha-t-il de crucifier celui qui leur disait : Croyez à mes œuvres? Est-ce que Dieu doit répandre ses grâces à mesure qu'on s'en rend plus indigne, et multiplier les preuves de sa divinité, à proportion qu'on y résiste davantage?

« *Deniquè resurrectionem suam*, dit saint Augustin (*liber ad Honoratum, epist.* CXL., *cap.* 9.), *noluit alienis demonstrare, sed suis: alienis dico, non naturæ, sed vitio, quod semper est contra Naturam..... quòd carnem suam ressuscitavit, et Discipulorum conspec-*

tibus et contactibus reddidit, ipsisque videntibus ascendit in Cœlum, ipsos ædificavit; et quid exspectare, quid prædicare deberent, evidentissimâ veritate demonstravit. Illos autem à quibus tanta mala usquè ad mortem pertulerat, quasi de illo superato et exstincto gloriantes, in eâ opinione dereliquit: ut quisquis eorum salute æternâ salvus fieri vellet, hoc de illius mortui resurrectione crederet, quod ii qui viderunt signis contestantibus prædicaverunt, et pro eâ prædicatione similia perpeti non dubitaverant. »

De tous les miracles de Jésus-Christ, le plus éclatant, sans doute, est celui de sa résurrection : aussi est-il le seul que ses ennemis aient cherché à contester, parce que ses fréquentes et subites apparitions au milieu de ses Apôtres et de ses Disciples eussent été considérées comme des fables. Cependant, ils rapportent qu'ils l'ont vu monter au Ciel, et que plus de cinq cents personnes, qui étaient avec eux ce jour, l'ont également vu. Mais après son Ascension, il s'opère encore des miracles non moins étonnans.

Quelques semaines après (le jour de la Pentecôte), ces hommes faibles, qui avaient été intimidés, bravent tous les dangers ; ils reprochent hautement à la synagogue son déicide

et son aveuglement; ils ne sont arrêtés ni par les menaces, ni par les mauvais traitemens; ils étaient donc assurés de la résurrection de Jésus-Christ; ils le reconnurent donc pour le Messie. Car, quel intérêt auraient-ils eu pour défendre sa gloire plutôt après son supplice, que quand toute la Judée retentissait du bruit de sa sagesse et de ses miracles, s'ils n'eussent eu une entière conviction de sa gloire et de sa résurrection? S'il n'eût pas ressuscité, suivant sa promesse formelle, ne l'auraient-ils pas considéré comme un fourbe et un imposteur? Alors se seraient-ils exposés à tous les supplices pour publier des impostures, sans espoir d'être récompensés ni sur la terre, ni dans le Ciel; car Dieu punit l'injustice et le blasphème. On ne peut donc pas alléguer que les Apôtres ont été trompés par leur imagination, puisqu'ils n'ont cru qu'après de grandes certitudes. On ne peut pas dire qu'ils ont voulu tromper; car, à quelle fin? Quel intérêt? Les témoins visuels, en grand nombre, auraient donc également voulu tromper? Cela peut-il se supposer?

A tout ce qu'ils avaient vu, entendu, Jésus-Christ ajoute encore, pour les persuader davantage, un insigne miracle. Le Saint-Esprit descend sur eux en forme de langue de feu, le

jour de la Pentecôte, et aussitôt ces pêcheurs, ces ignorans, sont doués du don des langues. Ils parlent, ils entendent, outre l'hébreu, leur propre langue, le grec, le syriaque, le latin, etc. et montrent aux hommes cette éloquence simple, mais sublime, qui les engage à renoncer à leurs plaisirs, à leurs passions, aux biens de la terre.

Ils ont la force et le courage d'aller prêcher l'Évangile chez toutes les nations, et de les reprendre de leurs vices et de leurs erreurs. Ils changent les fêtes en d'autres fêtes, et le dimanche est consacré.

Mais si toutes ces choses ont été prédites depuis des siècles; si elles sont conformes aux prédictions anciennes, dont les ennemis les plus acharnés du christianisme sont dépositaires; quelle raison l'incrédule pourait-il encore apporter? Examinons-les, et montrons-lui combien la sagesse divine a pris de précautions pour le convaincre.

Tous les oracles sont accomplis. En effet, ils sont immuables, infaillibles. Ils sont fondés sur la vérité et la justice. Il a envoyé à son peuple un *Sauveur* pour le racheter. Il a fait avec lui une alliance éternelle. (*Pseaume* 110.)

Le Seigneur a juré, et il ne révoquera point son serment: Vous êtes le prêtre éternel se-

lon l'ordre de Melchisédec. (*Pseaume* 199. v. 415.)

Il ne s'agissait donc pas d'un prince qui devait triompher comme les conquérans de la terre, mais d'un Messie qui devait être le prêtre éternel, et devait établir une religion nouvelle et mystique. En voici la preuve.

« Vous qui êtes le très-puissant, ceignez votre épée sur votre cuisse. Avancez-vous, et soyez heureux dans vos combats. Etablissez votre règne par le ministère de la vérité, de la douceur et de la justice. Votre droite vous fera faire des prodiges miraculeux et étonnans. » (*Pseaume* 44.)

Le prophète s'écrie ensuite vers Dieu : « O Seigneur, sauvez-moi, ô Seigneur! faites prospérer le règne de votre Christ. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » (*Pseaume* 117.)

La prédiction suivante ne s'est-elle pas encore vérifiée en Jésus-Christ?

« Les rois de Tharce et des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons. Tous les rois de la terre l'adoreront. Toutes les nations lui seront assujetties (*Pseaume* 71, *v.* 10 *et* 11.)

Et celles-ci ne sont-elles pas aussi surprenantes :

« Il nous rendra la vie dans deux jours. Le troisième jour, il nous ressuscitera, et nous vivrons en sa présence. Nous entrerons dans la science du Seigneur, et nous le suivrons, afin de la connaître de plus en plus. Son lever sera semblable à celui de l'aurore, et il descendra sur nous, comme les pluies de l'automne et du printemps viendront sur la terre. » (*Osée*, *ch.* 6.)

Alors dit-il ensuite : « Les enfans d'Israël seront sans roi et sans chef, sans autel et sans sacrifice. »

En effet n'ont-ils pas été dispersés par toute la terre? Ont-ils jamais pu se réunir en corps de nation?

« Une Vierge concevra et enfantera un Fils qui sera appelé Emmanuël, c'est-à-dire, Dieu avec nous; il mangera le beurre et le miel. » (*Isaïe, ch.* 7.)

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et il naîtra de sa racine une fleur, sur laquelle l'esprit du Seigneur se reposera. Il deviendra votre sanctification; il sera une pierre d'achoppement, une pierre de scandale pour les deux maisons d'Israël, un piège et un sujet de ruine à ceux qui habitent dans Jérusalem. » (*Isaïe, chap.* 11, *v.* 1. *et* 2.—*ch.* 8, *v.* 14.)

« Maison de Sion, trésaillez de joie et bénis-

sez Dieu, parce que le grand, le Saint d'Israël, est au milieu de vous. » *(Isaïe, ch. 12. v. 6.)*

Voici la pierre d'achoppement pour les deux maisons d'Israël :

« Un petit enfant nous est né, et un Fils nous a été donné ; il portera sur son épaule la marque de sa principauté. Il sera appelé l'admirable, le conseiller, le Dieu fort, le père du siècle futur, et le prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin. Il s'asseyera sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et dans la justice. » *(Isaïe, ch. 9. v. 3—7.)*

Les Juifs ont cru que le Messie s'asseyerait sur le trône temporel de David ; mais le prophète ne voulait parler que du trône spirituel, puisqu'il devait le fortifier dans l'équité et dans la justice, puisque la paix qu'il établirait n'aurait point de fin, et qu'il serait appelé le *conseiller*, le *Dieu fort*, le *père du siècle futur*. La marque de sa principauté qu'il devait porter sur son épaule était la croix, et les prophètes vont encore nous l'annoncer clairement.

« Maison de Sion, trésaillez de joie, et bénissez Dieu, parce que le grand, le saint

d'Israël est au milieu de vous. » *(Isaïe, ch. 12. vers. 6.)*

Par le Saint d'Israël voulait-il désigner un prince temporel? non, sans doute.

« Il est monté comme un rejeton, et comme une racine sortant d'une terre altérée; il n'y a en lui ni forme ni apparence. A le voir, il n'y a en lui rien qui nous porte à le rechercher.

Cette prophétie de Daniel n'est-elle pas vérifiée en Jésus-Christ? Savait-on même qu'il y eût des rejetons de la race de David? N'était-elle pas entièrement tombée dans la défaveur? Y avait-il quelque apparence en Jésus, qui naît dans une étable, et qui est élevé chez un charpentier?

« Tu sauras donc, ajoute Daniel, *(Ch. 9.)* et tu entendras que depuis la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne, et qu'on rebâtisse la ville, jusqu'au *Christ le conducteur*, il y a sept semaines et soixante-deux semaines. Après ces soixante deux-semaines, le Christ sera retranché, *mais non pas pour soi.* Il confirmera l'alliance à plusieurs *dans une semaine, et à la moitié de cette semaine, il fera cesser le sacrifice et l'oblation.*

« Le Christ sera mis à mort, et le peuples qui doit le renoncer, ne sera point son peuple. On verra dans le temple l'abomination de la

désolation, qui durera jusqu'à la fin des siècles. » *(Daniel, ch. 9.)*

Cela est-il arrivé; cette prédiction faite pendant la captivité de Babylone s'est-elle exécutée en Jésus-Christ? A-t-elle le rapport le plus intime avec lui ? L'incrédule ne peut contredire; qu'il cesse donc de raisonner, et qu'il se soumette !

Ces semaines, dont parle Daniel, sont des semaines d'années chacune de sept ans : il parlait conséquemment d'événemens qui ne devaient arriver qu'après 490 ans, à dater de la vingtième année du règne d'Artaxerxès-Longuemain.

Trois siècles avant la naissance de Jésus, Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte, fit faire une version grecque de ces prophéties et des livres des Juifs, et les mêmes prédictions y sont rapportées mot à mot. Que pourrait opposer à ces faits certains l'incrédule, lorsqu'il voit les Juifs les déclarer authentiques, et Hérode faire massacrer les innocens pour comprendre dans cette boucherie le Christ, par qui il craignait, par une fausse interprétation des Écritures, d'en être détrôné? A cela, il ne devrait avoir aucune réplique, mais combattons encore ses autres allégations, quoique moins fortes.

« Voici ce que dit le Seigneur des armées : encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers. J'ébranlerai tous les peuples ; le désiré de toutes les nations viendra. » *(Aggée, ch. 2.)*

Jésus-Christ, par sa doctrine, n'a-t-il pas ébranlé le ciel et la terre ? n'en a-t-il pas changé toutes les idées ? n'a-t-il pas substitué le dimanche aux autres fêtes dans la plus grande partie du monde ? « Le peuple, qui marchait dans les ténèbres (les Païens), a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitaient les ombres de la mort. » *(Isaïe, ch. 9.)*

« Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élevera au-dessus des collines. Toutes les nations y accourront en foule, et plusieurs peuples y viendront, en disant : allons, montons à la montagne du Seigneur, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers, parce que la loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem. » *(Isaïe, ch. 2.)*

La loi, la religion chrétienne n'est-elle point sortie de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem ? Sa maison n'est-elle pas la montagne du Calvaire ; n'est-ce pas là où il a fait

éclater sa plus grande bonté, sa miséricorde infinie, sa douceur ineffable et son amour incompréhensible pour le genre humain? Aimez-vous comme je vous aime, disait quelques jours avant sa mort ce divin Sauveur; or peut-on aimer quelqu'un davantage que de se dévouer pour lui au supplice le plus ignominieux?

Le prophète, en disant : montons à la maison du Dieu de Jacob, ne prétendait pas désigner un homme puissant par ses richesses, un conquérant temporel, puisqu'il parlait du Dieu de Jacob. Toutes les nations y accourront en foule, et plusieurs peuples y viendront.» Cette prophétie ne s'est-elle pas vérifiée? Une grande partie du monde n'adore-t-elle pas Jésus-Christ? Les Mahométans mêmes le vénèrent et le respectent, sinon comme un Dieu, du moins comme un grand prophète.

« Il y aura dans Sion des hommes puissans en justice, qui seront des plantes du Seigneur, pour lui rendre gloire. Ils rempliront d'édifices les lieux déserts depuis plusieurs siècles; ils releveront les anciennes ruines, et ils rétabliront les villes abandonnées, où il n'y avait eu qu'une solitude depuis plusieurs âges. » (*Isaïe, ch.* 61.)

Quel est l'incrédule qui refuserait de re-

connaître les apôtres dans cette prophétie, et le pouvoir que Dieu leur donna d'abattre les temples des idoles pour y substituer des autels?

« On avait ordonné, dit Daniel chap. 9, son sépulcre avec les méchans; mais il a été avec le riche en sa mort, car il n'avait point fait d'outrage : il ne s'est point trouvé de fraude en sa bouche. Après qu'il aura mis son âme en oblation, il se verra de la postérité. Ses jours seront prolongés, et le bon plaisir de l'Eternel prospérera en sa main. »

Pilate n'a-t-il pas déclaré le Christ innocent? Ne l'a-t-on pas crucifié, malgré cela, entre deux larrons, et, lorsqu'il a eu mis son âme en oblation, ne s'est-il pas vu de la postérité dans tous ceux qui professent sa religion?

On l'avait mis, suivant la prophétie de David (*pseaume* 87), dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux, et dans l'ombre de la mort. « Mais Dieu n'a point laissé son âme dans l'enfer, et n'a point souffert que son Saint soit sujet à la corruption. » (*Ps.* 5, *v.* 10.)

« Il est monté, continue-t-il au pseaume 17, sur les chérubins, et il s'est envolé. Il a volé sur les ailes des vents. Les nuées se sont fendues par l'éclat de sa présence. »

Les apôtres et plus de cinq cents personnes ont été témoins de l'ascension de Jésus-Christ.

David l'avait annoncé dans plusieurs de ses pseaumes :

« Préparez le chemin à celui qui est monté vers le couchant. Le Seigneur est son nom. » (*Ps.* 67.)

« Levez vos portes, ô princes ! et vous, portes éternelles, levez-vous ! Ouvrez-vous, afin de laisser entrer le Roi de gloire. » (*Ps.* 23.)

« Vous me délivrerez des contradictions du peuple ; vous m'établirez chez les nations. » (*Ps.* 17.)

Par sa résurrection, Jésus a triomphé des contradictions des Juifs, comme aujourd'hui sa religion triomphe des contradictions des méchans.

« Vous avez monté en haut ; vous avez emmené un grand nombre de captifs ; vous avez distribué des présens aux hommes. » (*Ps.* 67, *v.* 19.)

Le prophète prédit encore ici son ascension, par laquelle il a converti un grand nombre d'hommes, captifs de leurs passions et de leur aveuglement ; il leur a fait le plus beau don qu'il était possible : la connaissance du vrai Dieu, de la vérité, de la justice et de la charité.

« Le Seigneur remplira de sa parole les

connaître les apôtres dans cette
le pouvoir que Dieu leur don
temples des idoles pour y sub

« On avait ordonné, dit
sépulcre avec les méchan
le riche en sa mort,
d'outrage : il ne s'est
sa bouche. Après
oblation, il se ver
seront prolongés
prospérera en

Pilate n'a-t- ...ne s'est éta-
Ne l'a-t-on ...e s'est établie sans
deux larro ...ablie par des miracles,
en oblat ...ablement divine : si elle a été
dans to ...miracles, elle est encore divine;

On ...ce pas le plus grand des miracles que
vid ...hommes de la classe la plus obscure,
da ...ués de tout, aillent prêcher au monde, aux
l... grands de la terre de renoncer à leurs grandeurs et à leurs richesses, et plus encore à un culte qui favorisait leurs passions et leurs mauvaises habitudes, et qu'ils soient écoutés ? Qui ne reconnaîtrait en cela la Providence infinie du Créateur ? Sont-ce des hommes qui sont capables d'opérer d'eux-mêmes de si grandes choses ? Non, sans doute.

Les Juifs, dépositaires de tous les oracles,

(363)
...nnoncé dans plusieurs de ses
...oin à celui qui est monté
...seigneur est son nom.
...ures ! et vous
...Ouvrez-vous
...(Ps. 23.)
...

de la Judée et de Jérusalem,
n de Jésus-Christ, et leur
terre prouve continuel-
us-Christ.
, qui refusez de
s-Christ, quels
prédictions
de ce que,
s ne pou-
es, établis ex-
i, est-ce un sujet
pénétrer dans les vues
outer de sa puissance, et de
r contre ses préceptes?

nons-nous pas de reconnaître que tous faits qui ont rapport à Jésus-Christ ont été prédits par des hommes morts depuis des siècles avant l'événement; qu'ils se sont passés tels qu'ils les ont annoncés? N'y a-t-il pas en cela quelque chose de surnaturelle? Combien ne devons-nous pas admirer la sagesse divine, qui emploie tous les moyens de nous persuader, et de faire connaître aux hommes qu'ils ne sont pas trompés?

Dira-t-on qu'une fausse doctrine peut facilement s'accréditer, parce que l'entendement n'est pas toujours pourvu de notions qui peuvent aider à discerner le faux en certains gen-

héros de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force. » (*Ps.* 67. *v.* 12.)

Jésus-Christ n'a cessé, avant et après sa passion, d'instruire ses apôtres, et quelques jours après son ascension, il leur envoya le Saint-Esprit pour rendre inébranlable leur vertu, et leur donner le don des langues, selon cette autre prophétie de David. (*Ps.* 103, *v.* 31.)

« *Envoyez votre esprit et votre soufle divin, et ils seront créés, et vous renouvellerez toute la face de la terre.* »

Enfin, ou la Religion chrétienne s'est établie par des miracles, ou elle s'est établie sans miracles. Si elle s'est établie par des miracles, elle est incontestablement divine : si elle a été fondée sans miracles, elle est encore divine; car n'est-ce pas le plus grand des miracles que douze hommes de la classe la plus obscure, dénués de tout, aillent prêcher au monde, aux grands de la terre de renoncer à leurs grandeurs et à leurs richesses, et plus encore à un culte qui favorisait leurs passions et leurs mauvaises habitudes, et qu'ils soient écoutés? Qui ne reconnaîtrait en cela la Providence infinie du Créateur? Sont-ce des hommes qui sont capables d'opérer d'eux-mêmes de si grandes choses? Non, sans doute.

Les Juifs, dépositaires de tous les oracles,

ont été chassés de la Judée et de Jérusalem, suivant la prédiction de Jésus-Christ, et leur dispersion par toute la terre prouve continuellement la divinité de Jésus-Christ.

Mais enfin, incrédules, qui refusez de croire en la divinité de Jésus-Christ, quels sont donc vos motifs ? Toutes les prédictions ne sont-elles pas vérifiées en lui, et de ce que, par les lumières de votre raison, vous ne pouvez expliquer quelques mystères, établis exprès pour exercer votre foi, est-ce un sujet pour vous de vouloir pénétrer dans les vues du Créateur, de douter de sa puissance, et de vous révolter contre ses préceptes ?

Ne venons-nous pas de reconnaître que tous les faits qui ont rapport à Jésus-Christ ont été prédits par des hommes morts depuis des siècles avant l'événement ; qu'ils se sont passés tels qu'ils les ont annoncés ? N'y a-t-il pas en cela quelque chose de surnaturelle ? Combien ne devons-nous pas admirer la sagesse divine, qui emploie tous les moyens de nous persuader, et de faire connaître aux hommes qu'ils ne sont pas trompés ?

Dira-t-on qu'une fausse doctrine peut facilement s'accréditer, parce que l'entendement n'est pas toujours pourvu de notions qui peuvent aider à discerner le faux en certains gen-

res? Mais s'il s'agit de choses sensibles, de choses notoires, de faits qui se passent dans un temps ou dans un lieu fécond en contradicteurs; s'ils combattent des préjugés endémiques, des vues politiques et religieuses, des hommes qui n'auront pas entièrement perdu la raison, pourront-ils se flatter un instant de les accréditer? S'aviseraient-ils de vouloir persuader à leurs compatriotes, à leurs contemporains, qu'un homme, connu de tout le monde, mort en public est ressuscité; qu'à sa mort, tout le pays a été obscurci pendant trois heures; que la terre a tremblé, si cela n'était pas vrai?

Quel plus grand miracle que celui de voir des gens illétrés, qui avaient abandonné leur maître avant sa mort, publier, lorsqu'ils furent inspirés du souffle divin, avec la plus grande conviction, par toute la terre, la Divinité de Jésus-Christ et de sa doctrine? Ils scellèrent tous de leur sang le témoignage qu'ils lui rendirent, ainsi que ce divin Sauveur le leur avait déclaré.

Ces apôtres furent dans Sion des *hommes puissans en justice. Ces plantes du Seigneur* lui rendirent gloire. Jésus-Christ, en déclarant Pierre le chef de son Eglise, éleva un signe parmi eux. Il les envoya partout prêcher l'E-

vangile. Ils l'annoncèrent aux Gentils, et ils firent venir tous leurs frères de toutes les nations, comme un présent pour le Seigneur. Plusieurs d'entre les disciples furent choisis pour être prêtres et lévites, et la religion chrétienne subsiste toujours, malgré les vains efforts des hommes. Les fêtes sont changées en d'autres fêtes. Le sabbat s'est changé en un autre sabbat, c'est-à-dire en dimanche.

Quel miracle plus célèbre que celui de la consécration du dimanche, dans un temps, où cette résurrection était un fait si facile à approfondir ? Cette fête distinctive des Chrétiens, qui est devenue générale par toute la terre, ne confirme-t-elle point les autres miracles ? Si c'eût été un événement feint, la célébrité s'en serait-elle éternisée ?

Quiconque relira avec attention tous les oracles de l'Ancien Testament, et les prédictions de Jésus-Christ les trouvera accomplis. « Vous scrutez les Ecritures, disait-il aux Juifs ; elles me rendent témoignage. » (*Jean*, *chap.* 5, *v.* 39.)

« Ce que vous voyez maintenant, ajoutait-il à ses apôtres après sa résurrection, est ce que je vous ai dit, lorsque j'étais avec vous : qu'il était nécessaire que ce qui est de moi dans la loi de Moïse, dans les prophéties,

dans les pseaumes, soit pleinement accompli.» (*Luc, ch.* 24, *v.* 44 et 45.)

En effet, Jésus-Christ n'est-il pas l'âme de ces divines Écritures, et ses caractères n'y paraissent-ils pas sous des ombres qui ne relèvent que mieux la beauté du tableau? Les prophéties ne sont-elles point l'histoire de sa vie et de ses actions? Ne le remarque-t-on pas dans tous les grands personnages du peuple de Dieu, et dans les principaux faits?

Il est dans Adam le père de la postérité des Saints; innocent, vierge et martyr dans Abel; sauveur du monde en Noé; béni en Abraham; souverain prêtre en Melchisédec; holocauste volontaire et soumis dans Isaac; chef des élus en Jacob; fugitif, législateur puissant en Moyse; souffrant et abandonné dans Job; haï et persécuté dans la plupart des prophètes. Il est le prophète annoncé au chap. 18 du *Deuteronome*, v. 15 et 18.

Il est dans Samson le fort qui a terrassé les puissances de l'enfer. Il est vainqueur et roi dans David; consécrateur d'un nouveau Temple, en Salomon; enseveli et ressuscitant en Jonas. Il est, selon Aggée, et selon Malachie, cet ange de l'alliance, qui a honoré le second Temple; qui lui a donné plus d'éclat que n'en a eu le premier, et qui y a apporté cette

paix que le monde ne peut donner. Enfin, n'est-il pas le Saint des Saints, qui, selon Daniel, (chap. 9.) devait recevoir l'onction sacrée, accomplir les prophéties, abolir la prévarication, effacer le péché, mettre fin aux sacrifices grossiers et aux victimes sensibles; établir le règne de la Justice, et faire une alliance éternelle avec les hommes?

Par Jésus-Christ, tout est expliqué jusqu'à la dernière syllabe des Écritures : qui oserait le méconnaître?

Mais quelle est la vie de Jésus-Christ? Quel est celui qui a été regardé comme sage parmi les hommes, qui peut lui être comparé? Est-ce Socrate? C'était un homme vertueux, il est vrai; mais qu'a-t-il fait pour sa patrie? S'est-il sacrifié pour ses semblables? On vante sa mort; elle fut douce, et il reçut les marques les plus insignes de l'amitié avant et après son agonie. Mais il reste encore à juger, s'il n'eût pas dû préférer de s'évader que de permettre à ses concitoyens de commettre un crime. Jésus permit aux Juifs de le crucifier; mais ce divin Sauveur mourut pour le genre humain, et mit le sceau à sa doctrine. Il avait prêché le pardon des injures, et s'il n'eût pas été crucifié, il n'aurait pu prier pour ses ennemis au milieu de ses souffrances. Mais, sans m'appe-

santir maintenant sur la mort glorieuse du Sauveur, quand je séparerais les défauts de ces hommes, qui ont passé pour sages, de leurs vertus, et qu'à ces vertus je joindrais toutes celles des autres hommes, Jésus-Christ se trouverait encore bien au-dessus, et je ne pourrais trouver à faire un parallèle approximatif avec lui.

Il parcourt les bourgades de la Galilée avec une patience qui tient du prodige. Il instruit le peuple pendant le jour, et prie pendant la nuit. Il est tout occupé de Dieu; il ne respire que sa gloire. S'il reprend ses disciples, c'est lorsqu'ils l'empêchent d'exécuter son ministère. « (*Matth., chap.* 16. *v.* 23.) « Si on lui parle de manger, il dit que sa nourriture est de faire la volonté de son père. » (*Jean, chap.* 4 *v.* 34.) S'il a soif, il pense plutôt, s'il se trouve près d'une fontaine, à offrir sa grâce sous l'image de l'eau, qu'à étancher la soif qui le presse. » (*Jean, chap.* 4. *v.* 10). « Ce n'est point l'amour propre, mais l'amour divin qui est la règle de ses affections, puisqu'il appelle ses frères ceux qui font la volonté de son père. » (*Matth. chap.*, 12. *v.* 50.)

« S'il feint de se fâcher, c'est pour la gloire de Dieu; son zèle s'enflamme contre les profanateurs de son saint Temple. » (*Jean, chap.*

11. *v.* 14.) S'il fait des miracles pour prouver sa mission, en faisant marcher Pierre sur les eaux, etc. Les autres sont presque toujours opérés pour le soulagement de l'humanité. Il n'en prend que les peines, il refuse tout dédommagement que la reconnaissance lui offre. Il ne veut pas même qu'on le loue. S'il est transfiguré devant Pierre, Jacques et Jean, c'est pour les fortifier dans la foi.

Quel est le sage qui, comme lui, renonçant à la vaine gloire, n'a jamais perdu de vue son néant, et n'a rien retenu de son amour-propre ? Combien de fois n'a-t-il pas répété que l'homme n'est rien par lui-même; que, séparé de Dieu, il n'est qu'impuissance, faiblesse, misère et corruption ? Non-seulement modèle de justice, Jésus-Christ a été le tableau de la plus parfaite charité, vertu qui nous rapproche le plus de la divinité, puisqu'on fait du bien sans rien devoir à personne.

Il est facile de pratiquer la vertu, lorsqu'on est dans la prospérité, et que l'on s'acquiert par-là l'estime générale des hommes. Mais lorsqu'on est dans la pauvreté, parmi les disgrâces et les contradictions, comme Jésus-Christ abandonné de l'univers entier, est-il facile de ne pas laisser échapper le moindre murmure, le moindre mot ? Jésus, haï, méprisé, con-

tredit partout, n'a rien perdu de son autorité ni de sa confiance; il prie pour ses ennemis et pour ceux qui le méprisent. Il n'est suivi que par des personnes simples et grossières, et il bénit son Père de ce qu'il révèle aux petits les mystères de la sagesse qu'il tient cachés aux superbes. Toute une nation conspire sa mort; sa vertu ferme et tranquille ne s'en altère pas. Il sait le genre cruel de mort qui lui est préparé; il le prédit, il en désigne l'heure, le moment, et, loin de remarquer en lui le moindre trouble, on le voit continuer à instruire ses Apôtres. Il n'ignore point que Judas le trahit, et, loin de lui en faire des reproches, il lui donne le baiser de paix. Il meurt, et ses dernières paroles sont une prière tendre pour demander à son Père le pardon du crime de l'aveugle Israël. Jamais l'on n'a vu d'exemple d'une sagesse si soutenue, et d'une si grande sainteté: quelle sublime instruction il est venu donner à l'homme !

Comment le Fils éternel de Dieu, s'il venait sur la terre sous la forme d'un homme, vivrait-il si ce n'est comme Jésus a vécu? Quel langage parlerait-il, sinon celui de Jésus-Christ? Quelles vertus pratiquerait-il, sinon celles de Jésus-Christ? Quelle charité ferait-il éclater plus que Jésus-Christ? A qui serait-il conforme

si ce n'est à l'homme, en qui nous ne trouvons de l'homme que la forme, et que les vertus d'un Dieu, cachées sous le voile d'une chaire faible? Non, je ne puis méditer sur la vie de Jésus-Christ, sans reconnaître sa divinité.

Un homme qui sait mériter une pareille réputation de sainteté, de sagesse, s'exposerait-il à perdre toute cette réputation par une folle jactance? Et Jésus-Christ se serait-il vanté de ressusciter, s'il n'en eût pas été certain? Il aurait plutôt disparu. Ne se serait-il pas comporté comme le plus insensé des hommes d'annoncer aussi fréquemment sa résurrection, s'il n'en eût pas été assuré, puisqu'en ne ressuscitant pas, il devait s'attendre à perdre toute la réputation qu'il s'était acquise par ses prodiges et sa sagesse; à ne laisser après lui que la tache honteuse d'avoir été un fourbe, et à avoir pour ses plus cruels ennemis ses Apôtres même les plus attachés? Il est à remarquer, au contraire, que Josephe, auteur juif très-célèbre, n'en parle dans son histoire qu'avec la plus grande réserve; qu'il avoue que c'était un homme extraordinaire et d'une sagesse admirable.

Jésus a prédit que ses Apôtres feraient des miracles, ils en ont fait; il a prédit la destruction du temple de Jérusalem, l'expulsion

des Juifs de la Terre-Sainte, leur dissémination parmi les nations, sans pouvoir se réunir en une seule; leur humiliation; leur aveuglement continuel; l'établissement de la religion chrétienne chez toutes les nations, par la seule force de la persuasion ; des schismes, pour exercer la foi des fidèles. Ces prédictions se sont réalisées.

Le temple de Jérusalem et la ville même furent réduits en cendres, sous le règne de Vespasien, par l'armée de Tite, qui devint depuis empereur. L'histoire romaine rapporte que Tite, étant entré dans la ville, dit à ses amis : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait la guerre; c'est Dieu qui a chassé les Juifs de ces forteresses, contre lesquelles les forces humaines ni les machines ne pouvaient rien. »

L'empereur Julien, l'apostat, pour convaincre de fausseté cette prédiction de Jésus-Christ, entreprit de rebâtir le temple. Il chargea Alype d'Antioche de l'exécution, et donna l'ordre au gouverneur de la province de le seconder. A cette nouvelle, les Juifs accoururent en foule de toute parts; ils arrachèrent avec acharnement les anciens fondemens. Aveugles ! ils ne pensaient pas qu'en détruisant ainsi le temple de fond en comble, ils ne fai-

saient qu'éclater davantage la prédiction du Messie. Insensés ! ils oubliaient la prédiction du prophète Osée, qui leur avait annoncé qu'ils resteraient sans roi, sans chef, sans sacrifice et sans autel.

On veut poser les fondements nouveaux : la terre s'émeut ; elle repousse les pierres et les écarte au loin ; des feux souterrains sortent de ses entrailles ; ils consomment les instruments, les matériaux, tous les travailleurs, acharnés à lutter contre une intelligence secrète. L'empereur, rempli de confusion, abandonne l'entreprise ; et, par son impuissance il prouve la révélation du Messie.

Ce fait est rapporté non-seulement par nos auteurs, mais encore par des écrivains du paganisme, et particulièrement par Ammien-Marcellin, liv. XXIII, le plus zélé panégyriste de l'empereur Julien, et le plus opiniâtre des païens.

Examinons de nouveau combien était vaste le projet du Christianisme, combien étaient faibles en apparence les moyens d'exécution, et l'on sera forcé d'avouer qu'une force supérieure en a procuré le succès.

Il ne s'agissait point de bouleverser tous les empires, mais, ce qui était bien plus difficile, de détruire toutes les religions, d'engager les

peuples à renoncer à leur ancien culte, pour embrasser une doctrine qui ordonne la mortification, l'humilité, la chasteté, le pardon des injures, l'amour des ennemis, le renoncement, du moins en affection, aux biens de la terre. Pourquoi? pour soupirer continuellement après des biens futurs et inconnus, dont on ne peut jouir qu'après la mort, et cela pour plaire à un homme qui a été crucifié et qui est mort sur la croix, et que cependant l'on doit adorer comme Dieu.

Il fallait établir une religion incompréhensible, qui ordonne de croire en trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un seul Dieu; à l'incarnation de l'une de ces personnes dans le sein d'une Vierge pure, sans l'opération de l'homme, mais par l'opération du Saint-Esprit, autre personne divine, aussi inconnue que celle incarnée; à la transmutation du pain et du vin en chair et en sang, sans que cela soit aperçu par les sens; enfin à une religion mystique, selon l'ordre de Melchisedech, qui oblige les nations à secouer des préjugés universellement reçus, et à quitter des inclinations chères et agréables.

Quelles sont les personnes que Jésus-Christ emploie? Sont-ce des princes, des hommes puissants? Point du tout.

La Providence divine a prévu que l'incrédule pourrait un jour arguer que sa religion a été établie par le pouvoir; et, pour ne laisser aucun doute sur l'établissement divin de la religion chrétienne, elle a choisi douze pauvres pêcheurs, gens timides, mais d'une probité exemplaire, gens ignorans et grossiers, qui ne comprenaient pas les instructions les plus claires. Ce sont ces hommes, obscurs et dénués de tout, qui doivent engager les princes de la terre à s'humilier, à se mortifier, à mépriser les richesses et à considérer les plus abjects des hommes comme leurs frères.

Quels moyens Jésus-Christ leur donne-t-il pour oser entreprendre des choses aussi difficiles? Il leur dit :

Allez, enseignez tous les peuples. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles; et, se tournant vers Simon : « Vous êtes Pierre, lui dit-il, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contr'elle. »

Cette prédiction est aussi étonnante que la résurrection de son auteur. Comment ! les hommes ne pourront pas empêcher l'établissement d'une religion si incompréhensible ? Non; dit le Messie : « Malgré les vains efforts des hommes, elle subsistera. Les portes de

l'enfer même ne prévaudront jamais contre elle.» Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. Allez prêcher l'Evangile à toutes les nations. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Il leur imposa à chacun les mains sur la tête, et leur dit : « Allez, baptisez au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Il était donc illuminé, attaqué d'asthénie mentale ? Point du tout : ses ennemis mêmes admiraient sa sagesse infinie, et ils ne l'ont crucifié que dans l'appréhension qu'ils ne fissent trop de prosélytes, et qu'ils ne perdissent leur autorité. Jésus, loin d'être illuminé, remerciait son Père d'avoir caché la vérité à ceux qui se croyent sages et prudens, pour la révéler aux petits et aux simples.

Quelles sont les récompenses qu'il promet à ces douze pauvres pêcheurs, à ces douze Apôtres pour les engager à une entreprise aussi vaste et aussi périlleuse ?

« Ils vous traduiront devant les conseils; vous serez battus dans les synagogues. Vous comparaîtrez devant les gouverneurs et devant les rois, à cause de mon nom, pour rendre, en leur présence, témoignage de moi; car il

faut premièrement que l'Évangile se prêche à toutes les nations. »

« En vérité, en vérité, celui qui croira en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore. » *(Jean, ch. 14, v. 2.)*

« Tels sont les prodiges qui suivront ceux qui croiront en moi : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront des langues nouvelles ; ils manieront des serpens ; s'ils boivent des choses mortelles, elles ne leur nuiront pas ; ils imposeront les mains sur les malades, et ils seront guéris. » *(Marc, ch. 16, v. 17 et 18.)*

Voilà les récompenses terrestres.

Jésus était donc un enthousiaste, un visionnaire, un fanatique ?

Était-il visionnaire celui qui était annoncé depuis des siècles par Abraham, Jacob, Moïse, David et autres prophètes, et qui ne fit rien de nouveau que de recommander l'accomplissement de la loi naturelle ? Etait-il fanatique celui qui adoucit la loi de Moïse, après s'y être conformé exactement, et avoir donné l'exemple de la soumission ?

Etait-il enthousiaste celui qui s'opposa à la condamnation de la femme adultère, et qui lui dit : *Allez et ne péchez plus.*

Etait-il enthousiaste, puisqu'il disait : « Je sens qu'une vertu est sortie de moi : je l'ai sans mesure; mais je dois la distribuer avec précaution, afin que la faiblesse humaine puisse la supporter. »

Etait-il fanatique, puisqu'il accorda la rémission de ses fautes à la Madelaine, lorsqu'elle vint, par une inspiration divine, la lui demander?

Etait-il fanatique, ce sage qui était toujours disposé à pardonner, et qui mourut en priant pour ses ennemis?

Etait-il un enthousiaste, un fanatique, puisqu'il disait à ses disciples : « Vous pardonnerez au pécheur autant de fois qu'il se repentira. »

Il n'était ni l'un ni l'autre, puisqu'il pardonna à Pierre de l'avoir renié trois fois, et à Thomas d'avoir douté de sa puissance.

Dira-t-on qu'il était un ambitieux sectaire, puisqu'il disait que son royaume n'était pas de ce monde ; qu'il recommandait la soumission envers les princes, et de leur payer le tribut?

Etait-il un ambitieux sectaire celui qui disait : « soyez soumis à toute créature à cause de Dieu, particulièrement au roi, et à ceux qui le représentent, parce que telle est la volonté de Dieu. » *(Saint Pierre, ch. 2.)*

« Ce que je vous dis, je ne le dis pas de mon chef. C'est mon Père qui demeure en moi, qui fait lui-même les œuvres que je fais. »

« La parole que vous avez entendue n'est pas de moi, mais du Père qui m'a envoyé. » *(Jean 14, v. 10, 24, 28.)*

Quelle humilité ! Mais n'avons-nous pas encore eu l'occasion de la remarquer davantage lors du souper chez Lazare, où il lava lui-même les pieds à ses disciples, pour leur donner l'exemple de l'humilité et de la charité qu'ils devaient avoir les uns envers les autres. Mais la religion chrétienne n'est qu'amour et charité. Quelle sublime doctrine ! Quel est l'orgueilleux qui pourrait imaginer qu'elle est l'ouvrage des hommes ! Quel autre que Jésus-Christ aurait pu nous démontrer que la vraie beauté, la vraie grandeur, le vrai sublime est dans la vertu, dans l'amour du prochain, dans l'amour des ennemis? C'est là le sublime de la nature et de l'Evangile qui est fait pour tous les hommes, et qui peut être compris par les plus simples. Mais aussi quelles leçons ne devions-nous pas attendre du Messie. « *Il est l'image de Dieu invisible* et le premier né de toutes les créatures. Toutes choses ont été créées par lui, celles du ciel et de la terre, les visibles et les invisibles, les Trônes, les Domi-

nations, les Principautés, les Puissances : tout a été créé par lui et pour lui. » (*Saint Paul*, *Colos.*, *ch.* 1.)

Quelles actions de grâce ne devons-nous pas rendre à Dieu de nous avoir fait connaître le grand principe de sa sagesse infinie : c'est la bonté, c'est la miséricorde de notre Dieu, qui se propose le bonheur des hommes. Si tout ce qui se rapporte à cet ouvrage ne nous est pas révélé, nous devons croire que les choses qui nous sont cachées sont des trésors inépuisables de bonté et de miséricorde, dont nous sommes appelés à jouir. « Certainement le mystère de piété est grand, disait saint Paul à Timothée. (1 *ch.* 3, *v.* 16.) Dieu a été manifesté en chair, justifié par l'esprit, vu des anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, et reçu dans la gloire. »

Le nom de Jésus, qui lui a été donné par l'ordre de Dieu même, nous apprend le sujet de sa mission au milieu de nous.

« Il est venu pour être le salut destiné à être présenté à tous les peuples, pour être la lumière qui éclairera les nations ; pour être le salut qui nous assure la rémission des péchés, par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui ont fait que le soleil levant est venu d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui

demeurent dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pas dans le chemin de la paix. » *(Luc, ch. 2.)*

Pour se faire une idée de la personne de Jésus-Christ, on doit le considérer, suivant saint Paul, sous trois états différens.

« Jésus, étant en forme d'homme, ne s'est point considéré comme bien puissant d'être égal à Dieu, puisqu'il s'est anéanti lui-même en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé jusqu'au souverain degré de gloire, et il lui a donné un nom, qui est au-dessus de tous les noms, afin qu'au nom de Jésus tout ce qui est au ciel, sur la terre et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute langue confeste que Jésus-Christ est le Seigneur et la gloire de Dieu le Père. » *(2 Épître aux Philip., v. 6, 11.)*

Il le dit lui-même à ses Apôtres : « Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Pour moi, je serai toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *(Matth., ch. 28, v. 18, 20.)*

Mais examinons toutes les instructions de

ce Divin Sauveur à ses Apôtres. Ainsi qu'il y a unité en Dieu, dans les trois personnes divines, il a voulu que son Eglise en fût l'image.

« *Unus dominus, una fides, unum baptisma.* Il n'y a qu'un maître, une seule croyance, un seul baptême. » (*Saint Paul aux Ephésiens, chap.* 4 *v.* 5.)

« Il n'y aura qu'une bergerie et qu'un pasteur. » (*Jean, chap.* 10 *v.* 16) et Jésus nous a enseigné les véritables.

« Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte ailleurs, est un voleur et un larron. Or le voleur ne vient que pour dérober, pour égorger et perdre les brebis. » (*S. Jean, chap.* 16. *v.* 10.)

Comment entre-t-on par la porte? C'est par la mission. « Comme mon père m'a envoyé, je vous envoie. » (*S. Jean, ch.* 20. *v.* 21.) Donc ceux qui ne seront pas légalement envoyés, n'entreront pas par la porte : ce seront des usurpateurs du sacerdoce. « Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés. » (*S. Paul aux Romains, chap.* 10. *v.* 15.)

« *Qui peccat in uno factus est omnium reus.* » (Jacques, chap. 2.) « *Quicunque totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* » (S. Jean, chap. 2.)

« Tout royaume où il y aura de la division,

sera désolé, dit Jésus. (*Luc, chap.* 2—*Matth.; chap.* 12.) Mais Jésus ajoute : toute ville ou famille qui se divisera ne subsistera point.

Jésus-Christ, qui cherchait à affermir la paix et la concorde parmi les hommes, n'était donc pas un ambitieux sectaire. Un ambitieux sectaire est celui qui, loin de se soumettre aux lois établies, se révolte contre elles, et se sépare de la famille pour en former une nouvelle, qui protége son ambition, sa haine, en un mot ses passions.

Mais, dira-t-on, si un prince se conduit despotiquement, tyrannise ses sujets? N'importe, nous devons être soumis à l'autorité. En effet, si telle est la volonté de Dieu que les peuples endurent des maux temporels, le Chrétien doit les supporter avec patience pour sa sanctification. Un royaume de vrais Chrétiens serait en vérité le modèle de la plus parfaite union, et Bayle raisonnait très-mal lorsqu'il disait que le christianisme ne convenait pas à un bon Gouvernement. Aussi Montesquieu lui répondit : « M. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion Chrétienne : il ose avancer que de véritables Chrétiens ne formeraient pas un État qui pût subsister. Pourquoi non? Ce serait des citoyens infiniment éclairés sur leur devoir, et qui auraient un très-

grand zèle pour le remplir. Ils sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à la religion, plus ils penseraient devoir à la patrie. Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts que le faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des États despotiques. Il est étonnant que ce grand homme n'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du christianisme d'avec le christianisme même, et qu'on puisse lui imputer d'avoir méconnu l'esprit de sa propre religion. »

En effet, l'établissement du christianisme et l'ordre d'un prince qui le déclare dominant dans son royaume sont deux faits bien différens. Cependant un homme de mauvaise foi, dans ce siècle, a voulu s'approprier l'idée de Bayle, et a écrit que le christianisme avait été établi par Constantin, et qu'auparavant il était ignoré. Nous avons prouvé le contraire dans nos *Tusculanes*, et nous lui démontrerons encore son erreur dans cet ouvrage.

La religion chrétienne a triomphé de toutes les persécutions, et même après chaque persécution elle a été plus éclatante, et elle s'étendra toujours suivant la prédiction de Jésus-

Christ. » Dieu a rendu folle la sagesse de ce monde, écrivait saint Paul aux Corinthiens, il perdra cette sagesse prétendue; il réprouvera la fausse prudence des savans; il a choisi par préférence ce qu'il y avait de plus faible et de moins éclairé dans le monde, pour confondre les sages et les puissans. Que l'homme nous regarde comme les ministres de Jésus-Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu. »

« L'Évangile que j'ai prêché, dit-il aux Galates, n'est point selon les hommes. Je ne l'ai reçu d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ.

N'est-ce pas encore une chose étonnante que saint Paul, le plus zélé persécuteur du christianisme, soit terrasé dans le chemin de Damas en présence de toute sa troupe; qu'il perde tout-à-coup la vue; que Jésus-Christ lui ordonne de prêcher son Évangile aux nations, et que, pour preuve de cet ordre formel, Ananie lui rendra la vue; que saint Paul se convertisse à la foi, et qu'il recouvre la vue par le ministère d'Ananie? O puissance divine, comme vous confondez l'orgueil de l'homme!

Ce nouveau miracle, opéré après l'ascension de Jésus-Christ, après celui de la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, prouvait aux

hommes la vérité des prédictions de Jésus-Christ, et du témoignage des Apôtres.

Ceux-ci, après la descente du Saint-Esprit, qui eut lieu dans le Cénacle en présence de cent vingt personnes, en sortent, se répandent dans Jérusalem, et prennent pour témoins du miracle qui vient de s'opérer sur eux, tous les Juifs réunis en cette ville pour la solemnité de la fête. Ils annoncent hautement la résurrection de Jésus-Christ, et, dans les deux premières prédications, ils convertissent cinq mille personnes. A la seule parole de saint Pierre, un paralytique est guéri.

Dans son premier discours au peuple juif assemblé, et étonné des choses extraordinaires qu'il voyait, le même Apôtre dit : ce que vous voyez est l'accomplissement de la prophétie de Joel ; c'est l'effet de la promesse de Jésus-Christ, de répandre sur nous cet Esprit-Saint que vous voyez et que vous entendez. (*Act.* II v. 16. 33.)

Les Apôtres se dispersent, vont prêcher l'Évangile, et sans aucun secours humain, ils établissent des églises. Et comment ne se seraient-elles pas établies à la vue des miracles qu'ils opéraient.

La punition soudaine d'Ananie et de Saphire. (*Act.* 5.)

Les guérisons de toutes maladies, opérées par l'ombre seule de saint Pierre. (*Ibid. v.* 15.)

Les Apôtres tirés de prisons par un ange. (*v.* 19.)

Les malades guéris, les possédés délivrés à Samarie par saint Philippe, la conversion de Simon le magicien, à la vue de ces prodiges. (*Act.* 8.)

La guérison du paralytique Énée, et la résurrection de Thébite par saint Pierre. (*Act.* 9.)

La descente visible du Saint-Esprit dans la maison du centenier Corneille, à la voix du même Apôtre. (*Act.* 10.)

La délivrance de saint Pierre par un ange, de la prison où l'avait fait mettre Hérode. (*Act.* 12.)

La mort soudaine de ce prince en punition de son orgueil. (*Act.* 12. *v.* 23.)

La guérisons que saint Paul opéra à Lystres, sur un boiteux de naissance. (*Act.* 14.)

La délivrance d'une fille possédée, à Philippes. (*Act.* 16.)

Les portes de la prison où était renfermé saint Pierre, ouvertes avec fracas, ses chaînes brisées, et son geolier converti. (*Act.* 16.)

Le Saint-Esprit descendu à Éphèse sur plusieurs convertis qui parlent aussitôt diverses langues et prophétisent. (*Act.* 19.)

Les malades guéris dans la même ville par le seul attouchement des linges qui avaient servi à saint Paul. (*Act.* 19.)

La résurrection du jeune Eutyche à Troade, par le même Apôtre. (*Act.* 20.)

Sa prédiction dans une tempête de quatorze jours, qu'il n'arriverait nul malheur à aucun assistant. (*Act.* 27.)

La morsure d'une vipère dans l'île de Malte, d'où il ne lui résulte aucun mal. (*Act.* 28.)

Plusieurs autres miracles semblables opérés publiquement, vérifient plus que suffisamment les prédictions de Jésus-Christ.

On dira : c'est saint Luc qui rapporte ces faits; mais saint Luc avait été témoin de plusieurs; il s'était assuré des autres; il avait la certitude physique et morale. Mais son Evangile fut publié et adressé à toutes les églises; s'il se fût trompé ou qu'il eût voulu tromper, on l'aurait contredit; les Chrétiens mêmes n'eussent pas reçu son livre. Il désigne toujours les lieux où les miracles ont été opérés, et souvent il indique les personnes qui en ont été les objets. Il donnait un moyen facile de

s'assurer du fait; et, certes, on ne reste point insouciant à ce sujet. Il n'y avait que trente ans que ces faits s'étaient passés lorsqu'il écrivit, et beaucoup de témoins existaient encore sur les lieux. Il ne voulait donc pas tromper puisqu'il prenait un moyen diamétralement opposé à son but. Une preuve que son livre des Actes est vrai, c'est qu'il n'a jamais été contredit ; c'est qu'il a été respecté des contemporains et des générations suivantes qui se sont transmis les faits.

Jamais s'est-on avisé de douter de la conversion de saint Paul, et du miracle qui en fut le sujet ? Il serait également ridicule de ne pas ajouter foi à ses miracles, puisqu'il les rappelle à ceux qui en ont été témoins.

« Notre prédication, écrit-il à ses disciples de Thessalonique, n'a pas été seulement en paroles, mais aussi en miracles, et dans le Saint-Esprit, et dans une grande abondance, comme vous savez que nous avons été parmi vous et pour vous. »

Il répète, peu d'années après, la même chose aux Corynthiens.

Il leur dit : (II *Corinth.* 12.) « Les preuves que je vous ai données de mon apostolat, sont ma patience, les prodiges, les miracles, les effets de la force divine.

» Je vous ai écrit avec liberté, mes Frères, dit-il aux Romains, pour rappeler à votre souvenir la grâce que Dieu m'a accordée d'être le ministre de Jésus-Christ parmi les nations. Car je n'ose parler de ce que Jésus-Christ a fait par moi, pour se soumettre les Gentils par la parole et par les œuvres, par la vertu des miracles et des prodiges, et par la force du Saint-Esprit, en sorte que, de Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, j'ai tout rempli de l'Evangile de Jésus-Christ. » (*Epît.* 15.)

Tertullien atteste que, de son temps, les originaux de ces lettres étaient conservés religieusement dans les églises qui les avaient reçus. Ces faits étaient donc certains puisque saint Paul les avait écrits, et qu'il na pas été contredit.

Les écrivains des premiers siècles étaient si convaincus des miracles qu'ils annonçaient, qu'ils versaient leur sang pour en attester la vérité. On ne peut raisonnablement leur faire un reproche de partialité, puisqu'ils ont été païens auparavant d'embrasser le christianisme, et qu'ils ne se sont convertis qu'à la vue des miracles. En effet, je le répète, auraient-ils quitté, sans cela, leurs plus chères habitudes, pour se dévouer aux mortifications, aux privations et aux persécutions? cela

ne peut se supposer. « Nous ne naissons pas chrétiens, disait Tertullien, nous le devenons. »

Les écrivains contraires n'ont pas contesté ces miracles; ils les imputaient seulement à une puissance diabolique : donc on ne peut refuser d'ajouter foi à des témoins dont l'irréfragable autorité a été reconnue. L'imputation de puissance diabolique est tellement ridicule que nous ne nous amuserons pas à la combattre; car l'esprit de ténèbres n'opérerait point de miracles en faveur de la sublime doctrine contenue dans l'Évangile.

Jésus-Christ était loin de recourir au pouvoir de l'esprit de ténèbres, puisqu'au contraire, il était venu pour le combattre.

Les Juifs n'ont osé faire aucune enquête juridique à ce sujet parce qu'elle aurait tourné à leur désavantage; et Josephe, un de leurs historiens instruits, Josephe de race sacerdotale, né l'an 37 de notre ère, qui (dans la crainte de perdre ses prérogatives, et de déplaire à l'empereur Vespasien, qui prétendait se faire passer pour le Messie) n'a pu s'empêcher d'insérer, dans son histoire, le passage suivant :

« En ce temps-là était Jésus, qui était un homme sage, si toutefois on doit le consi-

dérer simplement comme un homme, tant ses œuvres étaient admirables; il enseignait ceux qui prenaient plaisir à s'instruire de la vérité, et il fut suivi non-seulement de plusieurs Juifs, mais de plusieurs Gentils : c'était le Christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, il le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé pendant sa vie, ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient prédit, en assurant qu'il ferait plusieurs autres miracles. C'est de lui que les chrétiens, que nous voyons encore aujourd'hui, ont tiré leur nom. (Josephe, *Antiquités judaïques*, liv. 18. ch. *Traduction d'Arnaud d'Andilly.*)

Il parle en plusieurs endroits de Jean-Baptiste avec un grand respect; principalement au même livre, ch. 7; et au livre 22, ch. 8, il s'exprime ainsi :

« Il (Ananus) prit le temps de la mort de Festus, et qu'Albinus n'était pas encore arrivé, pour assembler un conseil, dans lequel il fit venir Jacques, frère de Jésus, nommé Christ, et quelques autres; il les accusa d'avoir contrevenu à la loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette action déplut infiniment à tous ceux des habitans qui avaient de la piété,

et un véritable amour pour l'observation des lois. »

Saint Jacques était fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et conséquemment cousin-germain, ou, selon le langage des Juifs, frère de Jésus-Christ.

Des ennemis du christianisme ont dit, dans le seizième siècle, que le premier passage relatif à Jésus-Christ avait été interpolé dans son histoire; mais pourquoi n'a-t-on pas élevé plus tôt cette objection? Beaucoup de savans, tels que Pic de la Mirandole, les centuriateurs de Magdebourg, Galatin, Sixte-de-Sienne, Baronius, Pagi, Tillemont, Sponde, Possevin, Vossius, Coccejus, Bellarmin, Spencer, Valois, de Roye, Spanheim, Noël-Alexandre, Huet, Parsler, Pearson, Houtteville nient la prétendue interpolation. On ne peut pas dire qu'elle a été faite vers le temps où un cri s'est élevé contre elle, puisque ce passage existait du temps d'Eusèbe. Saint Jérôme, versé dans les antiquités judaïques transcrit ce texte, comme il vient d'être rapporté, et saint Isidore de Péluse le cite pareillement. Mais quand même ce passage n'existerait point dans l'histoire de Josephe, cela ne prouverait rien contre le christianisme, par les raisons que j'ai déduites, et le silence de Josephe, des

Juifs, des païens, prouvent qu'ils ne pouvaient nier les miracles de Jésus-Christ. En effet, Celse, qui a commencé à s'élever contre eux dans le deuxième siècle, a-t-il dit que Jésus et les Apôtres n'avaient point fait de miracles? Il n'aurait pas osé nier un fait certain, avéré, et il s'est contenté d'attribuer ces prodiges à une puissance diabolique, mais dira-t-on, pourquoi les Juifs, qui connaissaient les miracles du Sauveur ne se sont-ils pas convertis? Nous demanderons, à notre tour, pourquoi il y a des renégats, des apostats. Est-ce que l'intérêt, les passions des hommes ne les font pas agir journellement contre l'évidence? Celui qui, par vengeance et par intérêt, se rend coupable d'un meurtre, croit-il bien faire? Les remords au contraire s'emparent bientôt de son âme, et le trahissent souvent.

Il fallait avoir de la vertu pour quitter ses biens, ses emplois, son état, se dévouer aux persécutions, pour embrasser le christianisme, et, lorsque nous voyons saint Pierre renier trois fois Jésus-Christ, crainte d'être persécuté; lorsque nous savons que Judas l'a livré pour un vil intéret; que Thomas, témoin de ses miracles, refusait de croire à sa résurrection; que, de nos jours, Luther, mécontent de ne pas être chargé des indulgences, a élevé autel contre

autel ; que le roi d'Angleterre, mécontent de ce que le pape s'opposait à son divorce, a plongé son royaume dans le schisme ; peut-on raisonnablement demander pourquoi tous les Juifs ou tous les païens ne se sont pas rendus chrétiens? Mais s'ils ont résisté les uns et les autres à la fois, c'est encore par un effet de la divine Providence. Si tous les païens se fussent convertis, le christianisme n'eût pas été persécuté, et il n'aurait pas eu la gloire de s'établir au milieu des persécutions ; nous ne pourrions pas dire qu'il a triomphé de toutes les contradictions et de l'enfer même. La foi des chrétiens n'aurait pas été éprouvée, les Apôtres et les premiers chrétiens n'auraient pas scellé de leur sang leurs dépositions.

Si les Juifs se fussent rendus aux témoignages éclatans qu'ils avaient devant leurs yeux, les prophéties anciennes et celles de Jésus-Christ ne se fussent pas vérifiées ! Il n'y aurait plus de Juifs aujourd'hui, et les ennemis du christianisme pourraient avoir l'audace de regarder l'Evangile comme une fable, tandis que les Juifs existants prouvent continuellement, par leur déplorable endurcissement, les vérités, et les prédictions de la religion chrétienne. Leurs livres, notamment leur Talmud, qui prouvent le christianisme, auraient

peut-être disparu comme ceux des chrétiens, et nous n'aurions plus un moyen triomphant de prouver avec certitude que toutes les prophéties se sont vérifiées en Jésus-Christ. « Malheur à ceux qui ne croyent pas, dit Jésus-Christ. »

Qu'on ne dise pas que, dans les premiers temps, les personnes du peuple se sont seules converties au christianisme : quoiqu'il faille avouer que les pauvres, les gens médiocres aient dû avoir moins de regret de renoncer aux pompes du monde, nous remarquons cependant, parmi les premiers chrétiens, Nicodème, sénateur juif; Joseph d'Arimathie, homme riche, noble décurion; le centenier et un officier de Capharnaum; le surintendant de la reine d'Ethiopie; Corneille, centurion à Césarée; Sergius-Paulus, proconsul à Paphos; Denys, membre de l'aréopage d'Athènes; le savant Apollo d'Ephèse; Eraste, trésorier de la ville de Corinthe; plusieurs membres de la famille impériale, à Rome; les Juifs de Bérée, les nobles de Thessalonique, les Clément, les Ignace, les Policarpe; mais il est vrai que le plus grand nombre des chrétiens se trouva d'abord parmi le peuple, soit parce que celui-ci est le plus nombreux partout, soit parce qu'il était dans les décrets divins que la foi triomphât par ce qu'il y a de plus faible aux yeux du

monde de ce que le monde a de plus fort. Qu'on ne dise pas que le peuple est toujours amateur du merveilleux; nous savons tous, qu'il ne le recherche que lorsqu'il y trouve son intérêt, et que si l'on parlait de miracles en faveur d'une religion non accréditée, tout le monde serait très-empressé à les vérifier, et qu'on n'y ajouterait foi qu'après un grand examen, surtout si les chefs de la nation voulaient les caractériser d'impostures. On dira peut-être que chaque religion a eu ses miracles; mais quels prodiges! comment ont-ils été constatés? Quelle certitude en a-t-on reçue?

« Nous ne vous avons pas fait connaître, dit saint Pierre, (8e. *Épitre)* la puissance et la venue de notre Seigneur Jésus-Christ sur des fables composées avec artifice, mais comme ayant vu de nos propres yeux sa Majesté; car il avait reçu de Dieu le Père honneur et gloire, quand cette voix lui fut adressée de la gloire magnifique : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon plaisir; » et nous entendîmes cette voix envoyée du ciel, comme nous étions avec lui sur la montagne sainte. » — Saint Jean rapporte la même chose.

Ce sont les mystères de la religion chrétienne qui, principalement, sont une pierre d'achoppement pour plusieurs, ainsi que l'a prédit le

prophète. Mais, quand même Jésus-Christ aurait voulu nous expliquer le Mystère de la Trinité, aurions-nous pu le comprendre avec notre faible raison ? Il en est de même de celui de l'Eucharistie. Cette parole est dure, disaient les Apôtres, de nous donner sa chair à manger. Jésus, pour exercer leur foi, ne leur donna pas d'autre explication que celle-ci.

« Si cela vous scandalise, que sera-ce lorsque vous verrez le Fils de l'Homme monter au ciel, d'où il est descendu? Si vous ne devenez semblables à des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Je suis venu au monde pour exercer un jugement par lequel ceux qui ne voient pas, verront, et ceux qui croient voir deviendront aveugles. »

Dieu, en effet, ne nous a pas chargés d'examiner. S'il eût soumis sa religion à notre examen, il n'y aurait point eu de religion. Il n'y aurait plus eu cette union entre les Chrétiens, que Jésus n'a cessé de recommander. Chacun eût voulu raisonner à sa manière sur la Religion; autant de personnes, autant d'idées. La voie d'autorité était donc préférable à la voie d'examen, et Dieu l'a choisie. « Celui qui n'écoute pas l'Eglise, dit Jésus-Christ, qu'il

soit à votre égard comme un païen et un publicain. »

En effet, qui doit-on croire? Est-ce Dieu, ou nous? Quoique nous sachions que nous tombons continuellement d'erreur en erreur sur les choses sensibles, nous eussions voulu tout approfondir, si Dieu n'eût pas établi sa Religion sur des faits. Alors nous aurions jugé ridiculement des choses divines, comme nous jugeons souvent des choses sensibles, et nous fussions tombés dans les erreurs les plus profondes. Nous apprenons, en géométrie, que le tout est plus grand que la partie, et que la partie est moindre que le tout. Combien de personnes, selon ce principe, auraient tiré de funestes conséquences contre le mystère de l'Eucharistie, et auraient dit : peut-il nous donner sa chair à manger : cette parole est dure! Qui peut l'entendre? Ce principe géométrique a pour objet les propriétés des corps, tels qu'ils existent aujourd'hui; il suppose leur étendue. Mais si le corps de Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, ainsi que nous serons lorsque tout changera de forme, peut-on en raisonner sur le principe qui suppose l'étendue? Dieu a voulu nous donner une idée de la transmutation qui s'opérera à la fin des siècles.

Concevons-nous comment trois personnes en Dieu ne font qu'un seul Dieu? Concevons-nous comment le monde a *été créé*, et cependant nous ne pouvons douter de son existence.

Nous voulons juger des choses surnaturelles comme nous jugeons des choses physiques, *un*, *deux*, et *un de plus*, *cela fait trois choses*, et nous tombons dans l'égarement. Mais qui nous dit que les trois personnes divines sont trois êtres, comme Jacques, Pierre et Paul? Jamais ni Jésus-Christ ni les prophètes n'ont rien avancé de semblable. Voulons-nous prétendre deviner l'essence divine, nous qui ne pouvons expliquer la nature? N'est-ce pas une infamie de ne pas avoir une soumission envers Dieu, comme des petits enfans l'ont à l'égard de leur père, et dire : puisque je ne conçois pas un Dieu, il n'y en a point? Ne serait-ce pas être de même qu'un enfant qui, parce qu'il n'aurait jamais vu son père, dirait : je n'en ai point? Si les petits enfans doivent être soumis à leur père, combien ne devons-nous pas être soumis à Dieu, car Dieu est bien supérieur à un père naturel? Nous sommes à l'égard de Dieu comme de petits enfans à l'égard de leur père. Aussi Jésus-Christ disait : ceux qui ne seront

pas comme de petits enfans n'entreront point dans le royaume des cieux.

Ne devons-nous pas nous soumettre à ce que Dieu a bien voulu nous révéler? Ce que le sentiment intérieur fait pour nous persuader l'existence et les opérations de notre âme, quoique nous ne comprenions pas sa manière d'être, le témoignage de Dieu doit opérer de même pour nous persuader la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, et tout autre mystère.

Si l'étendue était l'essence des corps, tout espace étendu serait corps; mais cela est faux. Nous ne connaissons point clairement l'essence des corps; nous n'avons de connaissance que de leurs propriétés. Dieu seul connaît l'essence des choses qu'il a faites. Avons-nous une idée de celle du feu, le principal agent de la nature? Nous ne pouvons apercevoir, que ses propriétés, et nous ignorons même s'il n'en a point d'autres.

Plat et profond sont deux idées contradictoires, et cependant n'est-ce pas la perspective? Celle-ci renferme donc contradiction? Cependant l'aveugle de naissance croit sur le témoignage des hommes, après explication, que la perspective est plate et profonde; pourquoi donc ne pas croire sur le témoignage de

Dieu? Ne réduisons-nous pas un mouton du poids de vingt livres à moins d'une livre, et Dieu, l'auteur de tout, ne pourrait réduire cette livre à un infiniment petit? Quel blasphème de penser ainsi! Dieu n'a-t il pas fait le monde de rien par un simple acte de sa volonté? Un être aussi puissant ne pouvait-il prendre la forme humaine, d'une manière surnaturelle? Avait-il besoin de l'opération de l'homme pour prendre la forme humaine? Ne pouvait-il le faire même sans le secours d'une femme? S'il s'en est revêtu ainsi, c'est pour montrer le plus parfait modèle de l'humilité à l'homme orgueilleux, en exerçant notre foi, et pour nous donner le plus sublime exemple d'un Saint à suivre dans tous les états de la vie. Il a voulu se soumettre à toutes les misères de l'humanité, et nous en approprier les mérites. Il l'a voulu afin de nous faire connaître que nous ne devons point rougir de la pauvreté. Mais puisque Dieu a fait le monde de rien, ne pouvait-il prendre ainsi la forme humaine, et changer du pain et du vin, qui sont quelque chose, en sa propre chair et en son sang comme homme? Puisque rien n'est impossible à Dieu, ne blasphémons pas en restreignant sa puissance.

S'il était permis, dans une matière aussi relevée que celle-ci, d'employer des exemples

tirés de la nature, je dirais qu'il est possible qu'une vierge enfante sans le secours d'un homme, et qu'un ovaire renfermé dans les entrailles de la femme peut se développer. Mais l'on peut recourir à ce qui a été dit dans cet ouvrage sur la génération.

Comment est-il possible, disent les hommes qui se laissent aveugler par les préjugés, qu'un Dieu ne se soit pas soustrait au supplice de la croix, et ait péri d'une manière aussi ignominieuse? Mais c'est dans ce mystère que Dieu a fait éclater toute l'étendue de sa puissance, de sa bonté, et de sa sagesse incompréhensible.

Les prophètes, depuis plusieurs siècles, avaient annoncé sa mort et ses moindres détails, et il prédit lui-même son sacrifice avant son accomplissement. Il n'est qu'un seul miracle qu'il ne veuille pas faire dans sa passion, c'est de se sauver lui-même en descendant de la croix. Mais, en refusant aux Juifs un prodige qui eût détruit les prophéties et l'ouvrage qu'il avait entrepris, n'a-t-il pas montré quelque chose de plus grand et de plus surnaturel? Sa douceur envers ses ennemis, sa charité héroïque, cette paix cette tranquillité qu'on remarqua en lui, tous les miracles de patience dans un homme d'une conduite pleine de sagesse, ne sont-ils pas plus dignes de lui et plus

étonnans que le prodige qui l'eût délivré des mains de ses ennemis ?

La mort de Jésus-Christ a été le plus grand de tous les miracles. Les autres hommes meurent par faiblesse ou par violence ou par nécessité, et Jésus quitta lui-même la vie, selon cette prédiction : *Non tollit animam meam à me, sed ego pono eam à me ipso.* »

« Il est mort sur la croix, dit saint Augustin, mais, à parler exactement et dans la rigueur, il n'est point mort par le supplice de la croix : car, selon le témoignage même des Juifs, les criminels condamnés à la croix ne mouraient pas par cela seul qu'ils y étaient attachés, mais parce qu'on les y rompait vifs. Or, selon le prophète, selon l'enquête faite par Pilate, suivant la déclaration du centenier, Jésus avait déjà rendu le dernier soupir, lorsqu'on voulut lui faire subir ce deuxième supplice. Pilate, qui en fut étonné, le fit percer d'une flèche pour s'en convaincre. Il est mort ignominieusement, disent les ennemis du christianisme; mais, par sa mort, il est parvenu à la plus haute gloire. A son seul nom et à la vue de sa croix, les puissances fléchissent le genou, comme Dieu l'a révélé à saint Paul, dans un temps où tout semblait s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction. La croix du

Sauveur a passé du lieu des supplices sur le front des empereurs. C'est par elle et sans d'autres armes qu'il a vaincu l'idolâtrie, triomphé de la superstition et conquis l'Univers. Il est mort pour avoir la gloire de ressusciter. Dans quel autre mystère fait-il plus vivement éclater sa puissance?

Le pouvoir des grands du monde se termine au tombeau, et c'est-là que commence la gloire de Jésus-Christ. C'est là, c'est, pour ainsi dire, dans le centre de la faiblesse qu'il fait éclater toute sa puissance. Là, entre les bras de la mort, il reprend, par sa seule vertu, une vie bienheureuse et immortelle.

Nous lisons, dans l'histoire romaine, sous le règne de l'empereur Adrien, que, cent-vingt-six ans après Jésus-Christ, la désolation des Juifs fut complète. Il défendit aux Juifs d'entrer jamais à Jérusalem, excepté le jour anniversaire de la prise, encore étaient-ils forcés de donner de l'argent aux gardes, postés à toutes les avenues, et qui leur faisaient éprouver toutes sortes d'humiliations.

Saint Jérôme, témoin oculaire, rapporte ainsi ces faits :

« Les perfides vignerons, dit-il en faisant allusion à la parabole de l'évangile, après avoir tué les serviteurs et enfin le Fils même de Dieu,

sont exclus de la vigne. L'entrée de Jérusalem leur est interdite, sinon en un jour de tristesse et de gémissement. Encore faut-il qu'ils achètent la liberté de pleurer sur les ruines de leur ville. Et, de même qu'ils ont acheté autrefois à prix d'argent le sang de Jésus-Christ, ils achètent maintenant leurs propres larmes, et leurs pleurs même ne peuvent couler gratuitement. On voit, tous les ans, au jour où leur ville a été prise et détruite par les Romains, accourir un peuple, plongé dans le deuil le plus amer, des femmes courbées sous le poids de l'âge, des hommes accablés d'années et couverts de haillons, qui portent, dans leurs personnes et dans tout ce qui les environne, les marques de leur réprobation. »

Tandis que l'instrument du supplice de Notre Sauveur brille sur le Calvaire, que l'église, élevée sur le tombeau d'où il est sorti vivant, éclate par l'or et les pierreries, que l'étendard de la Croix, placé sur le mont des Oliviers, attire tous les yeux, ce peuple, aussi indigne de compassion qu'il est misérable, déplore la ruine de son temple. Ils n'ont pas encore achevé leurs cris lamentables : les femmes, ayant les cheveux épars, se frappent encore le sein à coups redoublés, et déjà

le soldat arrive, qui leur demande de l'argent, s'ils veulent qu'il leur soit permis de pleurer plus long-temps.

Le voilà donc accompli en Jésus-Christ, cet oracle du prophète Daniel ; mais, que dis-je? La prédiction même du Sauveur est vérifiée. Aujourd'hui que Jérusalem est au pouvoir des Mahométans, le saint Sépulcre est respecté, et l'étendard de la Croix attire tous les yeux. » Si Juda, selon Jacob, s'est endormi, il s'est réveillé comme un lion. » « Tout genou fléchit devant le Christ, suivant la prédiction de David, et toute langue reconnaît sa souveraine puissance. » (*Psaume* 109.)

Jésus-Christ a péri sur la croix, mais il ne pouvait opérer le salut qu'en réparant l'outrage fait à son Père, et en réformant le pécheur. « Or, pour parvenir à ces deux fins, dit le père Bourdaloue, la Croix était le moyen le plus efficace et le plus convenable. »

» Dieu ne pouvait être satisfait que par un homme Dieu; et que n'a point fait cet homme-Dieu pour rendre à son Père la gloire que le péché lui avait ravie? L'homme, dans son orgueil, avait affecté d'être semblable à Dieu. Jésus-Christ, pour satisfaire à son Père, s'abaisse au-dessous de tous les hommes. L'homme s'était révolté contre Dieu; Jésus-Christ se

rend obéissant jusqu'à la mort de la croix. L'homme, goûtant du fruit de l'arbre, avait accordé à ses sens un plaisir défendu. Jésus, devenu, selon l'Ecriture, l'homme de douleur, se présente à son Père comme une victime destinée au sacrifice le plus sanglant. Le Fils de Dieu, en expirant sur la croix, apprend aux hommes ce qu'ils eussent toujours ignoré et ce qu'ils devaient connaître. Sa mort leur prouve en même temps quelle est la grandeur de Dieu, combien il abhorre le péché, et de quelle importance est notre salut. Un mystère qui répare l'offense de l'homme envers le Créateur, et qui nous découvre des vérités si profondes et si utiles, n'est-il pas le chef-d'œuvre de la sagesse et de la bonté de Dieu? »

« La Croix était le moyen le plus convenable pour réformer l'homme pécheur. Nos péchés ont pour principe l'ambition, ou l'avarice, ou l'amour des plaisirs. Jésus-Christ, dans sa passion, nous présente le remède de ces trois concupiscences. Il apporte aux projets de l'ambitieux les abaissemens prodigieux auxquels il s'est réduit; à l'amour des richesses, le dépouillement de toutes choses, et la nudité où il meurt; à la mollesse et aux plaisirs des sens,

ses souffrances sur la croix. Mais, pourquoi, dira-t-on, Jésus-Christ, sans être sujet au péché, veut-il en éprouver les remèdes dans sa personne? Dieu voulait qu'il nous en adoucît les amertumes, et qu'il nous en persuadât l'usage par son exemple, et c'est encore en cela que paraît la sagesse suprême? »

Enfin, Jésus-Christ, par sa conduite, nous a appris à dédaigner les grandeurs et les richesses de la terre; il nous a instruits à mépriser la mort même. Et, dans le fait, qu'est-ce que la vie? un moment d'épreuves. Qu'est-ce que la mort? C'est la fin de ces épreuves, et le passage d'un songe d'existence à une vie réelle et éternelle.

Mais vous, qui ne pouvez concevoir l'étendue de la bonté de Dieu, oseriez-vous lui assigner des bornes? Lorsque votre Dieu ressent des angoisses, et qu'avant d'être livré à ses bourreaux, il dit : « Mon Père que ta volonté soit faite, » oseriez-vous ne pas vous soumettre aux croix qu'il vous envoie dans sa miséricorde pour votre satisfaction? Il en est de même de ceux qui, pour restreindre la puissance divine, croyent ou répandent le système de la métempsycose. Est-il possible qu'un Dieu infiniment juste retarde la récompense des justes ou la punition des coupables? Est-il possible de restreindre la puissance in-

finie de Dieu à la création d'une certaine quantité d'âmes, tandis que nous avons continuellement devant les yeux des preuves incontestables de la fécondité inexplicable de ce suprême Créateur? Mais qui sait s'il n'y a point une reproduction parmi les âmes comme il y a une génération pour les corps? O Dieu! lorsque vous avez bien voulu nous tracer nos devoirs, nous donner tant de preuves de votre bonté, et nous révéler notre destinée, serions-nous excusables de ne pas nous laisser conduire comme de petits enfans! « La vraie nourriture de l'homme est de faire votre volonté. » *(S. Jean, chap. 4.)*

Ah! Seigneur, qui nous recommandez de nous contenter de Dieu seul; de lui donner tout sans partage, sans mélange, sans restriction; de lui sacrifier nos désirs; de lui offrir nos projets, nos actions; de supporter les peines et les humiliations; de le remercier même de ce qu'il nous en envoie; de l'aimer pour lui, parce qu'il est parfait; de l'aimer pour nous, parce qu'il doit faire notre béatitude; de l'aimer dans tous les hommes, parce qu'ils n'ont rien d'aimable que pour lui, et que nous sommes tous ses enfans : que votre bonté est supérieure à votre justice!

Est-ce l'homme qui nous aurait ordonné de vous aimer dans nos persécuteurs, parce qu'ils

ne sont, malgré leurs violences, que les instrumens de votre justice ou de votre bonté : de votre justice, parce qu'ils nous punissent des fautes que nous avons commises envers vous ; de votre bonté, parce qu'ils éprouvent notre patience et la font triompher ; et de les aimer enfin parce que, par l'effet de votre miséricorde, ils peuvent devenir les temples de l'Esprit-Saint ?

Est-ce l'homme qui nous aurait dit de ne point nous enorgueillir de notre bonne conduite, parce que l'homme, séparé de Dieu, n'est qu'impuissance, faiblesse, misère et corruption, et que nous devons veiller et prier sans cesse pour ne pas succomber à la tentation ? (*Matth.*, *ch.* 26.) C'est pourquoi Jésus-Christ exigeait de nous une soumission parfaite, comme celle des petits enfans. Aussi nous a-t-il soumis à une autorité, celle de l'Eglise établie par saint Pierre et par ses successeurs immédiats.

Est-ce l'homme qui nous aurait enseigné à prier pour nos frères dans la foi, afin qu'ils s'y affermissent, et pour ceux qui ne croient pas, afin qu'il leur soit donné la grâce de croire et de prier ? O bonté divine, que vous êtes supérieure à l'intelligence de l'homme !

Par la doctrine de Jésus-Christ un ordre

inconnu se répand dans l'univers; tout se perfectionne dans les divers états de la vie. Par sa morale si noble et si pure, il nous découvre dans l'homme, quoique faible, ces ressources de force, et ces moyens de faire à Dieu des sacrifices dignes de sa grandeur. Par ses instructions, tout s'améliore, tout devient pur et sacré dans le commerce des hommes. Les rois deviennent tendres pour leurs peuples; les peuples sont soumis et obéissans aux ordonnances des rois, en tant qu'elles ne sont pas contraires à la religion.

Par elle, les peuples doivent respecter même les rois méchans, prier pour eux et se soumettre sans murmure à tous les impôts. Elle dit aux rois qu'ils doivent être au milieu de leurs sujets comme l'un d'entre eux, et ne se reposer qu'après avoir pourvu à leurs besoins. *(Ecclés.*, *chap.* 32.*)*

Elle apprend aux peuples qu'ils doivent être soumis par motif de conscience aux princes; que troubler l'ordre qu'ils ont établi dans leur empire, c'est résister à Dieu même, dont ils sont les représentans. *(S. Paul aux Romains*, *chap.* 13.*)*

Ces instructions rendent le magistrat équitable, l'ami fidèle, le maître doux, le servi-

teur docile, le père tendre, le fils respectueux, le riche bienfaisant.

Cette morale est si belle que le père désire de la voir suivre à son fils; le fils, à son père; le mari, à sa femme; la femme, à son mari; le maître, au serviteur; le serviteur, au maître; le prince, au sujet; le sujet, au prince; le créancier, à son débiteur; le débiteur, à son créancier; et l'ennemi même, à son ennemi.

Que cette doctrine est haute et relevée, en même temps qu'elle est simple et raisonnable, et conforme aux principes de vérité et de droiture que Dieu a mis en nous! O amour! vous êtes donc tout l'homme! le reste n'est rien.

« Aimez-vous : tout ce que vous voyez est à vous. » Telle est la loi divine révélée à Moïse, et dont celle de Jésus-Christ n'est que le développement. Il était, selon Jacob, l'attente des peuples : ces choses lui étaient réservées.

Quelle doctrine, sinon celle de Jésus-Christ, Dieu enseignerait-il aux hommes s'il descendait sur la terre sous la forme d'un homme? Cette loi ne respire que la paix, la concorde, le désintéressement, l'innocence pure, l'aimable simplicité, l'anéantissement intérieur, la pratique de toutes les vertus, le

zèle de la gloire divine, l'humilité, la charité, l'amour de la patrie, l'amour de ses proches, l'amour de ses princes, la soumission à leurs lois, la bonne foi, la probité, la justice, la tempérance, la fidélité à nos promesses, la répression de nos passions. Elle condamne le crime, la licence, l'injustice, la mauvaise foi, l'hypocrisie, le trouble de la société, le dérèglement et les vices. Que cette loi est belle! Pouvons-nous être honnêtes et aimer ceux qui ne la suivent pas? Cependant elle nous recommande encore de les aimer, de les édifier par nos bons exemples, et de prier pour leur conversion.

Je ne puis m'empêcher de dire que l'auteur de cette loi divine est l'agneau qui prend le livre, et qui en lève le sceau, parce qu'il a été mis à mort, et que nous avons été rachetés par son sang. (*Apocalyp.*, *chap.* 5. *v.* 9. — 12.)

Mais, dira l'incrédule, pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, ne s'est-il pas montré à d'autres qu'à ses apôtres et aux cinq cents personnes qui les accompagnaient pour le voir? nous avons déjà répondu à cette question. Mais pourquoi n'exige-t-on pas qu'il paraisse encore aujourd'hui? Il ne pouvait d'abord paraître qu'à ceux qui l'avaient connu

parfaitement avant sa mort ; les autres n'auraient pu distinguer si c'était lui ou un autre.

Nous avons déjà dit qu'il avait assez de témoins de ses miracles, et qu'il jugea qu'il était suffisant qu'il montât au ciel devant ce grand nombre de personnes. Exige-t-on dans les tribunaux le témoignage de plus de cinq cents individus pour constater un fait, puisque souvent deux témoins suffisent?

On ne peut pas dire que Jésus-Christ n'était mort que pour le salut de ces cinq cents personnes, puisqu'il leur recommanda expressément de prêcher l'Evangile à toutes les nations, et que pour leur conversion, il leur donna, non-seulement le don des miracles, mais qu'il leur ordonna de sceller de leur sang leur témoignage? Dès-lors que le Sauveur jugeait que ce nombre de témoins suffisait, il était inutile d'en prendre d'autres. En effet, sa religion, ainsi qu'il l'avait prédit, se répandit avec une telle rapidité, qu'à la première prédication de saint Pierre, trois mille personnes se convertissent à Jérusalem, et que peu de jours après il y fit, à un second discours, cinq mille autres prosélytes. *(Act. 2, v. 41. et Act. 4, v. 4.)*

Environ dix ans après l'ascension de Jésus-Christ, saint Pierre adresse sa première épître

aux fidèles dispersés dans le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie, dans la Bythinie. Saint Paul en adresse aux fidèles de Rome, de Corinthe, d'Ephèse, de Colosses, de Philippes, de Thessalonique, de Crète. Ils établissent des disciples à Antioche, à Athènes, à Damas, à Césarée, à Milet et dans plusieurs autres villes. Saint Paul, dans son Epître aux Romains, dit qu'il a rempli de l'Evangile toutes les régions, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, et il leur annonce que leur foi est célébrée dans le monde.

Tacite, grand ennemi du christianisme, rapporte dans ses *Annales*, liv. 15, ch. 44, que, lors de la persécution de Néron au sujet de l'incendie de Rome, dans laquelle saint Pierre et saint Paul subirent le martyre, qu'il y eut une multitude immense de chrétiens convaincus, non du crime de l'incendie, mais de la haine du genre humain.

Eh bien, malgré cette haine que les païens avaient pour le christianisme qui condamnait les faux dieux, Pline le jeune, gouverneur de la Bythinie, consulta l'empereur Trajan sur la conduite qu'il devait tenir envers les Chrétiens, dont le nombre, dit-il, est considérable. « Il y en a beaucoup de tout âge, de tout ordre, de l'un et de l'autre sexe. Ce n'est pas seule

ment dans les villes, mais aussi dans les bourgs et dans les campagnes qu'a pénétré la contagion de cette superstition : je ne vois pas comment on peut l'arrêter. Nos temples sont déjà presque tous abandonnés; nos solemnités sont depuis long-temps interrompues, et les victimes pour les sacrifices sont devenues très-rares. » (*Pline à Trajan*, *liv.* 10. *Epît.* 97.)

Tibérianus, préfet de la première Palestine, écrivit au même sujet à cet empereur :

« Je suis fatigué de punir et de livrer à la mort les Galiléens que l'on traduit devant moi, selon vos ordres, sous le nom de *chrétiens*. Ils ne cessent de s'offrir eux-mêmes à la mort. Quelques exhortations, quelques menaces que j'aie employées pour les détourner de se déclarer de cette religion, la persécution, les souffrances ne les arrêtent pas.... » (*De Christ. relatio. Apost. tom.* 2, *pag.* 181.)

La foi, au rapport de saint Irénée et de saint Clément d'Alexandrie, était répandue dans la Germanie, dans l'Espagne, dans les Gaules, dans l'Orient, dans l'Afrique, dans les régions qui sont au milieu des terres, parmi les barbares comme parmi les Grecs.

Tertullien, à la fin du second siècle, disait : « Vous gémissez de voir croître chaque jour

le nombre des Chrétiens ; vous criez que la cité en est obsédée ; vous déplorez les pertes que vous faites de chrétiens de tout sexe, de tout âge, de toute dignité ; qui vous abandonnent dans les châteaux, dans les campagnes, dans les îles. » (*Liv.* 1. *chap.* 1.)

« Que ferez-vous, dit le même, à Scapula, gouverneur d'Afrique, de tant de milliers d'hommes et de femmes de tout âge, de toute dignité, qui viennent s'offrir à vous ? De combien de bûchers, de combien de glaives n'auriez-vous pas besoin ? Que ne souffrira pas Carthage qu'il faudra décimer, quand chacun aura reconnu ses parens, ses commensaux, quand elle y aura vu, peut-être, des hommes et des dames du plus haut rang ; et jusque dans votre ordre, des proches et des amis de vos amis ? Ayez pitié, si non de nous, au moins de vous-même : ayez pitié, si non de vous, au moins de Carthage ; ayez pitié de cette province qui, dès-que votre intention sera connue, se trouvera exposée aux vexations des soldats et des ennemis de chacun. » (*Tertul. ad Scapul. cap.* 5.)

Le même, s'adressant aux païens, dans son *Apologétique*, s'explique ainsi :

« Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout votre empire ; les îles, les

châteaux, les compagnies, les camps, les tributs, les décuries, les palais, le sénat, le barreau : nous ne vous laissons que vos temples. Nous pourrions même vous combattre sans armes et sans révolte, mais par notre seule séparation. Si, étant une multitude aussi nombreuse, nous allions nous retirer dans quelque partie éloignée de l'univers, votre domination serait confondue de la perte d'un si grand nombre de citoyens ; leur seul éloignement vous punirait. Vous frémiriez de la solitude où ils vous laisseraient ; de ce silence universel, et de la stupeur où resterait votre univers comme mort : vous chercheriez à qui commander. » *(Chap. 3.)*

Lampride, historien et contemporain d'Alexandre-Sévère, s'exprime ainsi, dans la vie de cet empereur :

« L'empereur avait envie d'élever un temple à Jésus-Christ, et de le placer au rang des dieux; mais il en fut détourné, parcequ'on l'assura, qu'après avoir consulté les choses sacrées, il avait été trouvé que, si son projet s'effectuait, tout le monde se ferait chrétien, et que les autres temples seraient abandonnés. » *(Chap. 43.)*

Nous pourrions citer bien d'autres écrivains qui attestent la propagation prodigieuse du

christianisme : Eusèbe (*Hist. eccl.*, *lib.* 6. *cap.* 28.); saint Cyprien (*De unitate eccl.*); Minucius Felix; Arnobe (*liv.* 1, *chap.* 55.); Lactance (*chap.* 11.). Mais le fait est certain: ainsi, pourquoi recourir à tant d'autorités, et si Constantin se déclara chrétien, au troisième siècle de notre ère, c'est que toute la Gaule était chrétienne; c'est que toute son armée professait le christianisme, et qu'il ne vit pas d'autre moyen de triompher de son ennemi, que d'embrasser la religion de Jésus-Christ. Ce furent les Chrétiens, qui, pour la faire triompher, remportèrent pour Constantin une victoire signalée. Alors ce prince devint comme Clovis, véritablement chrétien; mais ni l'un ni l'autre ne persécutèrent les païens, et n'eurent pas besoin de déclarer la religion catholique dominante, puisqu'elle était répandue par toute la terre.

L'incrédule ajoutera que le mahométisme se répandit promptement dans l'Asie et en Afrique : mais l'on doit considérer que cette religion favorisait les passions des peuples, ainsi que leur intérêt, et qu'elle s'établit par la force des armes : là où les Mahométans ne les ont pas portées, leur religion ne s'est pas introduite, et des peuples vaincus sont restés chrétiens.

Il en est de même de la religion de Luther, si elle a fait quelques progrès, c'est que les peuples ont été favorisés par des souverains, et que la religion protestante délivrait les peuples de la confession auriculaire, abolissait les observances de l'église, s'emparait de ses biens, dissolvait les vœux, autorisait le divorce.

Le christianisme, au contraire, lorsqu'il s'est établi, exposait ses prosélytes aux persécutions des princes, et aux supplices; il n'opposait que la douceur et la patience à ces persécutions, et le protestantisme a excité des révoltes, et a répandu beaucoup de sang partout où il a pénétré.

Luther et Calvin endoctrinaient les peuples, et leur faisaient entendre qu'ils voulaient ramener le christianisme à sa pureté; ils croyaient rester chrétiens.

Mahomet avouait que Jésus-Chrit était un grand prophète, mais qu'il était supérieur à lui.

Enfin, le protestantisme s'est établi plutôt par la politique et par le libertinage que par toutes autres voies; il ôtait au christianisme ce qu'il avait d'assujettissant : on ne peut donc faire aucune comparaison.

Les peuples étaient donc peu disposés à

recevoir le christianisme. Jamais les sciences et les lettres n'avaient été portées à un si haut degré de perfection; le monde lisait avec avidité les productions de ces beaux génies dont l'humanité se glorifie, et la philosophie était si en honneur, que les empereurs eux-mêmes la cultivaient. Il n'était pas facile d'en imposer à des hommes accoutumés à tout soumettre au jugement de leur raison, et de leur faire admettre une religion nouvelle sans de longues et mures réflexions; à qui fut-elle présentée? aux Juifs et aux Gentils: les premiers, abhorraient, comme aujourd'hui, le christianisme, et ils excitaient contre lui les autres peuples, qui étaient attachés à leur divinités particulières, qu'ils chérissaient comme la portion la plus précieuse de l'héritage de leurs pères. Tout était animé par les brillantes fictions de la fable: les apothéoses, la solennité des fêtes, la pompe des sacrifices, la magnificence des jeux et des spectacles, avaient pour objet d'amuser l'esprit, en ranimant sans cesse l'imagination. Emerveillés de ses fictions, les Gentils ne connaissaient rien de plus ancien qu'elles, rien de plus vénérable, rien de plus vrai. Cependant la morale était corrompue, les vices et les erreurs étaient réciproques. En se donnant des dieux

au gré de son imagination, l'homme avait eu soin de les rendre favorables à sa corruption. La pudeur ne peut soutenir la lecture des satires qui dévoilent ces dissolutions; l'orgueil et la volupté étaient favorisés. Enfin les passions déchaînées se livraient avec fureur à toute leur impétuosité.

Cet ordre de choses était-il favorable à l'introduction du christianisme, qui détruisait, qui condamnait toutes ces erreurs, tous ces débordemens, qui bouleversait pour ainsi dire l'État: car la religion y était intimement uni? Les Juifs, si attachés à la loi de Moïse, les sacrificateurs, qui étaient si vénérés, qui se regardaient au-dessus des autres hommes, avaient encore moins de propension à quitter leur culte.

Cependant, après la descente du Saint-Esprit, les Apôtres sortent du Cénacle, paraissent au milieu de Jérusalem en présence du peuple assemblé, et saint Pierre lui tint ce discours:

« Vous savez, ô Israélites, que Jésus de Nazareth a été un homme que Dieu a rendu célèbre parmi vous, par les œuvres surnaturelles, les prodiges et les miracles qu'il a opérés au milieu de vous. Cependant vous l'avez crucifié; mais Dieu l'a ressuscité... Nous en som-

mes tous témoins... et il a répandu cet esprit Saint que vous voyez et entendez dans ce moment. »

Personne n'osa le contredire, et trois mille personnes crurent en Jésus-Christ, et se firent baptiser. Si le discours de Pierre eût été faux, les Juifs, au lieu de se convertir, l'auraient contredit. Cependant quelques jours après, cinq mille autre personnes se convertirent.

Lorsque saint Paul alla à Rome, il convertit plusieurs personnes de la cour des Césars, Flavius-Clement, cousin-germain de l'empereur Domitien, Domitilla, sœur de cet empereur, le consul Acilius-Gabrio et d'autres personnes du premier rang chez les Romains. *(Xiphil. Vie de Domitien.)*

Les barbares qui envahirent l'Empire romain, l'avaient fait retomber dans l'ignorance et l'avaient démoralisé : c'est dans ce siècle de ténèbres que s'est établi le mahométisme par la force des armes. De même la religion protestante a pris racine dans un siècle corrompu et ignorant. La religion catholique subsiste toujours ; elle a triomphé des persécutions et des subtilités des hommes, et elle existera toujours. Et de nos jours, n'avons-nous pas vu les temples profanés, les chrétiens persécutés, leurs prêtres égorgés ; cependant, par

un effet de la providence divine, un homme, qui croyait à peine en Dieu, le plus ambitieux, le plus orgueilleux des hommes, pensa que le moyen d'étendre sa domination était de protéger la religion chrétienne, et il a rouvert les églises et rappelé les ministres des autels. N'est-ce pas un miracle de plus à ajouter à tous ceux dont nous avons parlé?

L'incrédule, poussé dans ses derniers retranchemens, dira peut-être qu'il y a des schismes dans la religion chrétienne, et que les chrétiens ne sont pas tous d'accord sur les articles de leur croyance. Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas déclaré qu'il était nécessaire qu'il y eût des schismes, des scandales, des faux-prophètes, et qu'il y en aurait pour exercer la foi du chrétien? Cette prédiction du Sauveur, qui s'accomplit, celle de l'endurcissement des Juifs, la religion chrétienne qui triomphe de ses ennemis, ces oracles réalisés ne prouvent-ils pas continuellement la divinité de J. C. N'est-ce pas pour nous un nouveau sujet d'admirer son omniscience? Ne sont-ce pas des preuves sùrabondantes de la vérité de sa mission et de la grandeur de la sagesse divine? Les mahométans l'ont si bien senti qu'ils n'ont pas osé faire autrement que de considérer Jésus-Christ comme un prophète.

Mais Jésus-Christ, dont la bonté est infinie, nous donne les moyens de reconnaître toujours sa véritable église. Elle est une, sainte, catholique, apostolique et romaine.

Elle est une, parce que ses membres ont la même profession de foi, les mêmes sacremens, et sont gouvernés par les mêmes pasteurs.

Elle est sainte, parce qu'établie par la vertu des miracles, elle n'enseigne rien que de saint.

Elle est catholique, parce qu'elle est répandue par toute la terre, tandis que le schisme n'a pas ce privilége.

Elle est apostolique, parce qu'elle est fondée par les Apôtres, et qu'elle garde précieusement le dépôt qu'ils lui ont confié.

Elle est romaine, parce que les autres évêques sont envoyés par celui de Rome, successeur immédiat de saint Pierre.

Cet évêque ou le pape est le pasteur de tous les fidèles. Il a le gouvernement de toute l'église, et veille à l'observation des saints canons. Il assemble et préside les conciles œcuméniques. Son siége est le centre perpétuel de l'unité catholique.

Sa doctrine est claire et intelligible à tout le monde : elle est perpétuelle, c'est-à-dire qu'elle a conservé le dépôt qui lui a été confié par les Apôtres, et elle n'a rien innové. Elle

est restée une, indivisible, comme le lui avait commandé Jésus-Christ : aussi elle subsiste toujours. Elle suit le conseil que saint Paul donnait aux Galates, (*ch.* 1. *v.* 8, 9.) « Quand nous-mêmes ou un ange du ciel vous annonceraient un autre évangile, qu'il soit anathème.»

Ce saint Apôtre connaissait tellement les vues de Dieu qu'il disait aux Ephésiens, (*ch.* 4.) : « Jésus-Christ lui-même a donné à son église des Apôtres, des Prophètes, des Pasteurs, des Docteurs pour l'assemblage des Saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons plus flottans à tout vent de doctrine, et emportés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par les différentes opinions des hommes. »

Je ne puis mieux comparer la religion divine qu'à un royaume, suivant les paroles du prophète. Dieu a fait la loi. Il a établi un principal ministre, pour la faire exécuter, de concert avec les autres Apôtres : voilà son église.

Les Apôtres, dociles à leur maître, ont suivi son exemple, lorsqu'ils ont choisi Mathias, pour suppléer à Judas. Mathias avait tout vu, tout entendu aussi bien qu'eux, et cependant ils n'ont voulu lui imposer les mains, lui confier le dépôt de l'Évangile, qu'après qu'il eut

jeûné et prié. Saint Paul fit de même à l'égard de Timothée, (1. *Timot.*, *ch.* 6. *v.* 20. 2.— *Usem*, *ch.* 1. *v.* 6.)

« Je vous exhorte, lui dit cet Apôtre, a ranimer de plus en plus le don de Dieu qui est en vous par l'imposition de mes mains;... à ne vous faire jamais une honte de rendre témoignage à notre Seigneur; à retenir le vrai modèle ou le véritable exemplaire des paroles saines que vous avez ouïes de moi; à garder le bon dépôt pour le Saint-Esprit qui est en nous et ailleurs. » (2. *Timot.*, *ch.* 11. *v.* 2.)

« Les choses que vous avez entendues de moi, en présence de plusieurs témoins, commettez-les à des gens fidèles, qui soient capables d'enseigner aussi les autres. « N'imposez jamais les mains à personne avec précipitation. » (1. *Timot.*, *ch.* 5. *v.* 22.)

« Considérez bien si l'on a toutes les qualités qu'un évêque doit avoir. » (1. *Timot.*, *ch.* 3.)

Il n'en est pas ainsi des hérésiarques : ils sont divisés entre eux, et ne s'entendent point. « *Omne quippe regnum in se divisum desolabitur.* » Ils n'ont pas conservé le dépôt : ils ont innové; cependant, dit Jésus-Christ, « il n'y a qu'une bergerie, une seule foi, un seul pasteur. Celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie est un voleur et un larron. »

« Qui pèche en un seul point, dit saint Jacques, est coupable de tous. »

On voit par les paroles de saint Paul qu'on n'a le don de Dieu que par l'imposition des mains, et qu'on ne doit jamais les imposer avec précipitation; que c'est elle seule qui donne le pouvoir d'enseigner et de prêcher, et qu'on était dans l'usage d'écrire ce que les Apôtres enseignaient: donc, lorsque les Evangiles ont paru, tous les fidèles se seraient récriés contre ces livres, s'ils eussent été dissemblables au dépôt, aux paroles écrites des Apôtres. Cependant l'Evangile de saint Luc a été reçu par toutes les Eglises avec la même vénération que ceux de saint Mathieu, de saint Marc et de saint Jean : tous ont été reconnus également authentiques. On ne peut donc toucher à ce sacré dépôt sans tomber dans l'hérésie, sans commettre le plus grand crime. Car, dit saint Paul, Jésus-Christ lui-même a donné à son Eglise des Apôtres, des Prophètes, des Pasteurs.... Afin que nous ne soyons plus *flottans à tout vent de doctrine, et emportés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre par les différentes opinions des hommes.* »

« Ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons examiné, ce que nos mains

ont touché du verbe de vie, nous vous l'annonçons. » (1. *Jean, Th.* 1. *v*. 3.)

Dieu a voulu que la religion consistât en des faits, et non en spéculations, et que nos pères nous la donnassent, non comme des philosophes, qui, après avoir raisonné, examiné, pourraient se tromper; mais comme des témoins qui ont entendu eux-mêmes ce qu'ils nous apprennent, et qu'ils nous réunissent ce dépôt pur et intact. « Nous ne devons être, dit saint Paul aux Romains, ch. 12, qu'un même corps en Jésus-Christ. Tous sont les membres l'un de l'autre. »

Cette doctrine, démontrée par les anciens miracles et par les nouveaux, par le sang des martyrs s'est conservée intacte dans l'Eglise catholique et romaine, dont la succession canonique et légitime n'a jamais été interrompue. Elle seule a conservé le dépôt sans altération jusqu'à présent, et elle le conservera de même jusqu'à la fin des siècles par une profession publique. Elle seule suit la voie d'autorité divine et du témoignage divin; elle suit conséquemment la méthode propre et essentielle au christianisme; celle indiquée par Jésus-Christ, et ensuite par les Apôtres et particulièrement par saint Paul.

En effet, la puissance divine est au-dessus

de toutes les forces de la nature, et partout où se trouve le témoignage divin, le jugement des sens ne doit plus être compté pour rien. Car on ne doit pas juger par les sens ce qui n'est pas sensation, et l'on ne peut ajouter foi à la vue et au goût dans les choses surnaturelles. Les Protestans ne gardent donc plus le dépôt; ils se sont donc séparés de l'église lorsqu'ils ont élevé des questions sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, en alléguant qu'elle entraînait une infinité de contradictions, et en ne se soumettant pas à la décision du Concile de Trente, session 13, ch. 1. Voici comment il s'explique à ce sujet : « Car ces choses ne sont point opposées entre » elles, que notre Sauveur soit toujours assis à » la droite du Père dans le ciel, selon sa ma- » nière naturelle d'exister, et que néanmoins » sa substance nous soit encore présente en » plusieurs autres lieux *sacramentellement*. »

Les pères de l'église entendaient sa substance comme homme et non comme Dieu. Au reste, nous ne pouvons comprendre toutes les manières d'être et d'exister : ce serait donc une témérité de notre part de vouloir raisonner sur des choses surnaturelles. Le corps de Jésus-Christ a acquis le perfectionnement dont il est question dans notre ontologie.

L'incompréhensibilité d'une chose, son impossibilité apparente ne sont pas des motifs suffisans pour en douter, lorsque son existence a été démontrée d'une manière incontestable. Telle est notre propre existence, et l'existence de l'univers. Telle est l'existence de la pensée, de la raison; telle est celle du christianisme. Nous ne devons donc pas consulter ces impossibilités apparentes : elles sont fausses, puisque les faits existent. En vain voudrait-on nous faire douter que Dieu se soit fait homme; que, comme homme, il est mort pour nous; que, mort, il est ressuscité et monté au ciel, ne devons-nous pas nous soumettre à l'évidence du fait, à la force du témoignage, et dire : il faut bien que cela ne soit pas impossible, puisque cela est si bien attesté que le bon sens et la saine raison ne peuvent résister à un témoignage aussi authentique? C'est la certitude du droit et de la jurisprudence : cette méthode produit une certitude souvent supérieure à celle de la géométrie, principalement lorsqu'on abuse de cette science pour en tirer de fausses conséquences.

La certitude de sensation est le fondement de toutes les autres; nous pouvons nous reposer sur le témoignage de nos sens, toutes les fois qu'ils ne sont pas en opposition avec la rai-

son; cependant, lorsque ce témoignage est combattu par un témoignage supérieur, il en est autrement : or le témoignage de Dieu est supérieur à celui de l'homme; l'autorité de la religion catholique, apostolique et romaine est supérieure à celle des sens; conséquemment nous devons respecter cette autorité, et la saine raison ne permet pas de combattre la religion divine par les sens et par des subtilités. Elle oblige, au contraire, à redresser les sens par la religion, parce que le témoignage supérieur l'emporte sur l'inférieur : nous ne devons donc pas, lorsqu'il s'agit de faits divins, consulter notre faible raison, mais le témoignage de Dieu seul, qui doit toujours être pour nous un tribunal suprême et sans appel. Or l'Eglise, assemblée en concile œcuménique est le tribunal divin, puisque Jésus-Christ a dit : *Qui vous écoute, m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. Celui qui ne croira pas, sera condamné;* « C'est donc à ce tribunal qu'on doit se soumettre : c'est le défaut de cette soumission qui fait l'hérésie. L'Eglise de Jésus-Christ, ou la réunion des apôtres, était si persuadée d'être revêtue de cette autorité divine, que, quand ils s'assemblèrent en concile à Jérusalem, au

sujet de la circoncision, ils prononcèrent d'un ton décisif et absolu.

« Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous. » (*Act. des Apôtres ch.* 15.) L'Eglise a toujours conservé cette autorité divine, et elle n'y renoncera jamais, toute autre assemblée qui avoue qu'elle n'a point reçu une pareille autorité et qu'elle peut se tromper, déclare par cet aveu même qu'elle n'est point cette Eglise à laquelle Jésus-Christ a donné ce pouvoir avec assurance de ne pas se tromper. Ces droits sont invariables, puisque Jésus-Christ a dit : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Les successeurs des Apôtres sont entrés, par l'imposition des mains de ceux réellement appelés, dans tous les droits essentiels aux Ministres de Jésus-Christ. L'Eglise catholique, apostolique et romaine est revêtue des droits essentiels à l'Eglise du premier siècle, parce que la succession en bonne forme n'y a jamais manqué, et que les Apôtres y ont eu jusqu'à présent des successeurs légitimes sans aucune interruption. En effet, les évêques de ce siècle succèdent à ceux qui de siècle en siècle ont succédé aux apôtres mêmes : l'Eglise du dix-neuvième siècle succède immédiatement à l'Eglise du premier : ainsi ceux

qui s'en sont séparés ont rompu l'union, et foulé aux pieds l'autorité divine. Saint Augustin abandonna bientôt la société des Manichéens, lorsqu'il s'aperçut qu'ils n'étaient plus dans la véritable Eglise; il reconnut que la Religion révélée était une science de fait et d'autorité divine, et qu'il fallait nécessairement la placer dans la classe des choses de fait : alors il suivit la méthode des faits; il s'en rapporta aux témoins, aux dépositaires, aux juges établis par Dieu, et ne voulut plus juger par les faibles lumières de la simple raison naturelle.

En effet, le Christianisme n'est pas une science contemplative et naturelle, abandonnée aux recherches et aux méditations des savans; c'est une loi positive, une révélation expresse : « *celui qui ne croira pas*, a dit Jésus-Christ, sera condamné. »

Dieu, le législateur suprême, n'a pas livré ses lois et sa doctrine à l'interprétation particulière de chacun de ses sujets; il en a confié le dépôt aux apôtres, ses ministres, et à leurs successeurs légalement envoyés, en leur disant : « qui vous écoute, m'écoute : qui vous rejète, me rejète. Ceux qui ne voudront pas vous écouter seront punis plus sévèrement que les villes de Sodome et de Gommorrhe. »

(*Matth. ch.* 10, *v.* 15 — *Marc*, *ch.* 6, *v.* 2 — *Luc*, *ch.* 10.)

Ainsi, puisque Jésus-Christ a établi une autorité dans son Eglise, ceux qui ne s'y soumettent pas, ne sont plus dans l'Eglise. Il ne suffit point de prendre le nom de ministre pour l'être; « il faut nécessairement, disait saint Paul aux Hébreux (*ch.* 6, *v.* 4—5), une consécration et une mission expresse : car, pour avoir l'honneur de la sacrificature, on doit y être appelé de Dieu, comme Aaron, et tout prophète qui n'a point été envoyé, n'est qu'un faux prophète ; et, dit Jésus-Christ, *Celui qui n'entre pas dans la Bergerie par la porte, est un voleur et un larron.*

Il est nécessaire encore que celui légalement envoyé conserve l'unité. Jésus-Christ a comparé son Eglise à une bergerie, et lui a recommandé de paître, « *Paissez, mes agneaux, paissez, mes brebis.* » Celui qui s'en écarte, ne l'écoute plus. C'est une brebis errante, infectée de contagion, qu'il faut éviter. Nous devons prier Dieu de lui faire la grâce de demander sa guérison; mais elle n'a plus le dépôt de Jésus-Christ : c'est l'Eglise apostolique et romaine, qui en est en possession : elle n'innove rien au dépôt qui lui a été remis. »

« Le dépôt, dit saint Vincent de Lérins, est ce qui vous a été confié, et non pas ce que vous avez inventé. C'est ce que vous avez reçu, et non point ce que vous avez imaginé. C'est une chose qui vient non de votre esprit, mais des instructions que l'on vous a données ; une chose qu'un particulier n'a pas droit de supposer telle qu'il lui plaît, mais qu'il doit recevoir du témoignage public ; une chose qui ne part point de vous, mais qu'on a conduite jusqu'à vous ; dont vous êtes non l'auteur, mais le gardien ; non la source, mais le canal, et à l'égard de laquelle vous devez être, non conducteur, mais conduit ; non pas guide, mais guidé ; marchant par le chemin battu, et suivant ceux qui marchent devant vous. »

Il est facile, d'après ces observations, ces explications, de distinguer le schisme de la véritable Eglise ; les brebis errantes de celles qui, dans la bergerie, se sont écartées des agneaux qui sont demeurés souples et soumis.

Nous ne nous aviserons point de faire un article séparé pour combattre ces schismes : d'autres, tels que l'illustre Bossuet, M. Papin de Blois, ancien prêtre de l'Eglise anglicane, ont démontré suffisamment la fausseté de la doctrine des schismatiques ou des hérésiarques, mieux que nous ne le ferions.

Cependant qu'il nous soit permis d'observer que les hérésiarques ont innové, et non les catholiques romains : les premiers n'ont donc pas conservé le dépôt intact; ils se sont donc écartés du chemin battu. Ils ont imaginé leur doctrine, et ils ne s'entendent plus. Ils n'ont point de mission ; ils ne descendent pas immédiatement des successeurs des apôtres. Luther, Calvin, les Anglicans, pour favoriser leurs passions, par haine, par intérêt, se sont écartés de la Bergerie, et sont devenus des brebis rebelles qui ont égaré les autres, en haine du chef de l'Eglise, en apportant des adoucissemens à la loi, et en voulant l'interpréter à leur manière. Alors ils ne sont plus dans la loi, dans la Bergerie ; ils sont flottans à tous vents, et les uns et les autres, voulant interpréter les divines Ecritures, tombent d'erreurs en erreurs, et y font tomber leurs concitoyens (1).

(1) Luther était un moine débauché, qui désirait enfreindre ses vœux ; pour y parvenir, il traita d'abusive la discipline de l'Église, et éleva autel contre autel : il calomnia publiquement le chef de l'Église, et le fougueux moine se maria ensuite à une religieuse. Sa lettre, imprimée à la fin de cet ouvrage, fera suffisamment connaître le caractère de cet homme sans

Aussi, chaque jour, un grand nombre de protestans désabusés rentrent dans le sein de l'Eglise ; et il est à croire que, sous peu, beaucoup d'autres, honteux de se laisser subjuguer par les passions, par la coutume, par une fausse honte, abandonneront leurs préjugés et les fausses doctrines. Jésus-Christ l'a prédit encore, en disant : « les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre mon Eglise. » Le prophète-roi l'a également annoncé par ces mots : « *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* »

Nous approchons de ce moment ; puisse cet ouvrage, dans lequel nous avons développé le principe, *Cœli enarrant gloriam Dei*, contribuer à cette heureuse fin ! Celui qui le lira

---

mœurs, courbé sous le joug des passions les plus honteuses, et qui voulait faire brûler tous les livres, excepté l'Évangile.

Le cruel Henri VIII, roi d'Angleterre, ne quitta également la religion catholique que pour rompre son mariage avec la reine, et se remarier avec Anne de Bouleyn, qu'il fit décapiter pour épouser une autre femme, Jeanne Seymour, qui ne vécut pas long-temps. Il se remaria à Anne de Clèves, à qui il fit subir le même sort de Anne de Bouleyn, pour se marier avec Catherine Howard, qu'il fit périr comme la reine Anne.

plusieurs fois, sentira une douce satisfaction à reconnaître tous les biens dont il a été environné, et saisira les rapports de tous les êtres, soit entre eux, soit avec lui-même. C'est cette occupation qui était la plus agréable à Sénèque.

« Alors, dit-il, je rends grâce aux Dieux; alors je trouve la vie précieuse, quand je contemple la nature, que je la considère dans son intérieur. Par quelle autre raison pourrai-je me féliciter d'être du nombre des vivans? Serait-ce pour faire filtrer sans cesse le boire, le manger; pour administrer chaque jour le pain à un corps fragile, qui dépérit à chaque instant, et faire auprès de lui, pendant cinquante ou soixante ans, les fonctions d'un garde-malade? Non, non; c'est pour connaître la nature, et nous élever par cette connaissance jusqu'à l'Etre infini qui a fait et arrangé toutes choses, qui les maintient, qui les gouverne. (1)

---

(1) Tunc naturæ rerum gratias ago, cùm illam non ab hâc parte video quæ publica est, sed in secretiora ejus intravi : cùm disco, universi quis auctor sit, quis custos, quid sit Deus... Nisi ad hæc admitterer, non fuerat operæ pretium nasci. Quid enim erat cur in numero viventium, me positum esse gauderem. An ut

Et vous, qui ne suivez aucune religion, comment pouvez-vous rester indifférent sur le seul point capital qu'il importe d'approfondir? Vous cherchez à vous distraire ou à vous étourdir tantôt par ces occupations frivoles que vous croyez sérieuses, tantôt par ces plaisirs enchanteurs qui endorment l'âme dans l'ivresse des sens. Mais ces occupations, ces plaisirs doivent finir un jour. Vous le savez : la mort approche malgré vous. A ce moment, tout cesse; tout disparaît. Vous n'êtes pas même assuré qu'on placera votre corps dans un cercueil. Peut-être votre cadavre sera-t-il jeté sans linceul dans la terre sur une quantité d'autres, déjà infects.

Alors, l'avenir seul devient réel, et il le devient pour toujours. N'est-ce pas une folie de votre part d'abandonner au hasard ce passage inévitable où il y a tout à perdre pour qui ose le traverser, sans s'être soucié de le connaître? Vous, qui vous impatientez du moindre mal, comment ne craignez-vous point de souffrir éternellement? O démence! ô folie!

---

cibos et potiones percolarem? Ut hoc corpus casurum, et fluidum, periturumque nisi, subindè impleatur, farcirem, cruorem ægri minister? (*Quæst.* 6. *nat.*)

Nous avons reconnu que Dieu, en formant l'univers, n'avait eu en vue que le bonheur de l'homme et le perfectionnement de l'humanité : n'employez donc pas tous les efforts de votre raison, pour vous éloigner de ses desseins, fuir votre destinée, et vous étourdir sur les suites funestes de votre opiniâtreté.

Lorsque l'on vous démontre que l'âme de l'homme est immortelle, ne dégradez pas l'humanité, en soutenant ridiculement que l'âme est le sang, et que rien ne survit à la destruction de la matière de l'homme.

On vous a entendu dire maintes fois que votre raison ne pouvait se soumettre à un dogme, qui représente un Dieu vengeur, un Dieu qui tantôt s'irrite et tantôt s'apaise, et qui cependant déclare ce Dieu immuable. Mais qu'est votre raison sans l'influence divine? Misère et corruption.

Vous trouverez l'explication de ces expressions dans notre entretien sur les attributs du Dieu que vous devez aimer. Vous verrez qu'elles n'ont été employées que pour les mettre en rapport avec l'intelligence de l'homme, et que Dieu, Etre immuable, impassible, spirituel, ne peut s'irriter ni s'apaiser. Il nous abandonne à nous-mêmes, lorsque nous cessons de le prier, et cet abandon est terrible.

Vous dites que Dieu ne se mêle pas des hommes. Impies! Est-il possible que vous croyiez qu'un Etre infiniment puissant, infiniment sage puisse abandonner son ouvrage au hasard? N'avez-vous point la preuve dans ce qu'il a fait pour vous? Ne vous a-t-il pas révélé votre destinée, et montré le chemin de la sagesse? Lisez l'Evangile; lisez; vous y trouverez que votre âme sera immortelle; vous verrez également que, si vous ne portez point de fruit, vous serez coupé et jeté au feu. Lisez les Tusculanes de Cicéron et les nôtres, vous ne penserez plus de même.

Vous vous obstinez à croire que l'homme est une pure machine; qu'il a, à la vérité, une âme, mais qu'elle est matérielle et périt avec le corps. Insensés! parce que vous ne concevez pas plus l'immortalité de l'âme que la formation du monde, l'Incarnation de Jésus-Christ que votre organisation, vous dites, malgré la promesse de Dieu, que votre âme n'est pas immortelle? Mais, examinez donc avec attention chacun de nos entretiens : cet objet doit vous intéresser plus que tout autre; vous ne voulez donc pas avoir envers votre créateur le mérite de la croyance et de la soumission? Dans cette hypothèse, vous êtes à plaindre de ne point vouloir soumettre votre

faible raison à celui qui vous l'a accordée. Que ne l'accusez-vous encore de l'avoir bornée? ou plutôt, dans votre démence, que ne désirez-vous l'impossible, ainsi que Eve! de devenir semblable à Dieu?

Votre âme a été créée pour Dieu : et vous dites que cet Etre, qui est tout-puissant, ne peut la conserver? Nous avons démontré le contraire. Jésus-Christ a ressuscité un mort infect, enterré depuis quatre jours; pourquoi donc ne vous ressusciterait-il pas de même? Celui qui a créé l'univers par un simple acte de sa volonté, ne pourrait pas le changer de forme, ni faire revivre un mort à son désir? Cependant, il vous a prouvé que sa puissance sans borne s'étendait au-delà du tombeau: soumettez donc votre faible raison, et croyez à l'immortalité qu'il vous a promise, plutôt que d'adopter un faux système qui favorise vos passions; vous ne ferez que changer de forme, vous ne périrez pas. *La mort est le commencement de la vie.* Vos âmes, par la puissance de Dieu, conserveront les impressions qu'elles auront reçues pendant leur réunion avec le corps. Délivrés de cette charpente corruptible et misérable que vous idolâtrez follement, vous saurez ce que c'est que la sagesse et la sainteté. Vous éprouverez les plus douces jouissances,

si vous avez *été* vertueux ; des remords cuisans et rongeurs ne vous laisseront aucun moment de repos, si vous avez fait le mal sans vous en être repentis sincèrement. Ces souffrances ne seront pas d'un siècle : des milliards de siècles ne sont pas une seconde auprès de l'éternité, que vous ne pouvez comprendre. *Toujours, sans fin :* telle est la révélation.

Sortez promptement de votre erreur, tandis qu'il en est temps encore. Prenez aussitôt le sentier de la sagesse et de la vertu, écriez-vous avec le prophète-roi : « Sauvez moi, mon Dieu, un torrent de maux inonde mon âme ; je suis dans une fosse bourbeuse, où je ne saurais trouver de fond. » (*Psaume* 68, *v.* 2—3.)

« Ne vous y trompez pas, dit saint Paul aux Galates (*ch.* 6, *v.* 7—8.), on ne se moque point de Dieu ; car chacun moissonnera ce qu'il aura semé. Celui qui sème pour la chair, ne moissonnera de la chair que la corruption ; mais celui qui sème pour l'esprit, moissonnera de l'esprit la vie éternelle. »

Pensez à quelles angoisses, à quels transports on est en proie à l'heure de la mort ! Alors accablé sous le poids de son mal, troublé dans tous ses sens, l'âme, affaiblie dans toutes ses facultés, un malade accoutumé au vice, est-il en état d'élever son cœur et ses pen-

sées vers Dieu; de concevoir une parfaite douleur de ses péchés; de réparer les scandales, les injustices, les désordres de sa conduite passée? Je suppose que le flambeau de la foi vienne luire pour lui, l'onction de la charité lui manque; il gémit, il promet, il sollicite; mais la mort inexorable l'enlève : les portes de la miséricorde lui sont fermées. « Il est mort criminel, Dieu ne le connaît plus; » (*Matth.*, *ch.* 25.) c'est-à-dire, ne veut plus l'écouter. Que répondrait-il, si cet Etre juste et miséricordieux lui demandait compte de sa conduite? Dirait-il qu'il était dans l'ignorance; mais il avait continuellement devant les yeux le miroir de la justice et de la foi, pourquoi dédaignait-il d'y regarder?

Qu'il est court le passage du temps à l'éternité! Celui-ci sort d'un festin, celui-là, du lit de la débauche, et subitement ils sont dans les bras de la mort. Vous retracer une infinité de morts soudaines et imprévues, ce ne serait que répéter ce que vous savez aussi bien que moi : hâtez-vous donc de découvrir le chemin du bonheur réel, et suivez-le, puisque vous êtes condamné à la mort, et que vous en ignorez l'heure; préparez-vous promptement à ce terrible passage : il n'y a pas de temps à perdre. Dans le doute, choisissez encore le parti le plus

sage; que vos bonnes actions soient vos seules richesses, vos uniques délices ! Ne cessez plus d'en faire, et réparez promptement le passé. Enveloppé dans la vertu, vous vous coucherez doucement sur le lit de mort; vous y reposerez en paix, dans l'espoir d'une béatitude éternelle. Dès-que l'âme quitte le corps, frappée d'une nouvelle lumière, elle voit, en s'élançant dans l'immensité, tous les secrets du Créateur, et sa destinée. Si elle est coupable, les remords, au même instant l'accablent d'autant plus qu'elle ne peut revenir sur le passé : elle trouve partout la justice divine, sans jamais oser réclamer sa bonté ; car Dieu ne peut faire que ce qui est arrivé n'ait pas lieu. Je vous explique la justice divine, et en quel sens on doit prendre ces paroles de David, qui nous représente Dieu qui punit.

Ne veuillez pas être plus savans, plus instruits que les célèbres philosophes de l'antiquité ; ils n'avaient pas vos ressources, et ils jugeaient mieux que vous. Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Virgile, Homère et tant d'autres, croyaient à l'immortalité de l'âme. Le Créateur de l'homme a mis dans son cœur ce sentiment dès le commencement des siècles.

Examinez du moins leur opinion. « Vous,

qui mettez des bornes à la bonté de Dieu, disait Platon, comme s'il pouvait être grand, sans être bon : croyez-vous qu'il rougisse de son ouvrage ? qu'un insecte, qu'un brin d'herbe soient méprisables à ses yeux ? qu'il ait revêtu l'homme de qualités éminentes, qu'il lui ait donné le désir, le besoin et l'espoir de le connaître, pour l'éloigner à jamais de sa vue ? Non : je ne saurais penser qu'un père oublie ses enfans, et que, par une négligence incompatible avec ses perfections, il ne daigne pas veiller sur l'ordre qu'il a établi dans son empire. Faibles mortels ! cessez de regarder comme des maux réels, la pauvreté, la maladie et les malheurs qui nous viennent du dehors : ces accidens, que votre résignation peut convertir en bienfaits, ne sont que la suite des lois nécessaires à la conservation de l'univers. Vous entrez dans le système général des choses, mais vous n'en êtes qu'une portion ; vous ne fûtes ordonné que pour le tout, et le tout ne fut pas ordonné pour vous. La Divinité ne s'est point expliquée sur la nature des peines et des récompenses qui nous attendent après la mort. Tout ce que j'affirme, suivant les notions que nous avons de l'ordre et de la justice, suivant le *suffrage de tous les peuples et de tous les temps*, c'est que chacun

ivant ses mérites, et que l'homme
tout-à-coup du jour nocturne
ière pure et brillante d'une
de ce bonheur inalté-
n'offre qu'une faible

ans avant Jésus-
.e ses contemporains,
.e doctrine, il n'aurait pas
.s faites. Examinez quels pro-
arité sont dus à la religion chré-
, lisons le *Génie du Christianisme* :

« Les religieux maronites, dans les solitudes du Liban; les ermites nestoriens, répandus sur les rives du Tigre; ceux de l'Abyssinie, aux cataractes du Nil et sur les rivages de la Mer Rouge; tous, enfin, mènent une vie aussi extraordinaire que les déserts où ils l'ont cachée. Le moine Cophte, en entrant dans son monastère, renonce à tous les plaisirs, consume son temps en travail, en jeûnes, en prières et à la pratique de l'hospitalité; il couche sur la dure, dort à peine quelques instans, se relève; et, sous le beau firmament de l'Egypte, fait entendre sa voix nocturne sous les débris de Thèbes et de Memphis. Tantôt l'écho des Pyramides redit à l'ombre des Pharaons les cantiques de ce fils de la mystique

famille de Joseph; tantôt ce pieux solitaire chante au matin les louanges du vrai soleil, au même lieu, où des statues harmonieuses soupiraient le réveil de l'aurore. C'est là qu'il cherche l'Européen, égaré à la poursuite de ces ruines fameuses ; c'est là que, le sauvant de la horde arabe, il l'enlève dans sa haute tour, et prodigue à cet inconnu la nourriture qu'il se refuse à lui-même. Les savans vont bien visiter les débris de l'Egypte; mais d'où vient que, comme ces moines chrétiens, objets de ses mépris, ils ne vont pas s'établir dans ces mers de sable, au milieu de toutes les privations, pour donner un verre d'eau au voyageur, et l'arracher au cimeterre du Bédouin? Ah! sans doute, qu'il est plus beau de remuer la poussière des sépulcres que de secourir un homme.

» Dieu des chrétiens, quelles choses n'as-tu pas faites! Partout où l'on tourne les yeux, on ne voit que les monumens de tes bienfaits. Dans les quatre parties du monde la religion a distribué ses milices et placé ses vedettes pour l'humanité. Le moine maronite appelle, par le claquement de deux planches, suspendues à la cîme d'un arbre, l'étranger que la nuit a surpris dans les précipices du Liban: ce pauvre et ignorant artiste n'a pas de plus

riche moyen de se faire entendre. Le moine abyssinien vous attend dans ces bois, au milieu des tigres; le missionnaire américain veille à votre conservation, dans ses immenses forêts. Jeté par un naufrage, sur des côtes inconnues, tout-à-coup vous apercevez une croix sur un rocher. Malheur à vous, si ce signe de salut ne fait pas couler vos larmes! Vous êtes en pays d'amis : ici sont des chrétiens. Vous êtes Français, il est vrai, et ils sont Espagnols, Allemands, Anglais? et qu'importe! n'êtes-vous pas de la grande famille de Jésus-Christ? Ces étrangers vous reconnaîtront pour frères; ils ne vous ont jamais vu, et cependant ils vous aiment, et cependant ils pleurent de joie; car vous êtes sauvé du désert.

Mais le voyageur des Alpes n'est qu'au milieu de sa course. La nuit approche, les neiges tombent; seul, tremblant, égaré, il fait quelques pas, et il se perd sans retour. C'en est fait, la nuit est venue : arrêté au bord d'un précipice, il n'ose ni avancer ni retourner en arrière. Bientôt le froid le pénètre, ses membres s'engourdissent, un funeste sommeil cherche ses yeux; ses dernières pensées sont pour ses enfans et son épouse! mais n'est-ce pas le son d'une cloche qui frappe son oreille à travers le murmure de la tempête, ou bien est-ce le

glas de la mort, que son imagination effrayée croit ouïr au milieu des vents? Non, ce sont des sons réels, mais inutiles; car les pieds de ce voyageur refusent maintenant de le porter... Un autre bruit se fait entendre; un chien jappe sur les neiges, il approche, il arrive, il hurle de joie : un solitaire le suit.

» Ce n'était donc pas assez d'avoir mille fois exposé sa vie pour sauver des hommes, de s'être établi, pour jamais, au fond des plus affreuses solitudes; il fallait encore que les animaux même apprissent à devenir l'instrument de ces œuvres sublimes, qu'ils s'embrâsassent, pour ainsi-dire, de l'ardente charité de leur saints maîtres, et que leurs cris, sur le sommet des Alpes, proclamassent aux échos les miracles de la religion.

» Ah! qu'on ne dise pas que l'humanité seule puisse conduire à de tels actes; car d'où vient qu'on ne trouve rien de pareil dans cette belle antiquité, pourtant si sensible? On parle de philanthropie! C'est la religion chrétienne qui est seule philanthrope par excellence. Immense et sublime idée qui fait du chrétien de la Chine un ami du chrétien de la France; du sauvage Néophite, un frère du moine Egyptien! nous ne sommes plus étrangers sur la terre; nous ne pouvons plus nous y égarer. Chrétien! il n'est

plus d'Océan ou de déserts inconnus pour toi; tu trouveras partout la langue de tes aïeux et la cabane de ton père! »

Ah! si vous ne vous laissiez pas emporter aux égaremens de l'âge et aux excès de la débauche, vous ne seriez point ravi de trouver des gens qui vous disent qu'il n'y a rien après cette vie! C'est l'abandonnement au plaisir qui vous plonge dans l'incertitude sur la religion; c'est la volupté qui vous rend incrédules. Ce n'est pas la foi qui a trouvé dans votre raison des difficultés, c'est la pratique des devoirs qui a rencontré dans votre cœur des obstacles effrayans. Direz-vous que les impressions favorables à la foi ne viennent que des préjugés de l'éducation et de l'enfance? Mais préjugés pour préjugés, n'est-il pas préférable de s'en tenir à ceux qui portent à la vertu plutôt qu'à ceux qui naissent dans l'infamie des passions, et qui ne prêchent que le libertinage et le crime? seriez-vous assez faibles pour ne pouvoir surmonter vos honteux penchans, et si lâches que de ne pouvoir soutenir les menaces de la religion, et de vous étourdir en publiant que ce sont des frayeurs puériles? Cessez de cacher votre crainte sous une ostentation de bravoure, et de lire avec avidité les impostures de ces écrivains qui vous engouffrent dans le

crime, et dont les écrits sont remplis de contradictions. Jean Jacques, dont vous faites tant de cas, était à la vérité un homme éloquent; mais comment pouvez-vous prendre pour guide un homme qui, après avoir admiré l'Evangile et les principes du christianisme, cherche ensuite à vous détourner! Avez-vous oublié ce que Voltaire en a dit, dans son *Dictionnaire encyclopédique*, au mot *assassinat*? Le voici :

« L'assassinat étant, après l'empoisonnement, le crime le plus lâche et le plus punissable, il n'est pas étonnant qu'il ait trouvé de nos jours un approbateur dans un homme, dont la raison singulière n'a pas toujours été d'accord avec la raison des autres hommes.

» Il feint dans un roman intitulé *Émile*, d'élever un jeune gentil-homme, auquel il se donne bien de garde de donner une éducation telle qu'on la reçoit dans l'école militaire, comme d'apprendre les langues, la géométrie, la tactique, les fortifications, l'histoire de son pays; il est bien éloigné de lui inspirer l'amour de son roi et de sa patrie, il se borne à en faire un garçon menuisier. Il veut que ce gentilhomme menuisier, quand il a reçu un démenti ou un soufflet, au lieu de les rendre ou de se battre, *assassine prudemment son homme*. Il

est vrai que Molière, en plaisantant dans l'*Amour peintre*, dit qu'*assassiner est le plus sûr*; mais l'auteur du roman prétend que c'est le plus raisonnable et le plus honnête. Il le dit très-sérieusement; et, dans l'immensité de ses paradoxes, c'est une des trois ou quatre choses qu'il ait dites le premier. Le même esprit de sagesse et de décence qui lui fait prononcer qu'un précepteur doit souvent accompagner son disciple dans un lieu de prostitution, le fait décider que ce disciple doit être un assassin. Ainsi l'éducation que donne Jean-Jacques à un gentil-homme, consiste à manier le rabot, et à mériter le grand remède et la corde. » (1)

Nous doutons que les pères de famille s'empressent à donner de tels précepteurs à leurs enfans. Il nous semble que le roman d'*Émile* s'écarte un peu trop des maximes de *Mentor* dans *Télémaque* : mais aussi il faut avouer que notre siècle s'est fort écarté en tout du grand siècle de Louis XIV.

Heureusement vous ne trouverez point, dans le *Dictionnaire encyclopédique*, de ces horreurs insensées. On y voit souvent une

---

(1) Emile, tom. 3, pag. 261.

philosophie qui semble hardie : mais non pas cette bavarderie atroce et extravagante, que deux ou trois fous ont appelé *philosophie*, et que deux ou trois dames appelaient *éloquence*.

C'est cependant le même homme qui a dit, ch. 1. article de la spiritualité de l'âme :

« Quand je n'aurais d'autres preuves de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais, tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. »

Voltaire critique ensuite Théodore de Béze : « accusera-t-on Théodore de Béze d'avoir prêché la pédérastie dans son église, parce que, dans sa jeunesse, il fit des vers pour le jeune Candide ? Et qu'il dit :

Amplector hunc et illam.
Je suis pour lui ; je suis pour elle.

« Il faudra dire qu'ayant chanté des amours honteux dans son jeune âge, il eut, dans l'âge mûr l'ambition d'être chef de parti, de prêcher la réforme, de se faire un nom. »

Ce Théodore était le soutien des Calvinistes

en France, et l'on remarque que l'immoralité engendra le prostestantisme.

Voltaire lui-même est-il exempt de reproches? Il avoue que sa philosophie est hardie; mais, n'a-t-elle que ce défaut? Cet écrivain n'a pas osé nier l'existence de Dieu; il a proclamé sa toute-puissance et son omniscience. Ennemi de la morale, ou plutôt vain et orgueilleux, Voltaire ne pouvait souffrir une gêne, et, comme toute religion astreint à des règles, il a voulu se soustraire à toutes; dans son impiété, il a écrit contre toutes les religions qu'il s'est efforcé de tourner en ridicule. Après avoir, dans sa *Henriade*, proclamé la religion chrétienne, il se rétracte dans son dictionnaire encyclopédique, et, pour la tourner en dérision, il cite à faux la Génèse et les Écritures, sans craindre le jugement de ses contemporains contre ses impostures. Cependant, puisqu'il ne peut faire autrement que de reconnaître un Dieu unique, dont nous dépendons, il semble que naturellement les hommes doivent l'honorer, l'adorer même; et c'est dans cet honneur, dans ce culte que consiste la religion. Elle n'est nécessaire, dit-il, que pour le peuple; mais est-ce que nous ne faisons pas tous partie de ce peuple, et le devoir n'est-il pas plus rigoureux pour l'homme instruit que pour

l'ignorant. Dès-lors que nous sommes tous créés par Dieu; nous sommes tous ses enfans; et quel est le devoir des enfans envers leur père? N'est-ce pas de l'honorer et de lui être soumis? Quel est celui d'entre eux qui est le plus considéré? Est-ce l'enfant qui injurie son père ou celui qui l'honore? Si Voltaire existait, il répondrait que le dernier doit jouir d'une plus grande considération; nous devons donc tous honorer Dieu, qui est notre père commun, et ce culte est la religion. Plus nous sommes instruits, plus nous sommes inexcusables de manquer à cette obligation naturelle, et nous devenons conséquemment très-coupables d'entraîner nos frères dans l'erreur, et de ne pas leur donner au contraire l'exemple de la soumission.

Puisque la raison nous dit qu'il y a un Dieu unique; c'est-à-dire, un Être essentiel, éternel, infiniment parfait, ne nous dit-elle pas également que cet Être infiniment sage ne fait jamais rien sans dessein? Voltaire est forcé d'en convenir lui-même dans son dictionnaire, article *Causes Finales*.

Et, puisque nous reconnaissons qu'il n'y a rien dans la matière qui puisse penser, que cette matière est divisible à l'infini, et sujette à des variations inconcevables, et qu'il n'y a

qu'un être simple qui puisse juger et se ressouvenir, nous n'avons donc pas besoin de la révélation pour juger que tous les corps loco-mobiles ne peuvent être mus que par des Êtres simples? Aussi les peuples de l'antiquité qui n'avaient aucune idée de la révélation, croyaient non-seulement qu'ils étaient composés d'un corps et d'une âme; mais encore que celle-ci était impérissable. Voltaire ne l'ignorait point, puisque, dans son ouvrage intitulé *l'Orphelin de la Chine*, il dit que la nature a gravé dans tous les cœurs l'idée d'un Dieu et d'une religion. Et, puisque par la voie de la raison même, on reconnaît que Dieu ne peut rien faire sans dessein, nous devons en conclure naturellement qu'il nous a destiné à autre chose qu'à végéter quelque temps sur la terre, et que, puisqu'il est infiniment bon et juste, il doit récompenser les bonnes actions; or, comme la raison nous découvre encore que rien de ce qui est créé ne peut satisfaire le cœur humain, il s'en suit conséquemment que l'homme a une autre destinée que celle de rester quelques instants dans ce monde : c'est ainsi que, par la raison seule, les philosophes de l'antiquité ont établi le dogme de l'immortalité de l'âme de l'homme. Mais la bonté de Dieu n'aurait pas été satisfaite, s'il ne nous eût

enseigné également les moyens de parvenir au vrai bonheur; son dessein étant de perfectionner l'humanité, il nous a révélé ce que nous n'aurions pu comprendre par notre faible raison. Il a fait plus : il a pris la forme humaine pour nous donner l'exemple de la sagesse et de la sainteté. Ce ne sont pas les raisonnemens de Voltaire, d'un impie, qui détruiront des faits aussi authentiques que ceux qui sont contenus dans l'Évangile; en vain, voudrait-il chercher à persuader que Dieu ne peut pas se laisser crucifier par les hommes; nous lui répliquerons avec les seules lumières de la raison, que ce serait blasphémer de penser qu'un Dieu dont la bonté est infinie puisse lui donner des bornes; que Dieu étant tout-puissant, il a pu se revêtir de l'humanité dans le corps d'une Vierge; qu'étant souverainement juste, il doit récompenser la vertu; qu'étant souverainement sage, il doit aimer la sagesse, c'est-à-dire la pratique de toutes les vertus; qu'étant souverainement bon, il peut nous donner le corps dont il s'est revêtu, à manger sous une forme mystique; qu'enfin, puisqu'il est le créateur du monde, le monde n'a pas toujours existé. Il faut nier Dieu, ou reconnaître vraies toutes ces conséquences.

Que de remords Voltaire ne doit-il pas avoir

maintenant que, dégagé des liens du corps, il a connaissance parfaite de la vérité, d'avoir cherché à torturer les Écritures pour exciter les générations futures à l'impiété! a-t-il mieux valu, a-t-il fait moins de mal que les Jean-Jacques, les Luther, les Cavin, les Théodore de Béze et tant d'autres qu'il a critiqués? Je crois qu'il en a fait plus encore; car tant que ses ouvrages existeront, ils nuiront à la société, et il est responsable de tout les maux qu'ils produisent. Ces hommes immoraux, sanguinaires et lâches ont donné l'essor à leurs honteuses passions; Voltaire a-t-il moins fait? Cet homme n'était pas susceptible même du sentiment de la reconnaissance, et Frédéric a été forcé de l'expulser de sa cour et de lui arracher les insignes d'honneur dont il l'avait décoré, lorsqu'il s'est aperçu qu'il était un ingrat et un imposteur. Nous disons un imposteur, et comment pourrait-il être traité avec plus de ménagement, lorsqu'il dit, dans son *Dictionnaire encyclopédique*, que le livre d'Enoch et la *Genèse* sont entièrement d'accord sur l'accouplement des anges avec les filles des hommes, et sur la race des géants qui en naquit. Il n'est pas plus question de cela dans la *Genèse* que du mariage des Apôtres : ce sont des faussetés imaginées par Voltaire pour affaiblir le

témoignage des hommes apostoliques. Mais, en supposant que les Apôtres étaient mariés, ce serait donner plus de force à leur témoignage; car on ne se détache pas d'une femme; on ne répand pas si facilement son sang pour soutenir une vérité, lorsqu'on a quelque affection sur la terre.

Il avance que saint Irénée enseignait que l'âme était corporelle; la mauvaise foi se remarque encore là dans tout son jour; car pourquoi ne pas dire en quel sens parlait saint Irénée? Pourquoi ne pas citer entièrement le passage? L'imposteur s'en serait bien gardé, parce que saint Irénée ajoute que tout ce qui a été créé est corporel; mais que l'âme de l'homme a été élevée par l'effet de la suprême bonté de Dieu à la spiritualité. Tout est corporel en ce sens que tout a été créé par Dieu; notre âme, nous l'avons dit, n'a qu'une spiritualité relative par rapport à Dieu; mais enfin elle est spirituelle, et elle le sera toujours, parce que Dieu ne peut faire que ce qu'il a fait ne soit pas. Il nous conviendrait peu de faire ici une critique complète de Voltaire; ce serait de notre part donner de l'importance à ce qui n'en mérite point, à un homme qui se contredit de même que Jean-Jacques qu'il a critiqué, à un homme plus méprisable que Pigault Le-

brun, parce que tout le monde sait que cet orfèvre a plaisanté de tout pour amasser de l'argent. Voltaire s'est laissé également dominer par cette funeste passion; lorsqu'il s'est aperçu de la tendance de son siècle vers la démoralisation, il a jugé qu'il ferait plus de profit d'écrire contre la religion, que de continuer à faire des vers. Tel a été le mobile de Dupuis, de Volney et de tant d'autres.

Vous en rapporteriez-vous donc à ces hommes dans l'affaire qui vous intéresse le plus, à ces hommes dont les écrits sont remplis de contradictions? Écoutons Voltaire :

« Croire Dieu et les esprits corporels, est une ancienne erreur métaphysique; mais ne croire absolument aucun Dieu, ce serait une erreur affreuse en morale, une erreur incompatible avec un Gouvernement sage. »

Newton était intimement persuadé de l'existence d'un Dieu, et il entendait non-seulement un Être infini, tout-puissant, éternel et créateur, mais un maître qui a mis une relation entre lui et ses créatures; car, sans cette relation, la connaissance d'un Dieu n'est qu'une idée stérile qui semblerait inviter au crime, par l'espoir de l'impunité, tout raisonneur né pervers.

Aussi ce philosophe fait une remarque

singulière à la fin de ses principes « : C'est qu'on ne dit point, mon éternel, mon infini, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature; mais l'on dit, et l'on doit dire : mon Dieu, et par-là il faut entendre le maître, et le conservateur de notre vie, l'objet de nos pensées. »

Plusieurs personnes s'étonneront peut-être que, de toutes les preuves de l'existence de Dieu, celle des causes finales fut la plus forte aux yeux de Newton. Le dessein, ou plutôt les desseins variés à l'infini, qui éclatent dans les plus vastes et dans les plus petites parties de l'univers, font une démonstration qui, à force d'être sensible, est presque méprisée par quelques philosophes. Mais enfin, Newton pensait que ces rapports infinis, qu'il apercevait plus qu'un autre, étaient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile.

Je ne sais s'il y a une preuve métaphysique plus frappante et qui parle plus fortement à l'homme, que cet ordre admirable qui règne dans le monde, et si jamais il y a eu un plus bel argument que ce verset : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Aussi Newton n'en apporte point d'autre. Il ne trouvait point de raisonnement plus convainquant et plus beau en faveur de la divinité que celui de Platon, qui fait dire à un

de ses interlocuteurs : « Vous jugez que j'ai une âme intelligente, parce que vous apercevez de l'ordre dans mes paroles et dans mes actions ; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde, qu'il y a une âme souverainement intelligente. »

Regardez cette étoile : elle est à quinze cent millions de lieues de notre petit globe ; il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet ; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux : n'est-ce point là un dessein marqué ? n'est-ce pas là une loi admirable ? Or, qui fait un ouvrage, sinon un ouvrier ? qui fait des lois, sinon un législateur ? Il y a donc un ouvrier, un législateur éternel ?

Si la matière quelconque mise en mouvement suffisait pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y aurait aucune raison pour laquelle de la poussière bien remuée dans un tonneau ne pourrait produire des hommes et des arbres, ni pourquoi un champ semé de blé ne pourrait pas produire des baleines et des écrevisses au lieu de froment. C'est en vain qu'on répondrait que les moules et les filières qui reçoivent les semences s'y opposent ; car il en faudra toujours revenir à cette question : Pourquoi ces moules, ces filières, sont-elles si invariablement déterminées ? Or, si aucun

mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de blé dans un champ, ni des nèfles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des saules dans une ruche d'abeilles, etc.; si toutes les espèces sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord, avec quelque raison, que toutes les espèces ont été déterminées par le maître du monde; qu'il y a autant de desseins différens qu'il y a d'espèces différentes, et que de la matière et du mouvement il ne naîtrait qu'un cahos éternel sans ces desseins?

Vous ne trouvez pas que le Créateur soit bon, parce qu'il y a du mal sur la terre. Mais la *nécessité* qui tiendrait lieu d'un Être suprême serait-elle quelque chose de meilleur? Dans le système qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à surmonter, et, dans tous les autres systèmes, on a des absurdités à dévorer.

Il est prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puisqu'en effet peu d'hommes souhaitent la mort; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain, et plus grand tort encore de renier votre souverain, sous prétexte que quelques-uns de ses sujets sont malheureux.

Ainsi, si c'est une erreur de croire les esprits corporels; si Dieu ne fait rien sans dessein;

s'il agit toujours avec une sagesse infinie; s'il a établi une relation entre lui et ses créatures; s'il doit être l'objet de nos pensées; s'il punit le vice et récompense la vertu, la destinée de l'homme est Dieu même, et il sera puni ou récompensé suivant ses bonnes ou mauvaises actions: tels sont nécessairement les raisonnemens qu'on doit induire de cet écrit de Voltaire que nous venons d'examiner. Or, si les esprits sont incorporels, ils ne peuvent s'unir avec les filles des hommes et faire des géans: ces idées fabuleuses, ces fictions des poètes ne sont que le fruit de leur imagination déréglée; Voltaire ne l'ignorait pas; il l'avoue; il l'affirme : Voltaire se contredit donc? il est donc ici réfuté par lui-même?

Si l'on ne voulait pas tout réduire au style de l'école, et soumettre les choses divines aux distinctions de la matière et de la forme, on ne serait point si opiniâtre, quoique Bayle ait voulu s'élever contre les démonstrations géométriques. Cependant, tout se réduit à savoir, au sujet du Christianisme, si Dieu peut nous tromper, si Jésus-Christ a été annoncé par les prophètes, si lui et ses Apôtres ont prêché l'Évangile; s'ils ont fait des miracles; s'ils ont donné ordre à d'autres de prêcher après eux; si les pasteurs de l'Église ont succédé cano-

niquement à ces prédicateurs. Tous ces points sont démontrés : nous devons donc écouter la voix de l'Eglise catholique, et prier l'Être Suprême de nous accorder le don de la foi. Dieu ne peut approuver qu'une seule religion; il nous importe donc de connaître qu'elle est la véritable, puisque nous avons une âme immortelle à sauver.

Quand tous les hommes préféreraient la créature au Créateur, pour me servir des expressions de saint Paul, son empire n'en serait pas moins glorieux dans tous les siècles. Dieu, a dit l'impie, n'a nul besoin de nos sacrifices ni de nos prières ; mais nous avons besoin de lui en faire : son culte n'est pas établi pour lui, mais pour nous.

En vain dirait-on que le mystère de la Trinité renferme contradiction ; il est facile de prouver que *nature* et *personne* sont deux choses différentes. La nature des êtres créés est absolument bornée à une seule personnalité ; mais le raisonnement qu'on peut porter sur les créatures ne convient point à la nature de Dieu : il est ce qu'il est, malgré tous nos raisonnemens.

Ce divin Créateur a voulu nous donner le mérite d'exercer notre foi ; et quelle gloire aurions-nous de croire s'il nous eût géométri-

quement tout expliqué ? S'il nous eût dit, je le suppose, qu'un triangle, composé de trois angles égaux entr'eux, ne fait qu'une chose, c'est-à-dire, qu'un seul triangle était l'image de la Trinité, les incrédules se seraient-ils rendus ? Mais nous ne pouvons comparer Dieu à rien de matériel. Dès-lors qu'on reconnaît que Jésus-Christ est un homme-Dieu, le Messie prédit par les prophètes, ne devons-nous pas nous en rapporter à ce qu'il a daigné nous révéler, plutôt qu'aux sophismes des incrédules, qui n'agissent que pour se tranquilliser sur leurs vices et sur leurs passions, et pour engager les autres à les imiter, afin d'avoir moins à rougir de leurs désordres, que tant d'autres commettent à leur exemple ? Raison humaine, quelle est ta faiblesse ! De combien de contradictions n'es-tu pas susceptible, lorsque tu veux marcher sans le secours divin ? Est-il possible qu'un écrivain, qui a proclamé le dogme d'un Dieu unique, la divinité de la religion chrétienne dans un poëme épique, l'immortalité de l'âme de l'homme, dans son discours, où il prouve qu'il y a, dans toutes les conditions, une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales, dans celui sur la liberté de l'homme, et enfin dans un autre, sur l'existence de la loi naturelle, *imprimée*

dans le cœur de l'homme, cherche, dans son Dictionnaire philosophique, à décrier cette même religion? (1) On voit que ces écrits scandaleux, que cette philosophie qu'il qualifie de *hardie*, ne sont que les résultats de sa haine pour le clergé, qui désapprouvait, qui censurait ses vices.

Je vous entends : l'homme est méchant malgré sa religion ; et, dites-vous, elle peut devenir un instrument du crime. Mais de quoi l'homme n'abuse-t-il pas? Il faut donc tout détruire, parce qu'il a abusé de tout? Quelle conséquence! Peut-on attribuer à la nature d'une chose ce qui ne lui est qu'accidentel? La source de tous les ordres et de tous les crimes n'est-elle point dans le cœur de l'homme? Les guerres seraient-elles plus rares, moins désastreuses, s'il n'y avait plus de discussions théologiques? Reportons-nous par la pensée au siècle du paganisme; on ne se battait pas pour des dogmes religieux; mais les séditions étaient-elles moins fréquentes, les combats étaient-ils moins meurtriers? N'avons-nous point vu un conquérant enfermer son ennemi dans une cage de fer, et ne

---

(1) Voir les notes à la fin du volume.

lui laisser pour exister, que les restes de sa table dont un chien ne voulait pas? Ainsi, tout le mal qu'on fait en abusant de la religion, pourrait avoir lieu sans elle; mais le bien qu'elle fait faire, aurait-il lieu sans elle? Les païens avaient-ils une idée de cette vertu sublime, dont l'exercice fait le charme des royaumes et de toutes les sociétés? Et, quand la religion ne nous recommanderait que la charité, ne serait-ce pas un motif bien suffisant pour la bénir?

Que des prêtres se soient mal conduits, que plusieurs encore tombent dans l'erreur, les prêtres sont des hommes, et la religion n'en existe pas moins, parce qu'elle est divine: *Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.*

« Cependant, dit l'abbé de Boisemont (Orais. funèbre de Louis XV), transportons-nous dans les campagnes voyons la misère dans son domaine; qu'apercevons-nous dans nos hameaux confusément épars? une solitude morne, une nature triste et languissante, des toits délabrés, des maisons de boue, où la lumière semble ne pénétrer qu'à regret; partout la disette et le besoin, sous les formes les plus hideuses et les plus dégoûtantes.

» Ah! du moins, dans ces temples rustiques,

décorés par la seule présence de la Divinité qui les remplit, ces cœurs désolés trouvent des frères, des malheureux qui leur ressemblent....; que dis-je ? ils trouvent plus : ils y trouvent un père. Ce pasteur, sur lequel la politique peut-être ne daigne pas abaisser ses regards, ce ministre, relégué dans la poussière et dans l'obscurité des campagnes, voilà l'homme de Dieu, qui les éclaire, et l'homme d'Etat, qui les calme; simple comme eux, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même devient leur patrimoine, il les élève au-dessus de l'empire du temps, pour ne leur laisser ni le désir de ses trompeuses promesses, ni le regret de ses fragiles félicités : à sa voix, d'autres cieux, d'autres trésors s'ouvrent pour eux; à sa voix, ils courent en foule aux pieds de ce Dieu, qui compte leurs larmes; ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de cette exhérédation civile à laquelle une Providence, qu'on leur apprend à bénir, les a dévoués. Les subsides, les impôts, les lois fiscales, les élémens même, fatiguent leur triste existence; dociles à cette voix paternelle, qui les ranime, ils tolèrent, ils supportent, ils oublient tout : je ne sais quelle onction puissante s'échappe de nos tabernacles; le sentiment toujours actif de cette autre

vie, qui les attend, adoucit toutes les amertumes de la vie présente : ah ! la foi n'a point de malheureux ! Ces mystères de miséricorde dont on les enveloppe, ces ombres, ces figures, ce traité de protection et de paix, qui se renouvelle dans la prière publique, entre le ciel et la terre : tout les remue, tout les attendrit dans nos temples; ils gémissent, mais ils espèrent, et ils en sortent consolés.

« Garant des promesses divines, ce pasteur, cet ange tutélaire les réalise, en quelque sorte, dès cette vie, par les secours, par les soins les plus généreux, les plus constans. Je dis les soins, et peut-être, hommes superbes, n'avez-vous jamais bien compris la force et l'étendue de cette expression! Peignez-vous les ravages d'un mal épidémique; ou plutôt placez-vous dans ces cabanes infectes, habitées par la mort seule, incertaine sur le choix des victimes : hélas! l'objet le moins affreux qui frappe vos regards, est le mourant lui-même; épouse, enfans, tout ce qui l'environne semble être sorti du cercueil pour y rentrer pêle-mêle avec lui : si l'horreur du dernier moment est si pénétrante au milieu des pompes de la vanité, sous le dais de l'opulence qui couvre encore de son faste l'orgueilleuse proie que la mort lui

arrache, quelle impression doit-elle produire dans des lieux où toutes les misères et toutes les horreurs sont rassemblées! Voilà ce que bravent le zèle et le courage pastoral: la nature, l'amitié, les ressources de l'art. Le ministre de la religion remplace tout; seul, au milieu des gémissemens et des pleurs, livré lui-même à l'activité du poison qui dévore tout à ses yeux, il l'affaiblit, il le détourne: ce qu'il ne peut sauver, il le console, il le porte jusque dans le sein de Dieu; nul témoin, nul spectateur, rien ne le soutient: ni la gloire, ni le préjugé, ni l'amour de la renommée, ces grandes faiblesses de la nature auxquelles on doit tant de vertus. Son âme, ses principes, le ciel qui l'observe, voilà sa force et sa récompense. L'état, cet ingrat qu'il faut plaindre et servir, ne le connaît pas; s'occupe-t-il, hélas! d'un citoyen utile qui n'a d'autre mérite que celui de vivre dans l'habitude d'un héroïsme ignoré? »

On dira peut-être que des papes ont abusé de leur autorité; mais sont-ils impeccables? Jésus-Christ nous avertit expressément du contraire: « Quoique les Scribes et les Pharisiens se soient assis sur la chaire de Moïse, écoutez et faites ce qu'ils vous disent; mais n'agissez pas selon leurs œuvres. » (*Matth.*, 23.)

En vain les protestans s'élèveraient contre l'autorité d'un pape ; les hommes sensés et non prévenus reconnaîtront la nécessité d'un chef dans tous les états : les républicains ne peuvent s'en passer, et il est plus nécessaire encore en matière de religion ; car celle-ci ne règle pas seulement les dehors de l'homme, mais encore son intérieur, ses pensées, comme ses actions, son esprit et son cœur. Alors il lui faut une autorité proportionnée à la sublimité de sa législation ; il faut union entre les membres, et elle ne peut subsister sans un centre commun, où toutes les divisions de cette administration spirituelle aillent se rendre. Ce principe est si vrai que le fameux Mélancton, Grotius, Jacques Ier., roi d'Angleterre, Leibnitz, Sayvel, etc., quoique protestans, en ont reconnu la nécessité. Tous les Conciles œcuméniques ont été d'accord sur ce point, et l'on voit de grands exemples de l'autorité du pape dès les premiers siècles : Casaubon, quoique protestant, n'a pu s'empêcher d'en faire l'aveu. En vain dirait-on qu'il n'était pas nécessaire de lui donner un état temporel ; sans doute ; mais pourquoi blâmer la générosité de Charlemagne, puisque cette concession n'était pas inutile ? Depuis que la chrétienté est divisée en divers états, était-il convenable que le père commun

des fidèles fût plutôt sujet d'un souverain que d'un autre ? Non : aucun potentat ne doit lui commander ni le circonvenir ; son indépendance entretient le respect et l'union : son autorité est même nécessaire pour empêcher les schismes et tenir les évêques dans le devoir.

Vous dites qu'on remarque dans les Saintes Écritures plusieurs passages qui ne peuvent concorder avec une révélation divine. C'est un moyen peu plausible que des gens de mauvaise foi emploient, faute d'en trouver de meilleur. Les Saintes Écritures ont été rédigées dans un sens convenable à être comprises par un peuple ignorant ; mais l'interprétation véritable n'est pas difficile à saisir, puisqu'elle s'y trouve naturellement.

Si vous y lisez que Dieu a parlé pour créer le monde, il est évident que Moïse n'entendait pas qu'il se fût servi de parôles passagères et résonnantes, puisque ce législateur des Hébreux leur enseigne que Dieu est un pur esprit, mais de ce Verbe immortel et éternel, coexistant avec lui, et Dieu comme lui. Dieu dit éternellement et tout ensemble tout ce qu'il dit : il a créé par son Verbe, par son Fils, par ce principe, par cette puissance, par cette sagesse, et par cette vérité qui agit d'une manière mer-

veilleuse. Cette parole se fait entendre intérieurement en nous, et nul n'est capable de l'exprimer.

Dieu a connu toujours le ciel et la terre sans aucune variété de connaissance, sans aucune différence d'action; ainsi il a dit éternellement que le monde fût fait, et le monde a été créé à l'époque qu'il avait désigné toujours. Mais, il il y a deux sortes de cieux, l'un matériel et l'autre spirituel; aussi, David dit: « Le Seigneur s'est réservé le ciel du ciel, et a donné la terre en partage aux enfans des hommes, et le ciel qui couvre cette terre que nous habitons, ne peut passer, dit saint Augustin, que pour une terre au regard de ce ciel du ciel, et l'on peut dire avec vérité que ces deux grands corps de la nature, *le ciel et la terre*, ne sont que terre si on les compare à cet autre ciel qu'on ne sait comment exprimer, qui appartient seulement à Dieu, et non point aux enfans des hommes. »

Si vous lisez, dans ce saint livre, que les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme, ces mots signifient qu'il n'y avait point de lumière. Et, dit saint Augustin en s'adressant à Dieu: « N'est-ce pas vous qui m'avez appris qu'avant que vous eussiez formé cette matière sans forme, et que vous eussiez distingué et

séparé toutes les parties selon l'ordre que nous y voyons, elle n'était rien de particulier; ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? ce n'était pas toutefois un pur néant, mais une certaine chose informe qui n'avait aucune beauté. »

Comment aurait-on pu faire comprendre autrement cette matière première aux esprits bornés, sinon en employant un nom usuel?

« Pourquoi donc, dit saint Augustin, ne croirions-nous pas que l'Ecriture a voulu, pour condescendre à la faiblesse des hommes, nommer cette matière sans beauté, *terre invisible et sans forme*, qui devait servir à créer un monde si merveilleux et si admirable? nous la connaissons en l'ignorant, et nous l'ignorons en la connaissant, parce que tout ce qu'on peut savoir d'elle est plutôt ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est. »

C'était un néant qui tout ensemble était et n'était pas; et, toutefois il était en quelque sorte pour être capable de recevoir ces formes visibles et si agréables. La terre ou la matière première dont les corps ont été tirés, a été faite de rien par un pur effet de l'éternelle volonté du Créateur, et créée en même temps.

Lorsque l'Ecriture dit que Dieu a parlé aux hommes, elle entend qu'elle a parlé aux oreilles de notre cœur : ce langage intérieur embrâse

tout; il est bien plus puissant que le langage des hommes, dont le bruit se dissipe à l'instant. Aussi vous me faites pitié quand, voulant jeter du ridicule sur l'Ancien-Testament, vous prétendez qu'on ne doit point y ajouter foi, parce que le monde est plus ancien que ne le dit Moïse. Ce raisonnement des naturalistes n'est cependant fondé que sur une simple supposition, rapportée par M. de Buffon dans son système de la nature; c'est-à-dire sur le temps qu'une barre de fer, chauffée rouge, emploie à se refroidir. Mais ce savant ne faisait pas attention que la barre n'essuyait point de modification, et que la terre en a éprouvé de très-grandes : nous l'avons observé dans notre premier volume; ainsi on ne peut judicieusement établir une analogie entre la barre chauffée rouge et la terre.

Direz-vous aussi que les calculs astronomiques des Chinois font remonter la création du monde à une époque plus éloignée que celle désignée par Moïse? Mais avouez que, par des calculs supposés, on pourrait reculer le mouvement des astres à l'infini; alors dira-t-on que des amusemens de cette espèce sont des vérités? Il n'y aurait rien de plus absurde; et ces calculs chinois étaient bien tels, puisque tous leurs livres anciens ont été brûlés.

Mais vous insistez sur les mystères de la religion ; et, fréquentant les hommes imbus de protestantisme, vous dites : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; cette parole est dure.*

« Le corps, dit saint Paul, est semé dans un état de corruption ; il ressuscitera incorruptible : il est semé dans un état méprisable, il ressuscitera glorieux : il est semé dans un état d'infirmité, il ressucitera plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel. » (1. *Aux Corinthiens*, *chap.* 15. *v.* 42 — 44.)

C'est dans ce dernier état que le corps de notre Seigneur est dans l'Eucharistie, comment voudriez-vous l'apercevoir ?

Ah ! si vous existiez, « quand le Fils de l'Homme viendra dans sa gloire, accompagné de tous les saints anges, et qu'il s'asseyera sur le trône de sa gloire ; qu'il assemblera devant lui toutes les nations, et séparera les uns des autres, comme un berger sépare les brebis des boucs, et qu'il mettra les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche, » (*Matth.*, *chap.* 25, *v.* 31—32.) que vous seriez accablés de la conduite que vous avez tenue.

« Cela se fera en un moment, en un clein-d'œil, au son de la trompette : car la trom-

pette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés; car « il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité, et que ce corps mortel soit revêtu de l'immortalité. » *(S. Paul aux Corint., chap. 15, v. 52—53.)*

« Les Cieux passeront avec le bruit d'une » effroyable tempête; les élémens embrâsés se » dissoudront, et la terre sera brûlée avec tout » ce qu'elle contient. » (II. *Pierre, ch.* 3, *v.* 10.)

Ces choses vous paraissent extraordinaires, sans doute : mais, quoique vous ne les conceviez pas davantage que la création de l'univers, que la résurrection de Notre-Seigneur, ces faits n'en sont pas moins certains. Jésus-Christ l'a dit lui-même à ses apôtres.

« L'avènement du Fils de l'Homme sera » comme l'éclair qui part de l'orient, et se fait » voir jusqu'à l'occident. Le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, » les étoiles tomberont du Ciel, et les forces » des Cieux seront ébranlées. Alors le signe » du Fils de l'Homme paraîtra dans le Ciel. » Toutes les tribus de la terre se lamenteront, » et elles verront le Fils de l'Homme venir sur » les nuées du Ciel avec beaucoup de puissance » et de gloire. Il enverra ses anges avec des » trompettes d'un son éclatant, et ils rassem-

» bleront les élus des quatre coins du monde,
» depuis un bout du Ciel jusqu'à l'autre. »
(Matth., chap. 24, v. 27—31.)

« Que cela ne vous surprenne point, dit-il encore; car le temps viendra que tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix: ceux qui auront fait de bonnes œuvres sortiront de leurs tombeaux, et ressusciteront pour jouir de la vie; comme ceux qui en auront fait de mauvaises en sortiront aussi, et ressusciteront pour être condamnés. » *(Jean, ch. 5, v. 28—29.)*

C'est ensuite de cette prédiction que saint Paul écrivait aux Romains, *(Rom., ch. 11, v. 7—11.)* « Dieu donnera la vie éternelle à ceux qui, par la persévérance dans les bonnes œuvres, cherchent l'honneur, la gloire et l'immortalité. Il fera sentir son indignation et sa colère à ceux qui aiment à contester, qui ne se rendent point à la vérité, et qui obéissent à l'injustice. L'affliction et l'angoisse tomberont sur tout homme qui fait le mal, sur le Juif premièrement, et ensuite sur le Grec. Mais la gloire, l'honneur et la paix seront pour tout homme qui fait le bien, premièrement pour le Juif, puis aussi pour le Grec; car Dieu n'a point égard aux qualités extérieures des personnes. »

Cessez donc de contester; rendez-vous à la vérité, et obéissez à la justice. Est-il juste de ne pas honorer celui qui vous a créé, et comment voulez-vous l'honorer, si ce n'est en faisant le bien, et en évitant le mal? « Celui qui me rejète, et ne reçoit point mes paroles, à qui le juge? Ce sera la parole même que j'ai annoncée, dit le Seigneur, qui le jugera au dernier jour. » *(Jean, ch. 12, v. 43.)*

Lisez donc l'Evangile, et soumettez-vous. Alors qu'il sera agréable de vous entendre adresser à la fin des siècles ces paroles de notre Sauveur :

« Venez, vous que mon père a bénis; recevez pour votre héritage le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai été étranger, et vous m'avez logé; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir...... Je vous dis en vérité que toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de nos frères que voilà, vous me les avez faites à moi-même. *(Mat., ch. 25, v. 34—40.)*

Ah! si vous saviez « qu'après la résurrection, ceux qui auront suivi la loi divine, se-

ront comme les anges de Dieu qui sont dans le Ciel, » (*Matth.*, *ch.* 22, *v.* 30.) il n'y a point de doute que vous ne renonceriez promptement à ces vices, et que, méprisant ce que vous nommez plaisirs sur la terre, vous n'aspireriez à ces biens certains dont nous venons de nous entretenir; car, pour un instant que nous devons rester dans ce monde, il est facile, en demandant la grâce de Dieu et avec une ferme volonté, de résister aux passions de la chair, lorsqu'on sait que par cette sage conduite on acquerra la vie éternelle.

Ecouterez-vous ceux qui vous disent que Jésus-Christ n'est pas ressuscité? Il est constant que les Juifs l'ont crucifié; qu'ils ont fait garder, par des soldats fidèles, son corps placé dans un sépulcre, taillé dans le roc vif, tel qu'on le voit encore aujourd'hui; que le Sanhédrin a posé son sceau sur la pierre qui en fermait l'entrée, et que, malgré ces précautions, les Juifs n'ont plus trouvé, n'ont pu représenter le corps de ce Dieu-Homme, pour opposer au témoignage des apôtres et de plus de cinq cents personnes, qui, sans aucun intérêt terrestre, proclamaient partout sa résurrection. Ceux-ci en étaient fortement convaincus, puisqu'ils ont versé leur sang pour confirmer leur déposition.

Le christianisme s'est établi malgré les plus sanglantes persécutions, et, quoiqu'il condamne les passions des hommes, les Gentils, une quantité de Juifs, convaincus de sa vérité et de la divinité de son auteur, l'ont embrassé, et ont souffert les tourmens les plus affreux, plutôt que d'y renoncer. Pourquoi donc écoutez-vous les mauvaises doctrines, et pourquoi, puisque la plus grande partie des contemporains a été intimement persuadée de la résurrection de Jésus-Christ, cherchez-vous à élever des doutes sur un fait aussi authentique ? Nous vous avons entendu dire tant de fois que Dieu était infiniment bon, infiniment miséricordieux (et vous le disiez avec raison), pourquoi donc cherchez-vous à mettre des bornes à sa bonté, en disant qu'un Dieu ne peut s'être laissé crucifier pour le bonheur de l'homme ? Cessez de blasphémer, et, gémissant de lui avoir si souvent refusé l'adoration, l'obéissance et l'amour qui lui sont dus à tant de titres, accourez aux pieds de ses autels le prier de pardonner votre ingratitude, votre trahison et votre apostasie. Là, le langage éloquent d'un Dieu victime, nourriture et breuvage, éclairera vos esprits avec plus de force que le langage des sens et des passions n'en a pour les tromper et pour les séduire. Jésus, anéanti

dans l'Eucharistie, Jésus, le modèle de toutes les vertus, vous apprendra à éviter les piéges invisibles qui vous sont tendus de toutes parts, à vous en faire des occasions de mérite. Le Sacrement de l'Autel est le livre des élus, le livre par excellence; car l'état d'abjection et d'anéantissement de Jésus-Christ, nous en dit mille fois plus que tous les livres ensemble. Du fond des saints Tabernacles, où il est caché, il répandra sur vous des torrens de lumière, qui, en éclairant vos esprits sur des vérités aussi touchantes que sublimes, rempliront vos cœurs des plus abondantes consolations. Alors vous prendrez des idées justes du péché originel, de cette tache dont nous avons besoin de nous laver pour nous rendre agréables à Dieu, et nous vouer à lui; de ce péché qui, selon saint Augustin, est pour chacun de nous en particulier la concupiscence jointe à l'offense; *Concupiscentia cum reatis* : malheureuse cupidité qui souille l'âme, qui la livre à l'amour des créatures de préférence à Dieu!

Nous avons reçu le venin de la concupiscence par la communication de la chair d'Adam, qui en a été infectée; et, comme l'état des âmes dépend en quelque sorte de celui des corps auxquels elles sont unies, elles contractent, en s'y unissant, des inclinations vi-

cieuses, dont Dieu veut nous délivrer par le Baptême.

Mais vous avouez que Jésus-Christ a été un sage législateur, et que ceux qui ont établi des Religions lui sont bien inférieurs : vous reconnaissez que ni la Religion païenne, ni celle de la Chine, ni l'Ismalisme, ni le Bramisme, ne peuvent être divins; et vous raisonnez juste : car il n'y a que la pratique de la vertu qui plaise à Dieu, à un Etre saint.

La Religion chrétienne, la Religion révélée porte seule cette empreinte. Nous avons montré que le Messie a été annoncé dès le commencement du monde; que David, que les prophètes ont prédit l'époque de sa venue, les particularités de sa naissance, de sa vie et de sa mort. Toutes ces prophéties, qui sont vénérées des Juifs, les plus grands ennemis du christianisme, se sont entièrement confirmés en Jésus-Christ, et l'on ne peut dire que des vues humaines y aient contribué. Ce ne sont pas les hommes qui ont fait naître Jésus-Christ de la race de David et dans une étable; ce ne sont pas eux qui ont engagé les bergers et les mages à venir l'y adorer; ce ne sont pas eux qui lui ont donné cette sagesse, avec laquelle il confondit, à l'âge de douze ans, les docteurs

de la loi, et ce n'est pas pour accomplir les prophéties qu'ils l'ont crucifié.

Ne considérez-vous point comme une chose extraordinaire qu'un homme né dans la plus grande obscurité, qu'un homme élevé par un humble artisan parvienne tout-à-coup, sans avoir jamais rien appris, à la plus sublime sagesse, qui aurait confondu celle de Socrate, de tous les plus grands philosophes de l'antiquité, et établisse, par la seule voie de la persuasion, une Religion qui contrarie les passions humaines et les vôtres; une Religion qu'aucune force humaine n'a pu anéantir, et qui a toujours triomphé des plus horribles persécutions, et qui en triomphera toujours suivant les paroles de son divin auteur? Ne voyez-vous pas continuellement des Juifs, des Mahométans, des Schismatiques, souvent de distinction, abandonner leurs erreurs, et se convertir à la foi catholique? N'avez-vous pas remarqué que les persécutions ont toujours rendu le triomphe de l'Eglise plus éclatant, et que, sans les entreprises de ses ennemis, elle ne pourrait être triomphante? Cette qualité particulière qui la distingue, sera toujours une marque visible de sa divinité. Dieu permet de temps en temps des troubles pour montrer

aux hommes leur impuissance, et donner un nouveau triomphe à sa Religion. S'il a permis la révolution française, il a fait éclater la vertu de la Famille Royale, celle de ses vrais serviteurs, celle de ces dignes lévites qui ont préféré la mort, ou des expatriations plus sensibles encore pour le triomphe de la vraie doctrine plutôt que de se soumettre aux desseins des impies; il l'a permise cette révolution, pour éloigner des autels ces lévites parjures qui les profanaient; il l'a permise pour enlever aux Cénobites ces richesses dont ils abusaient; il l'a permise, enfin, pour faire succéder à ces momens de désolation une paix universelle, cette *sainte alliance*, qui déclarera un jour la Religion catholique, la Religion dominante de l'Europe. Ce sera alors que les peuples seront tranquilles et heureux; ils ne seront plus distraits de leurs occupations pour des troubles civils ni religieux; l'intérêt temporel même les engagera à élever les races futures dans des principes monarchiques et religieux; l'éducation étant perfectionnée, ce sera alors qu'arrivera ce beau siècle des lumières que nous voyons approcher à grands pas. Ne remarquez-vous pas combien sont vaines les tentatives des ennemis de l'ordre; que les conspirations sont aussitôt étouffées que for-

mées; qu'elles ne tendent qu'à l'accomplissement de ces décrets divins, dont nous venons de parler; et que Dieu veut donner encore un triomphe plus insigne à sa Religion? Mettez donc ces leçons à profit pour votre salut et l'édification de vos frères; car il faut que les décrets immuables du Créateur suprême s'accomplissent.

Jésus-Christ proposa à ses disciples cette parobole:

« A quoi comparerons-nous le Royaume de Dieu, ou sous quelle parabole le représenterons-nous?

« *Le Royaume du Ciel est semblable à un grain de seneve, qu'un homme prit et sema dans son champ. Ce grain est la plus petite des semences; mais, lorsqu'il est semé, il croît et devient plus grand que les autres légumes. Il devient un arbre, et pousse de grandes branches, en sorte que les oiseaux du Ciel viennent s'y reposer.* »

Çe divin maître a vérifié, et nous prouve journellement cette parabole. L'obscurité de sa naissance, les travaux de sa vie, l'ignominie de sa mort l'ont fait considérer comme l'opprobre des hommes; mais de ce jardin où le grain de senevé a été semé, de ce tombeau où Jésus a été enseveli, il est sorti triomphant

et glorieux. Il est devenu l'espoir des nations, le bonheur des Saints, la gloire des Anges. Il est respecté des peuples, adoré des Empereurs, et, par toute la terre, on proclame sa sagesse, sa justice, sa bonté et sa puissance infinies.

Qu'elles sont heureuses, ces âmes pures et ferventes qui, semblables aux oiseaux du Ciel, méprisent les jouets éphémères des mondains, s'élèvent au-dessus de la terre, vont se reposer sur les branches de cet arbre divin, se cacher dans les plaies de Jésus, et jusque dans son sacré cœur ! Là, inaccessibles aux passions qui agitent la terre, aux désirs insatiables qui brûlent et dessèchent le cœur des mortels, elles goûtent, dans l'amour de leur Sauveur et à l'ombre de son bras, ces douceurs ineffables après lesquelles soupire l'homme du monde, et qu'il ne trouvera jamais dans les cercles qu'il fréquente pour dissiper son ennui.

FIN.

NOTES

DU

TRAITÉ DE DIEU.

Dissertation sur la guerre contre les Turcs par Martin Luther, dediée à S. A. le prince Philippe Landgrave-de-Hesse, année 1528.

« Le Pape Léon X, dans les *Bulles* par lesquelles il m'excommunie, condamne entre autre le passage où j'ai dit : combattre le Turc, c'est résister à Dieu qui s'en sert comme d'une verge pour nous punir de nos péchés.

» C'est sans doute de ce passage que s'appuient ceux qui prétendent que j'empêche, par mes conseils, de faire la guerre au Turc. J'avoue franchement que cette thèse est de moi, et que je l'ai soutenue dans le temps. Je l'établirais et la soutiendrais encore aujourd'hui si les circonstances étaient encore les mêmes. Mais ce n'est pas bien d'oublier ainsi l'état des choses qui avait déterminé mon opinion, et de rappeler mes expressions pour y donner une fausse interprétation. Ne

pourrait-on pas, par le même procédé, arguer l'Evangile de mensonge, ou l'accuser de se contredire lui-même?

» Voici quel était l'état des choses : personne n'avait encore enseigné ni appris ce que c'est que l'autorité civile; on en ignorait l'origine, les devoirs ou les fonctions. On ignorait aussi comment elle doit servir Dieu. Les plus savans envisageaient l'autorité civile, comme humaine et profane, comme un état dangereux pour la béatitude. Les Princes et les grands Seigneurs, à force de vouloir être dévots, regardaient leur rang et leurs fonctions comme rien. Ils supposaient encore moins que l'exercice de leur autorité pût être considéré comme un culte divin; et sauf la tonsure et le bonnet, ils devenaient comme autant de prêtres et de moines. Tous les grands Seigneurs qui existaient alors m'en seront témoins; car feu mon grâcieux maître le Duc Frédéric, lorsque j'écrivis pour la première fois sur l'autorité civile, en fut si enchanté qu'il fit copier et relier mon ouvrage avec élégance. Il l'aimait beaucoup parce qu'il lui faisait connaître quel était son état devant Dieu.

» Le Pape et les Ecclésiastiques étaient alors tout en tout, ils étaient au-dessus de tous; ils étaient partout comme des Dieux sur la terre; l'autorité civile était cachée dans les ténèbres; elle était ignorée. Le Pape, malgré cela, voulut passer pour chrétien avec sa troupe, et prétendit combattre les Turcs. La question roula sur ces deux points. Je traitais alors la doctrine relative aux chrétiens et à la conscience. Je n'avais encore rien écrit sur l'autorité civile. Les papistes m'accusèrent d'être un adulateur des princes, parce que je m'occupais seulement de l'ordre ecclésiastique

pour lui enseigner comment il fallait être chrétien; je ne disais rien de l'ordre civil. Ils me qualifient aujourd'hui d'homme séditieux, depuis que, par la grâce de Dieu, j'ai écrit sur l'autorité civile aussi supérieurement et aussi utilement qu'aucun instituteur ne l'avait fait depuis les Apôtres, excepté S. Augustin, peut-être; ce dont je puis me glorifier en bonne conscience et d'après le témoignage du monde.

» En autres points de la doctrine chrétienne que je traitai, je discutai le précepte de Jésus-Christ qui dit : (*S. Matt. chap.* 5.) qu'un chrétien ne doit pas résister au mal, mais tout souffrir; qu'il doit laisser son manteau à celui qui lui ôte sa robe, et présenter l'autre joue à qui le frappe. Le Pape, avec ses universités et couvents, avait transformé ces points du libre arbitre qui n'étaient point commandés rigoureusement aux chrétiens. Ils avaient ainsi perverti la parole de Jésus-Christ; ils l'avaient enseignée à faux et avaient trompé les chrétiens.

» Comme ils prétendaient être chrétiens, même les meilleurs chrétiens, et pourtant combattre le Turc, n'endurer aucun mal, et ne souffrir ni violence ni injustice; je leur opposai le précepte de Jésus-Christ qui veut que les chrétiens ne résistent pas au mal, mais qu'ils se résignent à tout. C'est alors que j'établis la thèse condamnée par le Pape Léon. Je l'établis surtout pour dévoiler la scéleratesse romaine; car les papes n'ont jamais voulu sérieusement faire la guerre au Turc. Cette guerre leur servait seulement de cape pour jouer dessous et pour échanger aussi souvent qu'ils en auraient envie, l'argent de l'Allemagne contre des dispenses.

Tout le monde le savait très-bien, quoique maintenant on l'ait oublié.

» Ils condamnèrent ma thèse, non parce qu'elle défend la guerre contre les Turcs, mais parce qu'elle leur arrachait le masque et fermait à l'argent la route de Rome. S'ils eussent voulu sérieusement faire la guerre au Turc, le Pape et les Cardinaux auraient eu assez du produit des investitures, des annates et d'autres rentrées infinies. Ils n'avaient pas besoin pour cela de pressurer et de voler les provinces allemandes ; s'il s'était agi d'une guerre franche et loyale, j'aurais su présenter ma thèse d'une autre manière.

» Je n'étais pas content non plus de voir qu'on s'attachât tant à exciter les chrétiens et les princes contre le Turc, et qu'on voulût lui faire la guerre avant de s'être corrigé soi-même et de vivre en bon chrétien. Chacun de ces motifs et tous ensemble suffisaient pour nous interdire toute hostilité ; car, provoquer une guerre dans des circonstances semblables, c'est désirer uniquement l'effusion du sang, sans qu'il en puisse jamais résulter aucun bien ; un méchant a toujours mauvaise grâce à vouloir morigéner un autre méchant : il faut s'amender soi-même auparavant.

» Ce qui surtout détermina mon opinion, ce fut qu'on voulait s'armer contre le Turc en qualité de chrétiens, et le combattre comme l'ennemi de Jésus-Christ : idée diamétralement opposée à la doctrine et au nom de notre Sauveur qui dit que les chrétiens ne doivent point résister au mal, qu'ils ne doivent ni se mettre en colère, ni quereler, ni se venger, ni plaider.

» La guerre ne serait pas au nom de Jésus-Christ,

attendu qu'il y aurait à peine cinq chrétiens dans l'armée, et peut-être même des gens pires devant Dieu que des Turcs. Tous cependant voudraient porter le titre de chrétiens; ce qui est le plus grand des péchés qu'aucun Turc ne commette : car c'est vilipender, avilir et déshonorer le nom de Jésus-Christ, que de le faire servir à des méfaits; et ce serait le cas, surtout si le Pape et les Evêques allaient eux-mêmes à la guerre. Appelés à lutter contre le Diable par la parole de Dieu et la prière, ils abdiqueraient leur vocation pour se battre le glaive à la main : ce qui ne leur est pas ordonné, mais bien défendu.

» Oh, que Jésus-Christ m'accueillerait bien au jour du jugement dernier, si, engagé à des fonctions ecclésiastiques, pour exhorter et soigner les âmes, je les laissais là pour m'abandonner à la guerre et au maniement de l'épée! Comment Jésus-Christ, ou les siens, pourrait-il recourir au feu, faire la guerre ou tuer les corps, puisqu'il se glorifie d'être venu procurer le bonheur au monde? Sa fonction est d'agir par l'Evangile, de délivrer, par son esprit, l'homme du péché et de la mort, et de le conduire de ce monde à la vie éternelle : il s'est esquivé pour n'être pas fait Roi; il a déclaré devant Pilate que son royaume n'est par de ce monde; il a ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau.

» Je ne dis pas cela pour établir que les Magistrats civils ne sont pas chrétiens, ou qu'un chrétien ne peut porter le glaive et servir Dieu dans une fonction civile. Plût à Dieu que les Magistrats fussent tous chrétiens, ou qu'on ne dût être prince à moins d'être chrétien. Les affaires seraient en meilleur état; le Turc ne

serait pas devenu si puissant : je veux seulement prévenir la confusion des fonctions et vocations.

» Combien croyez-vous qu'il y ait eu de guerre contre les Turcs, où nous n'ayons pas éprouvé de grandes pertes, quand les évêques et les ecclésiastiques en ont été ? Quelle a été à Warna la défaite du brave roi Ladislas entouré de ses évêques ? Les Hongrois eux-mêmes ont accusé de ce désastre le Cardinal Julien, et lui ont passé l'épée à travers le corps. Dernièrement encore le roi Louis aurait peut-être combattu avec un meilleur succès, s'il n'avait pas conduit contre les Turcs une armée de moines.

» Si j'étais militaire, et que je visse dans les rangs un prêtre ou un étendard de Croisade, fut-ce même un Crucifix, je me mettrais à courir comme si le diable me poursuivait : dussent-ils même remporter une victoire par la volonté secrète de Dieu; je ne voudrais avoir aucune part au butin et à la joie. Le pape Jules, ce mauvais fier-à-bras, qui était presqu'un demi-diable, n'a jamais pu réussir. Il s'est vu réduit à implorer l'assistance de l'empereur Maximilien, et à lui abandonner la direction de l'affaire quoiqu'il eût plus d'argent, d'armes et de monde que cet Empereur.

» Le pape Clément V a tant fait la guerre, qu'après avoir presque passé pour un dieu Mars, il a fini par perdre Rome avec tous ses biens, en succombant sous un petit corps de troupes mal armé. C'est une chose décidée : Jésus-Christ veut leur apprendre à connaître la vérité de ma thèse ; et ma thèse condamnée se venge ainsi elle-même.

» Puisque les gens d'Eglise possèdent des terres et des biens dans ce monde; ils ont envers l'empereur,

les rois, les princes, les mêmes obligations, les mêmes devoirs à remplir que les autres citoyens. Il y a plus: les biens de l'Eglise, comme on les appelle, doivent, plus que les autres, être employés au soulagement et à la protection des indigens et des gens du commun; car ils ont été donnés pour cela et non pour que les évêques oubliassent leurs fonctions et se missent à faire la guerre. Quand les bannières de l'empereur Charles sont déployées, tout le monde accourt et s'y rallie gaiement: mais quand c'est la bannière d'un Evêque, d'un Cardinal ou du Pape, alors sauve-toi et dis : je ne connais pas cette monnaie.

» Avant que j'exhorte et excite à la guerre contre les Turcs, écoute-moi, pour l'amour de Dieu : je t'apprendrai à combattre avec une bonne conscience. Si je cédais à la faiblesse humaine, je me tairais pour attendre que le Turc me vengeât des tyrans qui persécutent l'Evangile, et me font tout le mal possible. Je ne le ferai cependant pas; je servirai des amis et des ennemis à la fois, afin que mon soleil se lève sur les méchans comme sur les bons, et fasse tomber la pluie sur les hommes reconnaissans comme sur les ingrats.

» 1.° Puisqu'il est certain que le Turc n'a aucun droit de faire la guerre et d'envahir les pays qui ne lui appartiennent pas, ses guerres ne sont que des crimes et des brigandages par lesquels Dieu punit le monde. Il ne combat ni par nécessité ni pour assurer la paix à son pays, comme les puissances régulières, mais uniquement pour troubler et voler ceux qui ne lui font aucun mal. Il est donc la verge de Dieu et le serviteur du Diable : nul doute à cela.

» 2.° Il faut savoir quels sont les hommes qui doivent

aller à la guerre contre le Turc, pour être sûr qu'ils y feront du bien, et que vainqueurs ou vaincus, ils seront trouvés dans un état de béatitude ou dans l'exercice d'une fonction divine. Ces hommes sont au nombre de deux; l'un s'appelle *Christianus;* l'autre s'appelle *Charles*.

» *Christianus* doit être le premier avec son armée; car puisque le Turc est la verge courroucée de notre Dieu, et le valet du Diable enragé, il faut avant tout battre le Diable lui-même et enlever à Dieu la verge de la main, afin que le Turc soit trouvé seul avec sa propre force. La société des pieux, saints et chers chrétiens, voilà les gens qui sont préparés pour cette guerre et qui savent la faire; car à moins d'avoir battu auparavant le Dieu du Turc, c'est-à-dire le Diable, il est à craindre qu'il ne soit pas si facile de battre le Turc.

» Tu me demandes ici : qui sont donc les chrétiens, et où les trouve-t-on? Je réponds : ils sont en petit nombre; mais ils se rencontrent partout, quoique clairsemés et à de grandes distances, sous de bons princes, comme sous des princes impies; car il faut que la chrétienté subsiste jusqu'à la fin, suivant l'article du *Credo* : je crois à une sainte Eglise chrétienne. Il s'agit donc de les trouver. Pour cela les curés et les prédicateurs doivent exhorter leurs ouailles à la pénitence et à la prière; pour que ces exhortations produisent plus d'effet, il faudra citer les exemples et les sentences de la Bible, concernant le déluge, Sodôme et Gomorrhe, et faire voir comme Dieu a quelquefois puni le monde d'une manière terrible; il faudra surtout insister sur ce qu'il n'y a rien d'étonnant que nous soyons punis

encore plus fortement, puisque nous sommes de plus grands pécheurs.

» Il ne faut pas négliger de rapporter en même temps les sentences et les exemples où Dieu déclare qu'une pénitence vraie et sincère le reconcilie, comme dans l'Ancien-Testament celle des habitans de Ninive, des rois David, Achas, Manassé et autres; et dans le nouveau, celle de saint Pierre, du bon laron, etc.»

Après la pénitence et la contrition, Luther insiste beaucoup sur la prière. Il recommande aussi d'exhorter les tyrans et les évêques à cesser leurs fureurs, à ne plus persécuter la parole de Dieu et à ne pas empêcher les prières des bons chrétiens. Il passe ensuite à l'analyse de l'Alcoran qu'il compare avec les décrétales du Pape, puis il continue en ces termes:

« Je ne fais aucune difficulté de croire que les Turcs sont de bonne foi entre eux : je leur accorde même des vertus. Aucun homme n'est entièrement dépravé. Une femme publique possède quelquefois plus de bonnes qualités qu'on n'en trouve dans dix femmes honnêtes. C'est ainsi que le Diable aussi porte un masque et se présente comme un ange de lumière. Les assassins et les brigands sont beaucoup plus fidèles et plus serviables entr'eux que des voisins, et même plus que beaucoup de chrétiens. Car là où le Diable obtient les principaux points tels que le mensonge, le meurtre et l'abus du mariage, comme chez les Turcs, il aide lui-même à construire sur les bases de l'enfer l'affection et la fidélité charnelle; telles des pierres précieuses qui cependant ne sont que de la paille et du foin là où il y a, au contraire, une foi véritable, une autorité légitime et un mariage légal, le Diable fait en sorte qu'il

paraisse y avoir peu d'affection et peu de fidélité afin de détruire et de vilipender les fondemens même de l'union.

» Les Turcs, en commençant le combat, ont pour seul mot d'ordre et pour cri de guerre, *Allah! Allah!* qui veut dire Dieu. Car ils ont appris, dans leur Alcoran, à dire toujours, il n'y a de Dieu que Dieu : ce qui n'est qu'une bonne ruse du Diable qu'ils honorent aussi par ce cri. C'est ainsi que les soldats du Pape crient, *Ecclesia! Ecclesia!* Oui, sans doute, l'église du Diable. C'est ce qui me fait croire que l'*Allah* des Turcs fait plus qu'eux-mêmes; que c'est lui qui leur donne du courage et de l'audace, qui conduit leur sabre, leur bras, leurs chevaux et leurs guerriers.

» Le Turc est papal, en ce qu'il croit se sanctifier par des œuvres, et ne voit aucun péché à persécuter le Christ, à renverser les magistrats et à détruire le mariage : choses que le Pape fait aussi, seulement d'une autre manière, c'est-à-dire par l'hypocrisie, tandis que le Turc le fait par la force et le sabre.

» Voilà ce qu'il m'importait de dire au corps des chrétiens afin qu'ils sachent combien il est urgent de recourir à la prière.

» La seconde personne à qui il appartient de combattre contre les Turcs, c'est l'empereur Charles; car les Turcs attaquent ses sujets ou son empire, qu'il est de son devoir de défendre comme autorité régulière établie par Dieu. Mais encore une fois, je répète que je ne prétends engager ni provoquer personne à faire la guerre au Turc, à moins qu'on ne remplisse la première condition dont j'ai parlé plus haut, en faisant pénitence, et se réconciliant avec Dieu. Ensuite, si quel-

qu'un veut se battre, qu'il tente l'avanture; il ne me convient pas d'en dire davantage.

» Du reste les rois et les princes se conduisent avec tant d'étourderie et de négligence à l'égard du Turc, que je crains beaucoup qu'ils ne méprisent également trop Dieu et le Turc. Ils ignorent apparemment combien le Turc est puissant, et qu'aucun roi, aucun pays, ne sauraient lui résister seuls à moins que Dieu ne veuille faire des miracles. Mais il ne paraît pas que Dieu accorde des faveurs particulières à l'Allemagne, à moins qu'elle ne se corrige et qu'elle n'honore la parole de Dieu autrement qu'elle n'a fait jusqu'à ce jour.

» Si l'on veut faire la guerre au Turc, il faut que ce soit sous le commandement, sous les étendards et au nom de l'Empereur. Alors toutes les consciences pourront être tranquilles, attendu que l'Empereur est notre maître et chef légitime. Quiconque lui obéit, obéit à Dieu, et qui lui désobéit, désobéit à Dieu. Celui qui meurt dans cette obéissance, si d'ailleurs il a fait pénitence et croit en Jésus-Christ, aura la béatitude éternelle.

» Le glaive de l'empereur n'a rien à démêler avec la foi : les affaires de ce monde sont seules de sa compétence. Ce qu'il importerait donc de faire, ce serait de ramener l'empereur et les princes à leur devoir pour qu'ils s'appliquassent sérieusement à maintenir leurs sujets en paix et en sûreté contre le Turc. Plût à Dieu qu'ils fussent au moins chrétiens ! Mais cela est incertain, au lieu qu'il est sûr qu'ils sont empereurs et princes, c'est-à-dire qu'ils ont reçu de Dieu l'ordre et le devoir de protéger leurs peuples. Il faut négliger l'incertain pour s'en tenir au certain, en les prêchant, les

exhortant, les pousant avec persévérance à ne pas laisser périr ainsi misérablement leurs sujets. Il faut leur faire sentir combien est grave le péché dont ils chargent leur conscience, s'ils n'aident et ne guident pas mieux ceux qui leur ont prêté foi et hommage.

» Il doit arriver de Rome, à ce qu'on dit, un bavard oiseux, j'allais dire un légat, chargé d'exciter et de provoquer les États de l'empire contre le Turc, et de leur dire que l'ennemi de la foi ayant fait tant de mal à la chrétienté, il est du devoir de l'empereur, en sa qualité de préfet de l'Église et de protecteur de la foi, d'intervenir dans la guerre.

» Un légat, qui vient traiter à la diète avec les États de l'Empire, devrait leur représenter les préceptes de Dieu, et dire : »

» Chers Seigneur, empereur et princes, agissez comme tels, ou le Turc vous l'apprendra par la colère et la disgrâce de Dieu; l'Allemagne et l'empire vous ont été donnés pour les protéger, les diriger et les secourir. Vous devez vous appliquer à ce soin, autrement vous perdrez votre âme et la faveur divine.

» Mais aucun de vous n'y pense; vous regardez votre fonction comme une mascarade de carnaval. Aussi, vous laissez le Turc vexer, enlever, violer, piller, égorger et vendre misérablement les sujets qui vous ont été confiés par Dieu. Puisque Dieu vous a imposé ce devoir, et vous a donné de l'argent et du monde pour le bien remplir, ne croyez-vous pas qu'il vous demandera compte de tous vos sujets que vous avez si ignominieusement laissés dans l'abandon, pendant que vous vous amusiez à danser, à boire, à jouer et à faire des festins somptueux.

» Si vous vous croyiez véritablement institués par Dieu, vous renonceriez en ce moment à vos banquets, à vos disputes, à votre luxe futile. Vous réfléchiriez aux moyens d'accomplir la volonté de Dieu et de délivrer votre conscience de tout le sang et de toute la désolation de vos sujets. Car comment Dieu, ou un cœur pieux peut-il s'empêcher de penser que vous êtes les ennemis de nos sujets, ou que vous avez une alliance secrète avec le Turc, ou que du moins vous ne vous regardez vous-mêmes ni comme des empereurs, ni comme des princes, mais comme de simples poupées d'enfant. Il serait impossible que votre conscience vous laissât en repos, si vous vous considériez véritablement comme des souverains établis par Dieu; en agissant comme vous faites, en mettant dans cette affaire toute l'insouciance que vous montrez, il doit être évident à vos propres yeux que vous devenez vous-mêmes, sans cesse, des Turcs pour vos sujets.

» Ah oui! occupez-vous, en attendant, des affaires de Luther, et délibérez au nom du diable, s'il est permis de manger de la viande pendant le carême, et si les nonnes peuvent prendre des maris, toutes choses qui ne sont point recommandées à vos méditations, et sur lesquelles Dieu n'a donné aucun précepte. Suspendez au croc, en attendant le précepte grave et sévère de Dieu, par lequel il nous a constitué le protecteur de la pauvre Allemagne; devenez les meurtriers et les tigres de vos pieux et fidèles sujets, et jetez-les dans la gueule du Turc, en récompense du sacrifice qu'ils vous font de leur corps, de leur argent, de leur bien et de leur honneur.

» Un bon orateur voit bien ce que je voudrais dire

si j'étais instruit dans l'art de parler, et ce qu'un légat devrait traiter à la diète, s'il voulait s'acquitter loyalement et fidèlement de son devoir.

» Si l'empereur et les princes avouent que d'après le précepte de Dieu, ils doivent protection à leurs sujets, il faut les exhorter à ne point se prévaloir témérairement des droits que leur donne leur position : trop souvent l'orgeuil les perd. Il ne suffit pas de savoir que Dieu a commandé telle ou telle chose, il faut encore l'exécuter avec crainte et humilité. »

Luther s'appuie sur les pseaumes 44 et 60, pour prouver qu'on ne peut réussir à rien qu'à l'aide de Dieu. « C'est une vérité, ajoute-t-il, démontrée par l'exemple d'une multitude de rois et de princes. Que l'empereur et les princes ne s'avisent donc pas de plaisanter sur cet article. Malgré la bonté de leur cause, les enfans d'Israël furent battus deux fois par les Benjaminites. Il faut, sans doute, avoir des hommes, des chevaux, des armes et autres attirails de guerre pour ne pas tenter Dieu, qui seul donne la victoire.

» Quand l'humilité se trouve réunie à l'ordre de Dieu, il n'y a point de danger; et lorsqu'on éprouve des malheurs, c'est toujours par l'absence de l'une de ces deux choses. Quelqu'un me dira peut-être : où trouvera-t-on des guerriers aussi sages, aussi pieux pour se conformer à ces exhortations? Je réponds : l'Évangile est prêché à l'univers entier, et quoiqu'il y ait très-peu de croyans, la chrétienté croit et subsiste pourtant encore. J'écris cette instruction, non dans l'espoir que tout le monde la recevra : Il y aura bien des personnes qui riront et se moqueront de moi, mais je serai content de pouvoir instruire par ce livre quel-

ques princes et sujets. Fussent-ils en très-petit nombre, n'importe, il y aura assez de victoire et de bonheur. Plût à Dieu que j'eusse pénétré de ma doctrine l'empereur ou celui qui devra commander en son nom, j'aurais beaucoup d'espoir. Il est arrivé plus d'une fois, il arrive même habituellement que Dieu comble de bonheur et de prospérité, un royaume entier, pour un homme isolé; de même qu'un seul courtisan pervers devient souvent la cause de la perte de tout un peuple. »

(Luther cite des exemples à l'appui de ce qu'il vient d'avancer, et il les tire tous de l'Écriture Sainte.) Puis il poursuit en ces termes : « Il n'importe pas essentiellement que le grand nombre soit bon, pourvu que le chef et quelques-uns des principaux soient probes, quoiqu'il fût à souhaiter qu'ils fussent tous honnêtes; mais cela n'est guère possible.

J'apprends qu'il se trouve en Allemagne des gens qui désirent le Turc et son gouvernement, et qui aimeraient mieux être soumis au Turc qu'à l'empereur ou aux princes. Il serait dangereux de conduire ces sortes de gens contre l'ennemi. Le meilleur conseil que je puisse donner à leurs sujets, c'est d'engager les curés et les prédicateurs à faire des efforts en chaire pour instruire ces personnes, et leur faire sentir le tort qu'elles ont et l'énorme péché dont elles se chargent devant Dieu, en caressant des opinions pernicieuses.

» D'abord elles se rendent coupables de parjure envers l'autorité légitime à laquelle elles ont prêté foi et hommage, ce qui est un grand péché que Dieu ne laisse pas impuni. Ce fut pour n'avoir pas tenu le serment fait à l'empereur païen de Babylone que le bon roi Zédécias périt misérablement. Ces personnes s'imagi-

nent peut-être qu'il dépend d'elles de passer d'un maître à un autre. Elles vont ainsi leur train, comme si elles étaient libres d'agir à cet égard selon leur bon plaisir, sans réfléchir au précepte de Dieu ni à leur serment qui les lie et les oblige à l'obéissance, jusqu'à ce qu'une force majeure les empêche d'obéir, ou qu'ils soient tués fidèles.

» Voilà ce que ces prédicateurs doivent inculquer à leurs paroissiens pour sauver leurs âmes. Car celui qui se détourne spontanément de son souverain et va joindre les Turcs, ne saurait jamais rester en paix avec sa conscience au milieu d'eux.

» On m'objecte que le Pape est aussi mauvais que le Turc, et que je l'appelle moi-même l'Ante-Christ avec ses ecclésiastiques et ses affidés; que sous un autre rapport, le Turc est aussi bon que le pape, puisqu'il reconnaît les quatre Évangiles et Moïse avec les prophètes; qu'ainsi, si l'on voulait armer contre le Turc, il faudrait tout aussi bien, et même à plus forte raison, armer contre le pape.

» Je ne saurais disconvenir que le Turc regarde comme divins et bons les quatre Évangiles de même que les prophètes; qu'il préconise aussi Jésus-Christ et sa mère. Mais il croit de plus que son Mahomet est au-dessus du Christ, et que Jésus-Christ n'est pas Dieu; de même que les chrétiens qui reconnaissent l'Ancien Testament pour un écrit divin, disent qu'ils est maintenant accompli, de même Mahomet prononce à l'égard de l'Évangile qu'il est maintenant usé, aboli et trop difficile à observer.

» D'un autre côté le Pape n'est pas beaucoup plus religieux, et ressemble singulièrement à Mahomet; car il

préconise aussi de bouche les Évangiles et toute la Sainte-Écriture; mais il pense que plusieurs parties, précisément les mêmes que Mahomet réprouve, sont trop difficiles et impraticables, comme par exemple le chapitre 5 de saint Matthieu, sur la résignation; et c'est pour cela que le Pape les interprète et les transforme en conseils qu'on n'est tenu de suivre qu'autant qu'on le veut bien; c'est pour cela aussi qu'il ne règne pas par l'Évangile ou la parole de Dieu. Il a fait une nouvelle loi, un alcoran, savoir ses décrétales qu'il fait valoir au moyen de l'excommunication, comme le Turc son alcoran, au moyen du glaive. Il appelle aussi l'excommunication, son glaive spirituel qui ne devrait être que la parole de Dieu. Néanmoins, quand il le peut, il emploie son glaive mondain, ou du moins il l'invoque et excite les autres à le prendre. Je suis très-persuadé que si le Pape pouvait manier le glaive mondain, comme le Turc, il y serait peut-être plus disposé que lui. Il l'a d'ailleurs souvent tenté.

» Aussi Dieu les afflige tous deux du même fléau, et les frappe de cécité, de sorte qu'il leur arrive la même chose que saint Paul dit du vice infâme du péché muet. Dieu les a livrés à leurs affections perverses, parce qu'ils méconnaissent la parole de Dieu. Comme ils n'estiment pas le mariage, ils n'ont que de simples noces de chiens, des noces italiennes et des fiançailles florentines.

» J'apprends des choses horribles et plus qu'horribles de la Sodôme publique que la Turquie représente; et ceux qui ont tant soit peu examiné Rome et l'Italie, savent par quelle affliction Dieu y venge et punit le mariage défendu. Sodôme et Gomorrhe, abîmées jadis

par le feu et par le souffre, ne sont rien en comparaison de ce qui se passe.

» Que faire donc ? Devons-nous fairé la guerre au Papisme comme au Turc, puisque l'un vaut autant que l'autre ? Je réponds : à l'un comme à l'autre. Personne alors n'éprouvera d'injustice ; car le même péché doit recevoir la même punition. Je m'explique : si le Pape voulait, avec les siens, attaquer aussi l'empire avec le fer, à l'exemple du Turc, il devrait être traité comme lui, ainsi que cela lui est arrivé récemment à Pavie, par l'armée de l'Empereur Charles. La sentence de Dieu porte que : qui prend l'épée périra par l'épée. Je ne conseille pas de faire la guerre au Turc ou au Pape, à cause de sa fausse croyance ou de sa manière d'être, mais à cause de ses meurtres et de ses ravages. Mais dit-on encore comment l'Empereur Charles peut-il faire la guerre au Turc dans ce moment où il est empêché par tant d'obstacles, et par des trahisons, de la part des rois, des princes, des Vénitiens et presque de tout le monde ? Je réponds que ce qu'on ne peut entreprendre, il faut le laisser. Si nous n'en pouvons plus, il faut attendre conseil et secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui ne peut tarder à venir ; car le monde tire à sa fin. L'Empire romain est presqu'anéanti. Il est à peu près dans le même état où se trouvait le royaume des Juifs, vers la naissance du Christ. Les Juifs n'avaient alors presque plus rien de leur royaume. Hérode fit la clôture. Il me semble donc aussi maintenant que l'Empire romain est anéanti, que la venue du Christ est proche, et que le Turc fera la clôture de cet Empire. Et de même qu'Hérode et les Juifs, quoique réciproquement ennemis, se montrè-

rent unis contre Jésus-Christ; de même les Turcs et la Papauté, ennemis l'un de l'autre, sont pourtant unis contre Jésus-Christ et son royaume.

» Quoiqu'il en soit, l'Empereur doit faire ce qu'il peut en faveur des siens contre le Turc. S'il ne peut entièrement arrêter le mal, qu'il tâche du moins de protéger et de sauver ses sujets. L'Empereur y est engagé non-seulement par son devoir et par le précepte de Dieu, non-seulement par le régime barbare et contraire à la religion chrétienne que le Turc introduit dans les pays qu'il occupe, mais encore par la désolation et la misère où sont plongés ses sujets que le Turc enlève et traîne comme des animaux, en massacrant tous ceux qui ne peuvent marcher, jeunes ou vieux.

» Ces excès devraient émouvoir les entrailles des Princes et de tout l'Empire, et les déterminer à oublier ou négliger un moment leurs propres querelles, pour y porter remède tous ensemble. Car il est à craindre qu'à la fin nous n'éprouvions le sort des peuples de Constantinople et de la Grèce, qui se sont livrés à de vaines disputes et querelés jusqu'à ce que le Turc les ait tous subjugés. S'il n'y a pas possibilité; si notre vie déréglée et impénitente nous rend indignes de toute grâce, avis et consolation, il faudra bien nous résigner et subir le joug du diable.

» Si l'on veut faire la guerre au Turc, je donne le conseil de ne pas trop les mépriser et de ne pas faire comme nous autres Allemands qui avons coutume de marcher avec vingt ou trente mille hommes, mais qui, après quelque succès, nous arrêtons et faisons bombance jusqu'à ce que nous nous trouvions de nouveau dans l'embarras,

» Quoique je n'aye pas les connaissances nécessaires pour donner des leçons sur cette matière, pourtant quand je vois qu'on s'y prend si maladroitement, je dois penser ou que les princes et nos Allemands ne connaissent pas le Turc et ne croient pas à sa force et à sa puissance, ou qu'ils n'ont pas véritablement envie de le combattre, et que peut-être, à l'exemple du Pape qui, jusqu'à présent, sous le prétexte de la guerre turque et avec ses dispenses, a volé l'argent en Allemagne : ils veulent uniquement nous borner pour nous enlever tous nos biens.

» Je conseille donc de ne pas faire des armemens trop faibles et de ne pas conduire nos pauvres Allemands à la boucherie. Si l'on ne peut pas faire bonne contenance et donner suite à l'entreprise, il vaudrait beaucoup mieux ne pas commencer du tout ; et sans effusion de sang, céder à temps au Turc, les pays et les habitans, plutôt que de les lui laisser gagner si ignominieusement par des batailles, si faiblement disputées, et par des carnages honteux ; comme cela est arrivé en Hongrie, sous le roi Louis.

» Ce n'est pas la même chose de faire la guerre au Turc, ou de la faire au roi de France, aux Vénitiens ou au Pape. Le Turc est un autre guerrier. Il a du monde et de l'argent en abondance ; ses sujets sont toujours armés. Il peut réunir aisément trois à quatre cent mille hommes. Si on lui en défait cent mille, il ne tarde pas à revenir avec un pareil nombre et à reprendre ses avantages.

» Il serait donc inutile de lui opposer cinquante à soixante mille hommes, si l'on n'en a pas autant ou davantage en réserve. Car examinons son territoire. Il a

toute la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, l'Arabie, etc.; et quand on réunirait ensemble l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Bohëme, la Hongrie, la Pologne, le Danemarck; son territoire excéderait encore en étendue cette masse de pays. Outre cela, les peuples soumis à son empire lui sont entièrement dévoués et prêts à marcher au premier appel.

» Je n'ai pas l'intention, en insistant sur ces particularités, d'épouvanter les rois et les princes, mais je veux seulement les engager à faire leurs préparatifs avec réfléxion et sagesse, je veux par là empêcher une effusion de sang inutile et des guerres désastreuses.

» Ainsi, pour bien procéder, il serait à désirer que nos rois et princes fissent trève à leurs dissentions; qu'ils concourussent à l'œuvre, de la tête aussi bien que du cœur, des mains aussi bien que des pieds; afin qu'il n'y eût qu'un seul corps d'une armée puissante, et qu'on pût remplir sur-le-champ le vide occasionné par la perte d'une bataille. Il ne faudrait pas, comme on l'a fait jusqu'à présent, laisser se mettre en avant des rois et des princes isolés: tantôt le roi de Hongrie, tantôt celui de Pologne, tantôt celui de Bohëme, que le Turc dévorera les uns après les autres. C'est trahir notre peuple, c'est l'immoler en pure perte, et répandre inutilement du sang.

» Si nos rois et princes s'assistaient et s'aidaient de bon accord, surtout l'homme des chrétiens priant pour eux, le Turc, à n'en pas douter, cesserait ses fureurs; car alors l'empereur serait en état de lui tenir tête: mais si les choses vont toujours de même, si elles restent sur le pied où elles sont mainteaant, s'il n'y a

aucun accord, aucune bonne foi, si, aveuglé par un fol orgueil, chacun se croit seul une puissance, ou entre en campagne avec quelques misérables cavaliers, je n'y pourrai rien, et je me contenterai de joindre ma prière à celle des autres : mais ce sera une faible prière, et j'ai peu d'espoir qu'elle puisse être exaucée : car c'est tenter Dieu que d'entreprendre si étourdiment, si témérairement, si imprudemment d'aussi grandes choses.

» Pour moi je prétends avoir garanti ma conscience car ce petit livre attestera de quelle manière je conseille la guerre Turque. Si quelqu'un choisit une autre route, je l'y laisse ; s'il plaît à Dieu, soit qu'il remporte la victoire, soit qu'il succombe, je ne veux point jouir de son succès, ni souffrir par sa défaite. Mais je demande à être disculpé de tout le sang inutilement versé. Je sais que ce livre ne me gagnera pas les bonnes grâces du Turc s'il parvient à sa connaissance : et néanmoins, j'ai voulu indiquer à mes Allemands la vérité, autant que je la sais, et conseiller et servir fidèlement les hommes reconnaissans aussi bien que les ingrats.

» S'il produit un bon effet, tant mieux ; sinon, que notre cher Seigneur Jésus-Christ nous soit en aide, descende du ciel avec le dernier jugement, et terrasse le Turc et le Pape avec tous les tyrans et les impies, et qu'il nous délivre de tous péchés et de tout mal. »

Ainsi soit-il!

Discours militaire contre le Turc, par Martin-Luther. (1529.)

Luther commence par se plaindre qu'on ne l'ait point écouté dans son traité sur la guerre turque et qu'on ait fait à son égard comme le peuple d'Israël à l'égard des prophètes, et il s'écrie : «Quelle est maintenant notre désolation ! Dans un petit nombre de jours, nous avons vu égorger et emmener des milliers d'hommes par notre faute, et si Dieu ne nous avait pas porté tout-à-coup un secours miraculeux, nous serions encore loin du terme de nos maux.

» Si je connais bien, mes chers Allemands, ces porcs avides, ils iront de nouveau se reposer, et selon leur coutume, ils mangeront, boiront, se divertiront, sans souci comme sans inquiétude ; et pleins d'ingratitude pour la grâce signalée qu'ils ont reçue, ils diront : Ah ! le Turc est encore loin de nous.

» Quand je parlais du danger, qui nous menaçait, on se moquait de mes discours, on prétendait qu'il y avait beaucoup de princes plus puissans que le Turc, et que je ne devais pas effrayer ni décourager ainsi les princes Allemands. Qu'ils viennent maintenant, ces railleurs, consoler les princes, et leur inspirer du mépris pour la puissance du Turc. Il les a, ce me semble, assez bien convaincus de mensonge, et il a rendu vrais mes discours.

» Cependant, comme il ne faut rien entreprendre pour l'amour des impies et des blasphémateurs du Christ, il ne faut rien négliger non plus à cause d'eux. Les rois et les princes, les évêques et les prêtres ont

jusqu'à présent rejeté et persécuté l'Évangile ; ils ont versé beaucoup de sang, et fait souffrir aux serviteurs de Jésus-Christ tous les maux possibles. Ils ont tellement calomnié la vérité publiquement reconnue ; le peuple d'ailleurs est si méchant et si pervers que je n'ai pu m'empêcher de prédire que l'Allemagne ferait prochainement une folie. C'est ce qui arrive aujourd'hui.

» Car ils sont si fortement courroucés contre le Christ, que c'est à qui se montrera le plus méchant contre sa parole et ses serviteurs ; et c'est au point que le Christ est obligé de souffrir et de paraître faible en comparaison d'eux. Pour faire voir la vérité du proverbe qui dit : il n'est pas de si méchant qui ne rencontre un plus méchant encore ; en envoyant contre ces messieurs si méchans et si colères, un plus méchant qu'eux, le Turc. Je suis curieux, puisqu'ils veulent tant faire les méchans, de voir lequel l'emportera sur l'autre. C'est à qui mieux mieux aujourd'hui.

» Cependant, comme il y a en Allemagne beaucoup de personnes qui aiment la parole du Christ, je vais publier pour l'amour d'eux ce discours militaire, afin de les consoler et de les exhorter dans ces conjonctures horribles et périlleuses. Car le diable cherche, par le moyen du Turc, son instrument, non-seulement à renverser la domination terrestre, mais à détruire en même temps le royaume de Jésus-Christ, et à repousser ses saints et ses membres de la foi.

» Je diviserai ce discours en deux parties. D'abord j'instruirai les consciences ; ensuite, j'exciterai aussi le poing et les bras.

» Pour instruire la conscience, il importe de savoir au juste ce que c'est que le Turc ; et comment on doit

l'envisager d'après l'Écriture. Selon l'Écriture-Sainte, deux tyrans cruels doivent, avant le jugement dernier, venir ravager et détruire la chrétienté, l'un d'une manière spirituelle, par ruse, au moyen d'un culte faux et de mauvaises doctrines opposées à la véritable foi chrétienne et à l'Évangile. C'est le tyran que Daniel dit, dans son chapitre 12, devoir s'élever au-dessus de tous les Dieux et au-dessus de tous les cultes, et que saint Paul appelle aussi l'ante-Christ; c'est le Pape, avec son papisme.

» L'autre tyran vient avec le glaive, et s'annonce de la manière la plus cruelle. Daniel le prophétise dans son chapitre 7, et Jésus-Christ dans saint Matthieu, chapitre 24, en parlant d'une affliction telle qu'il n'y en a jamais eu de pareille sur terre : c'est le Turc. Ainsi le diable, puisque la fin du monde approche, doit, avec ces forces réunis, attaquer la chrétienté d'une manière terrible, et nous porter le dernier coup, avant que nous montions au ciel.

» Or, qui veut être chrétien, dans ce temps, doit prendre courage, et ne plus songer désormais à la paix ni au plaisir. L'époque d'une telle affliction est arrivée.

» L'appui et la consolation que nous promet l'événement futur du Christ, de même que notre délivrance ne sont pas éloignés non plus. Mais ils se succèderon-l'un après l'autre, comme nous l'allons voir.

» C'est pourquoi tenez bon et soyez sûrs que le Turc est certainement le dernier et le plus violent courroux du diable contre le Christ : c'est en même temps la plus grande punition dont Dieu frappe sur terre les ingrats et les impies ; les contempteurs et les persécuteurs de Jésus-Christ et de sa parole; c'est, sans aucun

doute, l'avant-coureur de l'enfer et d'une peine éternelle : car Daniel dit qu'après le Turc, doivent suivre immédiatement le jugement et l'enfer. On voit, en effet, comment le Turc égorge, empale, massacre, dépèce tout le monde : enfans, femmes, jeunes et vieux, qui pourtant ne lui ont rien fait. Jamais peuple n'a montré autant de rage en tuant et saccageant. Eh bien! le prophète Daniel va nous expliquer tout cela. »

Ici, Luther donne une analyse étendue du chapitre 6 de Daniel. Suivant lui, les quatre empires dont il est question, sont : 1.° Celui d'Assyrie et de Babylone ; 2.° Celui des Perses et des Mèdes ; 3.° Celui du Grand Alexandre et des Grecs ; 4.° Celui des Romains, lequel est le plus grand, le plus puissant et le plus cruel, mais aussi le dernier. Car Daniel montre clairement qu'après la quatrième bête ou empire, viendra le jugement, et non quelqu'autre empire mais bien la donation des Saints qui est éternelle.

» Puisqu'il n'y a pas de doute, *poursuit Luther*, que l'empire romain doit être le dernier, comme Daniel le fait voir dans son deuxième chapitre, il s'en suit nécessairement que le Turc sera dans le quatrième empire, et compris dans la quatrième bête. L'empire romain étant le dernier, le Turc ne deviendra et ne pourra jamais devenir aussi puissant que l'a été l'empire romain.

» Autrement, il ne se trouverait pas quatre, mais cinq empires sur la terre. Ainsi, le Turc ne doit pas devenir empereur ni former un empire nouveau, quoiqu'il en ait le projet, il y échouera nécessairement, ou Daniel aurait menti, ce qui n'est pas dans les choses possibles.

» Néanmoins, comme le Turc est si grand et si puissant, et qu'il doit siéger dans l'empire romain, il faut que nous l'y cherchions, et que nous le trouvions dans les cornes de la quatrième bête; car un objet aussi puissant doit être prédit dans l'Écriture.

» Eh bien, corne, dans l'Écriture, veut dire royaume; et Daniel lui-même dit que les dix cornes sont dix royaumes appartenant au quatrième empire, à l'époque de son plus grand éclat. Le Turc, étant venu postérieurement, doit être la petite corne qui en fait tomber trois grandes. L'histoire nous apprend qu'il a commencé petitement, mais qu'après avoir pris de la croissance, il s'est emparé de trois cornes de l'empire romain, qui sont l'Égypte, la Grèce et l'Asie (Mineure).

» Puisque nous savons que la petite corne est positivement Mahomet et sa domination, nous pouvons savoir de même de Daniel, quelle opinion on doit se former du Turc et de sa domination, et ce que cette domination est relativement à Dieu.

» Le Turc qui a enlevé à l'empire romain et gardé trois des meilleurs royaumes, est sans doute un Seigneur puissant, et peut devenir plus puissant qu'aucune des dix cornes; non-seulement il siége au milieu de l'empire romain, mais dans le palais même de l'empereur romain à Constantinople.

» De plus, la corne a des yeux d'homme, ce qui signifie l'alcoran ou la loi de Mahomet; il n'y a dans cette loi aucun œil divin, il n'y a que de la raison humaine : sans parole ou esprit de Dieu, cette loi n'enseigne que ce qui est à la portée de la sagacité et de la raison de l'homme. Ce que Mahomet a rencontré dans l'Évangile de trop difficile à croire ou de trop

élevé, il l'a omis; il a écarté notamment la divinité de Jésus-Christ, notre rédemption par sa mort, etc. C'est ce qu'indique Daniel, en interprétant l'œil de la corne, et en disant : il osera changer la loi et l'ordre de Dieu, c'est-à-dire l'Évangile et la doctrine chrétienne.

» La corne a une grande bouche, et profère des choses horribles. Ce sont les blasphèmes atroces par lesquels Mahomet, non-seulement renie le Christ, mais l'anéantit entièrement, et se met au-dessus de lui, prétend être plus haut et plus digne devant Dieu que tous les Anges, que tous les Saints et toutes les créatures.

» La corne fait la guerre aux Saints du Très-Haut : cela n'a pas besoin de commentaire; il n'y a aucun peuple sur terre dont le Turc soit autant l'ennemi que des chrétiens; il n'y en a aucun qu'il combatte avec la même soif de sang, pour accomplir cette prophétie de Daniel.

» Daniel appelle les chrétiens Saints du Très-Haut; car quoiqu'il y ait beaucoup de faux chrétiens dans la foule, il s'en trouve pourtant de vrais dans un pays où se conservent l'Évangile et le Sacrement ordonné par le Christ. Quelque petit qu'en puisse être le nombre, ce pays, à cause de leur foi et de l'Évangile, est appelé pays chrétien, et les habitans véritables saints de Dieu.

» Il y a d'ailleurs dans la Turquie beaucoup de chrétiens, et peut-être plus qu'en aucun pays, tels, par exemple que les prisonniers qui sont obligés de servir le Turc, leur maître; aussi Daniel dit-il que le Turc doit vaincre les Saints et régner sur eux.

» Il en a été de même jusqu'à ce jour, sous la papauté où tout était tellement perverti, par des doctrines et des œuvres d'hommes, qu'on ne voyait presque plus de chrétiens. Cependant, il en a dû exister quelques-uns, puisque le nom, le baptême, l'Évangile de Jésus-Christ, sont restés et ont fait donner au pays entier le nom de pays de chrétien, et aux habitans celui de chrétienté ou de peuple du Christ et de Saints de Dieu. Car saint Paul dit que l'ante-Christ, le Pape siégera dans le temple de Dieu; c'est la chrétienté ou les Saints de Dieu, comme le dit Daniel.

» Il faut au surplus prendre et appliquer ce passage de Daniel, d'après l'opinion et l'intention du Turc, plutôt que d'après le nombre des chrétiens. Car le Turc les regarde tous l'un comme l'autre. Il ne fait aucune distinction entr'eux; il est l'ennemi du nom chrétien, que le diable voudrait bien éteindre par le feu de Mahomet.

» Il obtient des succès dans les guerres contre les chrétiens, et remporte ordinairement la victoire. C'est aussi ce qui rend les Turcs si orgueilleux, si indociles et si entêtés dans leur croyance. Ils sont très-persuadés que leur religion est véritable, et celle des chrétiens fausse, puisque Dieu leur accorde tant de victoires, et leur abandonne les chrétiens.

» Mais ils ignorent que cela a été prédit par Daniel, que les chrétiens reçoivent ici sur la terre la peine de leurs péchés, et que les innocents deviennent martyrs; car le Christ veut avoir des martyrs. C'est pour cela qu'il a toujous laissé les siens succomber physiquement, et ses ennemis triompher, afin d'épurer ses élus et de

visiter ensuite ses ennemis par le feu de l'enfer, lorsqu'ils sont au faîte de leur puissance.

L'empire et la fureur des Turcs, suivant la prophétie de Daniel, seront immédiatement suivis du jugement dernier et du règne des Saints. Les guerres et les victoires de la corne continueront jusqu'à ce que l'Ancien arrive pour prononcer le jugement. Les Turcs ne croient rien de cette menace terrible et de ce jugement, par lequel Dieu nous délivrera et les précipitera eux-mêmes dans l'enfer.

Luther pense, toujours d'après Daniel, que l'empire des Turcs doit être détruit par le ciel, et qu'il ne viendra point de roi qui l'écrase et devienne plus puissant que lui.

Au surplus, ajoute-t-il, nous lisons dans l'Apocalypse, chap. 20, que Gog et Magog seront consumés par le feu du ciel. Ézéchiel écrit également que Dieu fera pleuvoir du feu et du soufre sur Gog et Magog et sur leur armée. Or, il n'y a point de doute que Gog ne soit le Turc venu du Gog ou des Tartares en Asie. Toujours on peut espérer que le Turc ne gagnera plus désormais aucun pays de l'empire romain, et que ce qu'il fait en Hongrie et en Allemagne sera la dernière lutte engagée entre lui et les nôtres. Ainsi il pourra bien saccager la Hongrie et l'Allemagne, mais il ne les possédera pas tranquillement comme l'Asie et l'Égypte. Car Daniel lui donne trois cornes et pas davantage... S'il arrache quelque chose aux frontières et aux voisins, ce sera pour la bonne bouche; mais rien au-delà. Ainsi tout se trouve accompli :

On a vu des rois persécuter passagèrement les chrétiens; mais c'est fortuitement et par abus. Ce n'était pas

le royaume ou le gouvernement en lui-même qui en voulait au Christ, c'était la personne qui exerçait le pouvoir ; mais le glaive et la domination de Mahomet sont entièrement dirigés contre le Christ, comme s'ils n'avaient autre chose à faire, et ne pouvaient être mieux occupés qu'à blasphémer et à combattre le Christ.

D'après cela tout homme doit savoir, lorsqu'il est appelé à combattre le Turc, comment il doit agir. Il ne peut douter qu'il combat l'ennemi de Dieu, le détracteur de Jésus-Christ, le diable lui-même. Lorsqu'il tue un Turc, il ne craint pas de tuer un innocent. Il tue bien certainement un ennemi de Dieu, que Dieu lui-même a condamné au feu, comme un ennemi du Christ et de ses Saints.

Aussi aucun chrétien ni ami de Dieu ne peut-il être dans l'armée du Turc, à moins de renier Jésus-Christ, et de se faire l'ennemi de Dieu et de ses Saints ; il faut bien saisir les paroles de Daniel, quand il attribue à la petite corne la bouche du blasphème contre Dieu et la lutte contre les Saints de Dieu. Ces paroles n'attestent rien de bon du Turc ou de Mahomet, mais tout ce qui est mauvais et de toute méchanceté possible.

» C'est pour cela que, dans mon livre précédent, j'ai conseillé de ne pas faire la guerre au Turc en qualité de chrétiens, ni de l'attaquer comme un ennemi des chrétiens. Car tu l'entends, la victoire contre les chrétiens et les Saints, est promise à Mahomet ou au Turc ; et la prédiction est vérifiée par les trois cornes qu'il a fait tomber ; savoir : la Grèce, l'Asie et l'Égypte. Le Christ veut être faible et pâtir sur terre pour déjouer les projets des puissans, et se servir de leur rage, afin

qu'à leur insçu ils remplissent le ciel de chrétiens et de Saints, et que son royaume soit plutôt complet.

» Mais j'ai conseillé et je conseille encore de s'appliquer tous à être des chrétiens, à endurer volontiers le mal de la part du Turc et de tout le monde, et non à le combattre, en qualité de chrétiens; mais de laisser ton souverain faire la guerre. C'est sous ses drapeaux et en son nom que tu dois marcher, comme un sujet soumis qui a prêté serment de fidélité, voilà ce que Dieu te demande. Il te demande surtout, lorsqu'une telle guerre arrive, de ne point y prendre part comme un aventurier pour acquérir du bien et des honneurs, mais pour protéger et défendre ton pays et tes compatriotes, les femmes, les enfans, etc. »

Luther cite pour exemple saint Moritz et ses compagnons, et beaucoup d'autres Saints qui allèrent à la guerre, non en qualité de chrétiens, ni contre des chrétiens, mais comme des citoyens ou chevaliers soumis, obéissans, engagés et appelés par leur empereur.

« De cette manière, ta conscience est tranquille, et cette assurance doit fortifier ton corps et ton cheval. Tu es certain de marcher et de combattre pour obéir à ton souverain et suivant la volonté de Dieu. Tu n'as pas non plus à craindre de verser du sang innocent, puisque les Turcs sont condamnés à la mort et à l'enfer; que Dieu t'ordonne par ton souverain, d'exécuter son jugement; car ton bras et ta lance sont les bras et la lance de Dieu. Tu es comme l'exécuteur de Dieu qui est le plus grand des souverains contre son plus grand ennemi condamné. Comment pourrais-tu combattre d'une manière plus honnête et plus louable? Si tu es frappé et que tu meures sous sa main, quelle mort

plus glorieuse pour un chrétien ? Dans cette guerre, le danger est du côté du Turc et du diable. Le Turc est un meurtrier qui ne verse que du sang innocent et saint. Il fait autant de saints martyrs qu'il en tue de notre côté : certes, le Turc ne verse que du sang innocent, puisqu'il attaque sans raison ou motif, et qu'il entreprend de tels massacres, sans ordre et sans nécessité. Le Turc fait à ton égard ce que dit Daniel lorsqu'il l'appelle un meurtrier des Saints, un faiseur de martyrs; et puis ta conscience est en sûreté quand tu es tué par ordre de Dieu et par suite de ton obéissance envers ton souverain. Quand même tu en aurais le choix, tu devrais aimer mille fois mieux être tué par le Turc en chrétien, en citoyen ou chevalier obéissant, que d'avoir la victoire de l'empereur Turc avec tout son bien et tout son honneur; car comme je l'ai déjà dit, tu es bien certainement un saint, en agissant ainsi en chrétien et en combattant par obéissance. Le ciel est à toi sans aucun doute. Mais, qu'est-ce que la victoire et l'honneur du Turc; qu'est-ce que la gloire du monde en comparaison du ciel et de la vie éternelle ?

» Réfléchis à ce que tu serais si tu avais vécu du temps des martyrs, et que les méchans empereurs ou tyrans t'eussent égorgé ; ou bien pense à ce que tu serais maintenant, si le pape, les évêques, notre empereur ou nos tyrans t'égorgeaient pour l'évangile, comme cela arrive à bien du monde? Tu devrais croire qu'ils font de toi un saint et un martyr, et être sûr que tu meures en bonne disposition et dans l'obéissance.

» Or, qu'est-ce que le Turc avec ses guerres, qu'un de ces méchans tyrans qui tuent les Saints de Dieu avec cette différence qu'il fait des martyrs sans relâche,

et en employant toute sa puissance, pour donner à Notre-Seigneur Jésus-Christ un plus grand nombre de Saints. C'est en effet une grande, une excellente parole que celle de Daniel quand il dit que le Turc ne martyrisera pas quelques Saints isolés, comme d'autres empereurs ont fait, mais qu'il les attaquera et les surmontera de toute sa puissance.

» Tu sais d'ailleurs que tu dois mourir une fois, et que tu n'es dans aucun jour, à aucune heure à l'abri de la mort. Or, si ton heure était fixée dans ce combat contre le Turc, n'aimerais-tu pas mieux te résigner avec joie à la volonté de Dieu, et mourir d'une mort honnête et si sainte, que d'être étendu sur ton lit, et te débattre long-temps avec tes péchés et le diable? Ici tu meurs à toi, enlevé par la maladie ou la contagion. Là, dit Daniel, beaucoup de Saints meurent avec toi, et tu pars avec des compagnies saintes, agréables et divines. »

Luther récapitule tous les genres de mort, auxquels l'homme est chaque jour exposé, et il continue ainsi:

« Devrions-nous donc nous montrer lâches et indécis, quand nous avons l'ordre positif de Dieu, d'obéir et de sacrifier tout ce que nous avons à notre souverain, surtout lorsqu'étant chrétiens, nous sommes assurés de la vie éternelle avec les Saints. Il faudrait souhaiter à celui qui hésiterait à chercher une pareille mort, qu'il allât joindre le Turc, qu'il se fît Turc, et devînt la propriété du diable comme l'est le Turc, condamné par Dieu à la mort et à l'enfer. »

Je dis tout cela pour les chrétiens ou ceux qui voudraient l'être, afin qu'ils sachent se conduire et se con-

soler dans cette circonstance et qu'ils ne s'effraient pas trop du Turc ni du diable, son Dieu. Quand même le Turc dévorerait, si cela était possible, tous les chrétiens à la fois, il n'y gagnerait rien : il aggraverait seulement son affaire, et accélérerait sa condamnation, en faisant monter plus tôt au ciel tous les chrétiens. Il a beau sévir et enrager tant qu'il voudra avec tous les diables à la fois, il n'en sera pas moins le valet et le serviteur des chrétiens ; il les conduira au salut même en croyant les égorger ; car Daniel dit que ce sont des Saints qu'il frappe et égorge.

Qui pourrait vous nuire quand vous tendez au bien, dit saint Pierre. Oh ! combien la mort des Saints est précieuse au Seigneur, dit aussi David ; leur sang en est plus cher à ses yeux. Ces passages consolans et délicieux prouvent que le Turc est un meurtrier de Saints, et qu'il se fait à lui-même le plus grand mal en toute éternité. Il en résulte que sa rage et ses massacres doivent tourner à l'avantage des chrétiens, et les conduire à une félicité éternelle malgré le Turc, et à son insçu.

Quel est ici celui qui tue le mieux son ennemi ? Le Turc tue les chrétiens physiquement, et leur procure la vie éternelle. Mais il se tue en même temps lui-même et se précipite dans le feu éternel de l'enfer avec tous les diables ! Mahomet venge ainsi les chrétiens sur lui-même.

Quand, pour effrayer les chrétiens, le Turc perce de coups leurs enfans, les dépèce, les empale ; quand il égorge tout ce qui ne peut s'évader, c'est un acte de grosse folie, même aux yeux du monde : car un homme pieux voyant massacrer son enfant et sa femme, n'en

sera que plus enflammé d'une sainte colère, et risquera volontiers tout ce qui lui reste.

Ces actes de barbarie n'ont rien d'effrayant pour des chrétiens qui savent que ces pauvres petits enfans massacrés ou empalés de même que tous ceux qui tombent sous les coups du Turc, sont tous des Saints; et que le Turc ne leur ferait pas autant de bien en élevant chacune de ces victimes sur le trône ottoman, qu'il ne leur en fait en les traitant si cruellement dans son emportement diabolique; car il les envoie auprès de Dieu dans le ciel, et il se précipite lui-même dans l'abîme de l'enfer.

Mais, dis-tu, le Turc en rit avec tous les siens. Eh bien, il peut en rire, mais le Christ lui fera passer le sourire, et lui apprendra fort bien tout cela, car je l'écris, comme j'ai dit, pour la consolation des chrétiens, et non pour l'amusement des Turcs ou celui de leurs suppôts. Daniel lui en a dit assez avant nous. Si l'écrit de Daniel est méprisé, qu'importe que le nôtre soit dédaigné de même? Nous avons le texte de la bible qui ne ment ni ne trompe, et qui déclare que ce sont les Saints de Dieu que le Turc combat....

» Il ne faut pas conclure de tout cela, que les chrétiens doivent jeter leurs armes, et se laisser tuer sans défense par les Turcs, comme l'ont fait les martyrs quand il n'y avait point de guerre, comme ils le font et doivent même le faire encore. Mais les chrétiens étant soumis avec tout ce qu'ils ont à leurs souverains, et appelés tous ensemble par eux à combattre le Turc, doivent agir en sujets fidèles et obéissans, lever le bras avec joie et bien frapper, tuer, piller et faire tout le

mal possible tant qu'ils ont un souffle de vie ; car c'est ce que leur ordonne leur Souverain auquel ils doivent obéissance jusqu'à la mort. »

Luther cite de nouveau pour exemple saint Maurice et ses compagnons, il ajoute :

« Voilà comment les chrétiens doivent aussi faire maintenant ; car le Turc est un ennemi et un tyran, non-seulement contre le Christ, mais encore contre l'empereur et nos magistrats. Lors que ces magistrats les appellent, ils doivent marcher et frapper bravement comme des sujets obéissans. S'ils périssent, eh bien ! ils ont été non-seulement chrétiens, mais encore sujets obéissans et fidèles. Par leur obéissance envers Dieu, ils ont sacrifié à leurs magistrats leur fortune et leur vie. Ils sont bienheureux et Saints en toute éternité comme le pieux Vrias.

» Mais attendu que le Turc est à la fois la verge de Dieu et une punition des péchés des chrétiens, vrais et faux, tout homme ne doit pas s'arroger cette consolation, et dire je suis chrétien, je vais courir l'avanture. Il faut auparavant se convertir, amender sa vie et arriver à cette consolation par la contrition et par une ardente prière. Car j'ai dit plus haut que l'Allemagne était pleine de méchancetés et de blasphèmes. Si nous ne nous corrigeons pas, si nous ne cessons de persécuter et de vilipender l'Évangile, il faut que nous recevions le châtiment mérité. Si ce n'est de la part du Turc, ce sera de la part d'un autre.

» A moins que le jugement dernier même n'arrive, mais soit qu'il arrive châtiment ou jugement dernier, quiconque est chrétien et s'est amendé, pourra l'en-

durer et être sauvé. Les autres doivent être punis et perdus.

La première partie de ce discours ayant pour objet de rassurer et de tranquilliser les consciences, nous allons maintenant, dit Luther, entreprendre d'exhorter le brave, c'est-à-dire, prouver que l'on doit risquer sa vie et son bien, et les donner de bon cœur. Si les autorités demandent des contributions pour cette lutte, on doit les fournir d'après ses obligations; comme quand elle réclame la personne ou le corps, on doit également accourir : car en cela Dieu a commandé l'obéissance.

» Jusqu'à présent nos jeunes gens de la noblesse se sont assez livrés au luxe, au libertinage et à l'orgueil; Ils ont assez couru, se sont assez pavanés à table et dans des vêtemens superflus; ils ont assez fait sortir d'argent d'Allemagne, en se ruinant et se perdant. Je ne parle point des péchés qu'ils commettaient ainsi envers Dieu. Il est temps qu'ils prouvent quel est leur rang, quelle est leur qualité, et qu'ils fassent voir une fois qu'ils sont nobles.

» Les bourgeois et les marchands ont de même assez long-temps joui, en s'adonnant à une parure excessive, à une usure infinie, à l'avarice et à la cupidité. Après avoir si long-temps dépensé tant de millions de florins en habits et pour le plaisir, il convient qu'ils payent une fois une amende pour leurs grands airs, laquelle sera plus forte à raison de ce qu'ils ont vécu plus long-temps dans une si belle paix et qu'ils en ont plus abusé.

» Les ouvriers et les paysans n'ont pas moins bien

mérité une bonne pénitence, en surfaisant et écorchant depuis long-temps le monde, en volant et pillant ; sans parler de leurs autres grands crimes et de leur désobéissance ; excès plus condamnable, depuis que l'Évangile a paru au jour, que par lui ils sont devenus libres et riches, et ont été délivrés de toutes les sangsues ; ce qui fait qu'ils imaginent n'avoir plus besoin de rien donner à Dieu ni à ses serviteurs, et pouvoir envahir et tirer à eux seuls, surfaire au marché et voler, pour ainsi dire, dans la poche : aussi ont-ils joui dans une grande paix, buvant, dansant et chantant en toute sûreté.

» Eh bien, ce qu'ils ont gagné, volé, amassé, ce qu'ils ont soustrait à leurs prédicateurs et curés, ils l'auront entassé pour les percepteurs sans qu'on leur en ait su gré. Les derniers le leur enlèveront sans miséricorde pour l'entretien des soldats. *Quod non tollit Christus, tollit fiscus.* Tel est le cours des choses. N'ayant pas voulu donner un florin dans la paix, pour l'amour et le service de Dieu, tu en donneras maintenant dix ou vingt pour la guerre, comme une amende et une punition de Dieu. Si nous avons reçu des biens du Seigneur, dit Job, pourquoi ne souffririons-nous pas aussi les maux qu'il nous envoie ?

» Chaque chose a son temps, dit Salomon ; jusqu'à présent nous avons eu la paix, aujourd'hui nous avons la guerre. Nous avons vécu dans le luxe et dans le faste ; enfin vient l'époque du souci et du travail. Après avoir à loisir mangé, bu, dansé, joui, vient l'époque du deuil, des frayeurs, de la crainte, des pleurs. Si nous nous sommes réjouis du bon temps, sans en montrer aucune reconnaissance à Dieu, supportons aussi

le mauvais temps, et apprenons à le remercier du temps passé.

» Toi qui refusais d'entendre la parole de Dieu, écoute maintenant le diable dans le Turc, puisque tu n'as pas voulu écouter Dieu dans Jésus-Christ. Si tu hésites, si tu ne veux ni donner, ni marcher, le Turc te l'apprendra, lorsqu'il viendra dans le pays. Il fera ce qu'il a fait devant Vienne. Il n'exigera ni contribution, ni service militaire; mais il incendiera ta maison et ta grange; il enlevera ton bétail, tes fourrages, ton argent et ton avoir; il te passera le sabre à travers le corps; il violera ou égorgera ta femme et tes filles sous tes yeux; il mettra en pièce tes enfans, il les empalera sur les pieux de ta propre haie.

» Ce qu'il y aura de pis, c'est que tu éprouveras tout cela avec le tourment d'une mauvaise conscience, puisque tu auras désobéi à Dieu et à ton souverain. Peut-être même, que tu seras emmené en Turquie, et que tu y seras vendu comme un chien. Là tu n'entendras aucun mot de l'Évangile, tu n'apprendras rien de Jésus-Christ, ni du salut de ton âme.

» Tu donnerais alors volontiers une de tes vaches en forme de contribution; tu offrirais volontiers la moitié de tes biens; tu marcherais volontiers sous les ordres de ton prince; tu nourrirais toi-même ton prédicateur qui te prêchait quatre fois l'année. Mais tout cela sera en vain. Le Turc t'apprendra quel bon temps tu as maintenant, et combien tu en as abusé misérablement, méchamment contre ton Dieu, ses serviteurs et ton prochain. Le Turc sait passer en revue et humilier la noblesse, châtier et rendre docile les bourgeois, dompter et réduire les paysans. Rentre donc en toi-

même et prie Dieu que le Turc ne devienne pas ton maître d'école.

» Je souhaiterais que tous les Allemands fussent animés d'un sentiment tel, qu'aucun bourgeois ou villageois ne se laissât piller par le Turc; que tout le monde se défendît, jusqu'à la mort : jeunes et vieux, hommes et femmes, valets et servantes; qu'ils missent eux-mêmes le feu à leurs maisons et à leurs granges, et qu'ils dévastassent tout, afin que le Turc ne trouvât que de petits enfans qu'il empale, et massacre sans que nous puissions les secourir. Il vaudrait mieux laisser au Turc un pays vide qu'un pays plein. Qui sait quel effet une telle exécution produirait sur les Turcs? Si nous sommes emmenés, nous sommes beaucoup plus malheureux que si nous étions égorgés; et il est très à craindre que, dans la Turquie, nous ne changions la foi chrétienne contre la croyance turque, et que nous ne tombions dans l'enfer en pouvoir du diable. »

Luther rappelle l'exemple des anciennes femmes d'Allemagne, qui marchaient aux combats comme les hommes, et il cite l'action de la fille du gardien de la porte de Lemnos, qui, dans la dernière invasion des Turcs, voyant son père mort, prit ses armes et résista à l'ennemi, sous la porte, jusqu'à ce que les bourgeois accourussent et repoussassent les Turcs.

Il n'y a pas de maison si petite, poursuit Luther, où les ennemis n'éprouvassent quelque perte, si l'on voulait s'y défendre. L'auteur insiste sur la nécessité de se défendre plutôt que de se laisser emmener en servitude; car, dit-il, dans la Turquie, les Chrétiens prisonniers sont vendus comme des bestiaux. On n'y a aucun égard à la qualité de père, de mère, d'enfant ou d'épouse.

L'un est vendu à tel endroit, l'autre à un autre, selon que l'occasion se présente. En sorte qu'il vaut mieux se laisser égorger dans son pays pour l'amour de Dieu, que de se livrer à une captivité si malheureuse et si honteuse. »

A cette occasion, Luther adresse aux Allemands qui sont prisonniers en Turquie, une exhortation et des consolations dans le genre de celles que le prophète Jérémie adressa aux Juifs, pendant leur captivité à Babylone. Il cherche à les prémunir contre la religion des Turcs et à les fortifier dans la leur. Il veut mettre les Chrétiens en garde contre les longues prières, les dévotions, les pélerinages et même les miracles prétendus des Musulmans, et comparant les Turcs, les Babyloniens et les Papistes ensemble, Luther poursuit ainsi :

« Cette apparence extérieure n'est pas moins un aussi grand sujet de séduction, pour des Chrétiens inexpérimentés et faibles, que les idoles d'or des Babylonniens pour les Juifs, ou les couvents des Chartreux pour nous. A quoi servent d'aussi belles choses quand elles sont sans le Christ et contre lui ? A tant de genres de séductions se joint le grand bonheur pour les Turcs, d'être devenus si puissans, d'avoir remporté tant de victoires, d'avoir si souvent terrassé les Chrétiens, enfin, d'avoir tant prospéré qu'on pourrait supposer qu'ils doivent tout cela à leur sainteté, et que leur croyance plait à Dieu. C'est ce qui les rend si entêtés, si endurcis, si intraitables, qu'il paraît impossible de convertir un Turc. Ils se persuadent qu'il n'est pas de peuple pire que les Chrétiens, ni de croyance plus infâme que la croyance chrétienne : c'est ce qui les porte

à un excès d'orgueil, qui les fait blasphémer le Christ, mépriser les Chrétiens, et dire entre eux : les Chrétiens sont des femmes, et les Turcs des hommes qu'il faut; comme si les Turcs étaient seuls héros et géans, et que nous autres Chrétiens ne fussions que des lâches. Ils ignorent la triste fin qui les attend.

»Les Turcs sont des hommes de sang; ils en répandent une quantité si monstrueuse, ils commettent tant de meurtre dans tant de pays, qu'on n'en a jamais vu commettre autant sur terre. Avec cela ils exercent tant d'impudicités italiennes et sodomitiques qu'on ne peut le dire devant des oreilles chastes. Ce sont en outre, les plus grands brigands et les dévastateurs du monde.

»Mais tous leurs crimes sont présentés sous des apparences si décevantes, que beaucoup de Chrétiens apostasient et s'adonnent spontanément à leur croyance; cependant tous les vices doivent se trouver réunis en un tas, là où se trouve une si fausse sainteté, comme nous le voyons chez nos ecclésiastiques dont le blâme, l'orgueil, le meurtre, l'avarice, la luxure, le libertinage; tous les vices, enfin, n'ont pas de mesure. »

Après avoir exhorté les captifs Chrétiens, Luther essaye de les consoler en ces termes :

»Remarque que si c'est l'arrêt de Dieu que tu sois pris, emmené et vendu par les Turcs, tu dois faire leur volonté et être leur esclave. Accepte patiemment, et de bon cœur, cette misère et cet esclavage envoyés par Dieu : endure-les pour l'amour de lui. Sers fidèlement et avec application le maître auquel tu seras vendu. Garde-toi bien surtout de déserter, comme le font quelques-uns qui croyent bien faire, ou comme d'autres qui se noyent ou se tuent. Pense que tu as perdu ta

liberté, et que tu es devenu une propriété, qu'ainsi tu ne peux te dégager toi-même contre la volonté, et à l'insçu de ton maître, sans te rendre coupable de péché et de désobéissance. Car tu enlèves et voles par-là à ton maître ton corps qu'il a acheté, ou acquis d'une manière quelconque. Si tu es véritable chrétien, ce service et cette misère ne te nuisent point. Il y a plus : si tu peux faire preuve de patience, cela te fera du bien et te conduira au salut. »

Ici Luther rappelle les exemples de Jacob chez Laban, de Joseph en Égypte, des Israélites sous Pharaon, en Assyrie et à Babylone.

« Il y a eu là, sans doute aussi, continue Luther, des Juifs impatiens qui ont pleuré, se sont lamentés et ont murmuré. Quelques-uns mêmes ont apostasié, ou sont devenus des païens. Mais les hommes pieux ont eu patience; ils ont servi avec fidélité et application. Aussi ont-ils été exaucés et miraculeusement délivrés par Dieu. »

Luther passant au Nouveau Testament, rappelle tout ce que Jésus-Christ a souffert, et les persécutions que les Apôtres ont éprouvées, et il poursuit en ces termes: Prétendrais-tu à un meilleur sort que ton Seigneur lui-même et tous ses Saints ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître; mais tout disciple accompli sera rendu conforme à son maître. Ta mauvaise volonté et ton impatience ne serviront qu'à irriter, et à rendre plus méchant celui dont tu es devenu l'esclave. Tu déshonores en même temps la doctrine et le nom du Christ, en faisant croire que les Chrétiens sont des gens mauvais, infidèles, faux, qui ne veulent pas servir, mais déserter et se dérober comme des coquins et des voleurs. Si tu

sers au contraire fidèlement et avec application, tu orneras et glorifieras l'Évangile et le nom du Christ, de manière que ton maître et beaucoup d'autres seront forcés, quelque méchans qu'ils soient, de dire : eh bien! les Chrétiens sont pourtant des gens fidèles, obéissans, pieux, humbles, appliqués.

» Quel mal peut-il y avoir à servir un Turc ou un païen, si tu es et si tu restes croyant et chrétien? Il faut souvent chez nous servir un homme vil, un tyran ou un méchant maître. Que ne faut-il pas faire au surplus sous la papauté; où nos tyrans nous sacrifient, nous contraignent, nous chassent, nous brûlent et nous traitent encore avec plus d'atrocité que ne font les Turcs avec toi? Et pourtant il faut céder, patienter, souffrir, servir, aider, conseiller, prier, être bon et utile. Au surplus, le Turc ne force personne à renier le Christ, et à embrasser sa croyance. Il s'applique seulement, autant que cela dépend de lui, à remplir le ciel de Saints; car ses blasphèmes contre le Christ, et ses dehors religieux ne forcent personne, mais tentent et attirent. Le Pape, au contraire, par-là même qu'il ne veut pas être ennemi, ni turc, mais le cher père, mais le plus saint père et le plus fidèle pasteur, remplit, autant que cela dépend de lui, l'enfer de chrétiens; car il arrache les nobles âmes du Christ par sa pernicieuse doctrine, et les conduit à leur perte, ce qui est le véritable meurtre selon l'esprit. Quand on ne veut pas lui permettre ses séductions infernales, diaboliques, il adopte aussi la manière du Turc, en tuant même selon la chair, et s'il le pouvait, il causerait sans doute de plus grands meurtres et massacres que le Turc.

»De quelque côté que nous nous tournions, le diable y fait son ménage; si nous allons chez le Turc, nous allons au diable; si nous restons sous le Pape, nous tombons dans l'enfer; des deux côtés et partout, rien que des diables. Ainsi va malheureusement aujourd'hui le monde; ainsi s'accomplissent les paroles de Jésus-Christ et de saint Paul, annonçant que dans les derniers jours il y aura des temps dangereux et cruels, où le diable étant détaché séduira tout le monde, et occasionnera tant de désolation et de peine, qu'aucun homme ne pourrait être sauvé, si Dieu n'abrégeait pas ces jours pour l'amour de ses élus.

» Veillons donc, et soyons fermes dans notre foi en Jésus-Christ; que tout le monde se range sous ses magistrats, soit obéissant, et attende ce que Dieu fera. Il n'y a plus désormais rien de bon à espérer. Le pot est cassé et la soupe répandue. Nous pouvons, finalement et très-bien encore, risquer les leçons, et, autant que possible, être de bonne humeur, suivant ce que le Christ nous enseigne à ce sujet.

» Que Dieu, le père de toute grâce et de toute sagesse, veuille donc, dans sa clémence, nous abréger ce temps, nous donner assez de forces pour nous conduire bravement dans l'intervalle, et attendre gaîment l'avénement de Notre Seigneur Jésus-Christ; nous quitterons alors cette vallée de larmes pour entrer dans son royaume céleste, auquel soit louange et gratitude, honneur et éloge en toute éternité. *Amen.* »

P. S. Il nous reste un troisième écrit de Luther sur le même sujet, portant pour titre : *Exhortation*

à la prière contre le Turc. Ce troisième écrit roule sur les mêmes idées que les précédens, ce qui nous dispense d'en donner une analyse.

Nous regrettons ici de ne pouvoir faire connaître en détail un ouvrage d'Erasme sur le même sujet, intitulé : *Utilissima consultatio de bello Turcis inferendo*. Nous en dirons quelques mots, pour que les lecteurs puissent comparer les opinions et la manière d'écrire des deux auteurs.

Erasme adressa cette consultation à un célèbre jurisconsulte, nommé Jean Rinkus; elle est datée de Fribourg, en Brisgaw, le 17 mars de l'année 1530; elle est, par conséquent, postérieure de deux ans à la dissertation que Luther dédia au Landgrave de Hesse. Luther, comme nous l'avons vu, ne cesse pas d'employer un style violent, et de déclamer contre la cour de Rome et ses abus. Erasme, au contraire, ne sort jamais du ton de modération qui lui était naturel. Il se plaint, comme Luther, de la corruption de son siècle et du débordement des mœurs publiques; mais il le fait en des termes toujours décens et mesurés. On trouve, dans son écrit, quelque chose de cette philosophie rêveuse et chagrine, qui était l'esprit de la réforme; mais il s'y abandonne avec moins de chaleur que les chefs des sectes nouvelles. Il attribue tous les malheurs et les fléaux dont le monde était affligé, à cette corruption qui avait irrité la colère divine; et il regarde les progrès toujours croissans de la puissance des Turcs, comme le dernier châtiment que le Ciel réservait aux chrétiens infidèles.

Erasme, après avoir parlé de l'origine des Turcs,

et présenté un tableau rapide de leurs commencemens et de leurs conquêtes, se fait cette question : « *D'où » leur sont donc venus tant de succès* » ? « Si vous re- » cherchez l'origine de cette nation, répond-il aus- » sitôt, vous trouverez la plus grande obscurité » jointe à la plus grande barbarie. Si vous examinez » les commencemens de son empire, vous voyez des » soldats mercenaires, égorgeant, avec une crimi- » nelle perfidie, les princes auxquels ils ont juré » fidélité ; si vous observez ses progrès, vous aper- » cevez des conquêtes acquises par la cruauté, et » augmentées par le brigandage ; vous voyez des ma- » riages funestes ; des frères égorgeant des frères ; » des pères chassés du trône par leurs enfans ; des » exemples de barbarie et de trahison. Je ne parle » ni de la religion, ni des mœurs de cette nation. » Elle règne par la colère de Dieu ; elle combat contre » nous sans Dieu ; elle a pour défenseur Mahomet, » nous avons le Christ ; et cependant, les faits disent » assez combien elle a étendu sa tyrannie. Chassés » de tant d'empires, après avoir perdu une grande » partie de l'Europe, nous sommes en danger de la « perdre tout entière. Qui ne sait quel accès facile » notre pays offre aux Turcs ? »

Erasme fait alors le dénombrement de tous les en- vahissemens des empereurs ottomans ; puis il combat tour-à-tour ceux qui prétendaient qu'il fallait, en tout état de cause, faire la guerre aux Turcs, et ceux qui ne voulaient pas qu'on la leur fît du tout. Erasme prouve aisément qu'il faut faire la guerre aux Turcs, pour sa légitime défense, et non par pure ambition et par pure cupidité ; il prouve de même qu'il faut

la faire, quoique la tyrannie des Turcs soit une punition dont le Ciel nous afflige à cause de nos péchés; et répondant aux raisonnemens de Luther qui avait dit que c'était résister à Dieu que de résister aux Turcs, il demande si, parce que Dieu nous envoie des maladies, il n'est pas permis aux chrétiens d'appeler aussi des médecins pour nous guérir.

Erasme veut comme Luther, qu'on se prépare à la guerre contre les Turcs par la pénitence et par la réforme de ses mœurs; il veut que les princes chrétiens mettent fin à leurs divisions, et se réunissent franchement contre l'ennemi commun. Il n'exclut pas le Pape de la ligue, mais il exclut les ecclésiastiques de l'armée des confédérés; il oppose aux évêques guerriers l'exemple du Christ, qui ne fit jamais la guerre, « mais qui apporta la philosophie céleste, montra le chemin de » l'immortalité, instruisit ceux qui étaient dans l'erreur, réprimanda les incrédules, consola les affligés, soutint les faibles, s'attacha, par des bienfaits, » ceux qui en étaient dignes, comme ceux qui ne » l'étaient pas, et guérit toute espèce de maladie. Cette » fonction, poursuit Erasme, est vraiment sublime » et royale, et toutes les dignités militaires ne sont » auprès que des fonctions plébéiennes et serviles; et » cependant, je ne sais comment il se fait que la » plupart des ecclésiastiques négligent ce qui est plus » honorable, et recherchent ce qui est plus bas, quand » personne n'est pourtant assez insensé pour rejeter » les pierreries et l'or qu'il possède, et préférer le fer » et le plomb. Combien sonnent mal ensemble les » dénominations de cardinal général d'armée, d'évêque duc, d'abbé comte, de prêtre centurion?

» C'est comme si vous montriez une statue compo-
» sée de perles et de boue, ou un centaure, moitié
» homme et moitié cheval. »

Erasme pense que les peuples, en voyant les princes s'unir franchement et cordialement contre les Turcs, seraient eux-mêmes plus disposés à les seconder, et apporteraient dans la guerre plus de zèle et plus d'ardeur. Il répond ensuite à l'objection que quelques-uns faisaient, en disant, qu'il n'appartenait pas à la chrétienté de faire la guerre aux Turcs, mais au royaume de Hongrie, qui était plus immédiatement menacé par eux; que d'ailleurs, il eût mieux valu céder tout entier ce royaume, que d'irriter contre les chrétiens une nation si puissante et si cruelle. Erasme demande à ces politiques si prudens, s'il leur paraît juste que les chrétiens reçoivent, par la suite, des rois, et bientôt après, des évêques de la main des Turcs? Il doute que, quand même Dieu aurait permis que cette nation féroce eût acquis la Hongrie, sa rapacité eût été pour cela rassasiée. Pense-t-on, ajoute-t-il, qu'elle se reposerait, quand même nous nous reposerions; elle, qui n'a jamais cessé d'étendre les limites de sa domination?

Erasme s'élève avec indignation contre l'idée qu'on pût se soumettre volontiers à l'empire d'un peuple qui tue les enfans et les vieillards, qui force les jeunes gens et les vierges à céder à ses passions brutales, et les disperse ensuite dans son empire. Quel est le chrétien assez lâche pour préférer une servitude aussi dure et aussi honteuse? Que dirai-je de la police de ce peuple? Quelle justice y a-t-il chez lui? Sa loi, c'est la volonté du tyran? Quelle au-

torité du sénat y a-t-il chez cette nation ? Quelle philosophie y est enseignée ? Quelle école de théologie a-t-elle ? Quels discours sacrés ? Quelle sincérité dans sa religion ? C'est une secte mêlée de judaïsme, de christianisme, de paganisme et de l'hérésie des Ariens, etc.

Erasme, au lieu des conseils que Luther a donnés, dans son Discours militaire aux chrétiens, qui auraient le malheur de tomber dans la servitude des Turcs, les exhorte, au contraire, à imiter les Israélites qui, tout en servant Pharaon, élevaient leur cœur vers le Seigneur; Loth qui, au milieu de Sodome, s'indignait chaque jour des abominations qui s'y commettaient ; et les Hébreux qui pleuraient, assis sur les bords du fleuve de Babylone. Puis, revenant à sa première idée, il veut qu'on ne fasse la guerre aux Turcs que par nécessité ; et, comme il a prouvé que cette nécessité existait, il veut qu'on se rende Dieu favorable dans cette guerre inévitable, par la pénitence et la réforme des mœurs. Car il pense que des mœurs dignes de l'Évangile seraient des moyens aussi puissans pour triompher de l'aveuglement des Turcs, que les armes, pour arrêter leurs progrès.

L'Annuaire protestant nous fournit une notice sur Zuingle, qui n'est point flatteuse pour le parti prétendu réformé : tant ceux qui sont dans l'erreur sont faciles à tomber dans des contradictions!

Ulric Zuingle, né en Suisse, le 14 janvier 1484, entra dans l'état ecclésiastique, et abusa, dès 1516,

de la confession, pour plonger dans le schisme le plus déplorable les ouailles qui lui avaient été confiées. Après avoir disposé leur esprit, il prêcha, en 1522, contre l'abstinence et le mariage des prêtres. Il se maria, le 2 avril 1524, et abolit la messe un an après. Ainsi, ce fut la concupiscence de ce prêtre, qui le rendit rebelle à l'Église et qui le fit varier dans sa conduite.

L'auteur de la notice, après avoir voulu faire l'éloge de Zuingle, cherche à justifier ses variations et celles des protestans. « Ces variations, dont on a prétendu faire un puissant argument contre les réformateurs, ne prouvent rien, dit-il, contr'eux : elles se trouvent partout, et dans tous les temps; elles sont une suite naturelle de la diversité des esprits, et inséparables de l'imperfection de la nature humaine. »

Peut-on se condamner avec plus d'ingénuité? En avouant qu'on est susceptible de varier dans sa conduite principalement en matière de Religion, n'est-ce pas consentir ou soumettre celle-ci aux discussions des hommes? C'est ne plus avoir de Religion; c'est ne plus garder le dépôt. Or, celui qui innove n'est plus dans l'Eglise de Jésus-Christ; ce n'est plus qu'une brebis égarée.

Zuingle est mort sur le champ de bataille, en exhortant ses prosélytes à se battre contre leurs frères. Ses partisans l'ont déclaré martyr, telle est la suite de la diversité des esprits, lorsqu'on n'a plus de guide, plus de règle, et qu'on se soustrait à l'autorité ! un martyr ne se bat point; il se laisse au contraire désarmer par ses bourreaux, comme le fit LOUIS XVI.

Existence de la loi naturelle imprimée dans le cœur de l'homme.

« La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui, dans la vie, à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les élémens.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté.
Le son dans son oreille est par l'air apporté.
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première
L'homme est-il, sans secours, à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu serait caché!
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?
Non, le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain:
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'Apôtre;
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience en sont les défenseurs.
Leur redoutable voix partout se fait entendre.
Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre;
aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,

Ait, pour se repentir, consulté des augures ?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures,
Ils auraient, à prix d'or, bientôt absous le Roi.
Sans eux de la nature il écouta la loi :
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre, elle parle, elle crie,
Adore un Dieu, sois juste, et *chéris ta patrie.*
Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel;
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le nègre vendu sur un lointain rivage,
Dans les nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
De déchirer le sein qui nous donna naissance !
Dieu juste ! Dieu parfait ! que le crime a d'appas !
Voilà ce qu'on dirait, mortels n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentimens ?
Avons-nous fait notre âme ? avons-nous fait nos sens ?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature, ont la même origine :
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'Être éternel, qui nous daigne animer,
Jète dans tous les cœurs une même semence,
Le ciel fit la vertu, l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur;
Il ne peut la changer; son juge est dans son cœur.

J'entends, avec Cardan, Spinosa qui murmure.
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature
Ne sont que l'habitude et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin, pourquoi l'Être-Suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société ?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages du moment, sont partout différentes.
Sous le fer du méchant, le juste est abattu.
Hé bien, conclurez-vous qu'il n'est point de vertu?
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semence de mort ont inondé nos plaines,
Direz-vous que jamais le ciel, en son courroux,
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des élémens effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager le crime et le malheur.
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale;
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte, en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste; et le moins policé,
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel, avec l'intelligence,
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre aussitôt elle instruit:
Contrepoids toujours prompt à rendre l'équilibre

Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;
Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;
C'est là ce Dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce Dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort,
Quand il but, sans pâlir, la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien qui jamais ne le flatte.»

(*Voltaire.*)

(Voltaire démontre qu'il y a dans toutes les conditions une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales)

« Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence.
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'éminence et d'altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend;
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce? ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance:
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
» Eh quoi, me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?

Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau ?
La femme d'un commis, courbé sur son bureau,
Vaut-elle une princesse, auprès du trône assise ?
Tout rang est-il égal pour tout homme d'Église ?
Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux,
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux ?
Non, Dieu serait injuste ; et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur ?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
Être heureux comme un roi, dit le peuple hébété.
Hélas ! pour le bonheur que fait la majesté ?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie ;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jète à peine un coup-d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie :
Parle, qu'as-tu gagné dans la chambre du roi ?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
» Sur les énormes tours de notre observatoire,
Un jour en consultant leur céleste grimoire,
Des enfans d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : « Ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous aussi bien que pour eux. »
On en peut dire autant du secret d'être heureux.
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage
En est tout aussi près, au fond de son village,

Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
» On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore,
Nous étions tous égaux : nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité,
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galans qu'a chantés Fontenelle:
Ce n'est point Timarette et le tendre Tircis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines:
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Pérette, au point du jour, est aux champs la première.
Je les vois haletans, et couverts de poussière,
Braver dans ces travaux, chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant : leur voix fausse et rustique
Gaîment de Pellegrin détonne un vieux cantique:
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur assourdit ses oreilles:
Il ne désire point ces plaisirs turbulens;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs.

. . . .
. . . .

Mais quoi ! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la piété publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux?
Non, sans doute, Thamas qu'un esclave détrône,
Ce visir déposé, ce grand qu'on emprisonne,
Ont-ils des jours sereins, quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Et Dufréni plus sage et moins dissipateur,
Ne fût point mort de faim, digne mort d'un auteur.
Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues;
L'Église a ses combats; la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci,
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune ou la félicité.
» Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la providence.
Que d'honneurs ! disait-il, que d'éclat ! que de bien !
Que Crésus est heureux ! il a tout, et moi rien.
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie.
De ses vils courtisans il est abandonné :
Il fuit; on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors; on ravit ses maîtresses.
Il pleure; il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.

O Jupiter! dit-il ; ô sort inexorable !
Irus est trop heureux, je suis seul misérable.
Ils se trompaient tous deux, et nous nous trompons tous.
Ah ! du destin d'autrui ne soyons point jaloux.
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés ; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
» Hélas ! où donc chercher, où trouver le bonheur!
En tous lieux, en tout temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
» Le ciel en nous formant mélangea notre vie
De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De momens de plaisirs, et de jours de tourmens :
De notre être imparfait voilà les élémens.
Ils composent tout l'homme ; ils forment son essence,
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

(*Voltaire.*)

Extrait de l'Histoire Naturelle de Buffon.

LES ABEILLES.

« Nos observateurs admirent, à l'envi, l'intelligence et les talens des Abeilles ; elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner. Il faut savoir observer pour s'en apercevoir : mais une ruche est une république où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables. Athènes n'était pas mieux conduite, ni mieux policée. Plus on observe ce panier de mouches, et plus on y découvre de merveilles ; un fond de gouvernement inaltérable et toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, une ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, etc. Je ne finirais point si je voulais seulement parcourir les Annales de cette République, et tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

» C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage et qu'on raisonne moins. Y a-t-il, en effet, rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, et que ces vues morales qu'on voudrait leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime.

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnemens et les exclamations. Qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leur procédés et leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, etc. : tous ces objets peuvent occuper les loisirs d'un naturaliste. Mais c'est la morale, c'est la Théologie des insectes, que je ne puis entendre prêcher ; ce sont les merveilles que les observateurs y mettent, et sur lesquelles ensuite ils se récrient, comme si elles y étaient en effet, qu'il faut examiner ; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connaissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, et que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

» Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble : celles qui ne forment que de petites troupes en ont moins que celles qui sont en grand nombre, et les Abeilles qui, de toutes, sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit ou de génie n'est qu'un résultat pure-

ment mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est compliqué que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus? Ne sait-on pas que tout rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paraît une harmonie dès que nous en ignorons les causes, et que, de la supposition de cette apparence à celle de l'intelligence, il n'y a qu'un pas : les hommes aiment mieux admirer que d'approfondir?

» On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe et la plupart des animaux; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins, en un mot, des qualités relatives aux nôtres. Dès-lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie : cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence; car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique, ordonné par la nature, et indépendamment de toute vue, de toute connaissance, de tout raisonnement.

» La nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même sans chercher encore à nous surprendre, en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas et que nous y mettons? Le créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, et croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité? Ce serait, s'il pouvait l'être, la façon de le rabaisser. Lequel, en effet, a de l'Être-Suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature

sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui cherche et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'un scarabée?

» Il y a, parmi certains animaux, une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, et qui, par conséquent, approche bien davantage de l'intelligence et du dessein que la société des Abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique. Les Eléphans, les Castors, les Singes, et plusieurs autres espèces d'animaux, se cherchent, se rassemblent, vont par troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent et se soumettent à des allures communes; si nous ne troublions pas si souvent ces sociétés, et que nous puissions les observer aussi facilement que celle des mouches, nous y verrions, sans doute, bien des merveilles qui, cependant, ne seraient que des rapports et des convenances physiques.

» Dirai-je encore un mot? Ces cellules des Abeilles, ces hexagones tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paraît, et qu'elle est en effet dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes. Les cristaux et plusieurs autres pierres, quelques sels, etc., prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont hexagones, parce que chaque écaille croissant en même temps, se fait obstacle et tend à occuper le plus d'es-

pace qu'il est possible, dans un espace donné; on voit ces mêmes hexagones dans le second estomac des animaux ruminans : on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, etc. Chaque Abeille cherchant à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné : il est donc nécessaire aussi, puisque le corps de l'Abeille est cylindrique, que leurs cellules soient hexagones, par la même raison des obstacles réciproques.

» On donne plus d'esprit aux mouches dont les ouvrages sont les plus réguliers. Les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les Guêpes, que les Frêlons, etc., qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières et plus irrégulières que celles des Abeilles. On ne peut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou mois grande, dépend uniquement du nombre et de la figure, et nullement de l'intelligence de ces petites bêtes : plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également et qui s'opposent de même : plus il y a, par conséquent, de contraintes mécaniques, de régularités forcées et de perfection apparente dans leurs productions. Enfin, cette abondante récolte de cire et de miel dans les ruches, prouve-t-elle l'intelligence des Abeilles ? Non, sans doute, car l'intelligence les porterait à en ramasser à peu-près autant qu'elles ont besoin, et à s'épargner la peine de tout le reste, surtout après la triste expérience que ce travail est en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop; qu'enfin, cette abondance est la seule cause de la gúerre qu'on leur fait, et la source de la désolation et du trouble de leur société. Il est si vrai que ce n'est

que par un sentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler pour ainsi dire, autant qu'on le veut : tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne cessent d'en tirer le miel et la cire ; elles ne discontinuent leur travail, et ne finissent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramasser. On a imaginé de les transporter et de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs : alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramasser et à entasser, jusqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton soient épuisées ou flétries ; et si on les porte dans un autre qui soit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amasser. Ce n'est donc point du produit de leur intelligence, c'est des effets de leur stupidité que nous profitons.

VUE GÉNÉRALE DE LA NATURE.

« La nature est le système des lois établies par le Créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose : car cette chose serait tout ; la nature n'est point un être : car cet être serait Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son contentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage. Bien différente de l'art humain, dont les pro-

ductions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. Le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde : les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les uns pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts; la chaleur et les molécules organiques sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

» Avec de tels moyens que ne peut la nature? Elle pourrait tout, si elle pouvait anéantir et créer : mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer sont les attributs de la Toute-Puissance; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ces ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et, dans tous ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Éternel. Cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère; modèle dont tous les

traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais; modèle toujours neuf, que le nombre des moules et des copies, quelqu'infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

» Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti: la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles.

» Quels objets! un volume immense de matière, qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses: mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde; des millions de globes opaques circulent autour des premiers et en composent l'ordre et l'achitecture mouvante.

» Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent: chacune agit à chaque instant, et toutes deux combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent, dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées; et c'est du sein même des mouvemens que naît l'équilibre des mondes, et le repos de l'Univers.

» La première de ces formes est également répartie; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matière a une même quantité de forces d'attraction; chaque globe a une quantité différente de force d'impulsion: aussi est-il des astres fixes et des astres errans; des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être re-

poussés ; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière ; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites ; des corps de lumières et des masses de ténèbres ; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée ; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent, après des siècles, se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paraissent, disparaissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre ; d'autres qui se montrent une fois, et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événemens ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt, et qui cause la catastrophe du monde, ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit des mondes que comme des atomes.

» Car cette terre qu'il habite, à peine reconnaissable parmi les autres globes, et tout-à-fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes, qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre univers*. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînées par un mouvement rapide dans le même sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant

lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embrâser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvemens dureront, le soleil brillera, et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même; cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais; car les autres soleils, qui lancent continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

» Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentant la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrâsement. Elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil; mais elles n'ont rien de commun entre elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins allongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de plusieurs siècles: le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tous, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du monde.

» C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes,

et qu'il contient mille fois plus de matières que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi bien que par les inégalités de leur mouvement qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé. Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus réguliers, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes, choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paraît encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paraissent trop voisins de l'astre de lumière.

» Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? Une lumière pure s'étendant de l'Orient au couchant, dore successivement les deux hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne, une chaleur douce et féconde anime, fait éclore les germes de la vie : des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences distribuées dans le milieu des

terres, arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens. L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre : ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient. Cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, fuit les impressions des mouvemens célestes; elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux; elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit; elle s'élève encore plus, lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le tems des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment, au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre; des courans qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes; leur donnent une figure dont tous les angles se correspondant et coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet des fleuves de mer.

« L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un petit nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le rarifie, celle du froid qui le condense, y cause des agitations continuelles, les vents sont ses courans, ils poussent, ils

assemblent les nuages; ils produisent les météores, et transportent, au-dessus de la surface aride des continens terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes; ils troublent les mouvemens de la mer; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent leurs courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient en mugissant, se briser contre les digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts, elle peut ni détruire ni surmonter.

« La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions : sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul, entre tous, capable de connaître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers, et témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé, le rend participant aux mystères divins; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit; c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la Divinité.

« La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie s'élève par degrés au trône extérieur de la toute-puissance. Fait pour adorer le Créateur, il commande à toutes les créatures; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie; il em-

bellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit; en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose. »

(*Buffon.*)

Dans la vue générale de la nature, nous ne sommes en contradiction avec M. de Buffon que sous le rapport de l'attraction, à laquelle il attribue les effets qui proviennent, selon nous, du mouvement de rotation, cause de la pesanteur; mais ce célèbre écrivain reconnaissait avec Voltaire et J. J. Rousseau, la divinité suprême et l'immortalité de l'âme de l'homme.

PENSÉES DE PASCAL

SUR LA RELIGION MAHOMÉTANE.

« La religion mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet ; mais ce prophète, qui devait être (1) la dernière attente du monde, a-t-il été prédit ? et quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui voudra se dire prophète ? quels miracles dit-il lui-même avoir faits ? quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même, quelle morale et quelle félicité ?

» Mahomet est sans autorité : il faudrait donc que ces raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

» Si deux hommes disent deux choses qui paraissent basses, mais que les discours de l'un aient un double sens, entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens ; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite, dans le reste du discours, l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes, et même des sottises, il jugera que l'un parlait

(1) Pascal devait ajouter : *selon lui*.

avec mystère et non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux, et l'autre qu'il est incapable des mystères, et capable de sottises.

» Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur en Mahomet, et qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'Ecriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, et non par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités.

» L'Alcoran dit que saint Matthieu était homme de bien : donc Mahomet était faux prophète, ou en appelant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de Jésus-Christ.

» Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet : car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit : nul homme ne peut faire ce qu'a fait Jésus-Christ.

» Mahomet s'est établi en tuant, Jésus-Christ en faisant tuer les siens; Mahomet en défendant de lire, Jésus-Christ en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement; Jésus-Christ a pris celle de périr humainement. Nous devons conclure, que, puisque Mahomet a réussi, le christianisme devait périr, s'il n'eut été soutenu par une force toute divine. »

(*Pascal*, *chap*. 7.)

(Dans le trente-septième entretien, nous avions l'intention de développer davantage les merveilles de la création, nous avons préféré rapporter en notes les idées sublimes du savant auteur du *Génie du Christianisme.*)

« Il est un Dieu; les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent; l'insecte bourdonne ses louanges; l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit : il n'y a point de Dieu.

» Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait?

« On pourrait dire que l'homme est la *pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son imagination rendue sensible.* Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme une preuve d'une intelligence supérieure auraient dû faire remarquer une chose qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles, c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, *ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité*, la scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur qui change. Ainsi Dieu a su rendre, dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée

dans le temps ; la seconde dans l'*étendue* : par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvelées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eût eu monotonie.

« Ici le temps se montre à nous sous un rapport très-nouveau ; la moindre de ses fractions devient un *tout complet* qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature : supposez que vous voyez à la fois toutes les heures du jour, et toutes les saisons, un matin de printemps et d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimats, des champs dorés par les moissons ; vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que, tandis que vous admirez ce soleil qui se plonge sous les voûtes de l'occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore ? Par quelle inconcevable magie ce viel astre, qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voiles blanchissans de l'aube ? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde ; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à la fois trois lumières en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que

la nature a de plus beau; car, en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous fait aussi concevoir une image de sa trinité glorieuse.

« Conçoit-on ce que serait une scène de la nature, si elle était abandonnée au mouvement de la matière? les nuages, obéissant aux lois de la pesanteur, tomberaient perpendiculairement sur la terre, ou monteraient en pyramides dans les airs; l'instant d'après, l'atmosphère serait trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune, trop près ou trop loin de nous, tour-à-tour serait invisible, tour-à-tour se montrerait sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seul de son orbe démesuré tout le dôme céleste. Tout-à-coup un signe d'été serait atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduirait les pléiades, et le lion rugirait dans le Verseau. Là, des astres passeraient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils sembleraient morts et immobiles. Quelquefois, ils se presseraient en groupes, comme dans la voie lactée; puis, disparaissant tous ensemble, ils laisseraient apercevoir les abîmes de l'éternité.

« Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu, lâchant les rênes de l'Univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner. »

(M. de Châteaubriant.)

FIN DES NOTES.

TABLE

DES MATIÈRES DU SECOND VOLUME.

Pages.

ACCOUCHEMENT 19

Accroissement (comment il s'opère) . . . . . 19 et 46

Acides dans les corps organisés 36

Actions de Jésus-Christ (elles sont en concordance avec les circonstances du temps et du pays) 197

Ame (sa nature, ses qualités et sentiment de saint Augustin à ce sujet) . . . . 71 *et suivantes.*

Aponévroses 9

Artères 9

Artères carotides 21

Artère coronaire stomachique 31

Artères hépatiques et spléniques 31

Artère pulmonaire . . . . 12 et 17

Artères vertébrales 21

Articulations 9

Ascension de Jésus-Christ . . . .

Apôtres (leur sublime conduite) . . . . 214 *et suivantes.*

pages.
Apôtres (ils n'ont pu tromper) 352
Apôtres (ils ont été annoncés par les prophètes). 361
Autorité (celle de la religion catholique est supérieure à celle des sens) 434
Autorité (ceux qui ne s'y soumettent pas ne sont plus dans l'Eglise) 438

B

Bronches 11
Bile (comment elle est séparée du sang) 43
Bonheur (le). Il ne peut se trouver sur la terre. 104 et 109
Bonnet (réfutation de son système sur la génération) 58
Buffon (réfutation de son système sur la génération) 58
Baptême (son institution) 302

C

Caillot (partie du sang) 27
Cerveau 20
Circulation du sang . . . . 20 et 29
Christianisme (sa prompte propagation) 418
— Les peuples étaient peu disposés à le recevoir . 424
Chyle . . . . 42 et 46
Chylification 19
Conception et formation de l'animal 49
Constantin ne se déclara chrétien que parce que son armée professait cette religion 422
Contraction des muscles . . . . 7 et 9

pages.
Cœur (cause de ses mouvemens) 18
Cornée 9
Crampes et convulsions 7
Crispations 6
Charité chrétienne 451
Christianisme (il ne finira qu'avec le monde) . . . 232
— il est une loi positive et une révélation expresse . . . . 437 et 487
Corps (le) de Jésus-Christ n'a point été enlevé . . 340
Chef (il en faut un à l'Église) 476
Chinois (leurs calculs astronomiques ne sont que —des amusemens) 481

D

Décroissement de l'animal 46
Dépôt de l'Évangile (à qui il a été confié) 429
— s'est conservé intact dans l'église romaine . . . 432
Diaphragme . . . . 12, 13 et 14
Digestion (manière dont elle s'opère) . . 19, 36 et 45
Dure-mère 9
Destinée de l'homme 102, 121, 448, 484
Doctrine (sublimité de celle de J. C.) . . . 412 et 414
Divinité de J. C. (il l'a déclaré lui-même) 197
Dimanche (sa consécration est un miracle) 367
Désordre (le) apparent qui règne dans les Évangiles prouve leur vérité 208
Dépôt (ce que c'est) 439

E

Eglise de J. C. (son carractère) 428
Elastique (action de l') 6

pages.

Epiderme 9
Epiglotte. 53
Estomac. . . . . 30 et 32
Eucharistie 401
Expiration. 24
Evangiles écrits avant la prise de Jérusalem 198
Ebionites... } Ils ne niaient point l'authenticité des
Encratiques } Livres saints. 202
Evangile (son authenticité) . . 203, 211 *et suivantes.*
Eucharistie (son institution) 301
Écritures (ses prétendues obscurités) 478

F

Faim (sa cause et ses effets) . . . . 33 et 35
Fœtus (sa formation, sa croissance) . . . . . . 15 et 16
Fonctions naturelles et animales . . . . 18 et 30
Fin du monde 483

G

Génération. 19
Génération successive (comment elle s'opère). . . 58
Glotte. 53
Gluten animal . . . . 7 et 25

H

Hérésiarques (ils sont divisés entre eux, et ne s'entendent point) 430
Hypocondrie. 5

pages.
Hématoses ou sanguification 19
Hydrogène (gaz) 69
Hyoïde (os) 35
Homme (il ne peut être heureux sur la terre) . . . 109
— sa destinée 102
Hérésiarques (ils n'ont jamais combattu l'authenticité des évangiles) 202
Hérésie (son époque) 204

I

Immortalité de l'âme de l'homme 102
Imposition des mains . . . . 430 et 431
Incarnation (mystère de l') . . . . . . 402 *et suivantes.*
Iris (partie de l'œil) 9
Irritabilité 5
Imposition des mains 302

J

Jésus-Christ (sa vie comme homme) . . . .
— authenticité de son histoire 177
Jugement dernier 483
Jugement de l'homme (on doit juger des divines écritures différemment des choses physiques.) 402
Jean-Jacques (réfutation de ses principes) 456
Jérusalem (J. C. prédit sa ruine) . . . 290, 291 et 300
Jésus-Christ est le prophète annoncé par Moïse;
— il est le Sauveur, le Messie prédit par les prophètes 234
— sa vie conforme aux prophéties 258 *et suivantes* 369 *et suivantes.*

pages.
Jésus-Christ (son sermon sur la montagne) 269
— il prédit sa mort 287
— sa mort est constatée 328
— les faits qui ont rapport à lui, ont été prédits long-temps avant l'évènement 365
— il est l'âme des divines Ecritures 368
— précis de sa vie et de sa doctrine 369
— sa mort est le plus grand des miracles 406
Jugement (nous ne pouvons porter le même à l'égard des choses divines comme à l'égard des choses sensibles) 401
Justice divine (explication de la) 449

L

Lazare est ressuscité . . . . 284 et 287
Ligamens (parties organiques) 9
Limphe 27
Luette 53
Luther, Calvin (ils se sont écartés de la bergerie. 440

M

Moelle 9
Membranes des viscères 9
Mouvement péristaltique et anti-péristaltique . . . 53
Mission (elle est nécessaire à la prédication de l'Evangile) . . . . 184 et 435
— Jésus-Christ prouve la sienne . . 306 *et suivantes.*
Miracles 161
Mort de Jésus-Christ (c'est le plus grand des miracles) 406

pages.

Marcion a reconnu l'authenticité des Evangiles 202
Manichéens (ils veulent substituer un évangile de leur composition) 209
Ministres de la religion (ils ont besoin d'une mission expresse) 438
Monde (il n'est pas plus ancien que le dit Moïse) 481
Monde (sa fin) 482

N

Névrologie ou traité des nerfs 1
Nutrition (comment elle s'opère) . . . . . 19 et 46
Newton (ses principes sur la divinité) 465

O

Objections (réponses à celles des ennemis du Christianisme) . . . . . 219 *et suivantes.*
Œsophage 35
Oreillettes du cœur . . . . . 21 et 22
Os 9
Objections (réponses à diverses) contre la religion chrétienne 466

P

Péricrâne 9
Périoste 9
Pharinx 55

pages.
Poumons. . . . . 9, 12, 14 et 17
Pylore . . . . 30, 33 et 37
Passion (J. C. prédit la sienne) 312
Pasteurs (J. C. même a donné des Apôtres et des pasteurs à son Eglise). 429
Pécher en un seul point; c'est être coupable de tous 431
Protestans (ils n'ont pas gardé le dépôt) 433

R

Respiration (comment elle s'opère) . . . 11, 24 et 25
Révélation (sa nécessité) 125
— sa possibilité. 136
Religion chrétienne (elle a dû être établie par des faits) . . . . 401 et 432
Rome (Eglise de) sa prérogative 428
— le dépôt s'est conservé intact seulement chez elle. 432
Résurrection de J. C. 352
— de Lazare 287
Religion divine (elle ne peut être combattue par les sens et par des subtilités) 435
Religion revélée (elle porte seule l'empreinte de — la divinité) . . . . 488 *et suivantes.*

S

Sanguification. 19
Sang (circulation du). 20
Sang (sa nature) . . . . 25 et 26
Sang (son inertie) il n'est cause ni de la pensée ni des mouvemens 27

pages.

Sécrétion. 19
Sels (leurs effet dans l'estomac) 40
Soumission (nous devons en avoir envers Dieu) . 402
Sérum (comment le sang en est séparé) 44
Soif (ce qui l'occasionne) 34
Schismes (J. C. les a prédits) 427
Simplicité (elle prouve la vérité de l'Evangile) . . 206
et 216

Sermon de J. C. sur la montagne 269
— sur la montagne des Oliviers 294

T

Tendons 1
Testament (vérité de l'Ancien) . . . . 162 et 176
Tissu cellulaire 9
Thorachique (canal) 42
Trachée-artère . . . . 11 et 12
Triomphe de la religion catholique et romaine . 426
Témoignage des Apôtres (son authenticité) . . . 193
et suivantes.

Tacite et autres païens 418
Triomphe de la religion catholique . . 486 et suiv. 490
Trinité (mystère de la Ste.) 470

V

Valvules du cœur 20
— triglochines 21
— mitales 22
Veines 9
Veine cave 21
— porte 43

pages.
Ventricule du cœur. 21
Vessie. 45
Voix (comment elle a lieu) 53
Voltaire (réfutation de ses principes) 459

U

Urine (son analyse) 45
Urique (acide) 45
Unité de l'Eglise. . . . . 302, 304 et 438

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU DEUXIÈME VOLUME.

Dans le premier volume, il s'est glissé une erreur qu'il est utile de rectifier.

Page 374. *De la physiologie ou physique du corps humain.* Il faut lire : De la physiologie et physique du corps humain.

— 12. *Veinas*, lisez veines.
— 23. *Les puces*, lisez les fluides.
— 31. *Vessaux*, lisez vaisseaux.
— 48. *Petites*, lisez petits.
— 66. *D'animaux*, lisez des animaux.
— 70. *Oxigènes*, lisez oxigène.
— 70. *Idrogènes*, lisez hydrogène.
— 72. *Bibiographie*, lisez bibliographie.
— 73. *Une orloge*, lisez un horloge.
— 73. *Mue*, lisez mu.
— 77. *Ne nous arrêtons*, lisez ne nous y arrêtons.
— 85. *Se présente*, lisez se présentent.
— 87. *Éprouvée*, lisez éprouvées.
— 109. *Les trésors*, lisez les trésors.
— 129. *Bachus*, lisez Bacchus.
— 135. *Satut*, lisez salut.

— 135. *Quel*, lisez quelle.
— 196. *Soutenues*, lisez soutenus.
— 220. *Prostiges*, lisez prestiges.
— 256. *Uliers*, lisez souliers.
— 281. *Sur un montagne*, lisez sur une montagne.
— 287. *Le fils dn l'homme*, lisez le fils de l'homme.
— 293. *Synagoge*, lisez synagogue.
— 373. *Chaire*, lisez chair.
— 369. *De s'évader que de*, lisez plutôt que de.
— 397. *A la fois*, lisez à la foi.
— 468. *Desseins*, ligne 9, lisez dessins.
— *Ibid.* *Desseins*, ligne 12, lisez dessins.
— 482. *Clein*, lisez clin.

